

Olivier ISSAURAT

**Au gré des frimas,
quand blanchit la
banlieue**

AVRIL 2016

Premier chapitre

Deux belles jeunes filles,

sous l'éclairage blafard des lampadaires, devisaient. Elles s'échappaient sur le chemin du lycée, la tête farcie d'informations éducatives. Celle qui marchait se prénommait Élodie, elle était accompagnée de Syrine installée confortablement sur une bicyclette à la coloration très féminine. Le trottoir scintillait encore mouillé de la pluie de la veille. La lumière des phares ricochait sur l'asphalte, inondant les yeux de mille feux. Le froid pénétrant se glissait sournoisement à l'intérieur des manteaux. Mais il n'avait pas prise sur l'humeur des deux donzelles. Le sourire aux lèvres, elles irradiaient la joie de vivre. En effet, elles n'avaient nulle raison de broyer du noir puisqu'elles avaient depuis quelque temps trouvé une solution à leur problème. Les études de médecine, ça coûte bonbon : il faut acheter de nombreux ouvrages, sans compter les frais pour les ronéos. Mais le plus important, elles voulaient trouver à se loger. Depuis peu, ce n'était plus un problème. Donc, elles remontaient l'avenue Élysée Reclus. Elles étaient à hauteur du cimetière intercommunal de Pierrefitte, sur l'autopont qui enjambe les lignes du RER parallèles innombrables vers le nord du département. De leur rire sonore, elles égayaient ce lieu désert et sombre. Le tramway qui tranchait la chaussée était conjugué au futur. Seule une bande de béton sur laquelle se déroulaient deux lignes métalliques laissait présager de nouvelles possibilités parmi les transports noyés par la circulation.

- « Comment tu t'en es sortie en maths ? La question 4 a sur le calcul d'intégrales, tu as réussi à développer... questionna Syrine.

- J'ai séché lamentablement, je me suis plantée avec les formules des fonctions trigonométriques !

- C'est nul, pourtant t'es la meilleure de nous deux, pour une fois, je vais peut-être te damer le pion !

- Rêve pas trop parce que j'ai assuré pour tout le reste et là, je suis certaine de taper le 100% de réussites... »

Un cycliste émit un tintement sonore pour signaler son arrivée. Élodie donna un petit coup de coude à sa voisine trop occupée par ses élucubrations pour prêter attention au monde qui l'entourait. Elle comprit ce qu'il en était grâce au petit mouvement de tête que sa copine fit en guise d'explication. Elle se rapprocha de sa compagne, leurs délicates odeurs et leurs parfums respectifs se mêlèrent dans une composition éphémère. Si proches, elles se regardèrent. Etonnées, elles partirent d'un grand éclat de rire, que le pauvre homme prit pour une moquerie. Mais que répondre à si jolies filles que l'avenir prometteur attendait avec impatience.

Elles approchaient tout doucement de leur destination : un petit pavillon blotti entre d'autres pavillons placés juste après la longue bâtisse d'une école à l'ancienne. Il paraissait plus petit, mais ce n'était qu'une illusion. Tout en hauteur, il donnait l'impression d'être étiqueté. Sur l'arrière se trouvait un joli jardinet avec son appentis qui sentaient l'abandon et le délaissé. De vieux outils périssaient à cause de la rouille. Leur dernière utilisation remontait à quelques années. Le jardin, de son côté survivait tant bien que mal. On y trouvait encore quelques massifs de fleurs, mais le potager, lui était délaissé. Le cerisier était brisé par le milieu, l'une des plus grosses branches avait cassé. La maladie avait grignoté la vitalité de cet arbre qui avait été robuste. Tout au fond, les branches du noyer enjambaient un muret pour venir mourir au niveau du sol. Parsemant une herbe rase brûlée par les sécrétions de l'arbre, une multitude de noix pourrissaient dans leur gangue. Plus près de la maison se trouvait un carré de terre cultivable, grand à peine comme une courvette, partagé en deux par un chemin en ciment. De petites fleurs se mélangeaient gaiement à l'herbe folle qui avait envahi ce lieu autrefois si bien entretenu qu'il faisait l'admiration du voisinage. Principalement à cause d'un

des massifs qui avait la particularité d'être composé de fleurs rouges tirant sur le rose. Les pétales, courts et de forme triangulaire, montraient une organisation très régulière et si l'on fixait longuement cette fleur de près, l'ordonnancement spiralé donnait le tournis. La couleur de la fleur tranchait sur le vert foncé du feuillage, petit et resserré. Ce bosquet de camélia, lui, particulièrement bien entretenu, n'était aucunement délaissé ou bien à l'abandon.

La vieille dame

qui rêvait auprès de ses camélias vivait seule depuis la disparition de son Léon. Il ne restait de lui que son poumon à clapet, posé au-dessus de l'armoire. De ces armoires qui prennent de la valeur chez les antiquaires. Pour le moment, elle servait de reposoir à l'accordéon du vieux Léon, parti pour le sous-sol. Pas celui du Père-Lachaise, car il faut un peu plus de sous, mais celui du cimetière intercommunal, plus pratique car juste à côté. Et beaucoup moins cher. Elle s'y rend de temps à autre, quand elle tourne en rond dans sa bicoque. C'est un chemin qu'elle prend de moins en moins souvent, car ses vieilles jambes la portent de plus en plus difficilement. Et puis il y a les travaux. Elle doit faire le tour pour traverser la route nationale 1 qui s'élance à travers la banlieue nord pour se noyer dans la Manche du côté de Calais. Pour cela, la vieille dame doit contourner les grilles qui surmontent d'affreux blocs de béton. Ils protègent les rails du tramway du badaud inconséquent. Alors la mémé avec son camélia pour son Léon, elle fait le tour aussi. Ça rallonge le chemin de quelques centaines de pas, mais des pas qui pèsent... De plus, dans ce parcours du combattant, elle doit passer au-dessus des lignes de chemin de fer, par le pont. La montée est légère, mais pour la dame avec son camélia, c'est l'ascension du Tourmalet. Pour couronner le tout - ce qui n'est pas rien les couronnes dans un cimetière - ils ont fermé la petite porte qui permet d'entrer par l'arrière de l'ossuaire. Passer par là, c'est plus agréable parce qu'on entre sous les pins. A cet endroit, on se croirait dans le midi, abrité par des géants qui courbent l'échine sur un promontoire parsemé d'aiguilles de pin. On espère le doux murmure du ressac, mais là, c'est une autre histoire.

Marguerite - c'est le prénom fleuri de la dame au camélia – Marguerite, donc, arpentait le salon, sorte de mausolée où finit de mourir une télévision qui n'a plus d'âge. Depuis la TNT, l'écran s'est éteint définitivement. Elle s'est habituée au silence comme elle s'était habituée au brouhaha de la machine à images. Il y avait belle lurette qu'elle ne s'intéressait plus aux émissions et autres films dont elle ne comprenait rien. C'était pour le son. Ça lui faisait une compagnie, comme si elle avait de la visite. Comme si quelqu'un attendait, confortablement installé devant la petite table, qu'elle ait fini dans la cuisine pour revenir avec deux verres. Un pour elle et un pour... elle. Au final, le silence, c'était plus simple, ça faisait moins mal, l'invité ne se transformait pas en lucarne à mirages.

Mais pour l'instant, elle s'activait. Dans une vieille cafetière italienne à compartiment, elle préparait un café, car c'était l'heure de la visite. Bientôt l'heure. Comme elle n'avait rien d'autre à faire, elle s'affairait. Elle avait rempli le porte-filtre de *café Grand-mère*, celui qu'elle recevait avec le colis pour les vieux. Un café infâme, mais elle ne le savait pas, car elle n'en buvait jamais. Elle vérifia que le compartiment à eau était correctement rempli. Elle tapota le filtre pour tasser un peu le café, puis elle plaça celui-ci délicatement dans son emplacement. Elle vissa, comme elle put, la partie haute destinée à recevoir le breuvage. Elle tenta un dernier serrage, mais la force lui manquait, même dans les poignets. Elle plaça la cafetière italienne sur les créneaux qui protégeaient de gros brûleurs à gaz. Elle n'avait plus qu'à mettre à chauffer et attendre le petit murmure de l'eau qui traverse le filtre pour finir par le sifflet caractéristique de la vapeur qui termine le processus de percolation.

Elle se pencha afin de pousser délicatement les voilages qui protégeaient l'intimité de la petite cuisine du regard indélicat d'un possible voisinage, et elle chercha dans la rue la présence des visiteurs du soir. Il n'y avait qu'un chat de gouttière faisant le dos rond contre un

poteau téléphonique en bois bitumé. Un chat puis un vieux bonhomme. Le galurin enfoncé sur le crâne, il promenait un chien miteux que la présence de chats laissait indifférent. Marguerite ajusta la cafetière afin qu'elle soit parfaitement centrée sur les brûleurs. Elle regarda la pendule, puis vérifia l'heure sur sa montre. Aucun doute possible, l'heure était la même, la même que celle de l'horloge posée sur le meuble du salon, la même dans toute la maison. Le temps s'écoulait partout avec une lenteur calculée qui rythmait l'ennui et la solitude d'un tic-tac imperturbable.

Le commissaire à la retraite, Jules Michelet,

traversait la véranda. Au printemps quand les filles sont belles, il arrive que les flics aient le cafard. Dans son pavillon de banlieue, il croupissait depuis 13 heures, l'esprit encore embrumé par les trois verres de vin qu'il avait bus durant le repas. Sa femme, Yvonne s'arrêta de tailler les rosiers. Par l'ouverture de la porte, elle suivait du regard son mari. Il se dirigeait vers le téléphone en maugréant. Elle crut deviner quelque chose qui disait « Ça vient, une minute... » Comme si celui qui attendait à l'autre bout de la ligne, accroché à son combiné pouvait entendre quelque chose. Elle soupira quand Jules fit basculer une chaise. Une de celles qu'ils venaient d'acheter récemment de l'autre côté de l'impasse, sur la nationale 1, au magasin de meubles. Chez Darty Réal. Il n'y avait plus qu'eux pour appeler encore ainsi cette enseigne aux couleurs rouge et noir, comme chez Stendhal. La prose en moins. Jules attrapa le combiné pendant que Bertrand, leur chien, qui avait anticipé quelque peu finissait de déguerpir. Il y mettait toute la nonchalance d'un vieux clebs usé par les ans.

- « T'as rien à foutre dans le salon, fous le camp dehors ! »

Le vieux setter se réfugia au fond du jardin où survivait une vieille niche en bois faite main par le commissaire lui-même. Elle datait d'une période où il croyait encore pouvoir occuper intelligemment son temps de retraité. Yvonne y avait cru un peu moins longtemps que lui. A vrai dire y avait-elle seulement cru. Elle connaissait son bonhomme. Il avait le boulot dans le sang. Quand il fréquentait encore les commissariats, c'était bien rare qu'il regagne le home familial avant 22 heures préférant le casse-croûte jambon cornichons, quand il ne passait pas la nuit avec les collègues.

- « Allo ! Hurla-t-il dans le combiné.

- C'est moi, c'est André, j'suis pas sourd... Comment tu vas ? »

Pour seule réponse, il reçut un vague grognement. Les amabilités, ce n'était pas son fort au commissaire. Ses collègues l'appelaient le commissaire Bourru en hommage au commissaire Bourrel auquel il ressemblait vaguement. Il n'en faut pas beaucoup pour amuser une bande de bonhommes misogynes. Enfin, les plus anciens, parce que pour les plus jeunes, Bourrel, il n'y avait plus que Wikipédia pour s'en souvenir.

- « Tu te souviens, je t'avais parlé d'un truc à ton pot de retraite...

- Non !

- Mais si, l'association des amis de la police...

- Pas le moins du monde, et alors ?

- Eh bien tu pourrais en être le président honoraire...

- Ah...

- Les collègues comptent sur toi...

- Pour une fois !

- Tu passes un de ces quatre, on se boira une bière et on remplira la paperasse. Je m'en occuperai. Bon, on compte sur toi hein ?

- C'est ça, comptez sur moi. Salut ! »

Jules raccrocha le combiné. Il contourna la table en merisier qui encombrat le petit salon. Il avait horreur de cette table qui, pour lui, ne servait à rien. Pour être exact, elle servait trois fois par an. Quand les enfants venaient à Noël, et pour les deux visites des Gentil. Ils venaient

dîner le 21 juin pour la fête de la musique. Enfin, c'était plutôt la fête du mouton parce que c'était barbecue. Et une deuxième fois pour l'anniversaire de mariage. Là, c'était la fête de l'épaule d'agneau avec les flageolets d'Arpajon que leur fournissaient les Gentil quand c'était la fête du mouton barbecue. Monsieur Gentil arrivait avec son bocal de haricots et Madame Gentil avec un bouquet de fleurs.

- « Foutue table !

- C'était qui ? questionna Yvonne tout en continuant à s'occuper du rosier.

- André.

- Il voulait quoi ?

- Rien ! »

Jules attrapa une petite sacoche en cuir noir. Il s'approcha de la cuisinière, tourna le bouton du gaz, d'une étincelle fit jaillir la flamme sous le regard chargé de reproche d'Yvonne.

- « Tu sais ce que t'a dit le cardiologue ?

- Le cardiologue c'est un vieux con... Comme l'autre imbécile d'André avec ses amis de la police.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Je dis que André c'est un crétin fini doublé d'un bon à rien. Lui, ils ne l'ont pas fichu à la retraite, ça risque rien. »

Yvonne préféra battre en retraite dans le jardin. Les rosiers et le potager l'attendaient patiemment. Elle savait que quand son Jules était dans cet état-là, il ne servait à rien de discuter. Il allait immanquablement se resservir un canon, allumer sa pipe et maugréer à la fenêtre de la cuisine en regardant passer les passants. Les passants, c'est fait pour passer et les fenêtres, c'est fait pour les regarder.

- « Je t'en ficherais moi des amis de la police. D'abord la police, elle n'a pas d'amis, ou alors seulement si le policier a pris une balle dans le buffet. »

Jules finissait de deviser agréablement sur les bienfaits des associations et leur utilité pour le joli monde de demain. Il tapa sa pipe sur le rebord de la fenêtre tout en vérifiant qu'Yvonne n'était pas dans son dos. Il ajouta une traînée noirâtre sur blanc cassé qu'ils avaient choisi dernièrement pour le ravalement de la façade. Son attention fut attirée par le passage de deux gamines, l'une d'entre elles marchant à côté de son vélo. Elles le saluèrent d'un grand sourire avant d'entrer par le portail du pavillon qui jouxtait le leur. Celui de la vieille qui sortait le dimanche pour déposer un camélia sur la tombe de son époux Léon. Il avait été le seul vrai ami du commissaire, car dans le quartier, il avait été le seul à le supporter. « Qu'est-ce qu'elles viennent foutre dans la baraque de la vioque, c'est deux là ? » dit Jules à haute voix, mais pour lui-même. Un commissaire, c'est fait pour soupçonner, et lui, il n'avait pas besoin de grand-chose. Il n'aimait pas ces deux filles. Il ne savait pas encore pourquoi, une intuition, comme ça. Il n'aimait pas les jeunes trop polis, ça ne collait pas avec le personnage. Si un commissaire c'est fabriqué pour avoir des soupçons, un jeune c'est fabriqué pour faire des conneries. Jules faisait partie de la police qui avait des préjugés avec lesquels elle faisait son boulot. Tant bien que mal. Et Jules, c'était plus bien que mal. C'est pour ça qu'on l'avait poussé gentiment vers la porte. La porte en forme de retraite anticipée avec les félicitations du préfet. Surtout que le préfet avait eu chaud aux fesses, mais ça Jules ne pouvait pas le savoir.

- « Dis-moi Yvonne, la vioque, elle a des petits enfants ? Yvooooonne merde, t'es sourde ou quoi !

- Y a pas le feu, une minute ! Madame Marguerite, crut bon de préciser Yvonne avec une certaine insistance dans la voix, a juste un fils qui a deux petits gars, gentils comme tout. Tu sais bien, elle t'a montré les photos y a une semaine. Le plus jeune s'appelle Lucas et l'autre, c'est comment déjà ? »

Yvonne ne parlait plus qu'à elle-même. Le commissaire n'écoutait plus. Il était perdu dans ses pensées. Yvonne avait cru l'espace d'un instant que son mari s'intéressait au genre humain

pour autre chose que le fiche en prison. Elle fut assez vite ramenée à la réalité de son potager et de ses fleurs. C'étaient les seuls à se soucier encore d'elle et à écouter ses paroles. Avec Bertrand, le chien, celui qui était toujours fourré dans ses pattes. Surtout à l'heure des repas. Pas fou, le bestiau. La reconnaissance du ventre. Pour ça, avec Jules, ils faisaient la paire. C'était bien là leur seul point commun.

Deuxième chapitre

Au bout du jardin, quand on se penchait sur le côté, on voyait le RER qui lancé à pleine vitesse délivrait sa cargaison de banlieusards, un coup dans un sens, puis un coup dans l'autre. Les voyageurs entassés, serrés comme des sardines, marinaient dans leur étuve. Les chanceux pouvaient voir filer les petits pavillons qui longeaient la voie, les autres supportaient les odeurs et les exhalaisons de tous acabits. Mais il ne serait venu à l'idée de personne d'aller se geler dans le jardin à la nuit tombante par un tel froid. C'était bientôt les fêtes de Noël. En banlieue nord, Noël, c'est un peu comme un enterrement. Le gris est de circonstance, la plupart du temps, il pleuviote et il fait frisquet. Pour compléter ce tableau idyllique, on pend des pères Noël aux balcons. Je ne sais pas d'où peut bien venir une pareille idée. On dirait une ribambelle de suicidés. Ou alors des sacs à patates, mais rouge et blanc. Le plus rigolo, c'est que quand il pleut, ils sont tout crasseux. On dirait qu'ils ont fait caca dans leur froc. Donc les fêtes approchaient et pour une fois, Marguerite, la vieille dame était contente. En effet, depuis qu'elle avait de futures locataires qui lui rendaient visite régulièrement, la vie avait une autre saveur. Cela faisait plusieurs mois qu'Elodie et Syrine avaient pris l'habitude de passer chez Marguerite histoire de consolider les liens établis avec la mémère comme elles l'appelaient en dehors du pavillon. La fac de médecine, c'était pour après le lycée et il leur fallait un lieu tranquille pour crêcher. La maison était toute proche du futur tram, une affaire en or. Préoccupée par sa visite de l'après-midi, elle en avait même oublié la venue obligée du fils et de sa pouffiaisse avec leurs deux monstres. Les dévastateurs, c'est le surnom qu'elle avait trouvé pour qualifier les charmants bambins. Il n'y avait que le traîneau qui avait résisté. Un traîneau auquel était rattaché par une chaînette façon or, un gros saint-bernard muni d'un tonneau. En réalité, c'était elle qui avait résisté. Il s'agissait d'un souvenir que lui avait légué sa mère, rapporté de son unique voyage dans les Alpes. Une expédition, car à cette époque prendre le train pour s'évader de la condition ouvrière n'était pas donné à tout le monde. L'ouvrier, ses vacances, c'était chez Dédé, Marcel, Lucien, n'importe quel bistrot ou guinguette à moins d'une dizaine de kilomètres. Alors un traîneau des Alpes - Suisse s'il vous plaît - c'était un objet que, elle, déjà quand elle était enfant, n'avait pas le droit de toucher. Du coup, elle reconduisait une interdiction qui avait traversé les générations sans faiblir, ni faillir. Les marmots étaient priés, fermement, d'aller jouer plus loin.

- « Dis mémé, on peut prendre le traîneau ?

- Non ! »

La suite du dialogue était intérieure. « Ils sont cons ces mômes ou quoi ? ». La question revenait plusieurs fois dans la journée avec des variantes :

- « On peut avoir le toutou avec le petit tonneau ?

.../...

- On veut le chien des montagnes !

.../...

- Dis, tu nous prêtes le chariot ? »

Seule la réponse était invariable : « Non ! » avec un ton allant crescendo. Par contre, le commentaire intérieur, lui n'était pas tout à fait le même : « C'est pas un toutou, crétins ! » ; « C'est les Alpes, incultes ! » ; « C'est pas un chariot, c'est un traîneau et au rythme où ça va, c'est vous qu'on va fiche dans un chariot, ceux pour les handicapés du citron ! ».

Cependant, son esprit était loin des préoccupations familiales. Elle alignait les petites madeleines dans le grand plat rectangulaire couleur argent avec les poignées torsadées. Le service de sa mère, celui qui lui avait été légué avec le traîneau. Il allait avec les verres en cristal d'Arques. Mais pour en arriver là, ça n'avait pas été simple. Depuis bien longtemps, elle avait ce four qu'elle regardait avec dédain, mais aujourd'hui, pas moyen d'y couper, il fallait se coltiner à la chose moderne. Voilà pourquoi, la première fournée était cramée et qu'elle avait terminé dans la poubelle. En même temps, 500° pour les madeleines ce n'était pas approprié. Elle avait maugréé contre cet idiot de fils qui l'avait obligée à changer son fourneau à gaz contre la cuisinière dernier cri, tout électrique. On voyait bien que ce n'était pas le fiston qui allongeait l'oseille ! De guerre lasse, elle s'était rabattue sur le dictionnaire, nouvelle édition datée de 1958. Le gros, enrobé de scotch et barbouillé de graffitis par les deux monstres. Pardon, colorié par les charmants enfants, dixit sa belle-fille. Elle avait cherché la définition de pyrolyse dans son dictionnaire. Une chance, la page n'était pas manquante et il y trouva la définition suivante : « *La pyrolyse est la décomposition ou thermolyse d'un composé organique par la chaleur pour obtenir d'autres produits qu'il ne contenait pas.* » Puis plus loin « *Dès le XVIII^e siècle, avant que le terme n'existe, des opérations de pyrolyse ou carbonisation sont réalisées dans l'industrie pour obtenir entre autres du charbon de bois à partir du bois.* ». Elle jeta le dictionnaire sur la table ce qui ajoutait aux multiples graffitis, une dose de farine à l'œuf. Le problème, c'était que, en plus de cramer la madeleine, le four refusait de s'ouvrir et il était impossible d'arrêter cette machine diabolique. Rageusement, elle avait assisté à la carbonisation des madeleines, impuissante à faire quoi que ce soit. Et cette saloperie de disjoncteur, hors de portée. « Oui oui, je m'en occupe », qu'il disait son Léon. Maintenant qu'il était six pieds sous terre, elle pouvait toujours courir pour obtenir satisfaction. Des promesses, toujours des promesses, c'est ça les bonshommes. Dépitée devant sa cuisinière Sauter électrique, elle pensa « C'est bien la peine de construire de cuisinières électriques pour fabriquer du charbon de bois. » Et pour ce qui était du charbon, les madeleines, c'était une réussite. « Idiot de fils ! » ajouta-t-elle. Un deuxième essai à 170° pendant 25 mn, en évitant soigneusement l'option pyrolyse fut le bon. Cependant, Marguerite avait pris du retard sur ses prévisions et elle n'aimait pas ça du tout.

- « Dring... »

Le retentissement soudain de la sonnette eut pour effet immédiat de la sortir de sa rêverie. Il lui arrivait, plusieurs fois dans la journée, sans qu'elle ne s'en rende vraiment compte, de rester le nez en l'air, dans une attitude figée, immobile. Le vide emplissait sa tête, nulles images, aucunes pensées : la béatitude. En abandonnant toute idée de félicité pour le moment, elle réalisa qu'elle n'avait pas fini de préparer la petite collation pour les deux gamines. Ça la contrariait quelque peu. La pendule au-dessus de la porte indiquait 16h45, elle rajouta mentalement l'heure d'hiver pour arriver à 17h45. À cause de ce maudit four, elle était en retard et elle n'aimait pas être en retard. Avec un certain dépit, elle jeta son tablier sur la chaise de la cuisine adossée à la fenêtre. Son chignon était de travers, elle le redressa en le tapotant de sa main libre. En passant devant la glace du salon, elle en profita pour jeter un coup d'œil sur à aspect. Ça pouvait aller. Elle rajusta le petit napperon brodé qu'elle avait acheté à des brodeuses dans le Finistère au pied du phare d'Eckmühl. Le premier voyage avec les petits vieux, mais sans son Léon. Elle contourna la table, passa sous la voûte en forme d'ogive pour se rendre dans l'entrée.

- « Dring... »

- Voilà voilà... »

A la place des deux belles jeunes filles, mignonnes comme tout avec leurs jolis manteaux bleu marine, le commissaire machin, un vieux rabougrí à la retraite. Que pouvait-il bien venir faire à ce moment de l'après-midi. Ce n'était pas encore l'heure pour le Pastis et son Léon n'allait pas revenir de sitôt pour sortir les glaçons. Ces deux bonshommes n'avaient rien de

commun. Pas plus du côté professionnel, que des orientations politiques, ni même pour les hobbies. Léon, c'était le potager, le commissaire lui faisait dans la construction en dur : des niches à chiens. C'était à se demander ce qui pouvait bien les réunir ces deux asticots. A part le plaisir de s'envoyer des vacheries et finir la bouteille de pastaga. Léon dans la tombe, il devait se faire rudement chier le commissaire comment déjà... Elle ne se rappelait plus son nom. Et ça l'énervait. Elle qui avait une mémoire infaillible pour les noms et les numéros de téléphone.

- « Je ne vous dérange pas ? »

Pour ça, il avait deviné juste, question dérangement, on ne pouvait pas tomber plus mal. Marguerite était fermement décidée à ne pas laisser entrer le trouble-fête. N'apprécient pas le personnage qui en plus avait la fâcheuse habitude de venir dégueulasser son salon avec ses gros godillots, elle se campa sur son paillasson, les mains sur les hanches pour faire barrage. Le commissaire sentit qu'il n'était pas vraiment le bienvenu, et il ne savait pas très bien comment engager la conversation. Il eut une illumination : le truc pour les limaces. Ça lui sembla une bonne idée sur le coup, la suite lui montra que ça n'en était pas réellement une.

Troisième chapitre

La misère est à l'intérieur du crâne. Voilà ce qui pourrait bien servir à définir ce qu'était devenue la vie du pauvre commissaire Michelet. C'était encore comme cela qu'on l'appelait dans son entourage, même s'il ne l'était plus, commissaire, sauf dans sa tête. Et aujourd'hui, tout particulièrement, il n'était pas à ce qu'il faisait. Il avait l'esprit ailleurs. Il ouvrit machinalement la grille pour entrer dans son petit pavillon. Sans plus être à ce qu'il faisait, il suivit le petit chemin parsemé de gravillons blancs. Un tout petit chemin, à la taille du pavillon. Il passait au travers d'une courette, dans laquelle on pouvait à peine pousser la brouette. Le commissaire était arrivé devant la porte en chêne massif – c'était le petit plus de l'habitation avait expliqué le gars de l'agence : « Question cambriolage, vous allez être tranquille, parce que les malfrats... » et là, il s'était rappelé brutalement la fonction du bonhomme planté devant lui – donc c'est une fois devant sa porte qu'il avait réalisé, puis qu'il avait maugréé. : « La grille est restée ouverte non d'une pipe ! ». Il fit demi-tour, claqua violemment la grille, laquelle, en arrivant sur les montants, au lieu de se fermer, rebondit d'un coup pour venir s'arrêter sur la cheville de Michelet. « Foutue grille » hurla-t-il tout en se tenant la cheville. Dépité par les aléas qui conditionnent la vie avec les objets, il prit le parti, plus intelligent, de la fermer délicatement.

- « Minou, il ne faut pas claquer la grille, sinon elle se rouvre ! » crut bon d'expliquer la femme du commissaire en apparaissant dans l'encadrement de la porte en chêne. Celle qui protège des intrus et autres cambrioleurs mal intentionnés. Michelet leva la tête, s'apprêta à lui répondre qu'elle ferait mieux de s'occuper de ses affaires, mais il se ravisa, pour la deuxième fois, ce qui est suffisamment rare pour le souligner. Il prit la direction des escaliers, passa le perron, et entra avec dans l'idée d'aller se réfugier dans ce repaire, à l'abri de toute intrusion. Et tous commentaires féminins sur les raisons qui poussent une porte à se refermer. C'est une fois à l'intérieur de la maison qu'il s'était rappelé qu'il avait quitté la maison, accompagné du chien.

- « Ce crétin de cabot est resté là-bas ! bafouilla-t-il, exaspéré par la bête réalité qui soulignait son quotidien d'un ennui détestable.

- Tu vas où Minou ? questionna sa femme qui n'avait pas entendu.

- J'ai oublié quelque chose...

- Ramène du pain !... et ne claque pas la grille trop fort sinon... »

Elle n'eut pas besoin de terminer sa phrase, le claquement de la porte en chêne, se chargea d'y ajouter le point final. Lorsque le chien vit le commissaire qui remontait la rue, il se mit à

battre la mesure avec la queue. Jules ne comprenait toujours pas ce qui poussait ce clebs à lui montrer un tel engouement. Il ne ratait jamais une occasion de lui tirer un bon coup de savate. Jamais il ne s'occupait de lui préparer sa pitance et toujours, il l'engueulait pour oui pour non. Il lui était même arrivé, une fois, Lorsque Yvonne était allée chez tante Lucienne d'avoir complètement oublié de nourrir la pauvre bête. Yvonne avait eu cette idée saugrenue de laisser son mari seul avec leur chien. A son retour, en découvrant le setter qui n'avait plus que la peau sur les os, elle avait poussé un cri d'horreur. Jules avait pensé que ce hurlement lui était destiné. Il avait d'abord vérifié qu'il était habillé à peu près correctement, puis il s'était passé la main sur le visage afin de vérifier l'état de sa barbe. Un petit geste discret lui avait permis de s'assurer de la bonne fermeture de sa brayette. Pour finir, il avait imaginé le pire : la mort de quelqu'un. Par exemple de tante Lucienne. Afin de consoler sa femme, il s'était approché d'elle pour la prendre dans ses bras. La seule chose qu'il avait embrassée, c'était un courant d'air. Yvonne avait disparu avec le chien dans la cuisine et il était resté sur le tapis devant la porte le bec enfariné. Il eut quelques remords en réalisant que la pauvre bête ressemblait plus à un évadé des camps qu'au beau setter bien dodu qu'il avait connu avant le départ de sa femme.

De retour au pavillon avec Molosse - c'était le nom idiot qu'il avait tenu à donner au chien en sortant de la SPA - il avait oublié le pain. En découvrant le regard plein de reproche de sa femme il avait préféré anticiper.

- « Le pain c'est pas bon pour ton régime.
 - Tu ne comprends jamais rien, ce sont les légumineuses que je dois éviter ! »
- Jules n'écoutait déjà plus. Il se servit un Ricard bien tassé.
- « Le Ricard par contre c'est pas bon, t'a expliqué le docteur Konrad.
 - C'est un connard Konrad. »

Après un « oh » outrancier, Yvonne prit un torchon et se mit à essuyer la vaisselle qui traînait sur la paillasse de l'évier. Avec dépit, elle regarda tristement le Ricard disparaître d'un trait dans le gosier de son époux. Comprenant qu'il ne servait à rien d'épiloguer et qu'il était inutile d'engager le combat quand la guerre était perdue d'avance, elle prit son air le plus doux et le plus avenant pour questionner Minou.

- « Tu as l'air soucieux Minou ? »
- Etonné d'en rester là avec le Ricard de la discorde, il hésitait à s'en resservir un deuxième. Mais le regard attristé d'Yvonne l'en dissuada ou peut-être aussi d'avoir à supporter une nouvelle fois les remontrances de sa femme qu'il savait, tout au fond de son âme, totalement justifiées.
- « C'est la veuve de Léon, elle m'inquiète.
 - Ah bon et pourquoi elle t'inquiète ? »

D'habitude, Yvonne écoutait d'une oreille distraite les élucubrations de son époux. Elle avait l'habitude de ses lubies. Il fallait juste attendre que ça lui passe. Mais là ça prenait des proportions démesurées. Elle avait remarqué son manège, depuis quelque temps, il sortait pour n'importe quel prétexte, histoire de passer devant le pavillon qui jouxtait le leur. Arrivé devant la grille, il ralentissait, et l'air de rien, il zyeutait de l'autre côté. Puis il repartait pour aller jusqu'au bout de la rue où il faisait demi-tour – quand il n'avait pas un prétexte quelconque pour pousser plus loin. Et il recommençait son manège.

- « Quand je suis allé la voir, elle ne m'a même pas laissé entrer.
- Tu lui voulais quoi ?
- Du truc pour les limaces.
- La prochaine fois au lieu de lui apporter un bidon vide, offre lui un bouquet. Peut-être qu'elle t'invitera à entrer. T'as pas trouvé mieux comme prétexte.
- C'était pas un prétexte.

- Je sais pas ce que tu valais comme commissaire mais comme menteur t'es pas très fort. Des granules à limaces, il y en a quatre bidons dans ton atelier. D'ailleurs, tu pourrais ranger un peu, ça éviterait d'aller casser les pieds à Marguerite.

- Elle m'a claqué la porte au nez ! Même pas dans l'entrée...

- Tant mieux, ça aurait fait un bidon inutile de plus dans ton gourbi.

- Je l'ai eu mon bidon. Bonjour et au revoir. Comme si elle voulait se débarrasser de moi.

- C'était peut-être le cas.

- Mais non.

- Tu te pointes le bec enfariné du jour au lendemain alors que tu n'es même pas allé lui dire un petit bonjour depuis le décès de Léon et tu t'étonnes qu'elle te laisse sur le perron. Je t'aurais fichu une paire de claques à sa place, vieux goujat. »

Jules avait tourné les talons pour disparaître dans son cagibi.

- « Et le pain alors ! C'est ça va t'enfermer dans ton placard. » s'écria Yvonne sur ses talons. Mais elle resta plantée derrière la porte qu'il venait de claquer à son nez.

La petite lampe de bureau s'alluma en deux temps, d'abord en émettant une lumière pâle, puis tout à coup plus forte. Le commissaire maugréa contre ces saletés d'ampoules à économie d'énergie. Il poussa du coude le journal usagé qui encombrait l'espace, il se saisit de la maquette du Spitfire, la regarda sous tous les angles pour arriver à la conclusion qu'il avait fait un travail de cochon. Les petites pièces lui avaient collé aux doigts, du coup il avait fichu de la colle plein la maquette et tout était de guingois. Ce fut à cet instant qu'il se souvint du bidon avec les granules anti-limaces. Déjà qu'il n'avait pas été très malin avec son prétexte à la con, il ne pouvait pas en plus avoir laissé le bidon. D'ailleurs où l'avait-il oublié ? Le chien nom de Dieu ! Ça lui était revenu tout à coup, la laisse traînait sur le sol dans la boue. Il avait posé le bidon sur le muret pour essuyer la laisse. Comme une tornade, il sortit de son bureau, passant devant la patère, il attrapa sa veste.

- « Finalement je vais chercher le pain ! »

Yvonne le regarda filer en se grattant la tête. Décidément, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans la cervelle de son mari. Elle se garda bien de lui rappeler qu'il ne fallait pas claquer la grille. De toute façon, le bruit lui indiqua que ce n'était plus nécessaire. Un bruit suivi d'un juron. Elle se surprit à sourire, puis après un temps d'hésitation, de ces petits instants où l'on profite du temps qui passe, elle retourna près de l'évier où l'attendait un épluche-légumes, trois carottes, deux pommes de terre, quelques poireaux et un navet.

Jules, de son côté, était en vue du pavillon quand il stoppa net. Les deux filles étaient sur le pas de la porte de la vieille aux camélias. Que pouvaient-elles bien lui vouloir à cette vioque ? Il avait repéré leur manège depuis quelque temps et ça l'intriguait. Ces deux-là ne collaient pas avec l'idée qu'il se faisait des relations amicales de la vieille. Elle n'aimait personne à part son Léon et maintenant qu'il était six pieds sous terre, elle n'aimait plus personne. Encore moins deux emmerdeuses qui venaient minauder sous le nez du commissaire. Il les suivit des yeux, puis se décida à leur emboîter le pas. A bonne distance ça va de soi. Tant pis pour le bidon, ça lui ferait une bonne occasion pour revenir. Avec un petit quelque chose en plus. Des chocolats, voilà, ça c'était une bonne idée. Il s'inviterait chez elle, et tout en se goinfrant de bonbons, l'air de rien, il la questionnerait. Un vent glacial se mit à souffler, accompagné d'une petite bruine particulièrement désagréable. Il regretta de ne pas avoir choisi le duffle-coat. Elles s'engouffrèrent dans la rue Nungesser et Coli. Au 33, elles pénétrèrent dans l'un des immeubles de la cité des Joncherolles. Au moins, il savait où l'une des deux créchait. A l'aspect du bâtiment, il en déduisit que ce n'était pas la belle au teint mat. Trop bien habillée, avec une jolie coupe à la « bon chic bon genre ». Ça n'allait pas avec le décor.

Il avait attrapé la crève, mais il avait retrouvé des sensations oubliées. Les planques et autres filatures du temps jadis pourtant pas si lointain. Une éternité semblait s'être écoulée depuis le pot de départ. L'enterrement, c'était de cette façon qu'il en parlait. Alors là, il vivait l'instant

présent à fond. Il était le Sherlock Holmes de la Seine-Saint-Denis. Une question subsistait : où habitait l'autre ? Tant pis pour le pain, tant pis pour la soupe et tant pis pour le froid. Il entra dans le café de la Paix. Une armée de musulmans le dévisagèrent. Il commanda un café noir, histoire de ne pas perdre les bonnes habitudes.

- « Et un verre d'eau. »

Le patron mit toute la mauvaise volonté qu'il avait en réserve pour le servir. En posant le café, il ajouta une coupelle en plastique bordeaux dans laquelle Jules déposa deux euros.

- « Gardez la monnaie. »

Sans un signe de remerciement, le patron fila vers la caisse enregistreuse, en sortit une pièce de cinquante et une pièce de vingt qu'il déposa dans la coupelle.

- « Le service est compris. »

Pendant tout ce temps, on aurait entendu voler une mouche. Le spectacle touchait à sa fin, les clients reprurent leur discussion. Le bistrot ressemblait maintenant à n'importe quel troquet si l'on exceptait, parmi tous ces arabes la présence d'un ancien commissaire qui lui ne l'était pas, arabe. Il se planta au bout du comptoir pour observer dehors, par la grande vitre. De là, il avait une vue imprenable sur la cage d'escalier. Ce fut Elodie, la petite blondinette qui pointa le bout du nez. Jules laissa la monnaie dans la coupelle et tout en se levant, il remonta son col pour se protéger du froid qui l'attendait. Il poussa la porte qui émit son petit tintement, il patienta un peu, puis il se glissa dans le sillage de la jeune demoiselle. Elle remonta la rue Nungesser pour se rendre dans le petit pavillon de ses parents situé rue Bokanowski qui longeait la ligne de chemin de fer. Jules était satisfait. Il allait enfin pouvoir savoir à qui il avait affaire.

Quatrième Chapitre

Quand vient la moisson, bien loin de la banlieue nord, il y a des paysans qui ouvrent leurs yeux. Au petit matin, un bol de café à la main, ils contemplent leur œuvre : ce rêve de prospérité devenu réalité. Ce rêve qui va nourrir toute une famille. À Pierrefitte, ce même rêve encombre les rayons des grandes surfaces, mais qui y voit un espoir de prospérité ? Qui s'intéresse à un poireau ou une palanquée de patates enserrés dans leur sac en bas résille ? Pourtant, il n'y avait pas si longtemps, roulaient dans les caniveaux du pavé d'Amiens, radis, choux, aux portes de Paris. Qui s'en souvient ? De vieux habitants qui n'ont pas fui leurs pays où s'entassent les déshérités ? D'autres qui ont délaissé leurs terres faites d'ocre et de soleil pour des magasins qui regorgent de tout ? Même de quoi faire une soupe jetée en poudre dans un sachet. Pourtant qui pouvait croire que Syrine faisait partie de la race des moissonneurs. Ceux qui préparent leur champ avec soin. Il n'y a pas si longtemps, elle en doutait encore. Pour une simple raison : elle n'avait pas trouvé de capitaine pour lui montrer le chemin. Pour le moment, son horizon, était un navire crasseux qui faisait du surplace dans un océan de décrépitudes où les bâtiments peinaient à se frayer un chemin parmi les détritus qui encombraient la place. Mais aujourd'hui, elle savait qu'elle allait abandonner ce navire d'épuisement où s'entasse la misère. Elle traversait les pièces telle une furie, cherchant un prétexte pour dire adieu aux siens tout en gardant la tête la haute. Pour tous, elle était une figure qui illuminait leur chez eux, et ils allaient perdre la lumière pour devenir aveugles.

- « Qui a pris le paquet de feuilles sur la table ? Ahmad, c'est toi ! hurla Syrine

- Ahmad est parti...

- Il déjà retourné à Grenoble ?

- Non, il est allé voir un ami, et c'est pas lui les feuilles, c'est maman pour que Azadeh elle dessine.

- Ce sont mes feuilles, merde ! Maman, elles sont où les feuilles...

- Maman n'est pas là non plus, précisa Farah, et les feuilles sont dans la chambre de Dara maintenant, c'est moi qui les y ai mises parce que sinon Azadeh elle gaspille avec des gribouillages.

- Je prends les clefs, je me casse aussi...

- Les clefs sont sur le frigo et les feuilles que tu cherches sont dans le tiroir du bureau avec tes livres du lycée... »

Syrine passa devant sa sœur, marqua un temps d'arrêt. À cet instant, elle réalisa que Farah avait réponse à tout et qu'elle était le pivot de cette famille de fous. Toujours enjouée, pleine d'entrain, jamais un mot plus haut que l'autre. D'une humeur égale quels que soient les évènements, elle portait merveilleusement son prénom qui signifiait joie et bonheur. Syrine se ravisa, fit demi-tour et prit le temps d'embrasser tendrement sa sœur cadette. Ce n'était plus une petite fille, elle avait grandi, pris de jolies formes et avait un visage agréable. Syrine se souvint d'un temps pas si lointain où elle l'accompagnait à l'école, qu'elles devisaient sur le chemin. Elle se rappela tout à coup que c'était justement Farah qui, à cette époque, lui avait fichu dans la tête l'idée de devenir médecin. Comment avait-elle pu, si petite, deviner le désir qu'elle portait en elle sans le savoir. Il avait fallu ces accompagnements quotidiens pour que Farah mette à jour ce que Syrine ignorait d'elle-même. Pourtant, cette époque avait été très critique pour Syrine. Elle perdait totalement les pédales. Peut-être que c'était grâce à sa petite sœur qu'elle s'en était sortie ?

- « J'ai mis les livres avec les feuilles, parce que, Azadeh les prend et elle déchire les pages pour les manger ! »

Syrine regarda sa sœur, elle s'approcha d'elle, lui prit le visage entre les mains et déposa sur sa joue un autre baiser, plein de tendresse. Farah regarda sa sœur avec étonnement, puis elle lui rendit son baiser, elle était fière d'avoir rempli une mission importante : avoir protégé les affaires de Syrine de la petite ravageuse. Azadeh avait le don de l'exaspérer avec son irrespect des choses de la connaissance et pourtant, Farah aimait sa petite sœur. Farah aimait tout le monde. Mais cette petite sœur, minuscule objet déposé là, elle l'aimait avec une certaine tristesse. La voir assise, silencieuse, ne prononçant pas un mot et lui enlever le livre qu'elle lacérait, lui faisait mal au cœur. Azadeh ne protesterait pas, ne montrerait aucune colère, pas même un mouvement. Elle ouvrait de grands yeux bleus qui avalaient le monde dans un esprit fait de silence et de courant d'air.

Avant de quitter l'appartement, Syrine prit la main de Farah, la serra dans ses deux mains, puis elle s'éclipsa. La porte claqua derrière elle. La résonnance se propagea dans ce palier si long, encombré de vélos, de trottinettes, de rollers. Syrine abandonna l'idée de prendre l'ascenseur en découvrant que Michou avait encore chié dedans. « Ce même est un vrai malade mental ! » pensa-t-elle à haute voix. Elle ouvrit la lourde porte métallique qui donnait accès à la cage d'escalier. Michou était aussi passé par là ! Elle évita soigneusement l'énorme étron qui encombrerait le sol. Malika, une de ses copines du temps où elle fréquentait l'école primaire arrivait en sens inverse.

- « Tu sais où est Dara ? questionna Syrine.

- Non, mais Driss qui fait le planton en bas, lui il doit savoir. Tu feras une bise de ma part à Azadeh... » précisa-t-elle en filant vers l'appartement que jouxtait celui de Syrine.

« Une bise de rien du tout, une claque sur le dessus du crâne, ça oui ! » se dit intérieurement Syrine tout en dégringolant les escaliers. L'entendre chiouler toute la journée avait le don de lui taper sur le système. Impossible de comprendre ce qu'elle avait, une énigme posée là, inerte. Il n'y avait que les Teletubbies pour calmer Azadeh. Ou Farah. Lorsque Syrine se trouvait seule avec cette petite sœur et qu'elle devait bosser pour l'école, elle était incapable de se concentrer sur quoi que soit. Devant l'impossibilité de travailler, elle préférait encore descendre au café de la Paix et s'installer dans le fond. Le brouhaha continual était moins gênant que les cris suraigus que jetait Azadeh à travers la maison lorsqu'elle jubilait devant

l'écran de télé. Le cafetier compatissant, lui apportait même un chocolat gratos et l'encourageait à réussir. Il était admiratif et après s'être adressé à Syrine, il ajoutait en direction de son fils qui zonait derrière le bar « Prends-en de la graine, si t'avais pas rien foutu à l'école, tu serais pas à glander derrière le comptoir abruti ! ». A sa façon, il apportait une contribution à la réussite de l'Education Nationale.

Lorsque Syrine sortit de l'immeuble et qu'elle se trouva sur le trottoir, sur la droite elle aperçut Driss. Il était en train de glisser des barrettes de shit dans la main de son frère Dara. Un peu plus loin, un petit môme faisait le guet. Il repérait avec une facilité déconcertante tous les mouvements suspects, les types qui n'avaient rien à fiche dans le quartier, ou bien qui avaient une attitude louche. Ce petit gars avait construit sa réputation solidement, et il en vivait bien. Sans risque aucun. Il avait dû travailler dur, pour cette place de choix. Son sifflet n'avait pas de puissance. Avec deux doigts dans la bouche, la langue recourbée, les lèvres pincées, rien n'y faisait. Seul un son ridicule en sortait. Il avait dû investir. Chez le marchand de pêche, il avait trouvé un appeau à canard. Au départ, les gens, enfin certains connasseurs, avaient été assez étonnés d'entendre gueuler des canards au beau milieu de Pierrefitte, où la plus grande étendue d'eau, c'était dans le bas de la N1 les jours d'orage. Syrine s'approcha des deux garçons en plein nôgoce. Le guet n'eut pas besoin d'utiliser son appeau, il savait ce qu'il en coûtait de faire le malin avec la sœur de Dara.

- « Je veux mes 20 keusses ! hurla Syrine.

- Tu devrais beugler plus fort grosse vache ! chuchota Dara tout en regardant à droite et à gauche, tel un agent secret.

- Tu te prends pour James Bond, du con ! Y a pas un chat dans la rue et y a l'autre cloche qui fait le guet.

- Tais-toi, merde ! continua-t-il toujours en chuchotant.

- Tu m'avais dit que si je bossais pour toi tu me donnerais 20 euros par semaine, j'ai fait ma part du deal je veux mes tunes !

- Elle va pas fermer sa gueule ta sœur ! crut bon de préciser Driss avec toute la finesse d'un concentré de banlieue.

- Parle pas à ma sœur, connard !

- Ta sœur, sa place c'est en Iran chez l'imam, continua Driss toujours avec la même finesse.

- T'as qu'à y aller toi-même, t'achètes une grenade et tu te la fous dans le cul et tu disparaîs de la surface de la terre comme ça tu rends service à Dieu deux fois ! hurla Syrine, encore plus fort, mais cette fois en direction de Driss.

- Tu vas la fermer Syrine, tiens v'là 10 keusses, casses-toi...

- Et les autres 10 keusses !

- Ta sœur elle me...

- Toi ta gueule, et toi barre-toi ! Tes 10 keusses je te les donne ce soir sans faute.

- Hé Driss ! fais une bise de ma part à l'imam... sur les deux fesses !

- Mais c'est pas vrai, tu vas pas la fermer ta grande gueule... coupa Dara dans l'espoir de calmer les choses.

- Ta sœur c'est une... »

Le pacifisme de Dara avait ses limites. Il avait chopé Driss par le blouson avec dans l'idée de lui faire préciser un peu sa pensée. Syrine, de son côté était déjà loin, laissant les deux garçons régler leur différend à l'amiable.

Il lui fallait une bonne dizaine de minutes pour arriver rue Bokanowski. La pluie s'était calmée, mais le vent avait forci, s'engouffrant dans la rue pour souffler un air glacial rempli d'une humidité pénétrante. Le ciel assombri ajoutait du gris au gris pour en faire une couleur délavée. Il était cinq heures du soir, la nuit tombait comme une chape de plomb sur la banlieue. En passant devant le café de la Paix, elle salua Hassan qui fumait sa clope dans l'embrasure de la porte. Hassan était le patron du café. Il avait réussi là, un bistrot sur lequel

personne n'aurait parié. De l'autre côté de la rue, un troquet pas mieux achalandé, vivait depuis des lustres. Pour tous, la partie était mal engagée. Mais ce petit bonhomme tranquille, avait su, petit à petit gagner une clientèle. A majorité musulmane, pour une partie syrienne, pour l'autre, un ensemble issu de l'Afrique du Nord qui se composait de marocains, algériens, plus rarement de tunisiens. On trouvait chez lui, un très bon café et un thé vert de bonne qualité agrémenté de menthe fraîche. On y jouait aux dominos avec ferveur. Quelquefois, on rencontrait des joueurs de Backgammon. Tranquillement, sans faire de bruit, il avait éclipsé le rade d'en face, maintenant délabré, servant de repère aux camés et autres traine-savates. Hassan rendit son salut à la jeune fille avec un petit sourire aimable au coin des lèvres.

- « Alors c'est les vacances, tu te reposes ?
- Oui, on peut dire ça !
- Fais une bise à Elodie de ma part...
- Ce sera fait... Si tu vois Driss dis-lui que sa mère l'attend pour faire la soupe ! »

Syrine trouvait amusant d'en rajouter une couche pour continuer d'asticoter ce crétin de Driss qui craignait sa mère plus que toute la flicaille de la région parisienne. Hassan opina de la tête sans comprendre. Si la mère de Driss l'avait dit alors il valait mieux faire la commission. Hassan s'était entiché d'elle depuis qu'elle lui avait dit ses quatre vérités en présence de tous les habitués du bar, le laissant sans réaction devant la clientèle hilare. Heureusement pour lui, dans le quartier, on le respectait. Dès qu'il lança à la cantonade son « Bon ça va » tout le monde comprit que la plaisanterie avait touché à sa fin et chacun se plongea avec ferveur dans ses activités de l'instant.

Lorsque Syrine quitta la rue du café pour tourner à droite, elle dut contourner un groupe d'ouvriers qui défonçaient le trottoir à grands coups de marteau-piqueur. Le futur tram qui déchirait la N1 en deux parties égales commençait à prendre forme. On voyait, à tous les coins de rue, des faisceaux de câbles, des tubes orange, des tiges de toutes sortes, giclant du sol en une sorte de végétation fantastique qui envahissait la ville. En remontant la N1, pour se rendre chez sa copine, Syrine s'étonnait encore de découvrir cette immense voie sans le moindre véhicule. Une route particulièrement fréquentée à cette heure de la journée. En temps normal, les véhicules s'entassaient à la queue leu leu au milieu d'un concert de klaxons et insultes. Visiblement, les automobilistes avaient préféré déserter ce chantier permanent. Ne pouvant jamais savoir à l'avance si le passage magique pour échapper au labyrinthe pierrefittois serait ouvert, ils préféraient risquer la rencontre avec le Minotaure. Le long de ce boulevard délaissé, les poteaux supportant les caténaires s'étaient dressés, mais sans leurs fils. Un rail unique faisait appel à l'imagination pour deviner à quoi allait bien pouvoir ressembler un tram à une roue. Hé oui, un rail, une roue, n'est-ce pas ? Une sorte de gigantesque vélo où tous les passagers allaient devoir pédaler. Il fallait juste savoir, que ce rail allait avoir une tout autre fonction.

Syrine arriva enfin devant le pavillon tout en hauteur d'Elodie. Elle actionna la clochette.

- « La porte est ouverte, ça sert à rien de sonner ! hurla Elodie du deuxième étage.
- J'aime bien entendre la cloche. »

Syrine eut à peine le temps d'arriver sur le perron qu'Elodie ouvrait la porte.

- « T'as fait fissa...»
- Je t'attendais. Encore cinq minutes et je trucidais ma mère, putain ce qu'elle est conne ! Tu crois que ça va marcher avec la vioque ?
- Elle a dit d'accord pour cinquante euros la semaine, normalement, c'est bon. Ils disent quoi tes parents ?
- Ils racontent ce qu'ils veulent, je m'en fous ! Je leur ai dit que c'était ça ou alors je me faisais engrosser par le voisin et tous ses potes dans une partouze géante.
- Tu leur as vraiment dit ça ?
- Pas tout à fait, j'ai omis le voisin ! »

Elles restèrent silencieuses un moment, le temps de suivre le toboggan qui enjambait la ligne du RER D au milieu d'une profusion de voies parallèles tranchant dans les habitations. Un cycliste qui ralliait son chez lui, passa à leur hauteur, mais engoncé dans son ciré, il ne les reconnut pas. Il était dans ses pensées, il rêvait d'un mois de mai noyé sous les coquelicots.

- « Il doit crêcher pas loin, ça fait plusieurs fois que je le vois avec son biclou en forme de tank.

- Il a des sacoches on dirait qu'il en va faire le tour du monde !

- T'as vu sa dégaine, on dirait... comment ils s'appellent déjà les gus en pyjama qu'on a vu à la télé l'autre fois... mais si, les frères machin...

- Jacques !

- Ouais c'est ça, les frères Jacques. Il doit faire partie de la troupe, ou alors il s'est échappé du bouquin d'histoire ! »

Le Darty avait l'air aussi triste que d'habitude, à l'intérieur, s'y pressaient quelques désœuvrés à la recherche d'un improbable appareil électroménager. Depuis le temps qu'il occupait les lieux, il faisait partie intégrante du paysage. Arrivées à hauteur du coin de l'ancienne fabrication d'embrayage et de transmission, elles enjambèrent les grilles renversées par le vent pour traverser la N1.

- « Tu crois que ça va l'faire ?

- Pourquoi pas, la vioque j'en fais mon affaire, et puis pour ce prix-là, on trouvera rien d'autre, surtout payé de la main à la main... T'as les thunes ?

- La moitié...

- Tu déconnes, on avait dit...

- On avait dit que mon frangin n'était pas le roi des cons et on s'est gouré ! »

Une ribambelle de marmots se répandait sur le trottoir, tout le long de la gigantesque école Anatole France. C'est une école qui ressemble plus à Dachau qu'à une école. Il manque juste le panneau « *Arbeit macht frei* ». Les enfants formaient des grappes multiples. Certains se déplaçaient d'un pas alanguis par le travail en étude, d'autres hurlaient. D'autres encore, se courraient après pour des raisons obscures aux yeux des adultes. Ces derniers tentaient de les calmer par une argumentation raisonnée. Mais que vaut la raison des adultes aux yeux des enfants. Pour quelques marmots, cela avait un effet. Plus ou moins long. Et les autres s'envolaient comme nuée de moineaux. Ils préféraient laisser la raison aux penseurs que les livres se chargent d'enterrer avec leurs idées.

La maison de la vieille dame au camélia, était là, juste après le groupe scolaire. Ce petit pavillon de banlieue vivotait sur le trottoir d'en face, blotti entre deux maisons. On les aurait dites construites comme cela pour se tenir bien chaud l'hiver. Les deux jeunes filles se regardèrent, elles éclatèrent de rire, un rire franc et beau comme la vie, un rire qui sent bon la fraîcheur de la jeunesse quand elle se fout du monde qui l'entoure.

Cinquième Chapitre

La maisonnette prenait le large. Elle s'échappait de l'horizon confiné, pour nouer de nouveaux liens. La voilà portée par un début d'espérance. Il ne s'agit que d'une rencontre. Les rencontres ce n'est pas grand-chose, peut-être des croisements, des ignorances, mais elles peuvent augurer de belles aventures. Elles portent en elles le futur d'un possible. Un futur que deux jeunes et belles donzelles allaient conjuguer avec celui d'une vieille dame. Une vieille dame qui promène son camélia quand s'en vient le soir. Une vieille dame qui emprunte un unique chemin, qui va de chez elle au cimetière, puis du cimetière à chez elle.

Dans cette bicoque aux senteurs du passé, Elodie contemplait la pièce désuète dans laquelle elle s'était installée, avec sa copine. Une chambre tout droit venue du passé, avec son mobilier

vieillot qui sent la poussière et une odeur de naphtaline. Malgré cela, les deux filles étaient heureuses, enfin elles avaient un chez-elles.

- « Alors on n'est pas bien ! A nous la belle vie... Moi, je prends le haut de l'armoire et les étagères. Par la suite faudra virer toutes les merdes.

- Ça veut dire que tu me laisses la commode dégueu ! C'est hors de question. Merde ça fait à peine cinq minutes qu'on est là et tu veux déjà m'entuber. »

Syrine s'était levée d'un coup. Elle marchait d'un pas martial au bout du lit en faisant des allers et retours. Elodie qui était restée allongée sur le lit s'appuya sur ses coudes. Elle était soufflée par la tournure que prenaient les choses. Syrine se planta au bout du lit pour continuer à éructer ses diatribes.

- « Si c'est parce que je viens des Joncherolles que tu veux me refiler les merdes ça ne va pas le faire. »

Syrine fulminait. Stoppée dans sa marche, elle jetait les mots avec une méchanceté qui déroutait Elodie. Elle ne comprenait pas ce qui arrivait. La commode sans être de toute beauté n'était pas pire que l'armoire.

- « Si tu veux...

- C'est un peu tard, j'aurais aimé un peu plus de spontanéité, hurla-t-elle en claquant la porte qu'elle rouvrit aussitôt, totalement satisfaite de sa prestation.

- Je - dé-co-nne ! Tu verrais ta tronche.

- Tu m'as vraiment fait peur. T'es une foutue cinglée.

- Je sais...

En découvrant l'air atterré de sa copine, elle se rendit compte qu'elle y était allée un peu fort. Emportée par l'effet qu'elle avait produit, elle s'était délectée de la détresse d'Elodie. Seulement dans l'après-coup, elle avait réalisé.

- « Je m'excuse ! reprit-elle, de sa voix la plus douce. Je peux venir m'asseoir. »

Elodie fit un signe de tête, suivi d'un petit sourire. Syrine était contente d'elle, mais pas très rassurée d'avoir inquiété sa copine à ce point. Le petit sourire en coin était le signe qu'elle attendait. Celui qui voulait dire « A toi, je pardonne tout. » Profitant de ce signe de détente, elle enchaîna.

- « Le lit est confortable. Tu dors comment, parce que moi, je dors à poil.

- Ça ne me dérange pas. Moi, je préfère le pilou, mais je ferai un effort.

- Pour quoi ?

- Bah pour dormir nue.

- Te sens pas obligée.

- Si, si, ça me fait plaisir. J'ai jamais essayé avant toi.

Syrine dévisagea sa copine. Un doute lui traversa l'esprit. Elle réalisa qu'Elodie n'avait pas beaucoup d'amis. Que la seule avec laquelle elle s'entendait : c'était elle.

- Je peux aussi dormir en pilou tu sais. Tu en as un à me prêter ?

- Oh oui tu vas être mimi là-dedans. J'ai hâte de te voir avec. J'en ai qu'un, mais il est pour toi.

Elodie minaudait sur le lit. Elle avait pris la main de Syrine pour l'approcher de son visage afin de se caresser avec.

- T'es pas une g... Si !

- Fais-pas l'effarouchée depuis le temps que tu me dragues j'ai compris ton plan "mémère", fit-elle en pliant deux doigts de chaque main.

- Mais pas du tout !

- Tu sais ce n'est pas grave et moi ça ne me gêne pas. Je sais que tu es amoureuse de moi depuis notre séjour avec les colos de Pierrefitte. Tu te souviens à Playa de Aro, dans la tente, tu voulais qu'on dorme ensemble parce que tu m'aimais bien.

- Qu'est-ce que tu vas chercher là, je t'aimais bien... heu... comme copine ! »

Tout à coup Syrine réalisa qu'Elodie se fichait d'elle, ses joues devinrent toutes rouges.

- « Tu te fous de moi. » s'écria-t-elle.

Elodie se jeta sur Syrine pour l'embrasser sur la bouche et faire semblant de vouloir la peloter. Leur chahut dura encore quelques minutes. L'excitation qui s'était emparée d'elles, retomba petit à petit. Chacune reprit sa respiration. Elodie s'installa, assise sur ses talons.

- « Je dé-co-nne ! » dit-elle en singeant le geste de Syrine avec les deux doigts de chaque main repliés. »

Syrine fit mine de s'élancer sur Elodie, mais elle vint juste s'asseoir sur le lit à côté de sa copine. Elle se contenta de lui donner une petite tape sur l'épaule.

- « L'espace d'un instant tu m'as fait flipper, c'est le coup de la colo qui m'a eue !

- Sale gouine, je le savais bien que dans la tente tu me voulais pour toi toute seule, s'écria Elodie en tentant à nouveau d'embrasser Syrine qui, cette fois-ci, se laissa faire.

Elodie resta interdite, prise à son propre jeu, puis elles s'esclaffèrent toutes les deux. Les deux filles s'allongèrent, les yeux rivés au plafond, les mains croisées sous la tête.

- « Tu l'as déjà fait toi ? questionna Elodie, le plus sérieusement du monde. Puis elle se tourna vers sa copine, pour mimer un orgasme.

- T'es chiante on peut jamais parler sérieusement !

- Bah si justement... Alors ? interrogea à nouveau Elodie

- Tu veux dire avec une fille ou avec un mec ?

- Les deux.

- Toi d'abord...

- Avec les filles ça risque pas, mais plusieurs fois avec Sylvain, un type que tu connais pas. Finalement c'était un connard. A ton tour maintenant...

- Une fois, une nana qui se faisait appeler Mado, elle n'arrêtait pas de me faire chier avec ça et un jour j'ai dit ok contre une manette de PS2. C'est quand mes frangins avaient niqué le jeu en se foutant des coups de manette sur la tronche.

- Je voudrais pas te vexer, mais ils sont un peu cons tes frangins.

- Un peu ! Tu peux dire complètement cons.

- Et avec Kamal, tu l'as fait ?

- Non, répondit sèchement Syrine, tout en rougissant à nouveau. »

Les deux filles restèrent silencieuses, l'une regardant le lustre ovale et l'autre, un pot ébréché qui traînait sur le dessus de l'armoire. Elodie ne chercha pas à épiloguer sur le sujet. Elle en savait suffisamment pour le moment.

- « Mémère, elle a quand même des goûts de chiotte ! relança Elodie histoire de dire quelque chose.

- On se donne encore deux trois jours pour arranger ça, puis on attaque la révision des cours. Tu me files un coup de main en math, et je t'aide pour la philo, l'histoire on a dit que ça allait, la géo on assure grave toutes les deux, reste l'anglais et l'allemand. Kamal, il a vécu en Allemagne six ans, il est d'accord pour qu'on parle allemand.

- T'es certaine que c'est pour l'allemand. Si tu veux j'suis pas contre un plan cul à trois.

- T'es en chaleur ou quoi ? »

Elodie se retourna d'un coup, puis elle glissa ses mains sous le maillot de Syrine. Elle connaissait son point faible : les chatouilles ! Syrine hurlait tout en s'étouffant à moitié, si bien qu'elles n'entendirent pas Marguerite lorsqu'elle ouvrit la porte.

- « Excusez-moi, mais je vous ai appelées plusieurs fois pour le goûter, mais vous n'aviez pas entendu. »

Syrine eut juste le temps de baisser son maillot pour cacher sa poitrine, et remonter sa culotte qui découvrait le haut de ses fesses. Elodie avait mis plus de temps à comprendre, ce qui faisait qu'elle était encore à moitié hilare.

- « On arrive dans une minute, le temps de passer quelque chose. »

Marguerite referma doucement la porte, puis elle redescendit l'escalier.

- Il va falloir mettre les choses au clair assez rapidement avec la mémère. Je veux un verrou à la lourde du palier et va falloir qu'elle arrête de nous emmerder avec ses gaufrettes !

- Des financiers, précisa Elodie

- Quoi ?

- Ça ne s'appelle pas de gaufrettes, mais des financiers.

- En tous les cas, elle me les brise menu avec ses gâteaux. On va finir grosses comme des vaches et en plus, ils sont bourratifs au possible.

- Faut lui laisser un peu de temps...

- A mon avis faut la dresser dès le début, coupa Syrine, ce qui ne laissa pas le loisir à Elodie de préciser sa pensée. C'est comme ce matou de merde ! Regarde, il en a profité pour rentrer dans la piaule. Elle sait que je suis allergique et que de toute façon, on n'aime pas les bêtes. Ni les vioques ! Fous-y un coup de pied dans la gueule, pour qu'il comprenne.

Elodie se leva, attrapa une chaussure, fit semblant de l'enfiler pour endormir l'attention du chat, puis d'un coup d'un seul elle balança la chaussure qui le toucha en pleine tête. Il hérisse ses poils pour tenter d'effrayer les deux furies. Il était acculé contre la porte fermée et il n'avait aucune issue pour échapper à la fureur des deux filles. Syrine fit le tour et lui tira un grand coup d'édredon. La pauvre bête se planqua sous la commode.

- « Ouvre la porte je vais le virer avec le manche du balai. »

La pauvre bête, effrayée, s'échappa dans l'entrebâillement pour se réfugier en bas.

- « Ah, te v'là toi, t'es comme le Léon tu rappliques à l'heure du repas quand les filles ne veulent plus de toi ! »

Sixième chapitre

« *Le nerf de la guerre dans le conflit qui oppose les communards aux versaillais.* » Syrine avait passé la soirée d'hier sur son sujet d'économie. Le nerf de la guerre. C'était bien son problème majeur dans ce qui l'opposait à sa famille. Fuir était pourtant bien la solution. Si c'est crétin de parisiens avaient déguerpi à temps ils seraient encore vivants. Non elle ne pouvait pas mettre sa dans sa copie. 20 euros, voilà ce qui encombrerait son esprit. Les versaillais, les communards pouvaient bien s'entretuer les un les autres, s'éventrer et se découper, elle n'en avait rien à foutre.

Elle lui avait été impossible de se concentrer sur son sujet. , voilà une expression qui dit tout. Va falloir relever les manches. 10 euros par mois. 5Sauf que les dès son pipés d'avance pour les pauvres chercheurs d'or. On vous regarde avec un certain dédain. Pourtant, vous allez creuser profond. Profond comme le trou qui recevra votre boîte à souvenir. Six pieds sous terre. Un peu moins que pour les latrines, un peu plus que pour les pots de fleurs. Avec une jolie inscription en prime, du genre *Contra vim mortis non est medicamen in hortis* ou bien *ad vitam aeternam*. C'est au choix.

Cela n'empêchera pas nos deux filles, prêtes à manger le monde, de jouer des coudes pour se faire une place au soleil. Pour elles aussi, la guerre a commencé. La guerre des vivants, la guerre de ceux qui vont faire le ménage parmi les vieux cassites qui encombrent.

À l'instant présent, elles étaient vautrées sur l'un des bancs destinés à recevoir les derrières lycéens. Une poignée d'arbres au garde-à-vous essayaient, tant bien que mal, d'agrémenter la petite place, finement séparée du Lycée Utrillo par de hautes grilles. Un peu comme celles d'un zoo. N'y voyez surtout pas une comparaison. Quoique certaines fois, on n'en est pas très loin. Ça dépend des paramètres : un professeur usé par le bruit qui ne croit plus qu'en

l'écoulement du temps ; une embrouille dont personne ne sait dire l'origine ; un débutant qui tente d'instaurer une loi qui s'effiloche ; un contrôle de math imprévu qu'une parole malheureuse détourne de son objet. Bref, le zoo.

À cette heure de la matinée, sur la petite place, il n'y avait pas foule. Les deux filles étaient tranquillement assises. Syrine consultait son portable sur lequel, une suite de messages défilaient pour ne rien dire, sauf un. Le message d'un certain Sacko. "11h30 devant Apanazard". Apanazard était le nom de la pharmacie sur la grand place du quartier de la cité-jardin de Stains. Pour une fois, une appellation qui disait bien de quoi il était question. Un ouvrier, un jardin et une maison. Une vraie maison, le petit pavillon aux dimensions prolétaires, mais un pavillon quand même. La pharmacie allait avec le coin. Une grande salle tout en longueur, avec des comptoirs et la misère du monde qui paye les médicaments en liquide et sans ordonnance. Moins les pauvres sont riches et plus ils déboursent de sous. Et le comble, ils sont contents, c'est dire leur détresse. Ou bien ce ne sont que négociations interminables autour de vieilles ordonnances, dont la date de péremption est dépassée. On se croirait un peu dans un souk. Ça marchande à tous les coins de comptoirs, et faut pas être pressé. Pour passer le temps, il y a une grosse télé qui débite des pubs sur les bienfaits de l'automédication. À partir de là, la boucle est bouclée.

Tout à coup, Elodie sortit le nez de son bouquin, où elle cherchait des infos pour son devoir maison d'histoire. Elle le referma violemment.

- Y a que dalle là-dedans !"

- Pourquoi tu cherches pas sur le web?

- C'est ce que je vais faire, dit-elle tout en enfouissant le livre dans son sac.

Le froid des jours précédents, avait laissé la place à un temps agréable, presque chaud. Fini le temps ensoleillé mais qui vous glace les os. A la place, un été indien qui se serait pointé en retard, sans raison, la surprise de Noël. Elodie s'était levée pour aller jeter sa canette de Red Bull, « sugar free », sous le regard appuyé de deux gus, qui attendaient un ramassage éventuel, pour petits boulot payés de la main à la main. Elle estima que le plus simple était de faire comme si de rien n'était. Ces inconnus au bataillon ne l'inspiraient pas vraiment. Vu leur tenue, elle avait compris qu'il s'agissait de « Roumains ». Cette appellation faisait expressément référence aux habitants d'une nouvelle sorte de bidonville. Un ensemble de baraquements, fractionné au gré des dépotoirs, qui égayaient le coin. Ces deux-là squattaient autour d'un restant de pavillon qui aurait pu servir de décor pour film de guerre post bombardements. L'estafette chargée de les conduire sur leur lieu de travail s'arrêta, la porte arrière s'ouvrit et nos deux travailleurs s'y engouffrèrent pour se faire une place au milieu de leurs congénères.

Syrine, toujours adossée au banc observait sa copine qui revenait. Elle n'avait pas vu le grand black qui s'était dit qu'en attendant son bus, il pouvait compter sur son corps d'athlète pour impressionner cette nana, qu'il avait repérée au sein de l'établissement. Il prit sa démarche de mâle façon Charles Bronson pour tenter une approche subtilement étudiée.

- « Comment ça va mademoiselle !

- Tiens t'as fini de te faire sucer la bite par tes potes et tu t'es dit que t'allais passer à autre chose... Pas de chance, avec ma copine on suce pas les blaireaux ! »

- Regarde là-bas y a un chien qui t'attend, il remue la queue, tout comme toi, c'est amusant non ? » ajouta Elodie qui arrivait dans son dos.

Il n'avait manifestement pas vu qu'il y avait une autre harpie. La surprise de découvrir qu'il était le seul mâle, face à des filles qui n'avaient pas froid aux yeux, le refroidit quelque peu.

- « Toi ta gueule ! »

On sentait qu'il était à court d'arguments, la position était à son désavantage. Mais pour une fois, la RATP qui était à l'heure contrairement à la cavalerie, arrivait à son secours. Il ne put malheureusement pas échapper au lynchage verbal qui se préparait.

- « Ton nom, c'est bien Maoude, hurla Syrine.
- Ton numéro de portable, c'est bien le 06 45 78 52 10, précisa Elodie en consultant son téléphone.
- T'as son portable ?
- Ce con m'a envoyé un SMS pour sortir avec moi, expliqua Elodie. Puis elle se tourna vers le pauvre gars qui tentait de s'éclipser discrètement, pour lui hurler la suite : « Je crois que tu vas être connu dans les chiottes des mecs. On va se charger de ta promotion : monsieur suce teub. »

Ça, il ne l'avait pas vraiment anticipé. Ni la présence de Syrine à la porte du bus avant qu'elle ne se referme.

- « Tu crois que toutes les nanas sont des putes ! C'est ça, va branler ta merguez sous ta couette parce que si t'avais l'espoir de te faire sucer, passe d'abord une annonce dans le bus, connard !

- Si vous ne montez pas mademoiselle, laissez la porte se refermer s'il vous plaît. » expliqua le chauffeur du bus avec diplomatie. Il préférait la jouer tranquille, en choisissant une neutralité bienveillante. L'espace d'un instant, en croisant le regard noir de la jeune fille, il eut quelques craintes. Mais non, c'était gagné. Le pire était évité. Il gardait en mémoire quelques souvenirs cuisants de ses altercations avec les lycéennes, du coup, il eut un sourire compatissant envers son frère de sang. Ce dernier remontait tout le couloir sous le regard goguenard des voyageurs. Une vieille clocharde qui avait bien entamé la journée et sa bouteille de picrate, se proposa pour lui rendre service. Le jeune homme avait son compte de plaisanteries, il opta pour une descente rapide au prochain arrêt.

Syrine était debout, hilare, face à Elodie qui pouffait de rire. Elle lui fit signe de se pousser un peu, et elle s'assit à côté d'elle pour ouvrir son sac duquel elle extirpa une feuille double.

- « Je le crois pas, tu avais raison et regarde le commentaire du prof ! À un demi-point près, j'avais pareil que toi... La classe. »

Elodie avait pris la feuille pour déchiffrer le gribouillis du prof de math.

- « Quand je pense qu'à moi il a rien mis, juste un "très bien, continuez".
- Je suis super fière... Tu sais, c'est grâce à toi. »

Syrine se pencha sur le côté pour faire une bise à sa copine.

- « Arrête, on va encore nous prendre pour des lesbos ! s'offusqua Elodie avec une exagération feinte.

- En parlant de ça, Kamal m'a branchée pour un plan ciné.
- C'est un mauvais plan, les mecs, si on veut suivre notre programme, faut même pas imaginer. J'ai envoyé chier Madrass, pourtant c'est « ze » beau gosse !
- Je sais que tu as raison, c'était juste pour parler... se justifia Syrine, sans grande conviction, ce qui n'échappa pas à Elodie. En réalité rien n'échappait à Elodie. Connaître les états d'âme de ses congénères, était, pour elle une seconde nature.

- En parlant de parler, tu as trouvé un plan pour les thunes ? coupa Elodie, histoire de passer à autre chose. Elle préférait attendre encore avant d'enfoncer le clou au sujet de Kamal.

- Ça craint un peu, mais je crois que oui. En tous les cas pour le moment ça marche...

- Vas-y explique...

- Je double mon frangin pour un ou deux deals dans la semaine. C'est un peu risqué parce que, d'une manière ou d'une autre, ils finiront par découvrir le pot aux roses. D'un autre côté, ils sont tellement cons que ça nous laisse un moment pour voir venir. J'avais pensé aussi à un autre truc. » Syrine laissa sa phrase en suspend. Elle attendait qu'Elodie manifeste quelques encouragements. Rien ne se passa. Alors elle enchaîna. « On peut aussi essayer de rouler la vieille... » Syrine attendit un peu avant de continuer. Mais devant la persistance de sa copine à ne pas dire un mot, elle précisa son plan. « J'ai repéré où elle planque son oseille. Comme toutes les mémés, elle fout son pognon dans des enveloppes qu'elle place à l'intérieur des

gants de toilette. Ils sont rangés en piles, bien alignés, sur la deuxième étagère de l'armoire. Dans sa piaule. Alors il suffit de piocher un peu dedans pour les lui refourguer ni vu ni connu.... T'en dis quoi ?

- Je dis que le plan pour dealer dans le dos de ton frangin c'est plus sûr. Parce que la vioque, contrairement à Dara et son pote, c'est pas une conne, on pourra pas la filouter comme ça. Les enveloppes dans les gants, je peux te certifier qu'elle gère ça mieux qu'un comptable. Avise-toi simplement de lui tirer un euro et elle s'en rendra compte. C'est une vraie grippé-sou.

Les deux filles demeuraient silencieuses. Chacune repassait les informations, étudiait les possibles, cherchait d'autres plans. Elodie pensa à ses crétins de parents qui avaient bloqué son argent sur un plan épargne à la con, dont elle n'avait même pas la gestion. Elle se dit que cela ne pouvait plus durer et qu'un jour, elle récupérerait son dû. D'une façon ou d'une autre. Ne pas pouvoir aider Syrine, la rendait folle. C'était comme si elle n'était pas à la hauteur. Elle avait la sensation, qu'au regard de sa copine, elle perdait de sa superbe.

- Tu veux que je vienne avec toi pour surveiller où je sais pas trop quoi, dis-moi c'est toi la pro ? reprit Elodie, voyant que sa copine restait silencieuse.

- Non, dans le truc que j'ai mis en place, moins on est de folles et moins on rit, mais plus on assure. Tiens en parlant de ça, il est quelle heure ?

- 15h30...

- J'y vais, Sacko va s'impatienter, il a rien d'autre à foutre, mais il pourrait aller le faire ailleurs. Bon, on fait comme on a dit, je sèche l'histoire et la techno et tu prends les cours.

- Ok...

- Et tu me racontes ce soir chez la vioque » termina Syrine, tout en se levant pour prendre le 253 qui arrivait.

Elle courut pour traverser la rue dès que le bus fut passé. L'arrêt n'était qu'à une trentaine de mètres, mais il ne fallait pas traîner. D'une manière générale, les bus de la RATP ne sont pas du genre patient, encore moins dans le 93. Le temps que les deux ou trois personnes qui attendaient soient montées, elle arriva juste pour grimper par l'arrière. De loin, elle montra sa carte Navigo tout en validant pour rassurer le chauffeur et surtout pour qu'il ne voie pas que ce n'était pas la sienne.

Le bus la déposa à la sortie du Clos Saint-Lazare, une jolie cité comme on n'en fait plus. Elles sont tellement réussies qu'on préfère les démolir pour éviter qu'un sale copieur vienne nous chiper le modèle. C'est le principe très cher à Staline de la terre brûlée. On prive le bon peuple de logements, mais à la place l'herbe repousse. Ou alors de petits appartements mimi en accession à la propriété qui font la joie de la middle class. Heureusement pour le populo qui ne va pas tarder à se retrouver sur le trottoir, les Roumains construisent de mignonnes petites baraqués avec cheminée incorporée en forme de tuyaux de poêle. C'est écolo, on peut brûler dedans tout ce qu'on veut, même de vieux pneus. Le seul hic, c'est qu'il vaut mieux être roumain pour s'installer.

Syrine sauta du bus quand elle fut arrivée sur la grande place Paul Eluard, c'est là qu'elle avait rendez-vous. Un type plié en deux, la tête planquée dans sa capuche, assis sur le dossier du banc semblait absorbé par la mosaïque du trottoir. En réalité rien ne lui échappait, son activité principale consistait à faire que rien ne lui échappe justement. Sacko lui était assis, du côté de la pharmacie, sur les marches qui donnaient accès au théâtre de Stains. Il patientait. Non pas que le théâtre ouvre ses portes, car il n'avait jamais mis les pieds dans un tel lieu et n'avait pas dans l'idée de le faire. Il attendait la jeune demoiselle qui traversait la place. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, il l'accueillit par un « désolé ! » qu'elle ne comprit pas tout de suite. Pensant qu'il n'avait pas les thunes, elle s'apprêtait à le secouer un peu pour qu'il se bouge. Elle savait qu'il faisait le coup régulièrement à son frangin. En apercevant le grand gus encapuchonné, elle réalisa qu'il fallait décamper, elle s'élança, mais sans comprendre pourquoi, elle fut déséquilibrée et s'affala de tout son long. Son nez pissait le sang, et le grand

black arriva tranquillement, d'un pas nonchalant. Il la saisit par le paletot et d'un coup d'un seul, il la remit sur ses pieds. Sacko, quelque peu mal à l'aise d'avoir envoyé son fournisseur au tapis, qui plus est une belle nana, attendait les mains dans les poches qu'on lui explique la suite du programme. En réalité, il la connaissait. Le milieu des dealers, ça fonctionne comme une entreprise, on sait bien que le patron en a fini avec nous, mais on préfère attendre. La seule chose qui changeait un peu, enfin la plupart du temps, c'était la sémantique. Le dealer n'a que très rarement pratiqué la sémantique au cours de sa formation.

- « Toi tu te casses, je veux plus voir traîner ta gueule dans le coin, quant à toi la greluche, tu la fermes et tu me suis. »

Pour une fois Syrine se tint coite. Une intuition comme ça, elle pressentait que le silence était une bonne option. Il y a dans la vie, des circonstances où on se doute de la conduite à tenir, une sorte de savoir inné qui doit être du même ordre que ce qui concerne l'instinct de survie. Une seconde nature en quelque sorte.

Septième chapitre

Comme le dit la chanson « Il suffit de passer le pont pour... », se rendre compte que la rivière continue de couler comme si de rien n'était. Marguerite était restée bien trop longtemps à regarder ce pont, rêvant, imaginant ce qui pouvait bien être de l'autre côté. Elle aurait pu continuer à se contenter d'images probables, de récits irréels. C'était sans compter sur les deux furies qui allaient provoquer le débordement dans sa vie tranquille. Dans sa vie de silence et de regrets. Une vie faite de surplace. Une vie qui n'en était pas une. Une vie où le silence pesant avait recouvert la maison d'un voile d'étrangeté. Et déjà, de ce silence Marguerite n'avait plus l'habitude. Vers les neuf heures, les deux petites étaient parties pour le lycée, elles ne reviendraient pas avant la fin de l'après-midi. Avec ce temps couvert, l'absence de luminosité allait amputer la journée pour une bonne part. La nuit tomberait d'un coup, tel un couperet plongeant la ville dans une obscurité blafarde que la proximité de l'hiver se chargerait de rendre glaciale. La radio marchait toute seule dans la cuisine. C'était bientôt l'heure de la météo, Marguerite revint, elle s'installa sur la chaise contre le mur. Elle attendit que le météorologue s'intéresse à la région parisienne. Pourtant quand elle entendit la météo du centre de la France, et le nom de Châteauroux avec la neige qui commençait à tomber portée par une température en dessous du zéro, elle eut un petit pincement au cœur, une émotion qu'elle avait oubliée, mais dont elle ne savait l'origine. Puis monsieur Chaboud s'était enfin décidé à parler des environs de Paris. Il avait dit qu'il ne pleuvrait pas, mais que les températures seraient légèrement inférieures aux normales de saison. Elle ne savait pas ce que cela signifiait, sinon que c'était normal qu'il fasse un temps pourri. Le gilet en mailles épaisses qui pendait à la patère de l'escalier ferait tout à fait l'affaire, son manteau de pluie et le tour était joué. Marguerite préférait partir en tout début d'après-midi. Un bout de pain et un morceau de pâté avaient suffi à la caler, suivi d'une pomme parce que le médecin l'avait dit. De toute façon, elle se réservait pour le soir, avec Syrine et Elodie. Ça lui rappelait un peu quand le fiston partageait leur repas, à elle et son Léon. Quand il était petit, parce que, assez vite, il s'était transformé en une forme d'imbécile arrogant et imbu de lui-même. Marguerite avait longtemps essayé de comprendre à quand pouvait remonter ce changement. Mais depuis belle lurette, elle avait cessé de chercher ce qu'elle avait bien pu rater. Elle ne voyait qu'une explication : c'était qu'elle l'avait trop chouchouté. Pas de doute, ça devait venir de là. Depuis elle avait décidé de se rattraper, elle le chouchoutait nettement moins, lui, sa bonne femme boursouflée d'insuffisance et les deux envahisseurs. Pour le dernier repas de Noël, elle avait choisi le menu avec application : bœuf carottes, et bûche fourrée à la crème au beurre de chez Lidl. Une vraie dégueulasserie. Pour le bœuf, du paleron bien gras. Ah ! Il n'aimait pas le gras le petit, eh bien, il a été servi. Pour arranger le tout, l'émission sur TF1, à fond, avec l'autre

crétin d'Arthur. A fond, pour couper court à l'éternelle discussion sur la maison de retraite. Elle les voit bien venir les rapiats ! Ils n'auront rien, la maison, elle préférait y foutre le feu. Ou bien la léguer aux deux filles. Rien qu'à l'idée de voir la tête de la bru, les yeux éberlués et sa mine déconfite, elle en serait bien capable.

Pendant tout ce temps, elle parlait à haute voix. Elle s'adressait à elle-même tout en s'équipant pour affronter le froid. Elle entrecoupait ses rêveries éveillées de jurons pour un rien. Le gilet qui ne se décrochait pas, la porte qui couinait, le crochet pour l'aspirateur qui menaçait de s'arracher. Toutes ces injures étaient destinées à un seul homme : son Léon qui avait fichu le camp se planquer six pieds sous terre. La lourde porte de l'entrée, lui échappa des mains pour claquer trop fortement. Ça la fit sursauter légèrement. Après un nouveau juron, elle vérifia que le carreau de verre dépoli, derrière les grilles en croisillons tenait bien, puis elle descendit le perron toujours en maugréant. Il fallait qu'elle passe d'abord par le petit jardin pour prendre la raclette et la petite pelle en fer. Une fois devant le cabanon, elle s'acharna sur la clef rouillée qui restait à demeure dans la serrure. Elle était de plus en plus difficile à manœuvrer. La refermer ne posait pas de problème et c'était à chaque fois qu'il fallait rouvrir ce satané portillon qu'elle se traitait de tous les noms pour l'avoir verrouillé avec la maudite clef. Sur le muret se trouvait un des outils du Léon qui finissait de rouiller paisiblement. Elle attrapa la masse, d'un coup, elle fit voler en éclats la serrure.

- « Et voilà, plus de clef, plus de serrure ! »

Elle dégagea la targette fixée au-dessus. Cette sorte de verrou ne servait à rien, vu que ça faisait belle lurette qu'il n'y avait plus de cadenas. Marguerite prit le temps de contempler le résultat de son coup de masse. Elle était totalement satisfaite.

- « Quel clampin pourrait bien venir dévaliser un cabanon rempli de cochonneries ? » rognonna-t-elle.

On trouvait dans le local, une quantité insoupçonnable de bidons à moitié vides, contenant des produits indéfinis. Même pas dans leurs bidons d'origine. Il y avait de quoi contaminer tout le quartier et faire crever tout ce qu'il y a de vivant dix lieues à la ronde. Les deux seules choses inoffensives dans ce fatras pétrochimique, étaient une pelle et une raclette, rangées là depuis la disparition du maître des lieux. Marguerite s'en empara, puis avec dédain, elle claqua la porte, laquelle se rouvrit en rebondissant sur le montant. Elle revint sur ses pas et la poussa délicatement, tout en rabattant la targette pour la maintenir fermée. Après avoir traversé la courvette, elle passa par le côté de la maison, dans la petite allée assombrie par le grand mur des voisins. Les dalles étaient recouvertes d'une mousse vert bouteille qui prenait possession des lieux petit à petit, obligeant Marguerite à faire très attention de ne pas se retrouver les quatre fers en l'air. Décidément, Léon manquait à tous ses devoirs. « Tout part à vau-l'eau ! » constata Marguerite une fois sur le devant de sa maison. En passant devant le pavillon des Maurois, elle salua Janine qui s'acharnait sur un rosier récalcitrant. Elle longea le groupe scolaire Anatole France, puis, elle fit demi-tour se rappelant soudainement qu'il lui était impossible de suivre le chemin habituel à cause des travaux. Un passage glissant, en mauvaises planches, pentu de surcroît, rendait ce parcours périlleux pour ses vieilles jambes. Pour rejoindre le cimetière, elle était obligée de passer par le Darty. Là, on avait aménagé un passage de qualité. Le cimetière, tout le monde s'en fiche, mais que le clampin moyen puisse se fournir en électroménagers ça, c'était fondamental. En voyant le résultat des travaux du tram, elle se dit que ce n'était pas pire que lors de l'exode, en 39. Une route éventrée par les bombardements, voilà à quoi ressemblait la N1. Manquaient plus que les panzers ! Elle remonta le pont qui enjambait le chemin de fer pour prendre une petite rue. C'était celle qui descendait vers le cimetière intercommunal des Joncherolles. La nouvelle adresse de son Léon, depuis qu'il avait décidé pour la première fois, de lui être infidèle à cause une histoire de cœur : le sien.

Indifférente à la circulation, elle se contenta de suivre sa route, laissant au cycliste le soin de l'éviter. Il arrivait en sens inverse, et tout en louvoyant pour récupérer le contrôle de son engin, il s'excusa comme il put. Puis, en bifurquant sur la droite, il se demanda ce qu'une vielle bonne femme, tenant à peine sur ses pattes, fichait au beau milieu de la route. Ce qu'il ne pouvait savoir, c'était qu'avec la boue déposée sur le trottoir à cause d'autres travaux, celui-ci était impraticable. Enfin Marguerite arriva à hauteur du cimetière, à cet endroit, normalement, se trouvait un petit passage.

- « Ils ont encore oublié d'ouvrir la petite grille, crétins de fonctionnaires ! ... Hé mon petit gars ! Ouh ouh ! hurla-t-elle à l'adresse du jardinier qui jardinait.

- J'ai pas la clef mamie ! Faut faire le tour...

- Payé à rien foutre, pourrait au moins avoir une clef, marmonna-t-elle dans sa barbe.

- La clef c'est le chef qui l'a, faut vous plaindre à lui !

- Au moins ils ne les choisissent pas chez les sourds dingues, continua-t-elle à marmonner.

- Qu'est-ce que vous dites, mamie ?

- Rien je disais tant pis... »

Dépitée, elle resta hésitante un moment. Puis se disant qu'elle n'avait quand même pas fait tout ce chemin pour rien, elle se dirigea vers l'entrée principale. Une fois passée la grande grille, elle s'engagea sur le sentier qui longeait une sorte de temple hindou, ou sino-japonais. Un truc improbable en plein Pierrefitte. Elle dut remonter le chemin qu'elle venait de faire en sens inverse. A l'angle, se trouvait une construction massive dont on avait tenté de masquer l'idée principale : brûler des cadavres dans un crématorium. L'architecte chargé de la mascarade avait trouvé un nouveau style : le style n'importe quoi. Une sorte d'hommage au mausolée de Staline, ou alors une façon de saluer la tendance béton qui avait submergé la Seine-Saint-Denis. Histoire de rendre la chose plus gaie, une couleur rose bonbon avait été appliquée sans discernement. Il fallait vraiment être pauvres parmi les pauvres, pour venir finir ses jours dans un endroit pareil. Sur l'arrière du cimetière, le jardinier sans clef s'affairait autour des massifs. Léon n'avait pas bougé de place, elle le trouva bien rangé entre la famille Dezègue et un certain Lucien quelque chose. Elle essayait toujours de déchiffrer le nom gravé sur la stèle, mais l'usure du temps et la mauvaise peinture rendaient impossible la lecture des lettres. Ça ne faisait rien, Marguerite persistait. De tous les lieux dans lesquels ils avaient habité, la première chose qu'ils faisaient, c'était de se renseigner sur le nom des voisins. Il n'y avait aucune raison de déroger.

Marguerite déposa son cabas sur le sol, resta plantée un moment, dépitée. Les chrysanthèmes, tous crevés. C'était sûr qu'avec le coup de gel du début décembre, ils n'avaient pas résisté. Elle remonta l'allée pour récupérer la benne qui servait à jeter les fleurs flétries, les plantes crevées et les pots de tous acabits. Un deuxième cimetière dans le cimetière. La taille de Marguerite la faisait à peine plus haute que le conteneur, ce qui l'obligeait à s'agripper aux poignées, pour arriver à déloger l'engin de son emplacement. Toute la manœuvre consistait à le pousser jusqu'à l'emplacement de la tombe du Léon. Arc-boutée contre la benne métallique récalcitrante, elle s'apprêtait à ronchonner contre le bon Dieu et tous les Saints du ciel lorsqu'une voix connue se fit entendre.

- « Laissez mamie, le fonctionnaire payé à rien foutre va faire œuvre de charité chrétienne. »

Il attrapa le conteneur d'une main pour le sortir de la grille d'égout, au travers de laquelle une roue s'était engagée de guingois.

- « Attention, restez pas sur le chemin ! On pourrait penser que j'ai voulu attenter à vos jours. Je vous le mets là-bas, à côté du cèdre, ça ira ? »

D'un simple hochement de tête, elle confirma.

- « Vous n'êtes pas causante. C'est parce qu'on est du même côté de la grille ? Laissez tomber... Vous êtes la grand-mère à Elodie ? Et puis l'autre déjà, c'est comment, un nom de pays... »

- Syrine, bougonna-t-elle entre ses dents.

- C'est ça, Syrine... C'est marrant, elles se ressemblent pas du tout. »

Devant le mutisme de la vieille dame, le jardinier retourna à ses occupations. Marguerite s'apprêtait pourtant à le détromper. Elle avait juste hésité une seconde, puis finalement ça l'amusait d'être considérée comme la grand-mère des deux gamines. En tous les cas, ça l'amusait plus que d'être la « mémé » des deux crétins. La grand-mère d'une Arabe en plus, manquait plus ça. C'était la meilleure de l'année. Le Léon devait se retourner dans sa tombe, car pour lui, le seul arabe fréquentable, c'est l'arabe bouliste. Parmi les aficionados de la pétanque stanoise, il avait recruté dans ses rangs un Arabe qui tirait et qui pointait comme nul autre. Celui qui tourne au petit jaune à droit à des égards. Léon avait un petit côté OAS, façon général Raoul Salan, qui rendait difficile la cohabitation avec le Maghreb.

- « Ça te fait pas marrer mon Léon, hein ?...

Debout devant la tombe, comme elle parlait à haute voix, deux personnes, un peu plus loin la regardaient d'un air compatissant. Ah la misère du monde, la pauvre mémé, elle perd la boule. Ils en étaient là de leur conclusion, quand tout à coup Marguerite s'agita autour de la tombe. Elle gesticulait en tous sens, lançant les bras de droite et de gauche, semblable à un sémaphore.

- « Saloperie de chrysanthèmes, vous allez sortir de ce putain de bac, oui ou merde ! »

Ses paroles délicates se répandirent dans tout le cimetière, qui jusque-là baignait dans la sérénité. Les deux braves gens allaient s'approcher pour donner un coup de main, mais tout à coup, pris d'un sérieux doute, ils se ravisèrent. Marguerite continuait de gesticuler en tous sens, fichant de grands coups de pelle autour d'elle tout en insultant Marie, sainte mère de Dieu. De rage, elle prit les bacs et les jeta tels quels dans le conteneur.

- « La prochaine fois, t'auras des fleurs en plastique ! ... Je sais, t'avais dit que tu préférerais crever plutôt que d'acheter des fleurs en plastique, bah maintenant y a prescription... »

Au bout de l'allée trônait une collection d'arrosoirs sur lesquels était inscrit « Propriété du cimetière ICJ ». Au cas où une bande de voleurs d'arrosoirs se lance dans le trafic, histoire d'arroser les cités jardin. Marguerite s'était calmée, elle abandonna son matériel le temps d'aller en remplir un. Avec sa spatule, tout en faisant couler l'eau, elle racla le dessus de la stèle afin que le marbre rose saumon resplendisse. Lorsque le responsable des pompes funèbres avait présenté son catalogue, il n'avait pas imaginé un tel choix. Devant la tête du bonhomme en costume, elle avait précisé « Il était pédé comme un phoque ! » Un peu sidéré par un tel aplomb venant d'une vieille dame bien sous tous rapports, le brave homme avait perdu contenance. Il s'était gouré dans ses comptes et Marguerite avait ainsi gagné une poignée d'euros. Contente de son travail, elle se recula pour contempler le résultat. Satisfaita, elle s'essuya les mains avec son torchon, remisa ses outils dans son cabas. Elle allait quitter les lieux, mais elle se ravisa.

- « Je t'ai pas dit, ça y est, les deux gamines sont installées. Elles ont l'air bien... Je crois qu'elles sont un peu comme la tante Hortense qui aimait les filles. T'inquiète pas, même l'Arabe, elle est bien. A un moment, je me suis fait un peu de souci, parce que j'ai vu qu'elle reluquait du côté de l'armoire avec les gants. Mais tu me connais, je vérifie chaque matin que Dieu fait, pas un sou ne manque ! »

D'un coup de cabas, elle envoya valdinguer la petite plaque que les enfants avaient tenu à déposer sur le cercueil pour saluer la disparition de leur grand-père. « A notre papi chéri qu'on aime. » Elle était résistante. A chaque fois, elle atterrissait sur la tombe d'à côté, jamais elle ne se brisait. Quelqu'un de mal intentionné aurait pu croire qu'elle le faisait exprès. C'était le cas.

- « En parlant de voleur - dit-elle en continuant de s'adresser à Léon comme s'il était présent - j'en connais un, Pierrot le livreur de fioul. Pourtant c'est pas un moricaud. Un

Auvergnat pure souche. Eh bien il est mort. Comme il pouvait plus livrer, vu qu'il était dans le cercueil et que le fils était dans tous ses états, j'ai fait appel à Mouloud. C'est grâce aux petites et à l'Internet, que j'ai trouvé. Le bottin, je comprends plus rien avec les pages jaunes. Et il est tout petit. Et bien monsieur Mouloud, non seulement il est moins cher, mais il s'occupe de tout. Il a même réglé le clapet de la chaudière.

- Dites-moi, mémé, vous avez fini avec le conteneur ?

Elle opina du chef, sans dire un mot.

- Vous ferez une bise à Elodie et à...

- Syrine...

- ... de ma part !

- Compte là-dessus, je te vois venir avec ton regard lubrique ! ronchonna-t-elle en s'éloignant.

- Hé mémé ! Je vous entendez... Dites donc, l'arrosoir, il va pas revenir tout seul ! »

Il n'entendit pas la réponse cette fois-ci et c'était mieux ainsi.

Huitième chapitre

Le nerf de la guerre, toujours et encore. Ça ne lui sortait plus de la caboche. Trouver le fric, le flouze, l'oseille. Elle pouvait le décliner dans toutes les versions. C'était son obsession. Réussir aux yeux d'Elodie à être à la hauteur de ses attentes. Syrine avançait sur la place au pied de la plus haute tour du Clos Saint-Lazare. Au milieu des zonedus accrochés à leur mur elle avait un sentiment d'immense solitude. Tous, elle les connaissait plus ou moins. Mais avec le gars qui la serrait de près, les regards se faisaient furtifs. Chacun, semblait pressé de revenir à sa conversation comme s'il en allait de l'avenir de la nation. Treize étages de solitude dans ce quartier du Bronx parisien, où pas même une once d'humour n'aurait pu supprimer l'étage n°13, par un quatorzième niveau imaginaire. Dans ce coin de paradis, errent de vieilles carcasses désossées, ossuaire oublié d'un carnaval incendiaire. Pour une fois, lorsque Syrine pénétra ce temple délaissé, le hall était désert et les boîtes aux lettres, à peu près en bon état. Les nouvelles portes en acier munies d'une toute petite lucarne n'y étaient pas pour rien. Les nouveaux digicodes encastrés dans le mur non plus. Les HLM avaient fait de gros efforts pour sécuriser les lieux. Les ascenseurs fonctionnaient à peu près tous les deux ensemble. Bref, c'était un jour faste. Syrine n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'elle avait quitté la place Paul Eluard. Accompagnée par un gars encapuchonné dont elle savait une seule chose, c'était qu'il fallait le suivre. Une musique suraiguë sortait de son casque semi couvrant. Lorsqu'ils avaient traversé la cité-jardin pour rejoindre le Clos, deux petites qu'elle connaissait l'avaient interpellée sur le pas-de-porte d'un petit pavillon. Une arche jaune surmontée d'une lucarne ronde, abritait les deux enfants. Elles étaient posées là comme de petits anges. « Ça va Syrine ? Tu vas où ? » Elle avait juste fait un signe de la main qui voulait tout dire et rien dire. Un signe évasif qui disait surtout que dans les minutes qui allaient suivre, elle ne savait pas vraiment dans quel état elle serait. Se rappelant soudainement le jeu qu'elle avait entamé, la plus petite entraîna la plus grande, qui tenait au bout du bras ballant, un joli poupon qui faisait caca.

Silencieuse, Syrine cherchait à déchiffrer les mots qui invitaient à de brèves rencontres. Elle se demandait si le numéro de téléphone était un vrai. Est-ce qu'il y avait vraiment au bout, un type qui était prêt à sucer d'autres types ? La salope qui voulait se faire prendre de partout et qui donnait rendez-vous au parc à vingt heures, sera-t-elle là pour prodiguer ses caresses ? L'esprit de Syrine happait tout ce qui se présentait à lui pour ne pas penser à l'instant d'après l'instant. Au numéro de l'étage qui défilait. A mi-chemin, la porte s'ouvrit sur un petit pakistanaise en patins à roulettes, que le grand black repoussa d'un geste brusque. Juste ce qu'il fallait pour qu'il s'éloigne en exécutant une figure acrobatique pour ne pas tomber sur

son cul. La cabine de l'ascenseur reprit son ascension inéluctable vers les sommets. Une fois encore la porte s'ouvrit : « On monte ! », « nous aussi. » « C'est complet » « Mais... » la porte se refermait déjà coupant court à la discussion. On entendit vaguement protester. Et ce fut le treizième. Un bruit de cour d'école les accueillit. Au milieu de ce brouhaha, on percevait le son d'une télé qui s'échappait de l'une des portes restées ouvertes. Une gamine remontait le couloir avec son vélo, pendant que ce qui paraissait être ses deux petits frères, se battaient pour une paire de rollers. Syrine suivie du gars, toujours aussi silencieux envers elle, franchit la lourde porte battante qui séparait ce gigantesque palier. De l'autre côté, deux blacks d'une bonne dizaine d'années, jouaient au tennis sous le regard d'un Indien qui comptait les points. Ils stoppèrent net leur jeu en voyant arriver ce couple étrange. Celui qui était assis se leva, pendant que les deux autres se rangèrent sur le côté. Silencieusement, ils suivirent du regard Syrine et le grand black. Elle tâta son nez, le sang avait coagulé et formait à l'intérieur de l'orifice une croûte désagréable. Puis elle baissa la tête, son pull était tâché de sang, elle l'aimait bien ce pull. Arrivé à mi-couloir, le grand black frappa quelques petits coups à l'une des portes, puis il entra. Elle n'était pas fermée. Ils traversèrent une courte entrée pour déboucher dans la salle à manger, après avoir passé un couloir ridicule. L'odeur qui s'échappait de la cuisine était agréable. Sur le canapé, deux hommes d'une quarantaine d'années, jouaient aux dominos. Devant eux se trouvait une grosse cafetière remplie à moitié. Ils continuaient leur partie comme si ces deux intrus avaient fait partie du décor. Sur le côté de la porte se trouvait une guitare électrique appuyée sur un pied. Elle était encore branchée à l'ampli. Une grande fenêtre offrait une vue imprenable sur la capitale. Au loin, on devinait la tour Eiffel et si l'on observait bien, sur la droite, on pouvait distinguer le Sacré-Cœur perché sur sa butte.

La porte de la chambre était ouverte, sur le lit une nana se prélassait. En voyant entrer Syrine et son accompagnateur, elle se leva à contrecœur, puis d'une démarche nonchalante elle quitta la pièce. Le gars qui était appuyé au chambranle de la porte, claqua les fesses de la fille qui protesta pour la forme.

- « Dis à Hugo qu'il peut y aller et passe au pressing, maman veut sa robe ! » Le grand type dégingandé, à qui s'adressait ces remarques, toujours planté dans l'encadrement, se décolla du chambranle, attrapa son blouson posé sur le lit, puis quitta la pièce. Syrine le suivit des yeux quand il passa à sa hauteur, sans un regard, il l'ignora ostensiblement. Assis sur le sol, se trouvait celui qui avait parlé. D'un premier abord, on aurait pu le prendre pour un jeune ado boutonneux. Il finissait de trier des CD qu'il plaçait, consciencieux, dans une boîte à chaussures. Lorsqu'il en eut fini, il se leva prestement. En réalité, il devait avoir une vingtaine d'années, mais il faisait gamin. Il était fluet, portait une tenue discrète, mais très à la mode dans les quartiers huppés parisiens. Il dénotait. Sa peau couleur café au lait était légèrement luisante. Il avait un regard doux, il donnait une impression de sérénité. Syrine trouva qu'il avait une voix qui n'allait pas avec le personnage. Une voix grave, suave. Elle se dit qu'il aurait pu être chanteur. Tout en suivant les mouvements du beau gosse, elle cherchait un mot. Un mot qu'elle avait entendu pour la première fois dans la bouche de Kamal. Un mot qui aurait qualifié parfaitement, ce personnage que les filles devaient adorer. Un chanteur aux allures alanguies, bougeant son corps à minima, lascivement il aurait attrapé un micro des années 50 et de sa voix de... « Crooner ! » Elle laissa échapper le mot qu'elle cherchait depuis un bon moment. D'un mouvement rapide, elle plaça la main devant sa bouche. Syrine semblait une petite fille, une toute petite enfant qu'on aurait prise en faute. L'adolescent qui n'en était pas un, s'approcha si près d'elle que l'odeur de son parfum emplit ses narines. Elle pensa qu'il en mettait beaucoup trop. Il s'agissait d'une eau de toilette très coûteuse, Syrine le sut. Comment ? Elle ne le savait pas. Certainement parce que tous ceux qu'elle côtoyait se fournissaient sur le marché de Stains pour moins de dix euros la bouteille. Syrine était persuadée qu'elle avait déjà croisé ce type. Une ou deux fois dans des soirées. Il débarquait le

temps de traverser la salle et de saluer quelques personnes. Juste le temps de leur donner de l'importance, après il s'éclipsait discrètement. Tout simplement, il n'était plus là. Les gens en étaient encore à parler de lui, mais sans lui.

- « C'est bien Syrine ton prénom. »

Il n'attendait pas de réponse.

- Tu es la fille de Fariba. Tu la salueras de ma part, ainsi que tes frères et sœurs. En tous les cas, ceux qui ne sont pas dans cette pièce ! »

C'est à ce moment qu'elle découvrit dans la pénombre, son frère Dara accroupi le long du mur contre l'armoire. Driss était debout, en train de fumer une clope.

- « Il va bien t'inquiète pas, hein Dara, dit à ta sœur que ça va... »

Dara fit signe que oui. Pourtant, c'était difficile à croire, il avait la figure tuméfiée.

- « Maintenant que te voilà rassurée, explique-moi un peu ce que tu faisais avec Sacko. »

Syrine avait parfaitement compris ce qui se jouait, il en fallait un peu plus que ça pour la décontenancer. Ce n'était pas la première fois que Dara prenait une branlée, il s'en remettait.

- « Il me donne pas mes vingt euros, expliqua-t-elle en regardant Dara, alors j'ai décidé de les trouver toute seule... »

- C'est vrai cette histoire, je suppose. » Il rangeait sa boîte remplie de CD et ne vit pas le signe de tête que Dara faisait pour confirmer. D'ailleurs, il s'en contrefichait puisqu'il avait eu l'explication plus tôt, lors d'un passage à tabac en bonne et due forme. Sophia, que tout le monde appelait ainsi - on ne lui connaissait pas d'autre nom - observa Dara avec dédain. Il ne l'aimait pas, mais il avait besoin de ce genre de gars pour l'organisation de son business. Chopant Dara par le colback, il le remit sur ses pieds, puis d'une claqué, il le renversa sur le sol. Avant de faire face à Syrine, il essuya ses mains avec la serviette qui traînait sur le lit. A côté se trouvait une boîte de caramels, il en prit un, puis il tendit la boîte en direction de Syrine. Elle commença par refuser, mais Sophia poussa à nouveau la boîte dans sa direction. Syrine en prit un qu'elle déballa. Elle n'aimait pas ses trucs-là, dans sa bouche le goût trop sucré, à l'arôme de caramel se déposa sur son palais. Après, vint le petit goût salé.

- « Prends-en d'autres, pour tes sœurs. »

Syrine en glissa quatre ou cinq dans la poche de son jean. Elle était un peu moins rassurée. Le coup des bonbons, elle n'aimait pas. Un forçage dont elle sentait bien qu'il n'avait pas de limite. Ce type avait en lui une sorte de force incontrôlable, contre laquelle il était inutile de lutter. Un enlisement dans sa personne, un dessaisissement de soi et de toute résistance. Le lieu lui-même, cet appartement au milieu de nulle part, une perdition dans un océan d'indigence, avait un aspect incongru. Et lui, adolescent sans âge, parmi ces hommes posés là qui lui donnaient encore plus d'irréalité. Ce monde n'était qu'un collage entre des espaces sans cohésions. L'un des hommes de la pièce voisine, entra, il traversa, arriva devant l'armoire. Il l'ouvrit, y rangea le jeu de dominos. Puis il repartit. Sans un mot, sans une parole, juste un déplacement. Sophia remisa ses caramels sur l'une des étagères sur le mur du fond. Sans même se tourner, il poursuivit.

« Tu es le genre de fille avec lequel on n'a que des histoires. Je veux plus te voir trafiguer avec qui que ce soit... »

Syrine allait protester. Sophia se tourna d'un coup, il posa son index en travers des lèvres. Syrine s'abstint de tout commentaire. Sur le côté, son frère, le nez planté dans ses godasses, n'osait aucun mouvement. Puis elle revint sur Sophia, cherchant à mieux comprendre ce qui se tramait.

- « Tu as besoin de combien pour loger avec ta copine ?

Interloquée, Syrine ne comprit pas tout de suite la question. C'est le type, toujours encapuchonné dans son sweater qui répondit.

- Vingt euros.

Syrine réalisa que le type qui l'avait choppé sur la place était encore là. Elle avait complètement oublié sa présence. Ce n'est qu'après l'avoir dévisagé qu'elle se demanda comment il pouvait savoir.

- Oui, c'est ça, 20 euros.

- Je te donne le double... »

Devant cette proposition inattendue, Syrine ne savait pas trop quoi dire. Elle préférait attendre la suite pour savoir à quoi s'en tenir.

- « Tu as besoin de cette somme pour payer ton loyer, afin de loger chez celle, qu'on appelle la vieille dame au camélia. Avec ta copine Elodie, vous avez dans la tête de faire médecine. C'est une bonne chose. Pour intégrer une école dans Paris... »

- « Descartes c'est la meilleure ajouta Syrine.

- Je vois que vous vous êtes renseignées sérieusement. Il vous faut la mention très bien au bac. Ces quarante euros, c'est une avance sur mention. Si tu l'as, on est quitte, si tu la rates ton frangin devra me rembourser... »

Elle se tourna vers son frère, il avait sa tête de chien battu.

- T'inquiètes pas, il est d'accord... Hein Dara ?

On entendit vaguement un oui émerger du côté de l'armoire.

- « J'ai pas entendu !

Cette fois-ci, le oui fut clairement et distinctement prononcé.

- « Je vais même être charitable, non seulement on est quitte si tu as ta mention, mais si tu réussis le concours d'entrée à Descartes, je te verse cent euros en plus tous les mois.

- Avec les quarante par semaine ?

- Tu perds pas le Nord. Je me demande si je ne ferais pas mieux de travailler avec toi plutôt qu'avec ton imbécile de frère. C'est d'accord. »

Il lui tendit la main, et elle la lui serra fermement. Cela valait plus qu'une reconnaissance de dette. Seul Dara, qui n'avait jamais cru en sa sœur appréciait moyennement la transaction. Pensant en avoir fini, Syrine fit un léger mouvement en direction de la sortie, mais le type toujours appuyé sur l'un des montants de l'encadrement, l'attrapa par le bras. Elle fit un geste brusque pour se dégager. La prise au bras était ferme, la main ne desserra pas son étreinte. Syrine ajusta ses fringues, pivota pour faire face à Sophia.

- « Une dernière question, tu connais un certain Jules. C'est son prénom.

- Pas le moins du monde, pourquoi ? Je devrais ?

- Vaudrait mieux pas, c'est un ancien flic. »

Les deux se dévisagèrent, Sophia cherchant à évaluer le degré de fiabilité de la réponse à sa question et Syrine essayant de comprendre ce que cette dernière information signifiait. Sophia fit un geste de la main en direction de Driss qui s'écarta de son repère pour raccompagner la demoiselle. Ils étaient suivis de Dara, pour une fois silencieux. La fille qui avait quitté la pièce, revint. Elle s'installa sur le lit, reprit le manga qu'elle était en train de lire avant d'être interrompue. Elle l'ouvrit, puis se ravisa, le jeta par terre. Elle s'étendit de tout son long sur le lit.

- « Alors tu vois que mes infos étaient bonnes... Pour le flic t'en penses quoi ?

- C'est une coïncidence, rien de plus. Il s'est rangé et il trompe son ennui comme il peut.

C'est la misère du fonctionnaire. On n'y peut rien... »

- Pourquoi tu t'intéresses à cette fille ?

- J'ai mes raisons. »

La première des raisons c'était qu'il n'aimait pas avoir une greluche qui traquait dans son dos pour des trucs pas habituels. De plus, il ne la sentait pas. C'était un nid à emmerdes cette nana et elle se faisait trop remarquer. L'art du dealer, c'est de passer inaperçu. Ce n'était pas le genre de cette fille, loin s'en fallait. L'autre raison, c'était que dans ce business, il faisait bon avoir un médecin dans ses relations, De préférence un médecin qui avait des dettes,

c'était un bon investissement à long terme. Le docteur qui officiait au CMS n'était pas loin d'avoir payé sa note, il fallait investir dans le futur. D'une certaine façon, Sophia c'était une annexe de l'Education Nationale, qui travaillait pour l'ascenseur social. Il investissait dans deux domaines : la médecine et les sociétés d'ascenseur. Le Clos Saint-Lazare était une bonne planque pour ses affaires parisiennes. L'avantage d'habiter au dernier étage, c'est qu'on avait le temps de voir venir. L'inconvénient, c'était le risque de prendre une balle dans le buffet en se retrouvant acculé dans la cage d'escalier.

Neuvième chapitre

Le retour de bâton ! Mais comment prévoir, comment anticiper l'improbable ? Cela aurait été facile si Marguerite avait connu la fin de l'histoire, mais allez connaître la fin avant d'avoir vécu l'aventure qui vous y conduit. Dans un livre, on peut aller faire un tour à la dernière page, et pourtant, ça ne change rien. Les lettres, les mots, l'organisation des phrases et la succession des chapitres sont inscrits dans le marbre de la machine à imprimer. Il faudrait être sculpteur pour effacer d'un coup de burin l'enchaînement des évènements, les aléas, le petit rien qui fait tout. Pauvre Marguerite, la masselotte et le lettrage, ce n'est pas son rayon. Son rayon c'est le financier, la délicieuse petite chose qui fond sur la langue et qui laisse un petit goût agréable qui nous susurre à l'oreille « revenez-y, allez un dernier, c'est tout léger, une régalade grosse comme un domino, c'est du vent ». Mais aujourd'hui, ce qui faisait défaut, c'était la matière première. Alors voilà notre dame au camélia sur la route. Le trafic, par encore incessant, laissait un peu de tranquillité à la banlieue. La folie qui fait s'enchevêtrer les véhicules était prévue pour la fin d'après-midi. Marguerite revenait de l'épicerie située en haut de la rue, à l'angle de la N1. A mi-chemin du vieux Pierrefitte. La boutique était tenue par des Kurdes. La mère n'était pas là et c'était le jeune fils qui s'occupait de servir les clients. Il parle à peine français, mais il est doué en calcul. « Un farine, le sucre, du salade et les noisettes ça fait six euros et vingt-cinq centimes. » Comme elle n'avait qu'une confiance limitée en « le commerçant étranger » elle attendait d'avoir son ticket pour vérifier. Et elle donnait l'appoint. C'était à se demander où elle pouvait trouver toute cette ferraille. Pas une seule pièce qui ne fasse plus de vingt centimes. A chaque fois, elle déposait dans le petit réceptacle toute une collection de piécettes multicolores. Ça avait le don d'exaspérer la patronne. « Vous avez cassé votre tirelire Mamie. » Mais elle n'avait pas eu ce plaisir. Le fiston était muet comme une carpe. Il ne savait réciter que la liste des achats. Sur le chemin du retour, Marguerite avait été préoccupée uniquement par la question des ingrédients, leur dosage, le temps de cuisson. Ça tournait dans sa tête, c'est à peine si elle avait prêté attention au bus. Le coup de volant avait envoyé valdinguer quelques passagers trop confiants. Le chauffeur avait hurlé une suite de bruits globalement inaudibles et qui ne voulaient rien dire. De toute façon, la brave mémé n'avait aucune chance de l'entendre, les fenêtres étaient fermées hermétiquement. Quelques malheureux, peu habitués des transports, avaient protesté. Les autres, blasés avaient repris leur sieste, ou bien leur réflexion pour parvenir, dans les plus brefs délais, à l'avenir radieux promis par les écrans de publicité. De son côté, Marguerite avait continué son parcours en faisant une confiance aveugle à la partie de son cerveau qui organisaient les évènements pour elle. Les clefs étaient sorties toutes seules de sa poche, pour entrer d'elles-mêmes dans le trou de la serrure. Le manteau avait sauté sur la patère d'un mouvement souple et ample, et les chaussures de dame avaient cédé leur place aux pantoufles. Tout cet ensemble, en une harmonie magnifique avait conduit Marguerite à prendre position devant sa table de cuisine.

Elle leva la tête pour lire l'heure sur la pendule au-dessus de la porte. Son tablier était sur le côté de la cuisinière, elle le décrocha de la patère en plastique blanc. Ce fut le premier acte, le mouvement qui reliait le monde des objets à celui de son esprit. A partir de là, chaque acte,

chaque mouvement n'avait plus qu'une seule finalité : les petits gâteaux délicieux qui ravivaient ses souvenirs d'enfance. La logique implacable commençait avec le gros savon de Marseille installé à côté de la paille de fer dans une coupelle en grès. Elle s'approcha de l'évier se lava les mains puis extirpa des placards les ustensiles de cuisine. Puis ce fut le tour des ingrédients. Comme elle ne possédait pas de balance, elle faisait tout au jugé avec plus ou moins de bonheur et selon l'inspiration du moment. Et aujourd'hui, elle se sentait inspirée. Ce n'était pas forcément gage de réussite. Elle avait dans l'idée d'améliorer sa recette de financiers. C'était pour cette raison qu'elle avait filé à l'épicerie : les noisettes en poudre. Dans le saladier où elle avait mélangé tous les ingrédients, elle en ajouta une bonne rasade. Elle allait reposer le sachet, mais elle se ravisa et en versa de nouveau à peu près la même quantité. Ensuite, elle remplit les petits moules en fer en prenant soin de ne pas en mettre de trop. La dernière fois, le fond du four avait été tapissé d'une couche de pâte qui s'était échappé des petits gâteaux éventrés. Un dégueulement continu, impossible à stopper. Misère supplémentaire, elle s'était trompée et avait lancé le nettoyage automatique. Ça avait poursuivi la cuisson et créé un tapis de pâte carbonisée qu'elle avait dû gratter pendant des heures à la paille de fer. « Maudit four à fabriquer du charbon ! Crétin de fils avec ses idées électriques ! » C'était ce qu'elle avait répété comme une ritournelle tout en s'acharnant sur la plaque.

La minuterie de la cuisinière ne lui convenait pas non plus, elle se servait de la pendule. Depuis un bon moment, elle était là, le nez en l'air, le regard fixé sur les aiguilles. Seul leur déplacement lent et régulier avait une importance. Marguerite avait ce pouvoir étonnant d'oublier l'existence, de vider le temps de son contenu. L'espace ainsi figé se diluait dans l'unique chose qui l'intéressait, et si la dite chose prenait tout son temps pour arriver, le reste disparaissait. Les objets comme les êtres, humain ou animal, s'effaçaient pour laisser opérer la magie du spectacle culinaire.

Elle sortit de sa léthargie au gré du cliquetis que produisait le déplacement des aiguilles, il était temps d'agir. Elle ouvrit la porte du four pour avancer la plaque. Elle planta la pointe du couteau, il ressortit net. « Parfait » conclut-elle. Un grand sourire se dessina sur ses lèvres. Elle sortit la deuxième plaque et la déposa sur le rebord de la fenêtre. Il ne faisait pas très froid, mais suffisamment pour les financiers. Satisfaite, elle s'octroya une petite pause avant le nettoyage. L'inconvénient avec la cuisine, c'est le rangement. Elle s'assit sur la chaise près de la fenêtre pour avoir l'œil sur ses gâteaux. Le chat avait été expédié dans le salon manu militari sans raison, il n'aimait pas les financiers, de surcroît avec de la noisette en poudre. Ce qu'il avait repéré, cavalait dans le grenier et le narguait depuis plusieurs jours. Mais la petite porte qui permettait de s'y rendre était désespérément close depuis des années. Il avait compté sur les deux nouvelles habitantes, mais il avait vite été déçu. Ce n'était pas le genre de personnes qui aimaient à fréquenter les greniers. Encore moins à courir après des souris pour jouer avec. La conclusion était implacable : il ne pourrait pas s'en faire des alliées, ne serait-ce que pour ouvrir cette satanée porte. Quitte à être séquestré dans le salon, le chat en profita pour se glisser sur le canapé. Au moins, il pouvait bénéficier de cette aubaine.

Lorsque Marguerite ouvrit les yeux, Syrine et Elodie étaient debout devant elle. Hilares toutes les deux.

- « Alors mamie, on roupille devant la pâtisserie !
 - Je me suis assoupie, il est déjà cinq heures ? Malheur je n'ai même pas démoulé. »
- Elle se leva d'un coup pour récupérer les deux plaques sur la fenêtre.
- « Je vais vous préparer un petit chocolat bien chaud. » ajouta-t-elle tout en se hissant sur la pointe des pieds pour arriver à hauteur du rebord.
 - « Mémé faut arrêter les madeleines, on n'en veut plus !
 - Ce ne sont pas des madeleines ce sont des fin...

- Elodie te dit qu'on n'en veut plus de tes merdes, ni du chocolat, faut nous foutre la paix maintenant. Et puis pendant qu'on y est, l'étage, on a dit qu'il était à nous, alors faut plus vous pointer comme ça dans notre piaule pour n'importe quel prétexte. Capito mémé ! »

Syrine attrapa Elodie par le bras tout en s'emparant d'un gâteau.

- « Viens on se casse, si on veut préparer le devoir sur table en philo, plus revoir les fonctions trigonométriques, on n'a pas de temps à perdre... Qu'est-ce que vous avez foutu dedans, du plâtre ? » questionna-t-elle en crachant dans l'évier tout ce qu'elle avait dans la bouche. « Mais c'est infâme ce truc, vous voulez nous faire crever ! »

Les deux filles disparurent dans le couloir qui menait à la porte d'entrée, pour s'asseoir sur le perron. Comme il était bien abrité du vent, elles pouvaient fumer leur clope. Une pour deux. Elles se la passaient à tour de rôle, c'était leur moment de détente avant de se mettre au boulot. Une seule cigarette par jour. Et elles s'y tenaient. C'était ainsi qu'Elodie avait réussi à endiguer la quantité de clopes que s'enfilait Syrine tout le long de la journée, grevant d'autant leur budget pour l'avenir médical. Elodie qui ne fumait pas, avait expliqué à sa toute nouvelle copine, qu'elle était d'accord pour le projet d'étude, mais à une condition, qu'elle s'arrête de fumer. Syrine lui avait répondu que c'était facile pour elle de dire des conneries pareilles puisqu'elle ne fumait pas. Elodie, sans se démonter le moins du monde, avait pris la clope de la bouche de sa copine. Elle avait aspiré une bonne taffe. Des larmes dans les yeux, tout en crachant ses poumons, elle avait répliqué « Maintenant si, alors qu'est-ce que tu décides ? » Syrine resta sidérée, mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour répliquer « Puisque tu t'es mise à fumer, on ne peut pas ne pas tenir compte de l'effort fourni. On dit deux clopes par jour, une le matin et une le soir. » Puis elle s'était levée, avait ramassé ses affaires, s'apprêtant à retourner en cours. Elodie s'était avancée d'un pas, pour être tout près de Syrine, puis elle avait rétorqué « Une le soir, et c'est tout ! » ; « Tope là ! » avait conclu Syrine en crachant dans sa main tout en lui tendant son clope. Elodie avait hésité un instant, puis, tout en singeant sa copine, à son tour, elle avait craché dans sa main, et ajouter un « Tope là » exagérément sonore.

Dehors, il faisait presque bon. La cigarette qu'elle partageait arrivait à sa fin, mais il lui restait assez de force pour laisser virevolté une fumée bleutée, légère qui grimpait dans la lumière. Le lampadaire diffusait un halo qui recouvrait la rue d'une teinte légèrement jaune. Le bruit de la circulation était accentué par la tombée du soir qui rabattait les sons par-dessus les maisons. Le passage du RER brisa ce ronronnement continu, pour décroître d'un coup. Sa disparition dans le lointain posa d'un coup un calme apaisant sur la ville qui s'assoupissait. Elodie dévisageait son amie, elle aimait à la regarder quand elle ne prêtait pas attention à sa présence. Ce fut Elodie qui rompit le silence, elle s'adressa à copine d'une voix douce, posée et calme. Ses paroles résonnaient dans la fraîcheur du soir qui s'annonçait.

- « On avait dit qu'on amènerait la chose avec finesse. »

Syrine ne répondit pas tout de suite. Une dernière bouffée, elle écrasa le mégot du talon. Elle tourna la tête, baissa les yeux vers le sol.

- « Je sais, ça m'a pris comme ça. »

Elodie observait toujours sa copine, sans répondre. Sa tenue vestimentaire avait changé, elle prenait plus soin d'elle-même. Elle remarqua même que Syrine choisissait des habits qu'elle aurait très bien pu porter. Elle était fière de la voir évoluer ainsi, changer, être un peu moins cette fille vulgaire qui crachait sur le sol et insultait les garçons, utilisant un vocabulaire ordurier que les gars eux-mêmes n'auraient pas renié. Mais ce rôle de voyou que qu'elle se donnait, n'allait pas avec sa personnalité. Ça sonnait faux, une sorte d'attitude qu'elle avait trouvée pour avoir la paix, pour paraître autre chose que la jolie fille qui prenait naissance sous le regard intrigué d'Elodie. D'un léger mouvement de tête, Syrine repoussa ses cheveux en arrière. Ça aussi, c'était nouveau, une façon de fille, très féminine, désirable.

« Et puis autant enfoncer le clou, il faut qu'on prenne possession des lieux, sinon la vieille folle va nous bouffer la vie.

- Imagine qu'elle veuille nous fiche dehors.

- Maintenant qu'on a les clefs, qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse, qu'elle appelle un serrurier. Le seul qu'elle connaisse, c'est Miguel, il doit des thunes à tout le monde, notamment à mon frangin, alors la serrure neuve, on aura les clefs avant elle.

- Et son fils ?

- Le temps qu'il se décide, elle sera crevée la vieille ! »

Après avoir ramassé le mégot pour l'achever sur la rambarde, Syrine le lança dans la petite cour. Elle se leva, suivie d'Elodie. Le soir s'était installé, la nuit tombait comme une enclume sur la banlieue. Marguerite était occupée à essuyer les cuivres, une activité qui, sans qu'elle s'en rende bien compte, calmait ses angoisses. Elle ne sursauta même pas quand la porte claqua, elle regarda les deux filles s'installer sur le canapé, l'une très près de l'autre, pelotonnées, bien au chaud devant la télé. C'était l'heure de leur série.

Le long du futur tram, on pouvait compter sur les doigts de la main les quelques passants. Seul le cycliste était pour une fois immobile, car il venait de crever. Il tempêtait contre l'absence d'éclairage. Il se décida à avancer en poussant son vélo sur le trottoir pour passer au-dessus du RER. Il devait attendre d'arriver sur le côté du cimetière pour bénéficier de l'éclairage du tout nouveau centre d'entretien de la SNCF qui s'étendait sur plusieurs hectares. Des lampadaires puissants comme ceux d'un stade de football diffusaient une lumière aveuglante qui inondait le coin.

Mais pendant ce temps, encore arrêté sur le côté du pavillon de la dame au camélia, le commissaire Michelet était dubitatif. Dans l'ombre du mur mitoyen, il venait d'entendre une discussion qui alimentait gravement son inquiétude. Ce qu'il soupçonnait était en train d'arriver. Molosse tira sur la laisse. C'était le nom qu'il donnait à son chien. Une bête qu'il n'aimait guère, mais qui lui servait de prétexte pour fuir la maison. Il l'avait affublé de ce nom ridicule, malgré les protestations de sa femme. Mais en réalité, le seul nom auquel il obéissait, c'était Bertrand. Le nom d'un clébard normalement gentil qui n'aboyait que contre le commissaire, lequel ne comprenait pas pourquoi ce « con de clebs » n'obéissait qu'à sa femme et à toutes les personnes qui leur rendaient visite.

Pendant ce temps, inconscient de tout ce qui se tramait autour de lui, notre cycliste, en passant son doigt à l'intérieur du pneu avait enfin trouvé le petit morceau de silex qui avait transpercé la chambre à air. Ça tombait bien, car une pluie fine commençait à dégringoler du ciel. Pas très loin à vol d'oiseau, mais aussi à cause de la flotte, un petit gars appuyé contre le mur du groupe scolaire, en voyant le commissaire déguerpir à cause du chien, décida qu'il avait terminé son boulot : surveiller un sale flic. Ce même flic qui avait participé à l'arrestation d'un voyou qui avait assassiné son frère. Mais ça, il ne pouvait pas le savoir. Ainsi va la banlieue quand circulent les cyclistes dans l'obscurité de la nuit.

Dixième chapitre

« Abréaction », si l'on s'en tient à la définition, ça dit quelque chose comme « Toute réaction psychologique de défense par laquelle le sujet se libère d'une émotion en la racontant. » Ça laisse supposer deux choses. Une émotion et une personne à qui la raconter. N'allez pas croire, car ce n'est pas dit dans la définition, que le temps et l'espace sont réunis dans un instant. Il faut parfois une dépense d'énergie considérable pour arriver à l'union de ces deux aspects de la définition. Encore faut-il admettre que cette définition est bien la bonne. C'est un peu comme la madeleine de Proust, un instant de trempage et des milliers de lignes pour un malheureux gâteau. Madeleine, ironiquement, ce n'était pas avec les madeleines qu'elle avait des comptes à régler. C'était avec d'autres petites pâtisseries. Pas plus grosses, mais de forme

parallélépipédique. Une boursouflure sur le dessus quand même, mais de forme plus allongée. Un compromis entre le cercueil et la boîte à cigares.

La lumière du jour avait été remplacée par celle, électrique, des lampadaires. Un petit crachin striait le ciel pour finir dans les carreaux. La pluie fine, se rassemblait en grosses gouttes d'eau, elles glissaient le long de la fenêtre pour se déverser sur le rebord, où finissaient de décrépir quelques fleurs.

Nullement intéressée par les aléas météorologiques, toute seule dans sa cuisine, Marguerite contemplait l'objet de sa déconfiture : les financiers. "C'est vrai qu'ils sont dégueulasses." bredouilla-t-elle, tout en mâchant péniblement les restes de l'un d'entre eux. Elle se décida à cracher le mâchouilli dans l'évier, s'enquilla coup sur coup deux grands verres d'eau pour évacuer les restes qui stationnaient dans sa bouche. En contemplant les financiers avec dédain, elle ressassait. Tout ce travail avait abouti à un compromis entre le pain d'épices et la biscotte. Le chat s'était faufilé par l'entrebattement de la porte. Il sauta prestement sur la table, s'avança avec précaution. Mi-goguenard mi-inquiet devant le désastre culinaire, il se demandait ce qui pouvait pousser les humains à faire autre chose que des croquettes. Le chat redescendit de la table en faisant étape sur la chaise. Il se glissa au travers du dossier, d'un bon, il atterrit sur le carrelage. Il passa devant la coupelle de lait avec indifférence, pour s'arrêter devant l'autre coupelle vide. Il miaula, se glissa entre les jambes de Marguerite en la caressant délicatement avec la queue. Cela n'eut aucun effet, décidément, elle ne voulait pas comprendre. Il grimpa à nouveau sur la table, passa au milieu des financiers parmi lesquels il se déplaçait avec une agilité qui marquait sa déférence. Tendant ses pattes avant, il sortit ses griffes et s'étira de tout son long puis vint nicher son museau dans les mains de la vieille dame. Indifférente, elle le repoussa et s'approcha de l'évier. Un chat, ça ne se méfie pas assez des humains et de leurs sautes d'humeur. C'est pour cette raison qu'il n'eut pas le temps de voir arriver la plaque qui avait servi aux gâteaux. D'ailleurs, lui était-elle destinée ? Rien n'était moins sûr. C'est peut-être ce qui fit qu'il ne put anticiper la chose. Un miaou étouffé s'échappa de la bête qui dégringola de la table en même temps que la plaque.

Ce mouvement de colère soudaine, avait échappé totalement à Marguerite. Ce n'était pas elle qui avait agi ainsi. Il s'agissait de quelqu'un d'autre. Une femme en colère. Il était rare qu'elles se côtoient, mais quand cela arrivait, les conséquences dépassaient toute prévision. L'instant d'après, elle avait tout oublié. Le chat sous le meuble de l'évier, la plaque à four sur le sol. Elle s'approcha du robinet qui coulait toujours. Longuement et méticuleusement elle se lava les mains. Pendant ce temps, le silence accompagnait le bruit de l'eau. Tout concourrait à souligner l'incongruité de la situation. Il y avait là comme une sorte de recueillement. Une ode à l'écoulement hypnotique du liquide.

Un étranger qui serait arrivé à l'improviste, aurait pensé qu'on se préparait pour la prière. Madeleine, après s'être lavé les mains une bonne dizaine de fois, posa le savon n'importe où sur la paillasse. Elle se dirigea vers le salon, ouvrit le petit meuble sur le côté de la télévision. Il ressemblait à une malle de l'ancien temps. Elle trouva de suite ce qu'elle cherchait : la bouteille de vermouth. Le Noilly Prat, celui que Léon lui avait rapporté de son escapade en Italie. Jamais elle ne l'avait ouverte. Elle avait deviné qu'en Italie, son salaud de Léon, lui avait fait une jolie entourloupe avec la congrégation des boulistes. Mais à cet instant, ce qui comptait, c'était cette bouteille. Pour quelle raison, elle ne le savait pas elle-même. De l'étagère d'angle, sur le côté droit, elle extirpa un petit verre à pied. Lorsqu'elle voulut ouvrir la bouteille en tirant sur la partie plastique du bouchon, elle cassa net en laissant le bouchon, enfoncé dans le goulot. Elle farfouilla dans le minibar. Léon en prit pour son grade une nouvelle fois. Où pouvait bien être ce tire-bouchon à gaz, qu'elle lui avait offert pour son avant-dernier anniversaire. Prête à abandonner sa quête, elle tomba dessus par hasard, il était dans un emballage. Celui d'une bouteille de Whisky, un emballage qu'elle avait trouvé joli et dont elle comptait bien se resservir un jour. En cet instant précis, son idée première avait été

de s'en débarrasser, enfin, et c'est en le manipulant qu'elle avait trouvé le fameux tire-bouchon à gaz. La cartouche était vide. Elle jura une ou deux fois, inutilement, la cartouche de rechange était sous ses yeux. Elle dévissa sans difficulté la cartouche usagée et s'acharna sur la neuve. Le pschitt qui s'ensuivit ne permit aucun doute, elle venait de se vider dans l'air. Le tire-bouchon et sa jolie cartouche orangée de forme oblongue, tout comme la plaque du four avait traversé la cuisine, traversèrent le salon. « Encore une idée à Léon cette connerie. » lâcha-t-elle dans sa barbe. Elle fila dans la cuisine et rapporta un autre tire-bouchon, un de Gaulle tout simple, efficace sans appareillage sophistiqué. La tradition républicaine, une valeur sûre. Elle n'eut aucun mal à extraire le bouchon. Le délicat arôme de l'amande se répandit faisant frémir ses narines.

L'odeur qui s'échappait du vermouth n'était pas simplement un assemblage de saveurs. Il y avait dans le mélange qui composait la décoction bien autre chose qu'un savant dosage d'épices, d'écorce d'orange et de fruit secs. Il y avait, enfermé dans la bouteille, une étagère en bois soutenu par des équerres grossières, un rond du culot découpé dans la poussière. Un peu plus loin, la table basse, tout près du mur, dont on avait scié les pieds pourris à cause de l'inondation. La petite nappe en dentelles faisait aussi parti de ce collage hétéroclite de la mémoire. Napperon crocheté au rythme de la flamme quand la bougie vacille avec le léger courant d'air. Celui qui s'invitait en passant sous la porte, malgré les bourrelets. Par le goulot, s'échappait un monde fait d'éclats, de teintes feutrées, de papier décrépi, arraché par endroits. La boîte à souvenirs venait de s'entrouvrir laissait fuser quelque chose de joyeux, de chaleureux, composé de vieilles chaises au paillage usé, face à l'âtre de la cheminée. Plus tard vint l'odeur froide de suie avec le seau à charbon couvert de traces noirâtres. Et le grès blanc crasseux de l'évier, usé, rugueux avec le bruit discret de l'eau qui goutte. La petite lucarne aussi qui jetait une clarté blafarde, obscurcie par le mur de la courette garnie de pavés épais, irréguliers, plantés en arc de cercle. Et l'herbe par petits bouquets qui perce de la terre bourbeuse. L'émotion fut à son comble quand la voix résonna accompagnée de « han ! » au rythme des heurts métalliques que la frappe du marteau produisait sur la petite enclume.

La bouteille dans la main, le petit verre dans l'autre, le regard au lointain ce fut les rires des deux filles, de Syrine et d'Elodie, à l'étage, des rires joyeux, qui la ramenèrent dans le monde des vivants. Elle se versa une rasade de Noilly Prat qu'elle but d'un trait. Puis elle remit ça, mais après une hésitation, elle remplit complètement le verre jusqu'à ras bord. En voyant la goutte qui coulait le long du goulot, elle approcha la bouteille de sa bouche et lécha le liquide avant qu'il ne descende plus bas. Elle sourit, c'était de là que venaient les odeurs oubliées, la petite goutte qui glisse et faire vite pour l'attraper. Puis les rires, doux et mêlés et son regard étonné, puis son rire à elle qui se mêle. Elle prit le temps de tirer une chaise pour l'écartier de la grande table laquée. Marguerite la tourna légèrement puis s'installa pour déguster son vermouth. Il avait un goût de vieux, un peu râpeux sur la langue. Depuis le temps qu'il était là, tout au fond, oublié. Mais cela ne faisait rien. Elle reposa son verre et la bouteille sur la table basse, se releva, ouvrit la porte du buffet, en sortit deux boîtes. Dans la première, on trouvait des galettes bretonnes qui avaient ramolli à cause du temps et dans l'autre de vieilles photos. Marguerite déplia le petit emballage pour se saisir d'une galette. Elle aimait le petit goût salé. Par-dessus, elle prit une lampée de vermouth. Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas pratiqué ce mélange de saveurs. Elle avait même oublié à quel point elle aimait ça. Elle repensa à ses financiers, cela la fit sourire. La recette de sa grand-mère peau de vache. Pourquoi s'obstinait-elle à faire ces saloperies de petits gâteaux que déjà enfant, elle n'aimait pas ? Grand-mère peau de vache, c'était vraiment comme ça qu'elle l'appelait quand elle devait s'y rendre avec sa cousine. En vélo, par la côte de Noailles. Les petits gâteaux, comme elle disait, c'était pour le dimanche. Les autres jours, c'était du vieux pain tout mou avec une rasade de sucre. Pas trop, car c'est mauvais pour les dents. La grand-mère peau de vache avait

les dents pourries gâtées par les sucreries, mais pour ses petits-enfants, elle était très attentive. Et radine aussi. Plus radine qu'attentive.

Dans la boîte à chaussures André, il y avait une multitude de photos, mais une seule comptait. Marguerite déplaça les photos qui occupaient le dessus de la boîte, car les plus recherchées lors des soirées d'hiver avec la famille. Mais ce n'était pas celles-ci que Marguerite voulait voir. Fébrilement, elle commença par les pousser sur le côté. Celle voulait n'y était pas. Tout à coup, elle retourna la boîte sur la table, épousseta les photos puis elle dispersa celles du dessous sur la nappe. La photo était là, elle dépassait légèrement. Avec son cadre blanc cassé, presque jaune, et les crans, tout autour, pour faire joli. Une image en noir et blanc, mal éclairée, trop sombre, mais qu'il avait belle figure, dans la pâture, à l'abri des arbres penchés sur la rive. Sept ans et déjà assassin. Deux fois assassin. Elle pleura, entendit l'une des filles redescendre, certainement avait-elle oublié quelque chose, Elodie, ce devait être elle, son pas était plus doux, plus délicat. Très vite, du revers de son tablier, elle sécha ses yeux, essuya ses joues, où les larmes avaient fait leur petit chemin.

Onzième chapitre

« A la volette... » Pourquoi cette comptine revenait-elle dans la tête du cycliste ? Sans raison, un souvenir d'enfance, un grand type avec son guide-chant, et lui à la manette, pour une fois. C'était réservé aux bons élèves. Cycliste et mauvais élève. Premier contact avec la musique ? A l'école, parce que, à la maison, c'était monnaie courante. Un tourne-disque, un buffet, et des galettes en plastiques avec des paroles absconses. « Je me conrire, je me condense, quand c'est qu'on mettra dans l'trou... » Se conrire en voilà un drôle de phénomène. Un bonhomme qui se condense à la limite c'est concevable, mais un type qui se conrire ? Il devait s'étouffer de rire, bouffer ses tripes et crever, éventré comme l'accordéon sur le toit de l'armoire du pépé. « A la volette » vous croyez que ça a plus de sens que le verbe « se conrire » dans la tête d'un mioche. Et roule la bicyclette. Et passe le pavillon du commissaire, et file la mauvaise route défoncée qui mène à l'école Anatole France où le cycliste se rendait pour la première fois. C'était la seule raison qui faisait qu'il se trouvait dans cette rue où un vieux commissaire usé par les paperasses vivait paisiblement sa retraite, un vieux commissaire et sa femme. Les cyclistes ont une vision parcellaire des choses, une sorte de collage que tranchent les aléas du parcours. Il manque au pédaleur une trame, un récit, une remise en ordre des événements. Il ne connaissait pas le lieu, mais il avait croisé maintes fois le type à l'allure bonhomme, tiré par un chien comme un enfant que sa mère oblige à avancer, parce que c'est comme ça, parce que les enfants ça court en petits pas pour compenser ceux des grands. Relier, le commissaire et sa maison, voilà ce que le cycliste ne pouvait pas faire, surtout maintenant qu'il s'éloignait, remontant la rue vers son école, pour une visite de courtoisie.

Il était dix heures du matin, le soleil d'hiver tapait en plein dans la fenêtre de la grande cuisine. Le commissaire et sa femme, comme un vieux couple, se tenaient chacun d'un côté de la table. La tasse de café fumait encore. Jules préférait le boire tiède. Il le voulait très chaud pour pouvoir attendre qu'il refroidisse. Jules aimait avoir le temps de commencer à lire son journal, et seulement quand il avait fait le tour des gros titres, il buvait son breuvage préféré. Celui qui lui avait tenu compagnie tout au long de sa carrière. Mais à cet instant, il n'était ni à son journal qu'il tenait pourtant ouvert devant lui, ni à son café qui aurait bien pu être chaud ou froid. Quelque chose le turlupinait. Et quand une idée le taraudait, elle ne lui sortait plus de l'esprit tant qu'il n'avait pas trouvé la conduite à tenir. Comme il n'avait plus son adjoint préféré à torturer, c'était Yvonne, sa femme qui le remplaçait. Il y avait une légère différence : sa femme ne risquait pas sa carrière de femme. Elle avait aussi un avantage, elle le connaissait bien. Depuis le temps, elle avait appris à déchiffrer la notice de fonctionnement de son

bonhomme. Toujours silencieuse, elle s'affairait à son occupation du moment. Elle participait aux ateliers du Pavillon Pasteur et c'était la période « faites vous-même de vieilles toiles ». L'idée consistait à prendre une reproduction d'un tableau ancien, la coller sur un morceau de bois, la vernir avec un vernis spécial craquelures. Et hop ! On avait un vieux tableau. Yvonne en était au collage, un moment délicat où il fallait ne pas abîmer la reproduction photographique. Elle badigeonnait copieusement le support comme on le lui avait appris.

- « Ça ne peut pas marcher de cette façon ! » dit tout à coup Jules en repliant son journal puis en le posant sur la table.

Le silence retomba dans la cuisine. Le chien qui pour une fois avait le droit de camper dans la pièce, avait la tête posée au ras du sol entre les pattes. Il observait relativement indifférent. Pour le moment, sa préoccupation essentielle était l'heure de la promenade. Comme il faisait frisquet, il était confiné dans la maison. Impossible de faire le tour du jardin et de s'adonner à sa principale activité : aboyer quand quelqu'un passait pour avertir ses maîtres d'un danger potentiel. Yvonne leva le nez de son activité, un peu étonnée que Jules s'intéresse à ce qu'elle faisait. Elle y croyait sans y croire, mais on ne sait jamais, l'espoir fait vivre.

- « Rassure-toi, je respecte scrupuleusement les consignes de Franck... C'est le nouvel animateur du club... Tu devrais venir, ça te ferait du bien... »

A plusieurs reprises, elle avait tenté de le convaincre de l'accompagner « Viens au moins faire un essai, juste pour voir. ». Une fois, un moment d'inattention, il avait accepté. Activité scrabble. Pour commencer, il avait passé son temps à tricher, puis à s'engueuler avec tout le monde, notamment parce qu'on essayait gentiment de lui expliquer qu'il ne respectait pas les règles internationales du jeu. La responsable, avec une patience incroyable et tout le tact possible avait essayé de lui faire comprendre grosso modo qu'il trichait. Pour conclure finement cette chouette activité, il avait expédié l'ensemble des lettres présentes sur le plateau au travers de la salle. Il s'était levé d'un coup, avait expliqué très calmement qu'il n'avait rien à faire avec une bande de trous du cul qui ne comprenaient rien à rien. Quand le lendemain, Yvonne avait demandé si ça s'était bien passé, l'ensemble des personnes étaient restées suffisamment évasives pour laisser planer le doute. Par contre tous avaient soutenu avec conviction l'animatrice quand elle avait expliqué à Yvonne, qu'il ne fallait pas le brusquer pour qu'il revienne.

- « Une semaine, ça fait plus d'une semaine... continua Jules en suivant son idée.

- Bien plus que ça, on en est à notre troisième fois... Maintenant, je peux dire sans exagération que je maîtrise parfaitement la technique.

- La dernière fois déjà, c'était inquiétant...

- Alors là tu exagères, il était parfait. Tu confonds avec le Rubens que j'ai raté, d'ailleurs je l'ai accroché dans la remise, mais je vais le jeter... Qu'est-ce que tu en penses ?... Jules !

- De quoi ?

- Qu'est-ce que tu en penses... » En découvrant l'air ahuri de son mari, elle précisa : « ...Le Rubens, je le laisse dans la remise ou pas ? »

- « Le Rubens, quel Rubens ?

- Les tableaux craquelés.

- Ah tes merdes, fous-les où tu veux, mais pas dans mon bureau. »

Yvonne le regarda tristement. L'espace d'un instant, elle avait cru qu'il pouvait être dans une autre disposition que bourru et méchant. Comme elle avait derrière elle de nombreuses déconvenues, assez vite, elle pensa à autre chose. A remettre un peu de colle, en haut à droite, par exemple.

- « Tu as entendu parler de Marguerite ? » questionna Jules, toujours à son idée.

Excédée, Yvonne se leva de sa chaise tranquillement et vint se placer devant son mari. Sans hausser le ton, mais avec fermeté, elle entama sa tirade.

- « Oui tous les jours, à toute heure de la journée, au moment du repas, au petit-déjeuner, même pendant qu'on regarde la télé. Alors oui, j'en ai entendu parler et si elle n'approchait pas les quatre-vingts ans, je penserais même que vous avez une aventure tous les deux. D'ailleurs, si elle te préoccupe autant, pourquoi tu ne vas pas t'installer chez elle, comme ça, je pourrais recevoir des hommes ! »

Jules observa sa femme sans comprendre pourquoi elle se mettait dans un tel état. Il n'avait pas vraiment écouté, juste entendu un bruit plus fort qu'à l'accoutumée. En voyant que sa femme s'était remise à son activité, il fut suffisamment rassuré. Ce n'était juste qu'un peu de bruit.

- « Reçois tes copines si tu veux, ça ne me dérange pas... crut bon d'ajouter Jules.
- Tu n'écoutes vraiment rien !
- Mais non, je t'écoute... Bon, tu l'as revue ou pas ?
- Non !
- Ah, tu vois...
- Qu'est-ce que je devrais voir ?
- Mais qu'elle a disparu bordel ! C'est incroyable que tu ne t'intéresses pas plus que ça à tes amies ! »

Yvonne fut soufflée et resta la bouche ouverte, interloquée. Lui qui n'aimait personne, qui se fichait de tout ce qui n'avait pas un casier judiciaire, venait lui donner des leçons de savoir-vivre.

- Comment ça je ne m'intéresse à personne ! Quand Léon est mort tu n'es même pas allé à son enterrement.

- Au moins lui, on sait où il se trouve. Tu ne veux pas aller sonner à la porte de Marguerite, tu n'as qu'à lui offrir une saloperie que tu fabriques, tiens celle du débarras que tu ne sais pas où mettre... Bon, alors tu vas y aller ou bien tu vas attendre qu'on l'ait trucidée dans une cave !

- Mais tu es complètement malade. Cinglé, voilà ce que tu es : cinglé !
- Tu y vas oui ou merde ! »

Yvonne se leva, prit son manteau et se dirigea vers la porte du couloir. Au moment d'actionner la poignée, elle se tourna vers son mari.

- « D'accord, mais épluche les patates et fait une purée, sinon je ne dirai rien à mon retour... » Une fois dans le couloir, elle ajouta tout en enfilant son manteau : « Et J'y vais parce que sinon tu vas encore me casser les pieds jusqu'à la Saint Glinglin ! »

Jules, enfin satisfait se leva pour aller embrasser sa femme sur le front, mais c'est la porte qu'il faillit embrasser tendrement. Yvonne, furieuse l'avait claquée brutalement. Cette fois, le commissaire eut des remords et se demanda s'il n'était pas allé quand même un peu loin. Il se dirigea vers son café, le porta à ses lèvres. Après un grognement de dégoût, il alla le cracher dans l'évier. Il regarda la tasse avec étonnement, puis versa le contenu dans le bac. Il avait posé la tasse sur la paillasse, mais il se ravisa. Il la prit, la mit dans le lave-vaisselle, puis passa un coup d'eau au fond du bac pour faire disparaître le café. Après un moment d'hésitation, il se décida à mettre aussi le bol de sa femme dans le lave-vaisselle. Puis content de lui, il estima en avoir fait suffisamment pour se racheter. Il aurait fallu sortir le chien, mais il faisait trop froid. Il pensa qu'Yvonne aurait pu s'occuper quand même de la pauvre bête. Quitte à sortir autant joindre l'utile à l'agréable. Il attrapa la laisse du chien qui anticipa la suite en remuant la queue et vint se planter dans les pattes de son maître.

- « Yvonne le chien ! » hurla-t-il du haut de l'escalier qui menait à la petite cour. Elle était trop loin pour entendre, ou bien, elle préféra ne pas répondre, ou encore le commissaire n'entendit pas cette réponse improbable dans la bouche d'Yvonne : « Tu sais où tu peux te le mettre le chien ! ». Improbable seulement parce qu'elle l'aimait bien... le chien. Mais ce qui était sûr par contre, c'était qu'elle n'avait pas l'intention de faire demi-tour. Jules

referma la porte, poussa le chien du pied afin qu'il s'écarte. Bertrand, dit Molosse pour les intimes, fit son regard le plus attendrissant mais il hérita juste d'un autre coup pied, un peu plus ferme. Il retourna à sa place, la queue basse cette fois-ci. Il reprit la position qu'il avait laissée : allongé de tout son long près de l'évier, la truffe entre les pattes, les oreilles dégringolant sur le sol de chaque côté de la tête. Il allait devoir attendre le retour d'Yvonne s'il voulait avoir une chance d'aller pisser.

Douzième chapitre

« A la volette, à la volette... » Toujours est-il que cette petite ritournelle tournait et tournait dans la tête de notre cycliste. Il pédalait, et elle tournait, encore et encore. Un rappel du temps jadis, un rappel de cuti, un souvenir en forme de file indienne, de blouse blanche et de gamins en slip. Une préfiguration du service militaire. Les uns derrière les autres, « Allez hop, au suivant ! » ; « J'ai peur, tu crois que ça fait mal » ; « Faut pas crier comme ça, et arrête un peu de faire le zouave ! » ; « Non, je veux pas ». On ne nous apprend pas qu'il ne suffit pas de dire les choses pour qu'elles soient entendues. Le cycliste en avait des comptes à rendre avec l'Éducation Nationale, de maltraitance en maltraitance, d'incompréhension en désillusion, de zéro pointé en centaines de lignes de copie, il avait appris à courber l'échine, à dire « amen », à retourner d'où il venait : le monde ouvrier. Et la ritournelle reprend, « Au suivant... » Ouvrier tu es, ouvrier tu seras. Les usines, faut bien que ça tourne, et les armées en déroute, faut bien que ça bouffe de la chair à canon. Le cycliste avait intégré ça au plus profond de lui, à tel point que cette ritournelle, le conduisait ou bout d'un stylo plume à déblatérer des inepties.

Le décore : un salon, un plumeau et Yvonne. Dépoussiérer ses meubles était une exutoire contre à tout ce qui la préoccupait. Toutes ses appréhensions, ses inquiétudes se focalisaient dans la lutte contre la « poussnif » qui prenait possession de son univers. Poussnif faisait partie des rares mots qu'elle empruntait à Jules. Elle virevoltait dans le salon, le fleuret à poussnif dans une main, le « chiffetire » dans l'autre. « Chiffetire », qu'elle prononça avec dédain, elle avait ce mot en horreur. Dans la bouche de son homme, il s'agissait d'une caricature d'elle-même. Une façon de la réduire à la fonction ménage, de la ravalier au rang de la poussière qu'elle combattait avec ferveur. À coups de plumeau, de chiffon, elle partait en guerre contre la saleté. C'était une croisade dérisoire qui lui pompait toute son énergie cérébrale. La moindre parcelle de cellule grise au service de l'étincelante propreté. En réalité, c'était une machine à fuir les mauvaises pensées. De ces petits riens qui vous tuent lentement. Petits bouts de phrases, réduit à la portion congrue d'un mot ou deux, peut-être trois, grand maximum, mais qui restent, qui s'incrustent au plus profond de votre âme. Voilà pourquoi Yvonne s'agitait, suant sang et eau dans son salon par un beau soleil d'hiver.

Elle était en colère comme rarement elle avait pu l'être. Lui reprocher à elle de ne pas s'occuper de ses amis, c'était le comble. Mais pour être honnête ce qui la chiffonnait, était plus sournois. Ça venait de loin, un regret, une incertitude. Un doute qu'il aurait fallu lever. En effet, ça faisait plusieurs semaines qu'elle remettait à plus tard la visite chez Marguerite. Tout venait du fait que depuis quelque temps, elle y allait à reculons. Sans être une amie intime, jusqu'au décès de Léon elle entretenait avec Marguerite des relations de bon voisinage. Elles s'échangeaient des recettes, des techniques pour faire pousser les fleurs. Quelquefois, quand Yvonne allait faire ses courses, elle passait par la maison de Marguerite pour proposer de rapporter ce qui lui manquait. Ce mal embouché de Jules, finalement, n'avait pas tout à fait tort.

Elle en était à la petite table, posée au milieu de la pièce. Elle avait presque terminé. La suite du programme, les bibelots sur les étagères, à droite du poste de télévision. D'un coup, elle se redressa, prit le temps de contempler la table basse à moitié dépoussiérée, puis elle

dénoua son tablier. En passant devant le placard à balais, elle y jeta tout son attirail, puis referma la porte restée ouverte. Sur la patère, pendait son gilet en laine épaisse, elle l'enfila, attrapa les clefs, les fourra dans l'une des poches, se tourna pour juger de l'état de la maison, vérifia inutilement la présence des clefs dans la poche gauche de son gilet puisqu'elles étaient dans celle de droite. Elle claqua la porte.

D'un pas rapide, elle prit la direction du petit pavillon de sa voisine, tout écrasé entre deux maisons. Au fur et à mesure de sa progression, de l'urgence de sa démarche augmentait. Pourtant, ce n'était rien de grave, la nécessité de régler son compte à une appréhension sans fondement. La veille, elle avait expliqué à Jules qu'il n'y avait personne dans le pavillon que c'était normal, on était jeudi, et le jeudi c'était marché à Stains. Mais cette explication n'était qu'une façon d'éviter Jules et ses soupçons. Plus elle approchait de la demeure de sa voisine, plus elle ressentait cette impression d'écrasement. Comme un sandwich dont on aurait pressé les deux tranches. Il fallait qu'elle en ait le cœur net, il fallait qu'elle voie de ses yeux le visage de Marguerite, ce visage emprunt d'une certaine douceur que cachait mal son aigreur d'avoir été abandonné par son Léon.

Elle s'apprêtait à sonner au portail, il n'était pas fermé. Ce n'était pas dans les habitudes de Marguerite, mais trop préoccupée par sa culpabilité, elle ne s'en rendit pas compte. En le poussant, il grinça, lança un cri de désespoir qui résonna dans la rue. *Léon*, fut ce qui lui vint immédiatement à l'esprit. De son vivant, il n'aurait pas toléré une chose pareille. Yvonne se dit qu'elle en parlerait à son égoïste de mari, ça lui ferait une occasion de se racheter. C'était un bon à rien question bricolage, deux mains gauches, mais il devrait quand même bien arriver à graisser une charnière. En y repensant, elle finit par conclure que si elle voulait que ce soit fait, le mieux c'était qu'elle s'en occupe. Dès demain, elle irait fouiller dans la cahute au fond du jardin, elle voyait à peu près où elle avait une chance de trouver le petit pot de graisse à la couleur étonnante. Entre un vert bouteille et un bleu turquoise. Si le pot en plastique blanc n'était pas près de l'arrosoir, il serait derrière le pulvérisateur. Mieux, pensa-t-elle tout à coup, il suffisait qu'elle aille dans l'atelier du Léon. Il était très ordonné, et c'était triste à dire, mais au moins elle savait exactement où trouver ce qu'elle cherchait. Plus facilement que chez elle en tous les cas, car Jules avait la fâcheuse habitude de tout fiche n'importe où.

Comme il y avait de la lumière dans l'entrée, elle grimpia les marches sans se donner la peine de sonner. Arrivée devant la porte, elle frappa sur le petit carreau par où passait la lumière. À cet instant précis, la lumière s'éteignit. Yvonne redescendit les marches et se décida à utiliser la sonnette. Il fallut l'actionner à plusieurs reprises avant que la lumière de l'entrée ne se rallume. Elle remonta les escaliers. Mais quelle ne fut pas sa surprise de tomber nez à nez avec un grand gars au type iranien. Il la considéra à peine. Visiblement, il était sur le point de partir. Avant de descendre les marches, il se retourna tout en s'écriant : « Syrine, il y a une autre mémé qui veut te parler ! » Yvonne entendit une réponse qui venait de l'étage : « C'est qui ? »

- « Je sais pas moi, une vieille ! Vous êtes qui, vous ? questionna Dara, en se tournant vers Yvonne

- Je suis la voisine, madame Michelet et je voudrais parl...

- C'est la mère Michèle !

- Qu'est-ce que tu racontes comme conneries ?

- Madame Mi che let... tenta de préciser Yvonne en découplant bien les syllabes comme si elle s'adressait à un demeuré.

- C'est la vioque d'à côté, descends quoi ! J'ai pas que ça à foutre ! Bon, elle arrive. » précisa Dara à la vieille dame très étonnée par la tournure que prenaient les choses.

Yvonne s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais elle n'en eut pas le temps.

- « Essecusez... coupa le jeune dégingandé, tout en la poussant délicatement pour pouvoir descendre les escaliers et disparaître dans la rue.

Quelques secondes après, un autre grand gars, type africain, déboula à son tour sans crier gare. Yvonne laissa échappé un « oh ! » qu'elle étouffa dans l'œuf. Elle venait de voir apparaître devant elle le monsieur Banania qui trônait sur les boîtes de chocolat entassées dans la cave de Marguerite. Elle eut juste le temps de se jeter sur le côté. Ce n'est qu'une fois le jeune homme dans la rue qu'elle entendit un vague : « Désolé ma petite dame ! » suivi d'un hurlement de stentor : « Attends-moi Dara, finalement je viens aussi... Attends-moi que je te dis ! Putain mais il est sourd comme un pot ce con ! »

Il ne restait que les bruits de la rue : une mobylette qui se perdait dans le lointain ; le son de la télévision qui s'échappait par une fenêtre ouverte au premier du pavillon d'en face ; et le ronronnement de la N1 où se pressaient une ribambelle de bagnoles prisonnières des travaux. Quelques instants plus tard un énorme avion traversa le ciel, il volait très bas, ce qui étonna Yvonne. Un court laps de temps, comme certainement beaucoup d'autres habitants des environs, elle pensa à la catastrophe des USA. Elle n'eut pas le temps de développer sa thèse, car elle fut sortie de sa rêverie tout à coup par la présence d'une belle jeune fille qu'elle supposait être la fameuse Syrine. Elle s'avança vers la porte d'entrée.

- « Si vous voulez voir la dame qui habite ici, vous êtes venue pour rien, elle a disparu. »

La porte lui claqua au visage avant même qu'elle ait pu répondre quoi que ce soit. Yvonne resta un moment immobile sidérée par ce qui venait de se dérouler sous ses yeux. Elle partit sans demander son reste et tout le long du chemin, elle chercha ce qui ne collait pas. Hormis le fait qu'elle avait vu dans cette maison une bande d'olibrius qui n'y étaient pas du temps de Léon. Comme Marguerite avait passé l'âge d'avoir des enfants, il ne pouvait pas être les siens. Mais il y avait autre chose qui ne collait pas dans le tableau. Elle cherchait, mais pas le moindre élément, juste un truc qui manque, un trou, une absence. En arrivant devant chez elle, dehors en train de fumer sa pipe, elle vit Jules qui l'attendait. Alors elle oublia la petite chose qui l'avait tant préoccupée : le chat. En effet, il n'aurait raté sous aucun prétexte la possibilité de se faufiler entre ses jambes ou bien dans l'entrebattement de la porte, pour pointer le nez dehors et venir se coller tout contre elle. Ce sont de tout petits détails, mais lorsqu'ils nous échappent, il reste un manque.

- « Alors tu ne vas pas le croire... »

- Elle a disparu ! coupa Jules

- Oui et en plus...

- Il y a une bande de voyous qui vit chez elle...

- Mais ce n'est pas tout, ils ne...

- Ils ne t'ont pas...

- Tu vas finir toutes mes phrases à ma place ! Parce que si c'est comme ça, je rentre et je me mets au repas. Au fait, tu t'es occupé de la purée ?

- Quelle purée ?

- Tu le fais exprès, ou quoi !

- Ah merde, j'ai complètement oublié...

- Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir manger, il est trop tard pour s'y mettre...

- Je m'en fous, j'ai pas faim et de toute façon je mange pas là, précisa Jules, les mains dans les poches et la pipe à la bouche, éteinte.

- Où manges-tu ?

- J'ai rendez-vous avec André.

- Tu ne peux pas le supporter, la dernière fois qu'il voulait te proposer d'être le...

- C'était avant, depuis je me suis rendu compte que ce n'était pas un mauvais bougre, puis son idée que je sois président des enfants de la police...

- Des orphelins de la police !

- Oui enfin, c'est du pareil au même...
- A une nuance près, les orphelins n'ont plus de parents, tandis que les enfants...
- Tu peux pas t'empêcher de couper les cheveux en quatre ! Bref d'être président de quelque chose, c'est une bonne idée non ? Puis maintenant que je suis à la retraite, ça me fera une occupation. »

Yvonne sentait bien qu'il se tramait là quelque chose de pas très clair. Ce revirement subit en ce qui concernait celui qu'il appelait le « bon à rien de la police » sans jamais le nommer autrement n'était pas catholique. Enfin si ça pouvait au moins le rendre un peu moins sauvage, pensa-t-elle. Question qu'elle n'osait pas aborder depuis que son homme était à la retraite, question qui portait lui occupait l'esprit. Mais comment s'expliquer avec un ronchon qui ne veut pas entendre raison, ce qui était déjà le cas du temps où il travaillait au commissariat de Saint-Denis. Mais cela, elle n'en savait rien.

- « Bon alors tu racontes ! reprit Jules histoire de satisfaire sa curiosité, mais aussi histoire de confirmer les hypothèses qu'il élaborait à longueur de journée, à longueur de nuit, bref, tout le temps.

- Marguerite a disparu selon une gamine qui se prénomme Syrine...
- Oui l'autre c'est Elodie...
- Si tu m'interromps encore une fois je m'en vais illico ! Elle attendit un peu pour voir la tête de Jules, puis elle précisa : « Il y a deux autres personnes, un grand noir et un jeune nord africain... »
- Le frère de Syrine...
- Tu me fais chier ! »

Jamais Yvonne n'avait été d'une telle grossièreté. Jules en resta sidéré. Il était encore à se demander ce qui avait bien pu la fiche en rogne quand il entendit le téléphone. Il se précipita dans l'entrée pour prendre le combiné.

- « Je réponds ! C'est ce bon à rien de la police qui rappelle pour me dire à quelle heure on se retrouve. »

Jules était prêt à toutes les compromissions pour arriver à ses fins et il avait une idée derrière la tête. Une idée qui avait germé au cours de l'une de ses longues nuits d'insomnie. De ces nuits où il se tournait et se retourna jusqu'à ce qu'il décide de se lever. Alors, il allumait la lampe de chevet, le temps de trouver ses pantoufles, d'enfiler sa robe de chambre, jetée négligemment sur le dossier de la chaise, à côté de la porte. Il revenait vers la lampe pour l'éteindre tout en débitant la même phrase sempiternelle, au mot près « Je vais boire un verre d'eau » ce qui suffisait à rendormir sa femme. Il quittait la chambre, poussait légèrement la porte pour allumer dans le couloir et filer dans la cuisine. Il tournait le gros bouton noir de la radio qui crépitait une ou deux fois, comme si elle se raclait la gorge avant de prendre la parole. Il se préparait café, dépliait son journal, faisait les mots croisés, puis il relisait les faits divers pour en sélectionner quelques-uns qu'il découpaient et qu'il collait dans un grand cahier. Une fois le cahier rempli, il l'archivait dans une armoire métallique qu'il avait rapportée de son boulot quand ils avaient décidé de changer le mobilier. Yvonne avait mis une condition expresse à l'arrivée de cette immonde cochonnerie : qu'elle reste dans la pièce à fourbi qui lui servait de bureau. Une nuit particulièrement agitée, il avait parcouru l'ensemble de ses cahiers. Il se souvenait d'une histoire de disparition avec deux gamines, une histoire non résolue qui l'avait intriguée. C'était quelque temps avant son départ en retraite. Les dates pouvaient correspondre, dans son souvenir ça se passait dans le 95, à Sarcelles. À vol d'oiseaux c'est pas loin. Il pensait trouver un fait divers qui aurait pu le renseigner sur les deux gamines, il trouva bien le fait divers qu'il recherchait, mais cela n'avait rien à voir. Les gamines en question étaient de jeunes adultes, noires de surcroît. De rage, il envoya tout valdinguer, tripota sa pipe un bon moment, se leva, fit les cent pas, puis s'immobilisa d'un coup. Une idée s'imposait à lui : André. Il passa le restant de la nuit, jusqu'à l'aube naissante,

à réfléchir comment il allait s'y prendre pour que ce bon à rien de flic lui serve enfin à quelque chose. Il eut une deuxième révélation : être le président. Il ne savait plus de quoi, mais peu importait.

Lorsqu'il raccrocha le combiné, l'affaire était réglée. Satisfait, il arbora son sourire, celui qui disait : je suis fier comme Artaban. Sourire qu'Yvonne connaissait parfaitement. D'habitude ça la rassérénait, c'était signe que l'affaire sur laquelle il travaillait, touchait à sa fin et qu'il allait être supportable, du moins quelque temps, mais à cet instant précis la satisfaction n'était pas au rendez-vous.

Treizième chapitre

« La branche était sèche, elle a cassé ... » Tous les gosses, debout, face aux parents, vociféraient. Au milieu, un seul, ne faisait que murmurer. Il chantait faux comme une casserole trouée, il ne remuait que les lèvres. Les autres, à tue-tête, fiers, la tête haute, assuraient le refrain. Le restant de la chanson, il fallait le concourt des adultes pour soutenir l'effondrement sonore de la chorale. Heureusement, le refrain revenait souvent. Allez expliquer à des mômes qu'il ne sert à rien de gueuler comme des veaux. C'est pisser dans un violon, aucun son n'en sort. Le chanteur de play-back qu'il était fier, lui aussi, de faire semblant devant ses parents, qui à leur tour, faisaient semblant eux aussi. Ils simulaient gaiement la joie de voir leur enfant montrer qu'il avait si bien appris à mentir, à duper les adultes. Et tourne le refrain, et courent les petits zoiaux et tombe de la branche le pauvre étourneau. Pourquoi, mon ami l'oiseau étais-tu donc si pressé de te marier ? Ce n'est pas dit dans la chanson. Alors rayonnent les roues de bicyclette, dévale la colline, use la gomme du pneu, mange la vie comme tu manges les kilomètres, mon ami cycliste, toi que l'école à fait taire pour ne plus entendre ta voix.

Pendant ce temps, il y a des policiers qui s'affairent non loin de là. Toi, qui traverses la cité des Rois, sous le regard attendri de Saint-Denis sa tête dedans ses bras, comme on bercerait un enfant. Tu files dans la rue Albert Walter, rappel d'un temps où les nations massacreraient du populo à tour de canons. Petit oiseau, entends-tu le bruit sifflant des obus ? Vite, dépêche-toi de trouver la belle, qu'elle ait au moins ce plaisir acidulé de te voir partir à la guerre. Et courent les flics, en tous sens, dans les bureaux et sur les trottoirs. Les voleurs, les truands, tous les assassins, ont appris l'art de duper, de mentir et de chanter le play-back en sous-sol.

André travaillait au commissariat de Saint-Denis depuis de nombreuses années. Il était arrivé bien après Jules, fier d'avoir pris du galon. Il allait en remontrer, faire le ménage dans la maison poulaga. Et il était tombé sur Jules. Un vieux con avec des méthodes d'un autre temps. Mais assez vite, il avait changé de point de vue. Il était passé de « incompétent notoire » à « expert dans l'art de la farfouille ». Il lui vouait une admiration sans borne qui n'était pas réciproque. Il l'avait compris assez vite. Le Jules ne faisait pas dans la dentelle et quand il estimait avoir affaire avec un crétin, il le disait. De préférence assez fort, pour informer l'entourage. Alors maintenant qu'André avait hérité de la fonction, il avait à cœur de devenir l'égal de son emmerdeur de héros. Le plus surprenant, était qu'il ne souffrait pas que l'on manque de respect à Jules, alors que ce dernier n'hésitait pas à le ridiculiser, en public comme en privé, à la moindre occasion. Même sans raison, juste pour le plaisir.

La petite pendule au-dessus de ce qui avait été son bureau et qui appartenait maintenant à un nouvel adjoint : le sien ; indiquait onze heures. Il n'avait pas vu passer le temps et il se rappela tout à coup que Jules lui avait demandé un service. Deux jours avant, il avait reçu un coup de fil étonnant de Jules. Tout d'abord, André avait pensé que son ancien patron appelait pour lui reparler de la présidence de l'APOPE, l'association pour les orphelins de la police d'Etat. Tout ce qu'il avait réussi à comprendre c'était qu'il voulait être président de quelque chose.

Il se tourna vers le jeune homme dont le visage était ravagé par une acné féroce. André n'arrivait pas à s'y faire. Non pas à la peau parsemée de cratères, mais au fait qu'avec un visage aussi moche et un prénom aussi nul : Antony, celui-ci puisse avoir un tel succès auprès des femmes. Parce que lui, son seul succès était auprès des putains qui recevaient dans leurs fourgons en forêt de Chantilly. L'humanité se divise en deux catégories, ceux qui vont en forêt pour se promener, prendre l'air en écoutant le doux chant des pierrots qui parsèment les fourrés, et ceux qui vont se faire sucer dans des fourgonnettes immondes qui empestent le foutre. Le gonocoque avait l'avenir devant lui, bien à l'abri dans la gorge profonde des filles qui tapinaient. André se demandait si le mot « tapiner » était encore d'usage dans ces conditions. Peut-être devrait-on dire stationner ou bien encore occuper ses loisirs à la location d'un emplacement de villégiature. Il en était là de ses préoccupations du moment quand la pendule se rappela à lui par son tic-tac régulier.

- « Antony, tu t'es occupé de ce que je t'ai demandé ? »

Le surnommé Antony, dit tableau de bord pour les intimes, leva le nez de son rapport qu'il tentait désespérément de finir avant l'heure du déjeuner. Mais là, par la force des choses, toutes ses espérances s'envolèrent d'un coup, comme les pierrots, hirondelles et autres bestiaux qui peuplent les bois des promeneurs solitaires, poètes et autres amateurs de fourgonnettes.

- « Heu oui oui, attendez, c'est pour les deux filles du commissaire Bourrel... »

- Michelet ! Et ce ne sont pas ses filles. Un doute tout à coup : tu ne serais quand même pas allé raconter toutes ces conneries à tes collègues au moins ?

- Non, non, motus et bouche cousue. Pour moi, les problèmes des policiers, même à la retraite, c'est comme la famille. Pas un mot à personne. »

En fait de famille, Antony n'avait qu'une vieille maman complètement gaga qui ne comprenait plus rien et qui confondait son fils avec le grand-père de son mari. Son expérience du ragot en milieu familial ne pouvait donc pas porter bien loin. C'est certainement pour cette raison que le pauvre Antony allait devoir faire le tour du commissariat, courir les services pour démentir l'information sensationnelle qui faisait fureur en ce moment même au sein l'hôtel de police. La principale idée se résumait à ceci, que le fameux commissaire Bourru, pour les habitués, Michelet pour les petits nouveaux, avait des soucis avec une Iranienne qui était sa fille. La deuxième idée force, c'était qu'il avait eu deux filles. Seule la secrétaire, mademoiselle Luce, n'en crût pas un mot. Elle avait intégré le commissariat à peu près en même temps que Jules et elle savait avec certitude qu'il n'avait pas de filles. Mais comme elle aimait bien la rigolade, elle se garda bien de démentir. Le boutonneux qu'elle considérait comme un arriviste de la pire espèce venait de réduire à zéro ses chances d'arriver quelque part. Et elle était suffisamment patiente pour savourer son plaisir en temps et en heure. Il semblait bien que l'heure avait sonné pour la partie de rigolade.

Antony se dépêcha de filer au sous-sol, là se trouvaient les archives. Un équivalent de lui attendait qu'il soit l'heure. L'heure de quoi, il ne devait pas le savoir lui-même, mais une chose était certaine, il attendait.

- « Dis, tu sais les infos ultras confidentielles sur le commissaire Bourrel... »

- Bourru !

- Oui Bourru, t'en as rien dit à personne hein ?

- Tu penses bien... »

- Ah... »

- ... que j'ai raconté ça à tout le monde. Attends une histoire pareille ça m'a valu au moins une dizaine de coups à boire pour rien !

- Ah... dit-il avec nettement moins d'entrain. C'était vrai qu'il n'avait pas beaucoup de conversation, notamment quand il était pris de court.

- Bon, as-tu fait les recherches pour le commissaire Fontaine ? Se reprit Antony histoire de passer à autre chose.

- Ecoute, rien pour la première, mais peut-être une info sympa pour la deuxième. Je te dis ça entre nous, mais l'une des filles de Bourru a porté plainte contre ses parents pour attouchement ! Tu vois un peu le truc. Attends quand je vais raconter ça autour de moi, je suis de comptoir à l'œil pour au moins six mois !

- Oui bah tu vas fermer ton clapet, parce que ce ne sont pas les filles du commissaire !

- Qu'est-ce que tu me chantes là ? Ah ! Je vois ce que tu veux dire, fit-il en accompagnant sa remarque d'un clin d'œil astucieux. Mais ça, on s'en doute bien. Elles ne portent pas le même nom que lui. Faudrait être totalement bouché pour ne pas se douter que c'est pas avec sa grosse qu'il a pu...

- Mais tu vas la fermer, elles n'ont rien à voir avec lui ! » hurla-t-il, détachant bien les mots espérant ainsi tenter d'imprimer cette information dans la cabosse du crétin qui lui faisait face. Ce n'était pas gagné, il en prenait conscience un peu tard, pour son plus grand malheur.

Antony prit le dossier, quitta furieux les lieux en claquant la porte. Son acolyte, la tête encadrée par son comptoir se demandait quelle mouche pouvait bien l'avoir piqué. Antony grimpa les escaliers quatre à quatre, sentant qu'il valait mieux faire diligence. Il trouva son patron dans le hall. Il avait déjà enfilé son manteau et commençait à trouver le temps un peu long. André craignait que le travail demandé n'ait pas été fait et donc de perdre une occasion d'en remontrer à Jules. Mais de ce côté, il n'y avait aucun souci. L'ensemble de ses collègues avait scrupuleusement fait tout ce qu'il fallait pour trouver le fameux dossier. Le dossier qui sent mauvais. Celui qui permet à tout un chacun d'assouvir sa petite vengeance personnelle. C'était qu'il en avait fait des mécontents le commissaire Michelet avec son mauvais caractère. Le seul problème, c'était qu'il avait un flair infaillible et qu'il était une légende autour de Saint-Denis ainsi qu'auprès des hautes sphères. Mais maintenant qu'il était à la retraite et qu'on avait trouvé une faille à sa perfection, le commun des mortels allait pouvoir s'en donner à cœur joie. Il n'y a rien de plus jouissif que la désacralisation des idoles.

Le commissaire André Fontaine quitta les locaux de la police, tout content de fournir à son ancien supérieur des informations qui pouvaient lui être utiles. De cette façon, enfin, il allait pouvoir montrer que Jules avait sous-estimé ses compétences. Tous les deux s'étaient donné rendez-vous du côté de la place de la Caserne, le long du tram. Il y avait là une petite gargote dans laquelle on mangeait bien pour pas trop cher. Le lieu de prédilection d'une bonne partie du personnel du commissariat. Éparpillés dans la salle, ou bien accoudés au comptoir, ils avaient un peu l'impression d'être en famille. La grande famille de la police. Pour André, il suffisait de contourner le commissariat pour passer par l'ENNA. Pas l'école Nationale d'Administration, mais l'École Normale Nationale d'Apprentissage. Ce n'était pas destiné tout à fait à la même élite, on visait l'excellence, mais pour l'ouvrier de base.

Jules, de son côté, en prenant le bus qui suivait la N1 pouvait facilement rejoindre le centre de Saint-Denis. Ainsi, c'était le plus simple pour eux deux. Lorsqu'André arriva au bas des marches, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir Jules en grande conversation. Il était avec un planton qui ne pouvait pas le connaître puisqu'il était tout nouveau dans le service. Le planton était hilare, et Jules semblait rire lui aussi, de manière plus discrète. André, avec son esprit de déduction et son assurance toute nouvelle, se dit que cela était de bon augure puisque l'ancien commissaire Michelet avait l'air enjoué et que s'il se liait d'amitié avec un flic lambda c'était qu'il devenait humain. La retraite avait du bon et il en conclut que celle-ci pouvait vous changer un homme.

D'un pas assuré, il se dirigea vers ce qu'il avait le tort de considérer comme son nouvel ami, la main tendue en signe de bienvenue. Il y avait juste un léger malentendu. Une interprétation basée sur rien, une volonté intérieure que ce soit ainsi en dépit de tout. Une sorte de scintillement diffus dans un fond d'inexactitude. Le commissaire André Fontaine faisait partie

de cette clique de penseurs qui organisaient le monde selon leur espérance. En cela, il différait de Jules qui n'avait aucun espoir en l'humanité, qui se contentait de porter le regard sur les hommes et de les observer comme ferait l'entomologiste sur les insectes avant de les épingle sur sa planche de bois.

L'hôtel de police, alanguie par l'heure avancée du repas était pratiquement désert. Le commissaire Jules Michelet toujours absorbé par la discussion qu'il avait avec un policier en tenue avait évacué le reste du monde. Monde dans lequel, André allait tenter de trouver une place. Le bras toujours tendu en avant, il essayait désespérément d'affirmer sa présence. De guerre lasse, il écarta du coude le jeune flic qui le gênait, ignorant totalement cet individu qu'il rangeait dans la catégorie des sous-hommes, larbins et autres sans grades. Il se plaça bien en face de Jules, avec son allure martiale et son bras en avant, André avait l'air d'un parfait imbécile. Si quelqu'un s'était trouvé là, il aurait cherché du regard un castelet hypothétique d'où se serait échappée une telle marionnette.

- « Bonjour commissaire Fontaine! », annonça d'une voix de stentor le planton qui s'était décalé sur la gauche par la force des choses. Il salua l'arrivée de son supérieur avec une surprenante intonation. Entre le salut réglementaire, mais sans le garde-à-vous de rigueur et une façon de s'adresser à la cantonade comme s'il parlait devant une assemblée.

- « Bonjour mon ami, dit rapidement André au planton.

Puis il s'adressa au commissaire Michelet :

- « Salut Jules, tu discutais avec notre toute dernière recrue. C'est comment votre nom ?

- Il s'appelle Gaétan Vogel, coupa Jules, c'est un garçon qui promet.

- J'étais en train d'expliquer au commissaire, pardon à l'ancien commissaire, heu comment t'appelles-tu déjà ? questionna le planton sous le regard ébahi d'André étonné d'une telle familiarité.

- Parce que vois-tu, avec Gaétan on se tutoie. C'est Michelet mon garçon, Jules Michelet pour tout dire... Il y avait de l'ironie dans le ton de l'ancien commissaire, mais le pauvre André, bien trop occupé à essayer de comprendre l'attitude de l'homme qui travaillait sous ses ordres, ne le percevait pas. Il continuait à tenter de plier le monde pour le rentrer dans son esprit étiqueté, ne s'intéressant pas aux faits, à la réalité qui venait pourtant frapper avec insistance à la porte de sa conscience. Il aurait pu par exemple noter le petit rictus qui donnait au sourire en coin de Jules un aspect sarcastique. Non, il ne le voyait pas, de la même façon qu'il ne percevait pas la tenue guindée, et l'agitation contenue du bonhomme qui lui faisait face.

- Ah oui, eh bien, je lui parlais du commissaire Bourrel, les copains l'appellent Bourru... » Le planton, de son côté, avec la certitude du Titanic, continuait sa route, bien trop content d'avoir quelque importance au milieu des grands de ce monde. André faillit s'étouffer. Il tenta de faire taire au plus vite le petit crétin qu'il avait en face de lui, mais Jules prit les devants.

- « Non, non, laisse donc notre ami finir, tu vas en apprendre de belles sur le fameux Bourru.

- Vous n'allez pas le croire, c'était un type bien pourtant qu'ils disaient les copains et bien il a deux filles qui en font des vertes et des pas mûres. Antony, le gars des archives, à qui on a demandé de déterrasser les vieux dossiers est chargé de trouver dans quelles combines pas très cathos sont impliquées les gamines. Et attendez la meilleure, elles ne portent pas le même nom que lui. Vous me suivez ?

- Non, intervint Jules avec son air le plus naïf

- Ça veut dire que bobonne elle s'est fait doubler avec d'autres greluches. Et vous voulez mon avis ?

- Au point où on en est... » À cet instant, notre planton aurait pu se saisir de cette courte phrases où l'exaspération pointait ostensiblement. Il hésita une seconde. Mais il aurait fallu pour cela qu'il accepte de perdre un peu de sa superbe. Qu'il réalise qu'il faisait fausse route,

que le naufrage annoncé allait avoir lieu et que faire demi-tour n'était plus envisageable. La garde meurt, mais ne se rend pas. Il avait le sens de sacrifice, il se sacrifia.

- Eh bien, y a de la prostituée là-dessous. Tenez, j'ai même entendu parler d'un flic haut placé qui fricoteraient avec des filles en fourgon du côté de la forêt de Chantilly et si vous voulez encore mon avis... André, rouge comme une pivoine, coupa court à la débâcle.

- Non ça ira, je pense qu'on en a appris suffisamment.

- A mon avis mon ami, vous allez avoir de l'avancement, hein commissaire Fontaine !

- Oui, oui, bafouilla André. »

Jules s'empara du dossier qu'André tenait sous le bras.

- « Je suppose que c'est pour moi.

- Oui, mais c'est confidentiel.

- Je me doute bien, ironisa André, je vais faire particulièrement attention. Il ne faudrait pas que des bruits courrent sur les gens de la maison, précisa Jules en direction du planton tout en appuyant bien sur les dernières syllabes. Le planton en question réalisa, un peu tard qu'il avait peut-être gaffé. Il le réalisa encore mieux, quand un de ses collègues, son café à la main, lui fit remarquer qu'il parlait avec Bourru, le type de la maison qui n'était pas facile facile. »

Jules méditait sur la façon de tirer le meilleur parti de cette situation scabreuse. Il se dit qu'il tenait son imbécile d'adjoint. Ainsi, il ne pourrait plus rien lui refuser. Il en profita d'ailleurs assez vite.

- « Dis donc, pour fêter nos retrouvailles c'est toi qui régales ?

- Ah bah un peu ! s'exclama André trop content de pouvoir se refaire une vertu à moindre coût.

- Je connais un petit resto parisien tu m'en diras des nouvelles. Il n'est pas donné, mais tu verras, tu ne le regretteras pas. Puis ça te changera du bouiboui de la place de la Caserne. »

Au lieu de traverser la place du 8 mai 45, les deux hommes descendirent la rue Gabriel Péri. Un tram pointait le bout du nez, ils se placèrent sous l'abri de la station. Une fois à l'intérieur de la rame, bondée comme à l'accoutumée, ils restèrent silencieux jusqu'à la Basilique. D'une part parce qu'ils n'avaient rien à se dire, d'autre part à cause du bruit. Deux jeunes filles s'interrogeaient d'un bout à l'autre du wagon. Un son assourdissant s'échappait du casque d'un grand gars qui semblait hors du monde. Il se dandinait comme s'il avait été en boîte de nuit. Une grosse bonne femme qui le trouvait un peu envahissant, lui passa sur les pieds avec son caddie rempli à ras bord. C'était jour de marché et cela ne pouvait échapper à personne. Encore moins au grand gars lorsqu'il eut le pied écrasé ce qui eut pour effet de le faire hurler. À partir de là, un échange de compliments s'ensuivit : « Eh Grosse vache ! Tu ne peux pas faire attention » « Voyou », mais la suite échappa aux deux policiers puisqu'ils étaient arrivés à la station Basilique. Ils passèrent le gigantesque supermarché qui toisait la cathédrale de Saint-Denis où tous les rois de France, de leur caveau, avaient la chance de contempler, ébahis, ce temple de la consommation. L'escalator les conduisit sous la terre où les attendait une rame de métro. Un son strident leur signifia gentiment que s'ils voulaient attraper ce convoi, il allait falloir presser le pas. Comme toutes les personnes présentes sur le quai eurent la même information, cela fit un mouvement d'ensemble montrant un désir unanime de monter dans la rame. Elle était pratiquement vide, chose suffisamment rare pour le signaler. Jules et André eurent donc tout le loisir de s'installer confortablement. Ils pouvaient même choisir un siège modérément tagué et moins noirci par une matière assez indéfinissable. Une fois la rame en route, Jules consulta le dossier qu'il avait entre les mains.

- « Tu n'as rien sur l'autre ?

- Non, juste pour Elodie Dumez, Syrine Mofaz, on n'a pas même un délit mineur.

- C'est marrant j'aurais parié sur le contraire.

- Tu veux que je mette mes gars sur le coup.

- Non ça ira, je te remercie, tu en as fait suffisamment comme ça. » indiqua Jules avec une note d'ironie qui n'échappa nullement au pauvre André. La transpiration se mit à perler à son front, il sortit un mouchoir pour s'essuyer. « Il fait chaud. » Précision qui fit au moins l'effet d'attirer l'attention d'une grosse dame à sa droite. Elle lui adressa un sourire compatissant. Jules plongé dans la lecture du dossier, ignorait ostensiblement toutes les tentatives de son ancien collègue pour engager la discussion. Conversation qui par contre intéressait vivement la grosse dame avec ses cabas. Pensant que chaque parole lui était adressée, elle opinait du chef en accompagnant ce mouvement d'un grand sourire. Puis elle baragouinait ce qui aurait pu passer pour une réponse. André qui voulait éviter tout esclandre essayait de percevoir un son connu auquel il aurait pu se raccrocher.

Les stations défilaient et Jules parcourait toujours le dossier. Il venait de découvrir que la police avait été sollicitée par Elodie elle-même. Lors de son passage au collège Gustave Courbet, elle avait demandé un rendez-vous avec l'assistante sociale pour déclarer que son père avait abusé d'elle. On trouvait force détails qui faisaient prendre la déclaration d'Elodie très au sérieux. Une mesure de justice avait été prise et une enquête diligentée par les services de la DASS avait été mise en place. Très vite, il en était ressorti qu'il s'agissait de mensonges qualifiés dans le document d'affabulations délirantes d'une adolescente en perte de repères. Un suivi avait été conseillé dans un centre de soins. Les parents s'étaient adressés au Centre Médico Psycho-Pédagogique de Stains. La régularité des rendez-vous et l'implication de la famille avaient assez rapidement mis fin à la mesure de justice et tout était rentré dans l'ordre.

André tentait vainement de faire entendre très courtoisement à la grosse dame qu'il s'agissait d'un malentendu. Jules toujours plongé dans la lecture du dossier restait dubitatif. Il aurait bien aimé en savoir un peu plus. Mais le respect de la confidentialité des soins interdisait la présence d'informations plus précises. Il en était là de ses réflexions quand la réalité parisienne lui fit comprendre qu'il était arrivé à destination. La brave dame avait fini par descendre sur un « Do widzenia » dépité. André avait poursuivi son voyage le nez à la fenêtre regardant défiler les stations tout en pensant à comment il allait remettre les pendules à l'heure dans son commissariat. Ça allait barder à Saint-Denis. Il allait y avoir du remue-ménage dans les différents services. La première personne à laquelle il pensa fut tout naturellement Antony son adjoint. Il allait y avoir de la promotion du côté de la flicaille chargée de la circulation.

Tout en descendant de la rame du métro, Jules rendit le dossier à son collègue.

- « Merci, je n'en ai plus besoin, j'ai les infos que je cherchais.
- Si tu as besoin de quoi que ce soit, surtout tu me fais signe.
- Justement, il se peut que oui, le cas échéant je ferai appel à toi. D'ailleurs maintenant que j'y pense, vous n'avez pas eu un avis de disparition au nom de Marguerite Renaud ?

- Non pas que je sache, attends, je te confirme ça immédiatement... »

André sortit son Iphone dernier cri, sélectionna dans les contacts le numéro de son adjoint. Il laissa sonner un bon moment, puis il eut le message d'accueil qu'il connaissait bien. Un message qui se voulait humoristique et qui, à cet instant eut le don de l'énerver particulièrement : « Vous avez demandé la police, je suis au bar, faites le 22, sinon vous pouvez laisser un message. »

- « Laisse tomber s'impatica Jules que ces appareils de téléphone portable exaspéraient.
- De toute façon je suis à peu près sûr de n'avoir rien à ce nom-là. Ça remonte à loin ?
- Trois semaines. Un mois grand maximum.
- Non, j'en suis pratiquement certain. Ecoute, dès mon retour s'il y a quoi que ce soit je t'appelle. »

Jules entra tout à coup dans le premier bistrot qui se trouvait à sa portée. L'idée de profiter de son ancien collègue ne l'amusait plus tellement, surtout maintenant qu'il avait cette information. Une idée l'obnubilait et il avait hâte de la mettre en pratique.

- « Paie-moi une bière, dit-il tout en désignant le piston de la 1664. Je n'ai plus très faim et puis j'ai mon enquête à finir.

- Tu es à la retraite ! s'écria André, heu, la même chose, ajouta-t-il au serveur déjà entrain d'actionner la manette du robinet à pression.

- C'est bien possible. Bon, je te laisse, tu n'auras qu'à mettre ça sur ma note. »

André, l'air hagard, allait demander quelle note, mais devant l'aplomb de son ancien collègue il resta la bouche ouverte, incapable de dire le moindre mot. Il contempla le verre de Jules au trois quarts plein. Au bout d'un moment, il finit par arriver à la conclusion qu'il avait pété les plombs et qu'il fallait surtout ne pas trop prêter attention à ses lubies. Se rappelant que la bière lui filait des ballonnements, il fit signe au serveur et demanda si c'était trop tard pour avoir plutôt un blanc casse, puis se ravisa, interpella à nouveau le garçon.

- « Et un plat du jour s'il vous plaît. »

Trop content de s'en tirer à si bon compte, il décida de fêter ça dignement. Il rêvassait devant la carte pliée en V posée verticalement. Les événements défilaient dans sa tête. Une nouvelle fois, il avait perdu la face. Devant ses collègues d'une part, collègues dont il cherchait à gagner le respect. Mais surtout face à son ancien patron. Le rouge monta à ses joues lorsque les images de sa déconfiture sur les marches du commissariat lui revinrent en mémoire. Comment avait-il pu se sentir humilié à ce point ? Préoccupé par le ridicule de la situation, il ne voyait pas ce qui se tramait sous ses yeux. Il continuait à ignorer les faits, s'obstinant à tordre le réel pour qu'il soit conforme à son désir.

- « Et une andouille purée, un cassis. »

En voyant le plat déposé devant lui les larmes n'étaient pas très loin. Il avait horreur de l'andouillette. Il se leva d'un coup, jeta sur la table un billet de dix et une pièce de cinq, puis quitta le bistrot sous le regard du garçon qui se demandait quelle mouche pouvait bien avoir piqué son client. Un vieux bonhomme épais par le temps et la misère, se retrouva avec un plat du jour et un blanc casse, pour une fois assis à la terrasse au lieu de son bout de carton chauffé par la bouche de métro.

Quatorzième chapitre

Un nid douillet, qu'est-ce que c'est au final ? Un petit endroit pénard où qu'on peut se lover, bien au chaud, protégé de l'extérieur inquiétant. Un petit bout de quelque chose, un peu fragile au final. Les brindilles, ce n'est pas très gros, ça donne une impression que ça va se casser au moindre coup de Trafalgar. Pourtant, il n'avait pas cassé, tombé du grand frêne solitaire qui se dressait sur le côté de la place Nungesser et Coli. Qu'es-tu devenu petit oiseau blanc ? As-tu perdu soudainement de l'altitude, quand les éléments se déchaînaient ? Pourquoi avoir décidé ainsi de courir le monde et y perdre son âme ? Où peux-tu bien te cacher bel oiseau dont l'abri désormais inutile trône au milieu du trottoir ?

Syrine observait l'arrangement des brindilles, étonnée par la légèreté de l'objet et sa solidité. Il avait résisté à une chute de plus de dix mètres et il n'était même pas démolé. Elle le retournait en tout sens, le palpant, éprouvant le douillet du nid. Il n'était pas bien gros, à l'intérieur, on ne pouvait pas même y placer le poing. Elle aurait bien aimé humer ce petit abri, mais elle ne le pouvait pas. Percevoir autre chose que l'odeur de pourriture qui avait pris possession de la cuisine depuis que Marguerite n'y était plus, était impossible.

- « Qu'est-ce que tu fais ? questionna Elodie en pénétrant dans la cuisine. Tu t'es trouvé une nouvelle vocation, ornithologue ?

- Non, je l'ai ramassé sur la place, il est tombé. C'est de pire en pire la puanteur dans cette cuisine ! Je ne sais pas comment tu fais pour te préparer un sandwich au camembert avec cette odeur de pourri qui prend à la gorge !

- On dirait que ça vient de sous l'évier ?

- Ça doit être le siphon, ma mère dit toujours que quand ça pue c'est le siphon qu'est plein de merde. Syrine parlait tout en déposant délicatement le nid sur le dessus du buffet. Elle n'arrivait pas à le placer comme elle le souhaitait, elle se saisit d'une chaise. Le petit coussin rouge glissa pour tomber dans un souffle sur le sol. Une fois sur la chaise, elle découvrit Elodie, à quatre pattes sur le carrelage. Qu'est-ce que tu fous, le siphon c'est pas là !

- C'est pas le siphon qui pue ! Elodie se releva, tenant ce que Syrine prit tout d'abord pour une serpillière. Toujours sur sa chaise, elle ne distinguait pas très bien.

- Tu vas rester perchée toute la soirée, ou bien tu vas te décider à atterrir ! Fais attention de ne pas rater la piste, tu pourrais finir dans les casseroles.

- Putain, mais c'est ce connard de chat ! »

Syrine et Elodie avaient oublié la pauvre bête, car elle ne venait plus se fourrer dans leurs jambes. L'existence du matou, depuis que le Léon avait échangé son fauteuil contre quatre planches en chêne, n'était plus qu'une suite de coups de pied, de « va voir ailleurs si j'y suis », poussé par le balai. Aussitôt disparu, oublié le matou. Peu importait qu'il soit mort, parti vivre sa vie ailleurs, courir les filles, ou bien kidnappé par des extraterrestres tous bien verts, il n'y était plus, un point c'est tout. Il avait fallu ce concours de circonstance improbable : une chute de coussin, pour attirer l'attention d'une des filles et porter son regard en direction du meuble qui supportait le bac de l'évier. Un meuble vieillot muni de petits pieds qui le surélevait suffisamment pour y glisser quelques menus objets. Par exemple, un chat mort. Elodie prit soin de se munir d'un sac-poubelle. Syrine, placée derrière Elodie, tout en se bouchant le nez, n'arrivait pas à comprendre que sa copine puisse se saisir d'un cadavre dont les yeux éteints s'étaient enfoncés dans leur orbite.

- « Quand on sera en médecine, il faudra bien qu'on s'habitue à voir et à sentir du macchabée, au moins ce chat nous aura servi à quelque chose.

- Beurk, il est tout verdâtre en dessous, c'est vraiment dégueux, on aurait dû s'en occuper plus tôt.

- Tu savais toi que ce con s'était fourré sous l'évier pour clamser. Tu te rappelles toi, quand on l'a vu pour la dernière fois ?

- Non... On en fait quoi maintenant qu'il est dans le sac ?

- On le fout dans une poubelle dehors.

- Ah non, c'est les poubelles jaunes...

- On s'en fout, mélangé avec les bouteilles plastiques et les conserves, personne fera attention.

- C'est pas écolo, si on trie faut le faire bien parce que la planète...

- Tu ne vas pas recommencer à me gonfler avec tes idées à la gomme, les écolos ça m'emmerde et toi avec ! On le refourre sous l'évier et on s'en occupe demain !

- Ça va pas la tête, moi de le savoir là... Et puis attendre encore deux jours, là, j'en peux plus.

- Tu proposes quoi, d'en faire un bouillon avec des pâtes alphabet !

- C'est quoi ce délire ?

- Laisse tomber, c'est un truc de mère pour gaver les filles.

Syrine observa sa copine, étonnée, ne comprenant pas ce qu'elle voulait signifier par là, mais ne comprenant pas non plus si elle devait en dire quelque chose. Elle avait appris à se méfier des saillies verbales d'Elodie sur la famille, à chaque fois, elle prenait la mouche et il n'y avait plus moyen de la calmer. Des heures, sans cesse, elle remettait ça, s'en prenant au monde entier, à Marguerite si elle était dans le coin, ou bien à Syrine. Finalement, c'était peut-être moins pire avec Marguerite.

- On peut l'enterrer dans le jardin, tout au fond là où il y avait les salades. »

Elodie, oubliant les pâtes alphabet et les mauvais souvenirs familiaux, resta un moment dubitative. Finalement, l'idée convenait, les deux filles s'équipèrent chaudement, puis elles

filèrent dans le jardin par la porte de la cuisine qui donnait directement sur l'arrière de la maison. La porte claqua.

- « Shit, la lourde s'est refermée ! »

- On passera par le sous-sol, c'est rien.

- J'aime pas passer par là, ça me fout le cafard.

- On fera le tour... » expliqua Syrine, le nez toujours pincé entre deux doigts, tenant le sac devant elle, éloigné le plus possible en avant. Ce fut Elodie qui s'attela à la tâche de creuser. Elle prit la grande pelle qui était dans le cabanon. Le sol était trop dur, elle s'échinait pour rien.

- « Faut prendre plutôt la pioche.

- C'est une bonne idée, passe le sac...

- T'étais bien partie, je te sens pleine d'entrain, allez....

- Non, je me suis farci le chat tout moi, toi, tu creuses.

- Si j'avais su, j'aurais fait le chat....

- Si tu n'avais pas fait chier avec tes lubies, on aurait pu s'en occuper demain.

Syrine s'empara de la pioche et s'attaqua à la tâche. D'un grand coup, elle enfonça la pointe profondément dans le sol, puis elle s'acharna pour essayer de la retirer.

- Fais levier avec le manche, plus en arrière, sers-toi de ton poids pour faire bascule.

- T'en as de bonnes toi...

La terre céda d'un coup, Syrine se retrouva sur les fesses. Elle se remit à la tâche sous le regard hilare de sa copine. A force de persévérance et surtout exaspérée par les conseils d'Elodie qui se bidonnait tout ce qu'elle savait, Syrine finit par trouver le rythme et la technique. Au bout de longues minutes, éreintée, elle jeta l'outil sur le sol, s'appuya sur ses cuisses, les deux mains à plat pour reprendre son souffle.

- T'es une petite nature !

- Fous moi cette saloperie de bestiau dans le trou qu'on en finisse.

Elodie jeta le sac, il fit un bruit mat touchant le fond. Il ne rentrait pas tout à fait dans le trou. Elle s'apprêtait à l'en retirer tout en expliquant que ce n'était pas assez profond.

- Laisse, s'exclama Syrine.

Interloquée par ce ton qu'elle ne lui connaissait pas, Elodie comprit qu'il fallait obtempérer. Une sorte d'instinct de conservation. Elle avait bien fait, elle eut juste le temps de se reculer. Syrine qui avait attrapé la pelle, se mit à frapper de toutes ses forces sur le sac. On entendit un craquement net.

- Ça, ce sont les vertèbres cervicales...

- Tu feras un cours d'anatomie plus tard, dit Syrine à bout de souffle et à bout de nerf.

- Passe, et recule-toi...

Elodie, s'accroupit, puis poussa des deux mains la terre accumulée en deux petits monticules. En procédant ainsi, elle recouvrit le sac en plastique noir épais. Elle se releva, satisfaite, elle avança et se mit à taper avec les pieds pour tasser. Syrine amusée par la situation, s'accrocha à sa copine et toutes les deux se mirent à sauter en rythme puis à tourner sur elles-mêmes. Elles se tenaient par les bras, pouffant de rire, tout en exécutant une sorte de danse. Elles chantaien à tue-tête, « C'est la mère Michèle qui a perdu son chat... » On entendit dans le lointain une voix d'homme exaspérée par le tintamarre qui disait « C'est pas bientôt fini ce bordel ! » Elles se turent un instant, puis éclatèrent de rire et reprisent leur ritournelle de plus belle. Ce fut Syrine qui s'arrêta la première. Elodie continuait à pouffer, tout en observant sa copine. Syrine se mit à genou, elle ne put s'empêcher de dire une petite prière.

- « Tu crois que le bon Dieu il en a quelque chose à foutre de cette saloperie de chat.

- Je sais pas, non. Ça m'est venu comme ça. On l'a tellement martyrisé avant qu'il crève ce con de chat ! »

Elles en avaient fini avec la cérémonie de l'enterrement. Sur l'arrière de la maison se trouvait un petit renfoncement creusé dans l'angle. Il constituait un abri suffisant pour empêcher la pluie. Scellé dans le mur, un bac carré en grès d'un gris constellé de petits éclats blancs. Un tube en acier sortait de la cloison, il fallait manœuvrer un robinet d'arrêt sur le côté pour avoir de l'eau. Les filles se collèrent l'une contre l'autre, Elodie prit un énorme bloc marron couleur caca d'oie sur lequel était gravé "vénitable savon de Marseille". Après s'en être barbouillé les mains, elle le passa à sa copine. Une fois leurs mimines copieusement lavées, elles contournèrent le petit pavillon, Elodie ne voulant toujours pas passer par le sous-sol préférant l'entrée principale. La lumière que diffusait le lampadaire accolé au poteau du téléphone découpait un pan de clarté sur le mur opposé accentuant l'ombre qui noyait le petit chemin en ciment. Une fois passées la porte d'entrée, elles se dirigèrent vers la cuisine pour se préparer quelque chose de chaud. Elles jetèrent négligemment leurs manteaux sur une chaise oubliée dans le couloir. Sans avoir à prononcer le moindre mot, chacune s'affairait, composant une mécanique parfaitement huilée, les deux filles virevoltant autour de la table. La casserole et le lait, était l'une des tâches de Syrine, la préparation des bols avec une dose plus importante pour elle-même, était l'affaire d'Elodie. Comme à son habitude, après avoir refermé la boîte de préparation instantanée, elle la rouvrit et ajouta une cuiller de plus dans son propre bol. Syrine lui lança un regard plein de reproches, mais se garda bien d'en dire quoi que ce soit. Elodie lui fit la nique d'un petit geste du doigt au menton. Puis elle s'occupa de la découpe du pain, ce qu'elle faisait avec minutie, trouvant l'épaisseur parfaite pour la rentrer dans le toaster qui n'était pas prévu pour ça. Ensuite, elle sortit le beurre du frigo, avec la confiture de figues pour Syrine. Pour elle, celle à l'orange amère. Elle n'avait jamais pu faire adopter ce goût des petits morceaux de peau d'orange qui craquaient sous la dent, libérant de leur âpreté. « L'Anglaise avec ses façons » s'écriait Syrine quand Elodie sortait le pot. Mais cette fois-ci, le silence, aucune moquerie, chacune à ses émotions secrètes. Les deux premières tartines éjectées, la sonnette retentit. Elles se regardèrent, Syrine prit l'initiative, car elle avait une idée assez précise de qui cela pouvait bien être, à une heure pareille. À peine arrivée dans le couloir, la porte de la maison s'ouvrit pour se refermer violemment laissant apparaître tout d'abord Driss et Dara, en train de s'engueuler comme d'habitude. Il était très difficile de comprendre ce qui pouvait unir ces deux-là. Les opposés s'attirent, c'est possible, mais pour quelles raisons, cela restait une énigme. Les affaires n'expliquaient pas tout. Pour le genre de transactions dont il s'agissait, ils auraient très bien pu trouver d'autres traine-savates dans la cité pour s'acoquiner. Ce fut dans un deuxième temps que Syrine découvrit sa petite sœur, masquée par les deux zigotos qui avaient tout simplement oublié sa présence, trop occupés à se chamailler pour un sujet qui se trouvait derrière eux, les yeux grands ouverts, emmailloté dans un manteau trop grand qui n'était pas le sien.

- « Qu'est-ce que vous venez faire encore ? Et pourquoi Azadeh est avec vous, il est onze heures passées, elle devrait être au lit. Il est à qui ce manteau ?

- Bah je sais pas, c'est celui qu'était sur la petite chaise.

- Ta cervelle, tu l'as pas laissée sur la chaise non ? Pourquoi vous traînez ma petite sœur à cette heure, c'est pas elle qui fait le guet quand même ?

- Non !

Syrine resta silencieuse, le regard fixé sur les deux crétins qui lui faisaient face.

- Je te jure... *A parle pas, à nous servirait à rien !* C'est parce que maman n'est pas encore rentrée.

- Et alors t'as perdu ta maman et t'as peur du noir !

- C'est Azadeh, elle ne veut rien bouffer. Elle veut que ce soit toi.

- Vous lui avez fait quoi à manger ?

- Driss a réchauffé des pâtes du frigo.

- Et...

- Et rien, des pâtes... On lui a mis sur du pain pour faire un sandwich.
- Un sandwich aux pâtes, mais vous êtes aussi cons l'un que l'autre !
- Moi, ma mère, c'est ce qu'elle me faisait pour quand on allait en sortie avec l'école, tenta de justifier Driss.
- T'as vu comment t'es gras, tu pourrais faire moine ! Puis qu'est-ce que tu fiches là, toi ?
- Je suis venu pour accompagner, ajouta Driss.
- Tu fais garde du corps maintenant, au cas où on s'en prendrait à ma petite sœur ?
- Tu penses, il ne sait pas où crêcher pour être tranquille et il a les crocs, alors il colle au train, expliqua ironiquement Elodie. Puisque vous avez dans l'idée de pique-niquer, allez piquer ailleurs en attendant de niquer.
- Elle est rigolote la copine de ta frangine.
- Bon ça va, installez-vous on allait se faire un chocolat avec des gâteaux, vous êtes nos invités. »

Syrine s'accroupit et prit sa petite sœur dans les bras pour l'embrasser tendrement.

- « Tu auras qu'à dormir ici. »

Azadeh était contente, un large sourire illumina son visage. Elle resplendissait de bonheur, sa sœur n'aurait pas pu lui faire plus beau cadeau.

- « Et nous on peut rester dormir, demanda Driss en faisant un clin d'œil en direction de Syrine.

- On n'a pas assez de lits, répondit du tac au tac Elodie.

- Si tu veux je peux dormir dans ton lit Syrine.

- Elle veut pas, coupa Dara, faut qu'elle bosse. Avec la tôle qu'elle s'est prise en géo, elle doit se rattraper.

- C'est pas à toi que je parle c'est à ta sœur.

- Tu sais ce qu'elle te dit ma sœur ! »

Driss attrapa Dara par le sweater et tenta une prise de judo pour le clouer au sol. Dara esquiva, tout en fichant une tape derrière la tête de son pote qui alla atterrir contre la table de la cuisine. La casserole de chocolat valdingua sur le sol ainsi qu'un des bols qui explosa littéralement au contact du carrelage.

- « Vous êtes vraiment lourds ! Toi, tu vas nettoyer puis après tu décampes. De toute façon, j'ai pas dans l'idée de coucher avec toi.

- Pourquoi ?

- J'ai mes règles... »

Driss devint tout rouge, il regarda son copain d'un air bête.

- « C'est vrai ?

- Je suis pas dans sa culotte, je peux pas savoir ! »

Histoire de se donner une contenance, Driss attrapa le rouleau Sopalin, en déroula une bonne quinzaine de feuilles, puis il commença à essuyer le sol. Sa méthode de nettoyage consistait à étaler sur la plus grande surface possible afin d'uniformiser la salissure. Sous le regard atterré d'Elodie, il changea d'option et se mit à ramasser les morceaux. A la première tentative, il s'enfila un éclat dans la main et se mit à saigner. Driss se saisit du rouleau de Sopalin et pour la deuxième fois en déroula une quinzaine de feuilles.

- T'as pas un peu fini de gaspiller ! protesta Elodie tout en lui chipant le rouleau.

- Je me fais un pansement ! Avec vos conneries, je me suis entaillé la main !

- Avec tes conneries, précisa Elodie, et oublie pas de finir.

Tout en protestant et à l'aide de sa main valide, Driss reprit son étalement avec application.

- Bon allez barrez-vous les Dupont et Dupond, on vous a assez vus... Laisse, je vais m'en occuper, tu dégueulasses tout !

- Tu les encourageas dans la fainéantise, comment tu veux qu'ils s'améliorent, compte pas sur ma pomme pour rattraper leurs saloperies !

Elodie s'éloigna du désastre, s'installa en bout de table, pour finir le bol de chocolat qui avait échappé à la catastrophe.

- Te gêne surtout pas, prends mon bol.
 - Pour la géo, tu pourras rattraper ta note ?
 - Tu t'intéresses drôlement aux résultats de ta frangine, y a comme qui dirait quelque chose qui t'inquiète, ironisa Elodie, histoire de changer de sujet.
 - On voit bien que ce n'est pas toi qui a des comptes à rendre à Sophia... Allez, on se casse.
 - Eh Elodie, y a pas une place dans ton pieu ?
 - T'es gros, tu empestes la friture à plein nez, quand j'aurai envie de dormir avec kebab, promis, je t'envoie un sms.
 - T'as pas mon numéro.
 - Ça tombe bien, j'ai pas envie de t'appeler, au revoir !
- Il s'approcha d'Elodie dans le but évident de la tripoter.
- « On t'a dit *en revoir* et je te rappelle qu'on a un renard pas plus tard que maintenant. » Intervint Dara en attrapant son pote par le bras afin de le pousser astucieusement vers la sortie.

Les deux garçons filèrent sans demander leur reste, laissant Azadeh qui n'avait pas dit un mot depuis son arrivée. Elle se contentait de suivre les évènements avec une joie affichée.

- « Je sors la poubelle jaune, tu sais, celle pour les trucs écolos ! Elle est archi pleine avec toutes les canettes que s'enfilent les deux cornichons. Tu viens avec moi ? demanda Elodie à Azadeh qui n'en perdait pas une miette. Les yeux écarquillés, elle aurait gobé le monde entier.

- Tu ne vas pas emmener ma petite sœur, il fait un froid de canard !
- T'inquiète pas, elle est plus costaud que toi, n'est-ce pas Azadeh ? »

La petite fit un signe de la tête pour montrer son approbation tout en enfilant le manteau que lui tendait Elodie. Syrine s'accroupit devant sa petite sœur pour tenter d'ajuster au mieux le vêtement bien trop grand. Elle prit la ceinture d'une des robes de chambre qui traînait sur l'une des chaises de la cuisine et s'en servit pour resserrer à la taille. Azadeh avait l'air d'une danseuse en tutu.

- « Je refais un chocolat pour quand vous allez rentrer. Donne une bise à ta grande sœur et surveille bien Elodie qu'elle ne fasse pas de bêtises avec les messieurs, indiqua Syrine, cette fois en direction d'Azadeh.

- T'es vraiment conne, qu'est-ce que tu vas lui ficher comme idée en tête ? »
- Elodie prit la main d'Azadeh, puis elles quittèrent l'intérieur douillet pour affronter l'hiver qui persistait à être très froid. Sur la banlieue nord, un petit vent glacial soufflait. Il avait au moins l'avantage de balayer les nuages. Toutes les deux se dirigèrent vers l'arrière de la maison. Sur le côté se trouvait un abri fermé par une porte en bois faite de planches grossières, assemblées côté à côté, barrées par une traverse faites du même bois. Elodie bascula la tarette, puis elle extirpa la poubelle propre. C'était ainsi, qu'entre elles, était appelé le conteneur dans lequel on mettait les emballages recyclables. Elle bascula la poubelle pour la faire rouler avec les deux roues sur l'arrière. Au bout du petit chemin se trouvait le portail resté entrebâillé. Elodie l'ouvrit d'une main tout en maintenant la poubelle de l'autre, puis elle plaça Azadeh contre la porte en fer forgé afin de la maintenir ouverte. Une fois passées, elles se dirigèrent vers le poteau électrique où l'on rassemblait les poubelles pour faciliter le travail des éboueurs. Elodie s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'Azadeh lui tendit les bras.

- « Qu'est-ce qui t'arrive ma puce ? Ce n'est pas ton genre de faire la nunuche comme ça. »
- En voyant qu'Azadeh avait perdu sa bonne humeur habituelle, Elodie comprit qu'elle avait peur. Elle se pencha en avant, la souleva et la serra tout contre elle.

- « Voilà, ça va mieux maintenant ? Fais-moi un gros baiser puis on va rentrer retrouver Syrine qui nous a préparé un chocolat bien chaud. »

Elle pivota sur elle-même pour prendre la direction du pavillon lorsqu'elle s'arrêta net. Devant elle se trouvait un homme emmitouflé dans son pardessus qui se mit à tirer sur la laisse de son chien pour le faire obéir. Elodie avait tout de suite remarqué qu'il n'était nullement nécessaire de brusquer ainsi la pauvre bête qui n'avait qu'une envie, c'était de suivre son maître. Ce mouvement qui sonnait faux, l'intrigua. Le type s'éloigna rapidement en direction de l'école Anatole France, puis arrivé au coin de la rue, il bifurqua et disparut. Ce manège eut pour effet d'augmenter l'inquiétude d'Elodie.

Les deux filles regagnèrent rapidement la maison pour se mettre au chaud. Syrine les attendait, elle avait encore dans les mains le plateau qu'elle avait utilisé pour apporter le chocolat et les tasses.

- « Vous en tirez une tronche toutes les deux.
- Il était encore là !
- Qui ça ?
- Le type de l'autre fois... Je te dis qu'il nous espionne...
- Tu es complètement parano ma vieille...
- Il a même fait peur à Azadeh.
- Azadeh elle aurait peur de son ombre ! Tu parles, une gamine de quatre ans...
- Je t'assure que ça craint...
- Arrête, tu fous les jetons à Azadeh. Viens-là toi. Je monte coucher ma petite sœur et au lieu de raconter des conneries, on se met au boulot dès que je redescends. Je te rappelle qu'on a une question bac blanc à finir pour demain ! Fais un bisou à Elodie.
- Elle n'a rien mangé ! Tu ne vas pas la coucher le ventre vide.
- Avec tes conneries tu me fais perdre la tête. »

Pendant ce temps, le cycliste s'éloignait du quartier des Francs-Moisins. Il avait longé le canal Saint-Denis depuis le bassin de la Villette. Par endroit, on n'y voyait pas, l'absence d'éclairage et le sol défoncé nécessitaient une attention sans faille. On pouvait croiser des gus sortant de cahutes construites avec de mauvaises planches et recouvertes de toile plastique bleue. Ils se glissaient dans la pénombre pour rejoindre des camionnettes remplies d'un fatras de tôles en tous genres. Après avoir passé la ligne du tram, le cycliste coupa derrière l'hôpital en prenant les sens interdits. À cette heure de la nuit, c'était quitte ou double. Ou bien il n'y avait pas un chat, ou bien un ou plusieurs fous furieux déboulaient à toute berzingue dans des bagnoles rutilantes. Il filait, filait traversant les rues et les ruelles, coupant les carrefours sans se soucier des feux qui, à cette heure-là, ne servaient à rien. Sinon à arrêter des voitures fantômes qui de toute façon ne respectaient pas la signalisation. C'est au sortir de l'un de ces carrefours mal éclairés, qu'il faillit percuter un pauvre clébard qui traînait derrière lui le flic somnolant.

- « Bah alors papi on n'a pas les yeux en face des trous. »

Ce hurlement soudain eut pour effet de réveiller le bonhomme qui poussa une espèce de cri guttural signifiant certainement quelque chose de bien précis. Il ramassa la laisse qui lui avait échappé des mains, puis il reprit son cheminement tout en maugréant. Il n'était plus très loin de chez lui.

Quinzième chapitre

Un déplacement

De très loin, la petite fille vit arriver le vélo. L'après-midi finissait, il faisait chaud. Pas bien grande, elle était à côté de sa mère. Les yeux grands ouverts elle scrutait l'horizon et en même temps elle priait. Elle priait pour qu'ils viennent et qu'ils les emportent, elle et sa mère loin de la peur. Les rumeurs les plus folles couraient à travers la petite commune de Froissy dans

l’Oise, un peu avant la grande ville de Beauvais, sur la route de Paris. Ils allaient déferler sur la région violent et massacrant comme à la première. Dans l’esprit de la petite fille, les mots tournaient sans cesse. Le plus étonnant c’était qu’elle n’avait pas peur, non, elle gardait la tête froide. Aucun doute en elle, tout allait s’arranger quand les *partisans* arriveraient, son père l’avait dit avant de les quitter. Son visage était grave et très sérieux, lui qui aimait tant rire. La petite fille se voyait encore sautant dans les airs pour attraper le ciel, qu’elle ratait, toujours, alors elle retombait dans ses bras et c’était merveilleux. Elle retrouvait son odeur, son corps solide et le baiser qu’il ne manquait pas de lui donner. Et la grosse paire de moustaches qui venaient la chatouiller sur les joues. Mais le jour de son départ, il s’était accroupi. Jamais elle ne l’avait vu se mettre ainsi à sa hauteur. Il était devenu lui aussi un enfant. Ce fut peut-être la chose qui l’intrigua le plus et fit qu’elle l’écucha attentivement, les yeux écarquillés, car il allait dire une vérité.

- « Ma Colette, il faudra prendre soin de ta mère, tu promets ? »

Il avait répété une deuxième fois « Tu promets » et il avait ajouté après un petit temps « hein que tu promets ! » Et elle avait dit oui. Un oui franc et direct qui avait plu à son père, elle en était certaine, car il l’avait soulevée à bout de bras, embrassée très fort et il avait pleuré. Pour la première fois de sa petite vie, elle avait vu couler des larmes de ses yeux qui ne pleuraient jamais. Les yeux d’un grand bonhomme fort comme turc qui pouvait soulever à lui tout seul la grande roue de la charrette avec son essieu. Pas des larmes de tristesse, ça aussi elle en était certaine, des larmes de joie pleines de confiance. Alors quand elle aperçut la vieille dame sur sa bicyclette, un chapeau à fleurs sur la tête, une longue robe sous une veste légère, elle sut exactement ce qu’elle devait faire, une fois de plus, tenter de trouver une place dans le convoi de l’espérance. Ce convoi de fuyards qui filait loin de la guerre qui approchait à grand pas. Elle s’avança, car la vieille dame avait ralenti, pour demander quelque chose. Le couinement des freins sur la jante accompagna la fin de la course en allant crescendo jusqu’à ce que la bicyclette s’immobilise complètement.

- « Bonjour messieurs dames... » dit-elle très poliment.

Mais tous savaient à quel genre de personne ils avaient à faire. Et tous avaient honte de ce qu’ils allaient faire : l’ignorer. Sauf une personne, celle que tout le monde surnommait Colette car sa mère brodait sur ses robes les plus jolis cols qui puissent se trouver dans les alentours.

- « ... je voudrais savoir s’il y a une boulangerie, ou bien une épicerie... » continua la vieille dame, la pauvre dame, car on savait qu’elle avait dû rouler depuis un bon moment avec son vieux vélo usé par le temps et attaqué de toutes parts par la rouille. Devant le silence persistant, elle sut que personne ne lui dirait quoi que ce soit, alors elle demanda encore une fois, de manière plus insistant : « Au moins pour un pain, s’il vous plaît, ou bien des conserves, une boîte de sardines, ou des pilchards à la sauce tomate, vous savez par 3 ou 4. » Evidemment qu’ils savaient, mais avec les mots, elle essayait d’accrocher un peu d’humanité. De réveiller leurs souvenirs, et il s’en fallut de peu que cela fonctionnât, mais pour ça il n’aurait pas dû y avoir un premier. Un premier qui se détourne, rentre chez lui avec sa honte, les épaules tombantes, ployées par la misère. C’est la peur qui guide ses pas, la peur qui fait craindre pour sa famille, pour son village. Pas une inquiétude pour soi-même, car la vie ne compte déjà plus. Alors, il s’éloigne, une hésitation, puis suivent les autres. D’un même pas, lourd, ils s’en vont, accélèrent le rythme pour très vite se rassurer auprès des leurs.

- « Madame Lucienne elle vous donnera un peu de pain si vous avez de l’argent. »

Ne croyant pas trouver son salut auprès d’une enfant, la vieille dame tout d’abord ne l’entendit pas, ou bien ne prêta pas attention à la petite voix. Un bout de bonne femme, haut comme trois pommes mais d’une volonté qui impressionnait.

- « Est-ce qu’on peut au moins avoir de l’eau pour les chevaux ? » cria la vieille femme en direction du groupe d’hommes maintenant à bonne distance. Un cri fait de désespoir et aussi de renoncement. Un cri auquel on ne croit même plus.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le regard de la vieille dame, toujours sur sa bicyclette, se porta sur l'enfant. Colette sans se démonter, en se haussant sur la pointe des pieds, répéta presque à l'identique, d'une voix un peu plus forte, sans crier, car avec les adultes hausser le ton n'était jamais bon : « Madame Lucienne vous vendra du pain si vous avez de l'argent... » Voyant que cette fois elle était entendue, elle continua avec une assurance qui étonna sa maman et la sortit de son silence. « C'est au bout, là-bas » La mère de Colette s'empressa de préciser : « Vous suivez la rue de Breteuil puis vous prenez la rue de l'Eglise. La fontaine est derrière le presbytère et elle est potable. Ici tout le monde y abreuve les bêtes. »

- « Dis-moi un peu comment tu t'appelles ma puce ?

- Colette madame... »

C'était gagné cette fois, elle le sentait. Les autres, elle n'avait jamais pu capter leur attention. Ses paroles glissaient sur l'air pour aller se perdre de l'autre côté de la rue où personne ne les entendait, puisque c'était les champs, de l'autre côté de la rue. Mais, pour la première fois les mots avaient accroché quelqu'un. Depuis le passage des premiers réfugiés, elle avait appris comment faire. Il ne fallait pas attendre que le gros de la troupe déboule dans le village, c'était une erreur. À force d'observation, elle avait remarqué que bien souvent les convois de fuyards étaient précédés d'un, ou plusieurs cyclistes chargés de tâter le terrain. Maintenant tout son travail allait être de persuader sa maman d'aller chercher les bagages. Elle prit son air le plus doux, regarda sa maman dans les yeux, inclina la tête sur le côté, lui sourit, puis lui prit la main.

- « Il faut se préparer maman.

- Tu crois...

Elle tira un petit coup sec sur la main de sa mère.

- Oui. »

Pour la énième fois, elles empaquetèrent le maximum de vêtements dans le minimum de place. Ne pas s'encombrer de choses inutiles. Abandonner les jouets et les meubles fabriqués par son papa. Oublier les jolis pots, le cheval de bois. Oui, le cheval de bois. Elle retint ses larmes pour ne pas décourager sa mère. Peut-être pourrait-elle emporter sa poupée Marguerite ? Il fallait faire vite.

Un peu plus tard, la mère et la fille se tenaient l'une à côté de l'autre. Deux valises étaient posées devant elles. Dans le lointain, au travers des arbres qui bordaient la route, déjà la première carriole apparaissait, dans un mouvement d'une lenteur infinie, semblant sortir du sol, comme si elle y avait été enterrée toute entière. Colette s'assit sur le rebord du trottoir. C'était le moment de vérité. La vieille dame avec sa bicyclette était repartie par où elle était venue, pour rejoindre les autres. Le temps passa lentement, la petite fille toujours le derrière posé sur le trottoir n'était pas inquiète. Sa maman s'était elle aussi assise à ses côtés, la tenant par les épaules, toute serrée contre elle. Colette sentait la poitrine douce et délicate de sa maman, ainsi que l'odeur délicieuse qui s'échappait de son corsage. Cela lui fit tout triste à l'intérieur, car il manquait l'odeur de son père. Comme elle aimait quand les deux odeurs se mélangeaient. Ça faisait comme le goût des noisettes lorsqu'on essaye de les ouvrir avec le marteau et qu'elles sont tout écrasées. Surtout si elles sont encore un peu vertes.

Un immense sourire se dessina sur le visage de la petite Colette car avant même de pourvoir distinguer la vieille dame elle reconnut le son caractéristique de la bicyclette rouillée qui couinait. Plus jamais elle n'oublierait cette petite musique qui se répétait avec une régularité métronomique.

La dame, en arrivant à la hauteur de la petite Colette, ralentit son allure. La mère et l'enfant se relevèrent. « Si elle s'arrête en posant le pied droit, ce sera bon. » murmura l'enfant. Sa mère la dévisagea, silencieuse, puis elle tourna la tête en direction de la veille femme.

- « Madame vous avez une bien jolie petite fille, et intelligente. Nous sommes dans la carriole avec le grand cheval marron, juste après, vous voyez le gars en bras de chemise... là-bas, vous demandez Jacques, il vous dira comment vous installer. À tout à l'heure. Et ne vous inquiétez pas, dites-lui que c'est madame Daumésil. » La vieille femme appuyait déjà un grand coup du pied gauche sur la pédale de son vélo, puis elle se mit presque debout pour reprendre de la vitesse afin d'attaquer la montée, toute droite. Une légère inclinaison, mais qui se poursuivait jusqu'à Breteuil, le village voisin, à seulement quelques kilomètres. C'était gagné. Une petite brise arrivait de la plaine, apportant un peu de fraîcheur dans cette moiteur étouffante en ce jour du 4 mai 1940.

Seizième chapitre

Une idée tournait en rond dans le ciboulot de Michelet. Tout doucement, elle s'était imposée à lui, d'abord au moment d'aller se coucher, puis dans le lit, quand il essayait de s'intéresser aux mémoires du commissaire Broussard. Trois fois, il avait relu le même passage sur l'assassinat de Jean de Broglie. Rien à faire, dépité, il avait laissé tomber le livre sur le sol, s'était relevé puis avait enfilé sa robe de chambre pour filer discrètement dans la cuisine. Depuis il ruminait son idée, pesait le pour et le contre, vérifiait les tenants et les aboutissants. Il essayait de construire un stratagème. Dans sa caboché, il bouclait la boucle, s'enfermant dans une circularité obsédante. La rompre devenait une urgence. Il pouvait finir complètement fou, imbuvable, imprévisible pour tous ceux qui l'entouraient. Heureusement pour ses collègues, malheureusement pour sa femme, elle était devenue l'unique être à supporter ses états d'âme.

Sans même s'en rendre compte, il était venu s'installé devant la machine, une cuiller à la main, la boîte à café dans l'autre. Pour arrimer son idée à la réalité de son quotidien, Jules avait besoin de sa cuisine. Mais ce n'était pas suffisant, il devait y adjoindre une sensation particulière, celle provoquée par la douce odeur du café. Ce parfum rassurant donnait au monde une consistance, lui conférait un doux ronron qui plaçait les jours dans une danse agréable. Ainsi, le cerveau de Jules devenait un instrument à analyser les possibilités, les au cas où, les hiatus.

Voilà la raison pour laquelle, au petit matin, il y avait justement ces volutes aux arômes du café. Alors, les petites cellules cérébrales tournaient, elles tournaient tellement qu'elles se détachaient du lieu, de l'instant présent pour atteindre une sorte de rêverie obsessionnelle. Jules avait fini par s'installer sur la chaise près de la fenêtre, un journal à la main. Il parcourrait des lignes de caractères, des titres et des sous-titres, cependant il lisait bien autre chose que les nouvelles du jour. Les signes défilaient, mais une signification parasite venait en surimpression détournant Jules des mots imprimés sur le papier.

Yvonne venait de se réveiller et comme d'habitude, elle arrivait pour prendre son petit-déjeuner en compagnie de Jules. En compagnie, c'était vite dit, car il ne desserrait pas les dents. Il répondait à son « bonjour minou » par un vague grognement qui passait par-dessus le journal, en même temps que ses deux yeux vitreux et ses cheveux grisonnant en bataille.

Yvonne se retenait de lui dire qu'il se laissait aller. Puis Jules disparaissait à nouveau derrière son canard, son infâme canard qui allait s'entasser avec tous les autres un peu partout dans la maison. Jusque dans la chambre. Après cet échange de courtoisie, elle lui resservait un café afin qu'il partage avec elle son petit-déjeuner. À ce moment seulement, il mangeait quelque chose, en général deux tartines beurrées qu'il trempait dans son breuvage. Il avait fallu une année entière pour qu'il perde l'habitude de se contenter d'un café. Sinon, arrivé dix heures, il continuait à faire comme au commissariat, il mangeait le casse-croûte que lui avait préparé sa femme. Elle avait dû, une année entière, continuer à lui faire des sandwichs, qu'il mangeait

sur un coin de table ou bien dans son gourbi. À cause de l'insistance de son épouse, qui s'inquiétait de le voir faire comme au bureau, et le désespoir d'avoir fini son encas et de ne savoir quoi faire, il avait choisi la promenade, son casse-croûte dans une main, le chien dans l'autre. Le nez en l'air, il cherchait, réfléchissait, repassait toutes les enquêtes oubliées par tous, sauf lui. Il ressassait les erreurs, pas les siennes, celles des autres. Voir et revoir les victimes, se souvenir des heures entières. Il laissait défiler le temps et les événements jusqu'à ce que l'un d'entre eux l'attire comme un aimant. Et là, c'était le grand voyage cérébral. Une seule enquête avait abouti à un fiasco, son fiasco à lui. Celle-là d'enquête, il l'évitait soigneusement, il l'occultait. Seulement, à force de tourner et retourner tout ce qui encombrait son esprit, le fiasco, la catastrophe, c'était tout ce qui lui restait. Alors, de dépit, il avait mis fin au rituel, brisé les mauvaises habitudes et jeter son casse-croûte aux oubliettes. Yvonne avait compris le jour où elle avait retrouvé ce qu'elle avait préparé dans la poubelle. Sur le coup, elle avait été triste de voir ainsi finir le repas préparé avec l'amour de l'épouse, mais très vite elle avait été satisfaite de voir son mari passer un cap.

Lorsqu'elle arriva dans la cuisine, quelle ne fut pas sa surprise de le voir debout le nez à la fenêtre. Dans son bol se trouvait un café froid. Il n'y avait pas touché. Il l'avait tout simplement oublié. À son côté, le chien assis sur son derrière, les oreilles dressées, le regardait tendrement en remuant la queue. Son mari caressait le chien. C'était bien la première fois qu'il ne lui avait pas tiré un coup pied pour l'éloigner. Le comble, il lui passait la main sur le dos, avec une once d'amour, du moins ce fut ce qu'elle avait envie de croire. Elle n'en revenait pas.

- « Tu n'as pas bu ton café ?... Tu as des soucis ? »

Devant l'absence de réponse et l'inattendu de la situation, elle s'inquiéta. Cependant, elle ne savait quelle attitude adopter. Plantée au milieu de sa cuisine, elle attendait. Il allait bien se passer quelque chose. Comme son bonhomme restait désespérément silencieux, elle tenta une nouvelle approche.

- « Minou... »

- Comment il s'appelle déjà le neuneu qui vient goûter le mercredi ? coupa Jules en sortant tout à coup de sa léthargie.

Devant le regard hébété d'Yvonne, il répéta sa question en concluant par un « t'es sourde ou quoi ? »

Elle reprit ses esprits, en déduisit que son Jules allait beaucoup mieux puisqu'il avait retrouvé son ton bourru et sa délicatesse habituelle.

- « Le petit Johan... »

- Oui, le petit Johan c'est ça. Il va bien au centre pour les zinzins ?

- Le CMPP... »

- C'est ça, la boîte à fadas. Tu l'as accompagné là-dedans l'autre fois, hein ?

- Son père ne pouvait pas l'emmener, il avait rendez-vous pour un entretien d'embauche.

- Ce glandeur payé par les allocs ! Un entretien avec le bistrot, tu veux dire.

- Tu es méchant, il ne boit plus et il a justement décroché un CDD... Où ça déjà ? Attends ça va me revenir... Aux entrepôts de la CIVA ! Il est cariste... »

- C'est quel jour son rendez-vous au taré ?

- Tu pourrais l'appeler autrement ! Comment ça se fait que tu t'intéresses à Johan ?

- Comme ça, une idée, bon alors c'est quel jour ?

- Tous les mardis, avant la cantine, son père va le chercher pour sa séance au CMPP puis c'est sa sœur qui le récupère.

- Il a une sœur le neuneu ?

- Mais non, c'est sa tante... La sœur de son père, précisa Yvonne devant le regard ahuri de son mari.

- Je me disais bien, il n'a quand même pas remis ça le faiseur de tarés !

- Tu es insupportable... Où tu vas ?
- Je vais promener le chien...
- A cette heure de la matinée ?
- Pourquoi il y a une loi qui interdit de promener son chien à huit heures moins le quart !
- A ce moment-là tu devrais l'accrocher au bout de la laisse, sinon, c'est une promenade de laisse... pas de chien.

Réalisant qu'il partait sans Molosse – nom auquel ce dernier persistait à ne pas répondre - il fit demi-tour, fixa la laisse au collier de l'animal, décrocha son gros manteau de la patère s'apprêtant à affronter le blizzard du nord... de Pierrefitte.

- « C'est comment déjà le neuneu ?
- Johan, tu veux que je te l'écrive sur un papier.
- Quelle idée d'appeler un même avec un prénom aussi con !
- Parce que Molosse pour un chien qui a peur des souris et des chats c'est plus malin !
- C'est pas un gosse c'est un clébard !
- Johan... répéta-t-il en sortant, afin de fixer dans sa mémoire ce prénom qu'il persistait à trouver ridicule. Bon, tu viens toi ou bien il faut te porter et te mettre dans une poussette ! » groagna-t-il en direction du chien, qui ne comprenait pas qu'on s'intéresse à lui. Ce n'était pas l'heure du pipi qui commence près du poteau téléphonique, première étape de ses pérégrinations urinaires.

Elle n'avait pas osé lui dire que d'avoir voulu appeler leur fils Aldebert, en hommage à un père que Jules dénigrat à longueur de temps, ce n'était pas non plus très intelligent. Elle avait eu la sagesse de ne pas le lancer sur ce terrain glissant. Le prénom d'un enfant mort-né enterré dans le caveau familial des Michelet du Vercors où ils ne se rendaient jamais avait un peu de mal à passer. Une seule fois, elle avait osé aborder la question, cela s'était terminé par des larmes, des cris et une porte claquée. Là, cela finissait pareil, mais sans les cris et les larmes et le coma éthylique.

Jules remonta la rue des écoles pour rejoindre l'avenue Louise Maury. En passant devant le panonceau autrefois en émail, il se demandait ce qui avait conduit cette dame à figurer parmi les célébrités locales du Pierrefitte. Il imagina une résistante morte au poteau d'exécution pour avoir crié : « Vive la France et la saucisse de Strasbourg ». L'ancien commissaire faillit s'étrangler en pouffant de rire sous l'œil inquiet d'un jeune homme qui portait son attaché-case comme s'il tenait un bébé dans les bras. Au bout de la rue à l'hommage de la résistante à la saucisse, il tourna à gauche pour se rendre au 129 avenue Lénine. Pour celui-là, il n'eut pas besoin de se poser la question quant à la raison du choix. Jules regarda sa montre, elle marquait presque huit heures. Toute la nuit, il avait préparé son plan. Lorsqu'il arriva à hauteur des deux immeubles affreux qui jouxtaient la future station des Joncherolles, il longea le mur en ciment, puis une fois au bout, il s'arrêta. Il s'installa contre le mur, le chien assis à côté de lui. Devant eux se dressait un immeuble de dix étages où s'entassaient, bien rangées, les unes au-dessus des autres, des cages à lapin pour humains. Sur de tout petits balcons étaient entreposés toutes sortes d'objets : vélos, trottinettes, bassines, et même quelquefois, des jardinières. En cette saison, elles étaient juste remplies de terre et de quelques tiges dégarnies, restes d'un printemps déjà oublié. De temps à autre, au gré du désir de chacun, une antenne parabolique fleurissait la façade. Cette machine à rêves était tournée sans doute vers l'espérance d'un ailleurs providentiel où les hommes étaient de joyeux petits lutins qui s'aimaient tendrement.

Lorsqu'il vit sortir le petit Johan marchant d'un pas mécanique à côté de son papa, Jules se redressa, tira un coup sur la laisse, puis s'avança l'air de rien, comme s'il promenait son setter. Le regard au loin, il prenait soin de ne pas avancer trop vite. Par à-coups, il retenait la laisse pour que Molosse ralentisse. Le chien ne comprenait pas vraiment ce qu'il devait faire. D'accoutumée, avec son maître, il fallait pisser un coup, puis très vite rentrer. Il en conclut

qu'il y avait là quelque chose de nouveau, il ralentit la cadence tout en tournant la tête régulièrement pour essayer de satisfaire au mieux les désiderata de son maître.

- « Ah mais c'est monsieur le commissaire, quelle surprise ! C'est rare de vous voir par ici avec votre chien.

La pauvre bête, pensant qu'on avait repris une marche rapide, se trouva brutalement arrêtée, glissa sur ses pattes avant et se ficha le nez par terre. L'ancien commissaire pensa « Il est con ce clebs ! » Puis il ajouta en direction du père de Johan : « J'ai décidé de changer un peu, puis pour le chien ça lui fait du bien de découvrir d'autres lieux de promenade. » La bestiole secoua la tête pour se remettre sous le regard quelque peu interloqué de l'homme accompagné de son fiston.

- Le chemin en bitume et les murs en ciment c'est un drôle de lieu pour se balader, en plus le square est interdit aux chiens. Laisse Johan, il ne faut pas embêter le chien du commissaire.

- Le ouaoua, le ouaoua !

- Oui, c'est bien mon fils, tu as reconnu le chien du commissaire.

- Oua oua se mit à crier Johan de plus en plus fort.

- Ne vous inquiétez pas ça va aller, il a du mal à contrôler ses émotions.

- Laissez-le toucher au chien, il a l'habitude, hein mon chien chien, il aime les enfants le chien chien à son papa.

Molosse dévisagea l'ancien commissaire. C'était assez inhabituel pour lui de voir son maître s'accroupir et parler comme un crétin. Décidément, il se passait quelque chose, mais quoi, ça, il n'aurait pas su le dire. Il aurait bien mordu la petite chose qui lui tirait sur les poils, mais il sentait que cela contrarierait le commissaire et encore plus la patronne si elle venait à l'apprendre. Il savait qu'elle aimait la petite chose qui criait très fort, mais ce qu'il venait de découvrir, c'était que son maître aussi.

- « Il va vouloir suivre le chien, je vais être en retard !

- Vous avez rendez-vous quelque part ? questionna l'ancien commissaire en prenant un air innocent.

- Votre épouse ne vous a pas dit, j'ai obtenu un CDD chez CIVA comme cariste.

- Mais non ! Elle me dit rien vous savez. Attendez, je vais vous accompagner jusqu'à l'école comme cela, vous ne serez pas en retard.

- Ça ne vous dérange pas de déroger à votre promenade dans la cité ?

- Vous pensez, ce n'est rien... »

Ils avancèrent de concert, Johan accroché au chien, Jules accroché à la laisse et le père de Johan accroché à son fils pour le guider dans la bonne direction. La petite troupe longeait la N1 accompagnée par les oua oua que criait Johan à tous les passants qui se retournaient, étonnés qu'on leur aboie dessus en cette heure matinale.

- « Mais dites donc je pense à une chose, avec votre travail, comment faites-vous pour accompagner Johan chez les fad... au centre médical de psychiatrie, se reprit le commissaire.

- Au centre médico psycho-pédagogique, l'ancien dispensaire, précisa le père de Johan le plus courtoisement possible afin de ne pas froisser l'ego du commissaire..

- Oui, c'est ça le centre du dispensaire.

- J'essaye justement de faire changer les horaires, mais ce n'est pas possible. Je dois voir avec le PRE.

- C'est quoi ce truc-là ? questionna Jules, inquiété par ce personnage énigmatique qui pouvait lui couper l'herbe sous le pied.

- Je ne sais pas trop. C'est municipal je crois. il faut que je demande au directeur de l'école, c'est pour l'accompagnement mais ça n'a pas l'air simple.

- Si vous voulez, je suis en retraite et j'ai rien à faire de particulier le mardi de onze heures trente à treize heures je peux l'accompagner. »

Le père de Johan regarda le commissaire d'un air intrigué.

- « Oui, c'est ma femme qui s'est renseignée, elle s'inquiétait pour le suivi du petit... » s'empessa d'ajouter Jules quelque peu embarrassé d'en avoir trop dit. « Qu'en pensez-vous ? »

Trop content de trouver une solution à un problème épique, le papa accepta. Comme ils arrivaient devant l'école, et que Johan venait d'apercevoir la dame qui s'occupait de lui, ils se séparèrent pour se donner rendez-vous mercredi afin de mettre les choses au point. Régler les histoires d'autorisation et prévenir le CMPP. L'ancien commissaire satisfait de son plan, prit la direction de la maison, cette fois à la vitesse habituelle. Molosse fut rassuré de retrouver son maître et ses habitudes, et soulagé aussi d'être débarrassé de la petite chose désagréable qui crie très fort et qui tire les poils.

Dix-septième chapitre

Une salle de garde dans un hôpital.

- « Une question de point de vue... heu, docteur Sheppard » précisa le chef de service en se penchant pour lire ce qui était écrit sur le badge épinglé au revers de la blouse blanche.

- Mais je viens de vous dire que c'est Grey qui a agressé la dame admise aux urgences.

- C'est ce que vous croyez avoir vu. Mais rappelez-vous. Quand vous êtes arrivé dans la salle, est-ce que Grey était seule avec la patiente ?

Retour en arrière : On visualisait la scène qui maintenant défilait sous les yeux du docteur Sheppard. La salle des urgences délabrée, pour une fois était silencieuse, la dame allongée sur le sol et Grey sur le côté, à genou. Elle fit deux insufflations puis entama le massage cardiaque.

La même salle de garde avec les deux médecins.

- Le lieu était bien vide si l'on excepte Grey et la patiente, expliqua à nouveau le docteur Sheppard.

- Êtes-vous bien sûr ? N'y a-t-il point quelque chose qui aurait pu vous échapper ?

Retour en arrière, les urgences, l'angle de vue est différent. Dans le fond, on perçoit la porte battante encore en mouvement.

La salle de garde.

- La porte s'écria Sheppard, je me souviens maintenant, elle bougeait. Nom d'une pipe, il y avait donc quelqu'un qui venait de sortir.

Syrine appuya sur le bouton de la télécommande et éteignit la télévision. La télécommande fit un bruit mat en tombant sur le sol. La jeune fille se retrouvait dans la maison silencieuse. Seule. Pourquoi avait-elle allumé la télé juste au moment de cette série complètement idiote que diffusait FR3 en plein après-midi ? Elle voulait seulement éprouver un apaisement. Ressentir un peu de quiétude. Ce n'était pas la première fois qu'elle agissait ainsi. En cachette d'Elodie. Ce n'était pas qu'elle en avait peur. Elle craignait son jugement. Elle ne voulait pas que sa copine la voie dans ses moments de faiblesse. Les moments où elle regardait cette mauvaise série qui se déroulait dans un hôpital improbable avec des médecins tout aussi improbables. Syrine recherchait ces instants éphémères qu'elle avait écourtés, exaspérée, ces petits moments de compagnie qui prenaient un sens inattendu. Par exemple quand elle rentrait du lycée seule et qu'elle trouvait Marguerite assise tout au bord du fauteuil, comme si elle allait jaillir de son siège pour attaquer la télé. Captivée par l'écran, elle avait généralement un papier de bonbon dans la main. Grey avait-elle enfin avoué son amour au chef de l'hôpital. Et celui-ci allait-il pouvoir renoncer à l'emprise de son épouse qui détenait une part importante des actions de l'hôpital Davenport ? Pour Marguerite, le suspens était insoutenable, elle n'entendait même pas la porte s'ouvrir quand Syrine pénétrait dans la maison.

Aujourd'hui, c'était Syrine qui était affalée dans ce même fauteuil à regarder cette même série qu'elle trouvait toujours aussi crétine. Mais elle avait besoin de cette ambiance. Un préalable pour se retrouver, saisir quelque chose d'elle-même qui lui échappait. Il lui suffisait de quelques minutes, rarement plus d'une demi-heure. Elle ramassa la télécommande, ralluma. Encore un peu, elle en avait besoin. Cinq minutes, dix tout plus.

Salle des internes

Sophie, cherchait comment approcher le chef, elle voulait se faire apprécier, aimer. Le chef cherchait le dossier du nouvel arrivant. Sophie se précipita vers le siège, attrapa la plaquette en plastique sur laquelle étaient accrochées les informations médicales. Devançant ainsi Meredith. Elle tendit le dossier au chef avec un grand sourire, qu'il ignora. Il préféra s'adresser à Meredith. « Je vous écoute... ».

Écran de publicité. Coupure imbécile en plein milieu d'une phrase. Les protagonistes, l'intrigue le respect d'une certaine logique d'écriture, tout cela balayé par l'impérieuse coupure de publicité.

La télécommande reposait toujours sur le sol, Syrine se pencha et du bout du pied, appuya sur le bouton rouge, en haut à droite. La télé éteinte, il ne restait plus que les bruits de la rue pour perturber la quiétude du salon. Elle se leva, puis remonta au premier. Depuis qu'elles avaient réussi à se débarrasser de la vioque tout l'étage leur appartenait. Et, comme les garçons étaient souvent absents, elles bénéficiaient aussi du rez-de-chaussée en totalité. Elodie n'était pas encore rentrée, car elle faisait partie du deuxième groupe de travaux dirigés, celui mené par l'assistant. Elles avaient choisi de se partager pour avoir toutes les chances de leur côté. Elles avaient longuement discuté pour savoir lequel des deux TD serait le plus intéressant. Celui avec l'assistant, beau et sympa ou bien celui avec la prof, efficace, mais qui avait l'art de rendre les cours désespérants. Cette prof possédait une voix nasillarde, un côté neurasthénique qui venait s'ajouter à une allergie persistante qui la forçait à se moucher continuellement. Mais la qualité du cours, en termes de contenu était irréprochable. Surtout depuis que Syrine et Elodie avaient fait en sorte que les fouteurs de pagaille se calment. Le plus difficile avait été de faire virer le taré incontrôlable. Les menaces, les roucoulades, rien n'avait eut l'effet escompté. Elodie avait trouvé le biais. Elle l'avait poussé à bout jusqu'à ce qu'il la frappe devant les profs. Arrêt du médecin compatissant. Il était vrai qu'elle avait un sens aigu de la théâtralisation. Convaincre ses parents d'aller porter plainte au commissariat avait été une formalité. Envoyer une lettre à l'inspection académique nécessita un peu plus de stratégie. L'écrire elle-même, embobiner ses parents sur l'aspect automatique de la lettre à cause du médecin. Et hop, éjecté le troublion. Il y avait eu un autre effet : ça avait aussi calmé les autres. Ils n'étaient pas dupes, mais impressionnés par l'art des deux filles dans le domaine de la mystification.

Devant la table, éclairée seulement par la petite lampe de bureau, Syrine rêvassait le nez en l'air. Il était cinq heures, le moment du goûter. Elle s'attendait presque à voir arriver Marguerite avec ses financiers, ou bien un quatre-quarts. Plus rarement une tarte aux fruits. Mais ça, c'était au tout début, car après il avait fallu mettre le holà. Marguerite, avec toutes ses pâtisseries, avait un côté très envahissant. Toctoc, sans même attendre, elle pénétrait leur intimité avec une facilité déconcertante. « Bonjour mes enfants, oh, je vous dérange, ne bougez pas, je pose le plateau sur la commode et je disparais. » Elle ne disparaissait pas avant d'avoir fait un peu de ménage.

D'une manière étonnante, ce fut Syrine qui commença à la rembarrer. C'était vrai que les premiers temps, la vioque comme elle la désignait, lui tapait sur le citron. Sa façon de faire de tout petits pas, ou encore son côté obséquieux. Continuellement gentille. Ça lui avait paru louche. Elle n'était pas habituée. Au sein de sa famille, ça claquait et après venaient les paroles. « Fous l'camp, je t'ai assez vue ». Un père qui vivait plus ou moins dehors, qui couchait à droite et à gauche en fonction des greluches qu'il dégottait. De toutes les manières,

il ne pouvait pas l'encadrer. Sa fille ? Il n'en avait pas. Comme il ne l'avait pas reconnue, elle n'existe pas. Son père lui avait trouvé un petit nom : « la pouffe ». Heureusement, il n'était pas resté longtemps. Ecrasé par un autobus. Aucun effet. Elle n'avait rien ressenti. Lors de l'enterrement au cimetière intercommunal, elle se demandait ce qu'elle y faisait. La seule chose qui l'avait intriguée, c'était le cercueil qui roulait tout seul pour aller dans le four. Ces crétins avaient fermé le rideau au meilleur moment du spectacle. Les croque-morts se gardaient le plus sympa pour une projection VIP. Longtemps, au moins jusqu'à l'âge de seize ans, elle avait voulu faire croque-morts. Puis Elodie était arrivée et ses projets avaient changé brutalement de direction. Assez vite, elle avait été convaincue. En voyant sa mère trimer comme une esclave pour quelques ronds, elle comprit d'un coup qu'il n'y avait que deux solutions pour se barrer de Pierrefitte et de la zone : dealer ou bien travailler à l'école. Dealer, c'est un métier qui rapporte, mais le taux de mortalité y est particulièrement élevé. Syrine n'avait pas dans l'idée de finir sa vie à vingt-cinq ans d'un coup de surin dans le buffet ou bien alignée dans la mire d'un fusil à pompe. Elle avait donc opté pour la proposition d'Elodie.

En la rencontrant, elle s'était dit qu'elle avait affaire à une drôle de nana. L'air bon chic bon genre, bien habillée, toujours tirée à quatre épingles, mais tordue. Syrine ne comprenait pas très bien pourquoi Elodie l'avait choisie comme copine. Car c'était bien Elodie qui l'avait choisie. Pourtant, en 4^{ième}, les deux filles s'ignoraient avec conviction. Eloignées l'une de l'autre pendant les cours, avec des camarades différents, ne partageant rien, elles étaient faites pour se rater. Ce que ne savait pas Syrine, c'était qu'Elodie avait assisté à une altercation entre elle et un gars de troisième. Un type qui se prenait pour une star sous prétexte qu'il avait été retenu au cours d'un casting pour un tournage avec Luc Besson. Tout d'abord Syrine l'avait ridiculisé en lui répondant du tac au tac. Pour ça, elle n'avait pas sa langue dans sa poche. Elle montrait une intelligence sans pareil pour manier l'ironie et pour exaspérer son interlocuteur. Humilié, ce grand costaud avait pris la plus mauvaise option : la frapper. Il ne pouvait malheureusement pas savoir qu'elle avait des frères. Entraînées par des bastons sans concessions, elle avait été à bonne école. La baffe qu'il avait voulu lui donner, partit dans les airs. Déséquilibré, il n'avait rien pu faire pour parer le coup de poing à la base du menton. Au tapis monsieur costaud. Les spectateurs furent déçus : pas de crêpage de chignon ; de roulades sur le sol ; d'insultes qui fusent de tous côtés ; de conseils avisés sur la manière de faire le plus mal ; de tentatives grandiloquentes pour une séparation totalement inefficace des combattants. Dépités, les élèves s'en retournèrent en cours. Une seule personne était restée : Elodie. Pas un mot n'était sorti de sa bouche, juste un regard intense et un déclic. Une semaine plus tard, elles concluaient un pacte : devenir médecins toutes les deux. À partir de là, elles allaient devenir inséparables et par la même occasion être les terreurs du collège Courbet.

Devant sa feuille blanche, Syrine comprit qu'elle n'arriverait à rien. Elle décida de descendre pour se faire un chocolat. Dans la cuisine assez spacieuse, il y avait une grande table avec une toile cirée. Syrine s'arrêta dans l'embrasure de la porte. Elle aurait bien mangé un financier. Maintenant que la vioque n'était plus là, elle lui manquait. Oh, pas beaucoup, seulement quand Elodie n'était pas présente. Ça lui avait pris aux premiers jours de l'hiver. Puis plus rien. Maintenant, c'était à chaque fois qu'elle était seule. En réalité, c'était Elodie qui haïssait la vioque, d'une façon étrange. Syrine ne l'avait pas remarqué tout de suite, tellement occupée à rembarrer la Marguerite, car c'est bien elle qui avait commencé à la prendre en grippe et à la malmener. Elle l'envoyait promener parce qu'elle n'était pas habituée à la gentillesse, tandis qu'Elodie était méchante. Elles jouaient toutes les deux une étrange partition avec la vieille ; dénigrer ses madeleines ; se ficher des papiers peints à fleurs ; des meubles ; de sa façon de se déplacer. Mais pour Elodie ce n'était pas un jeu. Elle lui en voulait réellement de quelque chose. Syrine aussi, mais ce n'était pas pareil.

La chose s'était produite un dimanche. L'après-midi n'en finissait pas de finir, faisant de la soirée un prolongement indistinct de la journée. Une de ces journées langoureuses où le temps semble arrêté, suspendu entre pantoufles et boisson chaude, les corps torchonnés dans la couverture à carreaux, borderline sieste ou état comateux, l'esprit emberlificoté dans les rêvasseries qui ne sont pas encore des regrets. Syrine était restée en haut pour s'occuper une nouvelle fois d'Azadeh qui n'avait rien voulu avaler. Sa mère avait terminé plus tard que prévu. Le weekend était propice aux comédies d'Azadeh à cause des heures sup. payées peanuts qui faisait ressembler leur mère à un courant d'air. Une fois sa petite sœur endormie, elle était redescendue pour rejoindre Elodie qui aurait dû être affalée dans le canapé à comater. Au moment d'entrer dans le salon, elle la découvrit, debout, le bras levé, bien au-dessus de la tête. À contre-jour, elle ne comprit pas tout de suite ce que tentait de faire sa copine. Elle avait d'abord eu l'impression qu'Elodie voulait attraper le lustre, comme pour changer une ampoule. Mais le geste n'allait pas avec l'intention. Le bras s'abattit d'un coup, ce fut le claquement qui permit à Syrine de comprendre qu'Elodie n'avait pas d'arme blanche dans la main. Elodie avait giflé violemment la vieille dame. « On t'avait dit de plus nous emmerder. Deux fois, c'était convenu dans notre contrat, que deux fois. Le mardi et le jeudi parce que tu vas pas voir ton Léon. Le repas du soir et le goûter, et on te fait la conversation. Mais tu ne fous plus les pieds à l'étage. Compris ! » Les derniers mots avaient été hurlés avec une violence incroyable. Elodie était hors de tout contrôle. Marguerite pleurait, Elodie criait, Azadeh était réveillée et appelait debout en haut des escaliers. Syrine avait pris Elodie par la main, l'avait fait remonter à l'étage tout en l'empêchant de continuer à invectiver la pauvre dame. Elle avait recouché Azadeh, calmé Elodie en la serrant dans ses bras comme elle aurait fait avec son propre enfant. Elle la berçait tendrement, l'embrassait sur le front. Elodie tremblante, était en sueur. Syrine l'aida à ôter ses vêtements et une fois en culotte, elle la coucha à côté de sa petite sœur. Elle éteignit la lumière du plafond pour qu'il ne reste plus que la lampe de chevet. Elle attendit silencieusement que les deux enfants s'endorment. Deux enfants, c'était ce qu'elle avait devant elle. Au bout de longues minutes, leurs respirations finirent par ralentir. Azadeh venait de s'endormir, habituée aux engueulades fréquentes, très vite, elle avait retrouvé son calme et son sourire, même en dormant.

- « Je vais la tuer... » murmura Elodie avant de s'assoupir.

Syrine redescendit discrètement les escaliers, elle craignait que la vieille appelle les flics. Peu importait comment, mais Syrine était décidée à l'en empêcher. En avançant marche après marche, essayant de ne pas faire craquer le bois usé par les trop nombreuses années, elle déboucha dans l'entrée. Là, elle vit Marguerite assise devant la table de la cuisine qui tenait le combiné du téléphone. En parcourant rapidement du regard l'endroit où elle se trouvait, elle découvrit ce qu'elle cherchait : la batte de baseball. Elle ne savait pas très bien ce qu'elle allait en faire, mais voilà, c'était ainsi. Lorsqu'elle passa le chambranle de la porte, Marguerite se retourna.

- « Promis, je n'irai plus là-haut, mais dites-lui de ne pas partir. Vous, je sais que vous voulez rester, mais votre amie veut s'en aller. Je l'ai su très vite qu'elle n'était pas bien ici. Elle ne m'aime pas. Si vous restez, elle restera aussi puisqu'elle vous aime. »

Syrine ne put s'empêcher de rire à l'idée de penser que la vioque continuait à croire qu'elles étaient des gouines. Elle souriait encore, la batte de baseball toujours dans la main lorsqu'elle découvrit le regard de Marguerite en direction de la batte.

- « C'est votre frère qui l'a oubliée, il faudra la lui rendre, elle traînait dans la descente de cave. C'est dangereux, on pourrait se prendre les pieds dedans... Vous croyez qu'elle va rester Elodie ?

- Évidemment qu'elle va rester, mais arrêtez de la faire chier aussi ! »

Syrine, s'avançant dans la lumière découvrit que ce n'était pas le combiné du téléphone que Marguerite tenait dans sa main, mais un Walther P38, arme de remplacement du Luger

Parabellum de l'armée allemande à partir de 1938. Dans l'autre main, elle serrait les balles du pistolet.

- « Je ne sais pas s'il fonctionne encore. Vous croyez que ce sont les bonnes cartouches ? »

Une idée, comme ça, juste pour voir ! Marguerite n'avait pas plus que ça en tête. C'est ce que Syrine ne comprit pas à ce moment-là. Cette arme, la sienne encore dans ses mains, deux armes l'une face à l'autre, un luger, contre une batte de baseball. Pourtant ni l'une ni l'autre n'avait l'idée de tuer, pas même de se défendre. Les armes étaient là, simplement là, à portée de main. Chacune des deux, l'une femme plus tout à fait femme, l'autre pas encore, avec ses pensées, ses interprétations, ses rêves, venaient de saisir une part de la vérité de ce qui les faisaient exister, là en ce moment présent. Seule la peur avait changé de camp.

Syrine prit la casserole dans l'évier sur le monceau de vaisselle sale. Lorsque Marguerite était encore là, jamais cela ne serait arrivé. Non pas parce que c'était elle qui faisait la vaisselle, mais parce qu'il allait de soi qu'on la nettoie. Même les garçons mettaient parfois la main à la pâte. Une fois, elle était retournée dans la cuisine, elle avait oublié son téléphone portable. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir Driss, les deux mains plongées dans l'eau savonneuse, en grande conversation avec Marguerite, pendant qu'elle essuyait les couverts. Avec une méthode bien à elle. Elle en prenait une poignée qu'elle mettait dans le torchon et tout en les essuyant, elle les faisait surgir un à un pour les laisser tomber dans le tiroir. Jamais Syrine n'avait réussi à atteindre cette dextérité. En y repensant, cette vieille dame avait un effet apaisant sur le petit groupe. Comment ils en étaient arrivés là, elle-même ne saurait le dire. La crise d'Elodie et le coup du Parabellum ? Le plan qui tourne mal avec son frère ? Non, tout cela ne suffisait pas à expliquer la situation, ni l'enchaînement des faits. D'ailleurs, y avait-il un enchaînement ?

La casserole était encore remplie d'un reste de raviolis Buitoni. Le fromage avait cramé au fond. Syrine s'acharna un moment avec le tampon Jex, mais le noir ne partait pas et l'éponge était maintenant pleine de fromage. Faire chauffer du lait dans ces conditions était impossible, il aurait brûlé tout de suite et le goût du noir ci aurait rendu le chocolat immonde. Tout à coup, elle se rappela de la méthode à la vioque : la paille de fer. Syrine fouilla dans le placard sous l'évier.

- « Où peut bien être cette saloperie ! »

Le pot de brosses à chiottes – c'est ainsi que Syrine appelait les brosses à vaisselle – bascula se reversant parmi les bouteilles.

- Merde ! hurla Syrine en se fracassant le dessus de la tête sur le bord de l'évier. Elle ficha un grand coup de pompe dans la porte du placard. Cette dernière lui revint dans le tibia pour se venger.

- Mais merde, de merde de chiotte de pute !

Elle avait une capacité à associer les grossièretés les unes avec les autres faisant ainsi une surenchère verbale. À la première, on s'offusquait, puis devant la répétition du vocabulaire ordurier, on battait en retraite puis on déguerpissait sans demander son reste.

Après s'être copieusement frotté la jambe, elle se redressa. La paille de fer pendait au-dessus l'évier sur son crochet à hauteur des yeux. Quand on ne veut pas voir l'évidence, c'est qu'il y a un problème, on a des comptes à régler avec soi-même. C'est la phrase fétiche de Marguerite. Lorsqu'elle revint à l'esprit de Syrine, elle eut un petit sourire. Léger, mais un sourire quand même. La paille de fer dans une main, la casserole dans l'autre, en un tournemain l'affaire fut réglée. Dans le frigo, elle attrapa le restant de lait, s'apprêta à verser, se ravisa, ajouta un fond d'eau froide, le jeta dans l'évier en maudissant Marguerite et ses principes à la con. Une fois le lait dans la casserole, l'odeur du brûlé lui revint dans les narines. Elle laissa échapper un « putain de merde », vida le contenu dans le bol, remit un fond d'eau froide, puis ajouta le lait. Pendant que ça chauffait, elle tournait de temps à autre avec une cuiller en bois pour ne pas rayer le fond de « la marmite ». Encore une expression de

Marguerite. Cette fois, Syrine ne sourit pas. Elle ouvrit le placard sur la droite pour y prendre le Nesquik instantané. Elle secoua la boîte histoire de vérifier son contenu. Elle tempêta contre l'énergumène qui venait de réduire son plaisir à une boîte vide. Qui avait bien pu la finir ? se demanda-t-elle. Elle fouilla dans ses souvenirs pour arriver à la conclusion sans appel : c'était elle. Syrine remit la boîte dans le placard et au moment où elle allait refermer la porte, elle découvrit, planqué tout au fond, du Banania, mais avec une décoration sur l'emballage qu'elle ne connaissait pas. La boîte de forme rectangulaire était plus petite et marron. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour s'en emparer. Elle tourna l'objet en tout sens. *Recette traditionnelle, préparation à cuire.* La recette était inhabituelle, faire chauffer le lait puis ajouter le chocolat en poudre et laisser cuire à feu doux. Dans la casserole, ça commençait à faire la petite fumée qui disait que le lait était à bonne température. « La fumée des Indiens, les filles, faut verser la préparation. » Exaspérante, elle était exaspérante avec ses formules idiotes pour les mômes. Elle les traitait comme des gamines. Syrine versa comme indiqué sur le paquet, deux cuillers bombées. Elle allait se mettre à tourner, puis elle se ravisa et ajouta une autre cuiller. Selon ce qui était inscrit, le mélange devait devenir onctueux. Elle se souvint qu'il y avait un petit fouet dans l'un des tiroirs. Elle les ouvrit les uns après les autres tout en gardant la casserole dans la main, hors du feu afin que cela ne brûle pas. C'était dans le dernier tiroir, celui où l'on trouvait toutes sortes d'ustensiles de cuisine inconnus : une roulette pour faire des raviolis ; un mixeur mécanique à manivelle qui amusait beaucoup Azadeh ; une drôle de râpe à main pour le fromage. Elle était faite de petits trous carrés comme s'ils avaient été défoncés par un poinçon. La partie qui râpait s'inclinait autour d'un axe et il fallait faire très attention de ne pas y laisser une partie de la peau.

L'odeur qui se dégageait ressemblait de plus en plus à celle que Syrine connaissait. Une bonne odeur de chocolat, une odeur de petit-déjeuner. Cela eut comme effet immédiat d'exciter ses papilles gustatives. Le mélange prenait de l'épaisseur tout en libérant tous ses arômes. C'était prêt.

Elle déposa la casserole sur une des plaques éteintes, rinça le bol, se choisit parmi le fatras de couverts une petite cuiller la moins crade possible et la passa sous l'eau. Il restait un bout de pain dans la niche et un peu de confiture dans le pot sous la fenêtre. Elle se précipita dans le frigo. Il restait un peu de beurre, suffisamment pour se faire une ou deux tartines. Peut-être trois. Sur la table, elle déposa le tout. Le bol devant elle, le pain légèrement sur le côté, à gauche avec le beurre et la confiture. Elle plaça la petite cuiller dans le bol, puis changea d'avis. En versant le lait, cela risquait de rejoindre la nappe en remontant sur le manche comme à la piscine avec l'eau pulsée du toboggan. Elle déposa la cuiller derrière le bol et voulut attraper la casserole sans se lever. Elle bascula sur le côté et se retrouva les quatre fers en l'air. Heureusement, la casserole était trop loin et elle l'avait ratée. Plus de peur que de mal, elle se releva en prenant appui sur la porte du four. Cette fois-ci, elle attrapa la casserole sans catastrophe aucune. Elle allait enfin s'asseoir pour déguster son chocolat au lait. Il embaumait la pièce d'effluves alléchants quand elle se rendit compte qu'il manquait le couteau à bout rond, celui pour le beurre. Il avait fallu qu'elle arrive chez Marguerite pour découvrir qu'il existait des couteaux à beurre, quelle idée ! Mais depuis, elle se servait exclusivement de ce type de couteau pour étaler son beurre. Elle retourna près du bac. Ils étaient tout au fond, enfouis sous les bols et la pile d'assiettes. Une fois récupéré, elle le passa sous l'eau chaude, simplement, sans prendre le temps de le laver avec le produit près du robinet. D'un coup de torchon, elle l'essuya puis le déposa le long du bol, de l'autre côté. De cette façon, elle avait la petite cuiller derrière, le couteau à sa droite et à sa gauche la confiture, le beurre et le pain. C'était parfait. Elle souleva délicatement le bol rempli pratiquement à ras bord et le porta à ses lèvres, c'était trop chaud. Elle souffla doucement sur la surface, puis se fit une tartine. Une bonne couche de beurre surmontée d'une épaisse couche de confiture à la fraise. Il n'y avait plus de marmelade à l'orange amère. Ni de beurre

salé. Deux choses qu'elle avait découvertes avec Marguerite. La première fois, elle s'était demandé quel pouvait bien être l'intérêt d'acheter du beurre salé. Pourquoi ne pas mettre du sel sur du beurre doux. C'était totalement idiot. Et de la confiture avec des oranges amères, encore une bizarrerie de la vioque. Avec des morceaux de peau d'orange. Elle avait pensé tout d'abord à une erreur de fabrication. Mais à force de persuasion, elle s'était laissé tenter. Le mélange légèrement salé avec le petit goût acidulé du fruit le tout associé au pain grillé : un orgasme palatal.

Tremper la tartine pour refroidir le liquide, au lieu d'attendre un peu qu'il refroidisse : cela aurait été un sacrilège. Elle souffla à nouveau, cette fois-ci un peu plus fort. Le liquide passa par-dessus le rebord, il y en avait plein la toile cirée. L'éponge était à portée de main, elle passa un coup rapide, rinça l'éponge et s'installa devant son bol. La température était parfaite.

Son portable se mit à vibrer sur la table. Elle se doutait bien de qui venait l'appel, mais elle voulut se donner un peu d'espoir. Elle attendit que ce soit la sonnerie. C'était la sonnerie reconnaissable, celle qu'elle avait associée au contact « Elodie ». Syrine regarda son bol avec un certain dépit. Ne pas répondre la tentait bien, mais il s'agissait d'Elodie et si Elodie appelait, surtout à cette heure, juste après son TD, c'était qu'il y avait un problème grave. Elle fut tentée de boire vite fait une lampée de chocolat, mais déjà la sonnerie augmentait signifiant qu'elle allait passer sur messagerie. Elle se jeta sur son portable qui affichait la photo d'Elodie. Elle fit glisser la tirette virtuelle afin de déverrouiller l'appareil.

- « Radine toi fissa... »
- « Qu'est-ce qu'il y a ? »
- « Je te raconterai... Apporte du sucre avec toi ! »
- « Pour quoi faire ? »
- « Je t'expliquerai, grouille ! Une dizaine de morceaux, ajouta-t-elle avant de mettre fin à la communication. »

Syrine attrapa son manteau, le trousseau de clef accroché dans l'entrée et elle allait ouvrir la porte. Elle se ravisa, retourna dans la cuisine, attrapa le paquet de sucre qui était encore sorti sur le côté de la cuisinière, fourra dix morceaux dans un petit sac plastique pour les surgelés, qui traînait sur le frigo. Elle s'apprétait à quitter la pièce. Elle regarda tristement son chocolat et sa tartine.

- « Et puis merde ! »

Il fallait qu'elle en ait le cœur net. Elle prit le temps de boire son chocolat, la moitié. C'était tout à fait ça pensa-t-elle. La conclusion était imparable, elle venait de percer le secret de Marguerite : le chocolat onctueux. Jusqu'au bout, elle l'avait gardé sa putain de recette miracle. « Non, je peux pas te dire... C'est une façon à l'ancienne... Il faut avoir le coup de main... Je tiens ça de la mère de ma maman. »

- « Des salades oui. Une recette de famille, mon cul ! » dit-elle en tout en arrachant une bouchée de sa tartine.

Une fois sur le perron, elle fut saisie par le contraste entre la douceur de l'intérieur et le froid humide encore rempli de l'odeur de la pluie qui venait juste de tomber.

- « Fait chier ! »

Dix-huitième chapitre

« Θάρσει. Λέγων τ' αληθές ου σφαλεί ποτε - Aie du courage. Quand tu dis la vérité, tu ne fais jamais d'erreur » Sophocle.

Le cycliste cyclistait, pensif. Depuis peu, il s'intéressait au grec ancien. Tombé sur cette citation dans son bouquin, il essayait de comprendre l'impensable de cette phrase : dire la vérité, c'est bien, non ? C'est ce qu'on nous apprend quand on est même. Les parents oublient malheureusement d'ajouter la suite : ne fais jamais d'erreur. Dire la vérité, serait donc une

erreur. Puis il réalisa que ce qui pouvait être une erreur, c'était l'idée de détenir une vérité. Pour celui qui pense le vrai, et qui en est certain, le faux n'est pas envisageable.

- Merde, s'écria-t-il en faisant un écart, puis il ajouta tout en rétablissant son engin, excusez-moi, je ne vous avais pas vue !

- Connard, hurla Syrine en ramassant ses affaires étalées sur le trottoir. Les passages piétons, c'est pas fait pour les chiens. Putain quel con, crut-elle bon de préciser à une brave dame qui attendait, prudemment que le feu soit rouge pour traverser. Le petit caniche qu'elle tenait en laisse, assis sur son derrière dévisagea cette fraîche et belle fille, tout en inclinant la tête sur le côté.

- Pousse-toi sac à merde !

La dame émit juste un petit « oh » pour marquer son indignation, elle se dépêcha de traverser pour échapper à la misère du monde qui défilait sous ses yeux.

Lorsque Syrine arriva sur la place qui faisait face au lycée, elle découvrit Elodie en grande agitation. Dès que celle-ci l'aperçut, d'un pas rapide, elle se précipita vers sa copine. Immédiatement, Syrine comprit que ça n'allait pas du tout.

- « Tu en as mis du temps qu'est-ce que tu foutais !

- Je finissais un exo de math, mentit Syrine. »

Elodie était dans un état alarmant, elle n'avait pas compris qu'elle la baratinait. Pour ça, elle avait un flair infaillible. C'était un jeu entre elles, tromper l'autre et voir si elle s'en rendait compte. Elodie était imbattable.

- « Tu as apporté le sucre ?... Donne !

Elodie lui arracha le paquet des mains avant même que Syrine ait eu le temps de lui demander pourquoi. Plusieurs fois, elle posa des questions tout en suivant Elodie qui avait pris la direction du portail barrant l'accès au parking du collège. Mais à chaque fois aucune réponse.

- « Putain, il est fermé !

- Il est toujours fermé, tu vas m'expliquer oui ou non... »

Elodie s'acharnait sur la poignée, commença à grimper pour sauter de l'autre côté. La grille était assez haute et munie de petits triangles pointus faits pour gêner astucieusement le grimpeur potentiel.

- « Descends... Tu veux t'esquinter ?... Arrête, c'est sous vidéosurveillance !

Syrine attrapa la jambe d'Elodie puis tira un coup sec ce qui fit riper sa copine. La paume de la main raccrocha un des pics et se mit à saigner abondamment. Elodie n'avait même pas pris conscience de sa blessure. Le sang imprégnait déjà le rebord de sa manche. Comme elle s'essuyait la figure, sa bouche fut barrée d'une large trace rouge. Elle exultait.

- « Je vais le crever cet enculé !

- De qui tu parles, qu'est-ce qu'il y a, explique-moi au moins ! »

Son attention fut attirée tout à coup par un des élèves de sa classe. Il zonait sur la place, les mains dans les poches. Elle fonça sur lui. L'élève en question stoppa net, puis commença à battre en retraite en découvrant que cette furie à la bouche ensanglantée le visait lui personnellement. Pour s'en assurer complètement, il se retourna. Pas de doute, il avait été choisi.

- « Je te file 10 keusses si tu fous du sucre dans le réservoir de l'Alfa rouge du prof de philo. »

Le gus en question ne répondit pas. Il tenta de se détourner pour aller un peu plus loin rejoindre un groupe d'élèves providentiels, qui sortait du lycée. Elodie le frappa dans le dos d'une violente claqué qui le fit trébucher.

- « Je veux pas d'emmerdes, ni avec toi, ni avec le prof... » En voyant Syrine qui faisait de grands non en agitant les bras, dans le dos d'Elodie, il précisa : et encore moins avec ta copine. » Voyant que cela n'était pas convaincant, il crut bon d'ajouter : « C'est pas un bon

plan le sucre. Les réservoirs sur ces bagoles, ce sont des véritables coffres-forts, il faut du matos pour les faire sauter. Et il y a trop de monde. »

- T'es qu'un dégonflé !

- Ouvre les yeux, là-bas il y a des profs qui discutent et devant le gardien fume sa clope. »

Tout en insultant le pauvre gars, elle le chopa par le haut de son blouson. Il fallut l'intervention de Syrine pour calmer les choses. D'une main, elle retenait sa copine et de l'autre, elle faisait signe au gars de s'éloigner, ce qu'il fit sans demander son reste. Avec tout son savoir-faire, elle réussit à faire asseoir Elodie sur le banc. Elle tremblait, les yeux fixés au loin. Tout en baragouinant des trucs incompréhensibles, elle tentait de se relever, mais Syrine qui en avait vu d'autres la maintenait fermement.

- « Explique-moi maintenant ce qui s'est passé avec le prof de philo... »

Elodie hoquait et n'arrivait pas à parler de manière compréhensible. Son nez coulait, Syrine sortit de sa poche un mouchoir grand comme une serviette - elle l'avait chipé dans l'armoire de la vioque - puis elle essuya la figure de sa copine. D'abord le tour de la bouche, où le sang n'avait pas eu le temps de sécher tout à fait. Elle mouilla l'un des coins avec sa salive, essuya délicatement le contour des lèvres. Les larmes dégoulinaien maintenant le long des joues, humidifiant le rouge du sang, le rendant plus facile à ôter. Lorsque Syrine eut fini, elle se recula pour voir son œuvre, puis elle s'occupa de la morve qui s'écoulait. Elodie était méconnaissable, son visage était transformé. Les joues creuses et les yeux marqués de cernes lui donnaient l'aspect d'un spectre. Sans aucun maquillage supplémentaire, elle aurait pu reprendre le rôle de Casey Becker tenu par Drew Barrymore dans Scream.

- « Calme-toi, tu me diras après... »

De longues minutes furent nécessaires pour qu'Elodie arrive à prendre sur elle afin de refouler la fureur qui l'habitait. Jamais Syrine ne l'avait vue ainsi. Hors de tout contrôle. Il lui arrivait de devenir cassante, méchante, mais jamais de perdre les pédales de cette façon. Elle ressemblait à une toute petite fille qu'on aurait privée de son jouet préféré pour la punir.

- « Je peux te laisser deux minutes, tu ne vas pas faire de conneries ? Hé, je te parle ! »

Elodie fit un signe de la tête pour dire qu'elle se tiendrait à carreau. Syrine traversa la petite place. Toutes les affaires de sa copine étaient étalées sur le macadam, le long de la grille, près du platane. Le sac renversé se trouvait un peu plus loin. Elle remit soigneusement tout à sa place. Le portable avait glissé sous la grille d'entrée des élèves. Elle interpella la surveillante qui finissait de régler un problème avec un groupe d'élèves préférant aller au CDI plutôt qu'en salle de permanence. Soucieuse de ne pas se mettre un nouveau problème sur le dos, elle débloqua la petite porte ce qui permit à Syrine de récupérer le portable. Elle remercia la surveillante qui ne l'entendit pas, puis elle s'apprêta à ressortir. Elle se retrouva nez à nez avec Elodie. Elle ne démordait pas de son idée.

- « Attends ne referme pas, dit-elle à voix basse, on peut rentrer dans l'enceinte du bâtiment, passer par le gymnase. À cet endroit, la grille est moins élevée et il n'y a pas de pics. »

Syrine qui voyait que la surveillante s'inquiétait de la tournure que prenaient les événements repoussa Elodie doucement jusqu'à ce qu'elle puisse refermer le portillon.

- « Tant que tu ne m'auras pas expliqué ce qui s'est passé je ne t'aiderai pas. » lâcha froidement Syrine pour gagner du temps.

Un éclair de lucidité passa dans les yeux d'Elodie qui entrevit enfin un moyen pour arriver à ses fins.

- « J'ai eu 15 en philo et ce salaud t'a mis 6... »

- C'est tout ?

- On l'avait préparé ensemble... »

Elodie se remit à hoqueter, elle n'arrivait plus à parler. Syrine la poussa vers le banc le plus proche, la fit asseoir. Dans le sac qui pendait à son bras, elle glissa le portable, puis tendit le contenant et le contenu à sa copine. Elodie regarda ce que lui montrait Syrine sans

comprendre, elle voyait sans voir, son esprit n'était plus en connexion avec le réel. L'idée fixe qui s'était emparée d'elle occultait tout le reste. Par intermittence, elle prenait conscience de parcelles de réalité, mais l'instant d'après, ces morceaux de réel étaient aspirés par son état de démence. Syrine, secoua le sac à hauteur du visage pour qu'Elodie réagisse. Elle finit par s'en saisir, le balança sur le côté du banc. La rage, une volonté de faire mal, de détruire, la gagnait à nouveau. Syrine s'installa tout près d'Elodie, la poussa légèrement pour qu'elle lui laisse un peu plus de place. Maintenant, il faisait noir et froid. Pourtant aucune des deux ne ressentit le vent glacial qui soufflait, apportant avec lui quelques flocons de neige qui virevoltaient mollement dans la lumière du lampadaire. Syrine se serra tout contre Elodie, lui fit un bisou sur la joue, encore mouillée. Elle lui passa la main dans les cheveux, à la base du cou, comme elle le faisait pour sa petite sœur quand elle ne voulait pas dormir. Deux gars de 3^e A passèrent.

- Comment ça va les gouï...

Il reçut un méchant coup de coude dans les côtes. Son copain lui fit signe de la boucler et de décamper. Le problème avec les nouveaux, c'est qu'on n'a pas toujours le temps de les affranchir. De son côté Syrine, s'occupa de capter l'attention d'Elodie qui s'était raidie d'un coup. Tout son corps s'était brusquement durci, ses muscles crispés se contractaient par à-coups. Syrine tourna délicatement le visage d'Elodie vers elle.

- « Je suis nulle en philo, commença-t-elle d'une voix douce, toujours en tenant le visage d'Elodie dans ses mains, y a pas de quoi en faire un plat !

Le manteau blanc d'Elodie avec ses gros boutons noirs, était crasseux à cause de la saleté déposée sur les grilles. De deux ou trois coups avec le plat de la main, Syrine l'époussetta, resserra les pans du manteau pour bien emmitoufler sa copine dans la fourrure synthétique. Ensuite, elle fit entrer chacun des gros boutons dans sa boutonnière. Elodie se laissait faire, telle une gamine que sa mère prépare pour aller à l'école. Seule Syrine pouvait se permettre une telle chose.

- Dis un peu, comment se fait-il que tu aies ma copie ?

Elodie se nicha dans le cou de sa copine, elle recherchait la chaleur de la peau. Elle glissa ses mains sous le pull de Syrine, elle avait une soudaine envie de dormir. Syrine ressentit le calme qui apaisait Elodie. Elles restèrent ainsi un long moment, silencieuses, puis Elodie releva la tête.

- La semaine prochaine, il ne sera pas là... Il a déposé les copies auprès de la CPE. Alors j'ai pris la tienne, c'est là que j'ai vu...

Elle parlait de manière à peu près compréhensible, mais en entrecouplant chaque mot d'un sanglot.

- T'as vu quoi ? continua Syrine pour inciter sa copine à poursuivre.

- On ne dit pas t'as vu quoi !

- Qu'est-ce que tu as vu reprit Syrine en détachant bien les syllabes.

- Il a marqué que tu avais copié sur moi...

- C'est pas complètement faux on l'a fait ensemble !

- Mais c'est pas vrai, je voulais te montrer comment faire, t'apprendre... »

Elle n'arriva pas finir sa phrase, sa voix hoquetait, les yeux larmoyants plongés dans ceux de Syrine qui ne comprenait pas du tout ce qui se jouait là. Elle n'avait pas perçu les enjeux quand sa copine lui avait proposé de faire médecine. Et par cette simple sanction sur un devoir commun envers Syrine, Elodie avait été humiliée. Plus humiliée que si elle avait reçu elle-même le 6. Elle se sentait désavouée dans son rôle. Un rôle qu'elle n'identifiait pas vraiment, mais un rôle essentiel pour la maintenir vivante, à l'intérieur. C'était le pire échec de sa vie, elle avait échoué pour aider sa copine. Bien plus que cela, c'était l'objectif qu'elles s'étaient fixé toutes les deux qui tombait à l'eau. Et même temps, c'était elle, Elodie qui sombrait. Elle avait peur de ce qui lui arrivait, une peur irraisonnée sur laquelle elle n'avait pas prise. La

haine prenait le dessus, dans un premier temps, mais quelle étape était la suivante. D'ailleurs y avait-il une autre étape. Syrine pensa, un peu rapidement que l'affaire était close.

- « C'est rien, je ferai mieux la prochaine fois... et puis il y a Kamal qui peut m'aider... »

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Elodie la regarda sans comprendre. La rage qui l'habitait, cette rage exubérante, se transforma en calme étonnant par sa soudaineté.

- « Maintenant que je t'ai expliqué tu vas m'aider : promets... Promets, je te dis. » expliqua-t-elle très posément, d'une voix d'outre-tombe qui glaça Syrine. Elle sentit venir immédiatement le danger. Depuis qu'elle avait vu comment Elodie s'y était prise pour régler le problème Marguerite, elle préféra botter en touche.

- « On va voir, dis un peu ton idée, c'est toujours le plan avec le sucre dans le réservoir ?

- Non je vais buter ce type ! » Énonça froidement Elodie, d'un calme olympien.

Syrine ne prit pas la chose très au sérieux, dans un premier temps. Un rictus tordait le visage d'Elodie. Son regard traversait Syrine sans la voir, c'était un regard qui voyait au-delà des apparences, un regard qui envisageait, le plus calmement possible, la faisabilité de la chose. Les étapes se succédaient les unes aux autres dans un ordonnancement rigoureux. Syrine voulut dédramatiser, elle essaya de glisser une note d'humour, qui tomba immédiatement à plat.

- « Et comment tu vas t'y prendre, d'un coup de couteau, ou bien avec une corde ?

- Avec le Walther P38... »

La réponse tomba comme la conclusion d'une suite logique. Réflexion qui s'était construite dans la cervelle d'Elodie. Syrine reçut cette réponse comme un coup de poing en pleine figure. D'abord, la froideur, le sérieux, la tranquillité avec laquelle était tombée la sanction. Puis la question. Celle que se posait maintenant Syrine : Comment Elodie, pouvait-elle savoir qu'il y avait cette arme dans la maison de la vioque ?

Ce dont elle n'avait pas tout à fait conscience, c'était que Marguerite encensait Elodie et lui confiait tout, comme à une amie. Plus Elodie la maltraitait, plus Marguerite la vénérait comme une idole. Si Elodie avait dit quelque chose, c'était parole d'évangile. Il y a de cela quelque temps, Syrine s'était trouvée confrontée à une situation pour le moins étrange. Trouvant que la cuisine manquait de lumière, elle avait voulu déplacer la jardinière qui, sur le rebord de la fenêtre côté rue, occultait les carreaux avec les petits sapins mis en culture pour le cimetière. Dehors, sur la pointe des pieds, en équilibre sur le rebord en ciment, elle s'apprêtait à se saisir de l'un des bacs lorsque soudainement, un non catégorique retentit. Syrine tourna la tête, elle découvrit Marguerite, balai dans une main, une pelle dans l'autre, qui s'agitait en tout sens. Quand Syrine, sans vraiment tenir compte de l'avis de la vioque avait continué d'agir, Marguerite s'était dressée d'un coup : « C'est Elodie qui la dit ! Il ne faut pas y toucher. » Syrine avait regardé cette vieille dame, des larmes dans les yeux. Sur le coup, elle n'avait pas compris. Mais sidérée, elle avait abandonné l'idée quand même. Elodie imposait une sorte de terreur qui agissait sur tout le monde. Mais au final, c'était Syrine qui subissait son emprise. Une emprise dont elle ne se rendait pas encore tout à fait compte.

Dix-neuvième Chaptitre

Un déplacement intermittent

Qu'elle était fière sur son cheval. Evidemment qu'il n'était pas sa propriété, mais il avait mangé dans ses mains, c'était un signe. Pour une enfant de 7 ans à peine, les choses avaient une tout autre signification. Puis le monsieur qui boitait l'avait bien dit : « On dirait qu'il te connaît depuis toujours. » Car ce cheval, une grosse bête de trait, avait un caractère de cochon, et pour un cheval, ce n'est pas banal. Jacques, c'était le boiteux, l'avait soulevée et à bout de bras, il l'avait installée sur le dos de Caramel. Il n'eut pas beaucoup de difficultés car

elle n'était pas épaisse la Colette. Et le convoi, avec sa curieuse petite cavalière avait traversé tout le village, sa mère assise en travers sur la barre qui supportait la ridelle arrière. Colette avait réussi. Cela n'aurait pu en être autrement, puisque son père l'avait dit. Comme il devait être fier d'elle au milieu des autres soldats. Dans la tête de la petite Colette, son père était devant, et tous les autres derrière, le suivaient les yeux fermés pour casser la gueule aux Allemands. Car son papa, c'était le meilleur soldat et comme il était le meilleur, il ne pouvait pas mourir. C'est que lui avait expliqué sa mère un soir qu'elle ne voulait pas manger, tout comme les autres soirs, et les autres midis. A bout d'arguments face à la détresse de sa fille, elle avait lâché l'argument fatal « Un papa ça ne peut pas mourir. Par contre il faut te nourrir sinon ton père ne va pas te reconnaître quand il va rentrer ! » Elle avait eu très peur. Et si son papa passait à côté d'elle sans la voir comme si elle était devenue transparente. La voisine le disait et si les adultes le disent alors c'est que c'est vrai. Depuis elle mangeait tout ce qu'elle trouvait, pour être grosse. Pour le moment ça ne lui réussissait pas vraiment, elle était maigre comme un clou. Tous les jours elle se regardait dans la petite glace de la cuisine. Celle qui servait surtout à son père pour se raser. Elle dépliait le pied rectangulaire, puis elle déposait la glace sur le sol carrelé de tommettes ocre. Elle se reculait un peu pour voir son reflet apparaître. Rien, elle ne trouvait pas le gros ventre comme celui de la petite voisine pour laquelle on avait fait venir la sage-femme. Colette aurait bien voulu questionner cette fille pour savoir comment on pouvait faire pour avoir le gros ventre.

En ce beau jour de printemps au village de Froissy, Colette avait réussi, elle était fière d'avoir eu raison. Quand la vieille dame arriva précédant le chariot tiré par ce cheval haut, puissant et qu'elle vit la petite fille et sa mère, leurs bagages aux pieds sur le bord du trottoir elle avait fait stopper l'attelage. « Emmenez-nous » avait dit sans conviction sa mère. D'une voix à peine audible. Et elle avait répété la même phrase en rajoutant « s'il vous plaît ». Colette était restée silencieuse, mais de ses grands yeux elle n'en perdait pas une miette de ce qui se disait. Elle savait que maintenant c'était une affaire d'adultes.

- « Il faut demander à madame Daumésil, les chevaux sont à elles. » expliqua la vieille dame au vélo tout en se tournant vers la patronne assise sur le siège à côté du conducteur.

- Les Allemands arrivent, on dit qu'ils tuent les enfants et violent les femmes, nous ne sommes que toutes les deux.

- C'est elle la petite qui vous a indiqué la boulangerie et le point d'eau ? questionna madame Daumésil en s'adressant à son ouvrière.

- Oui, c'est elle, la petite Colette ajouta en haussant le ton la vieille dame toujours tenant son vélo par le guidon, mais cette fois parlant en direction de l'enfant.

Madame Daumésil était très pieuse et faisait œuvre de charité. Au sein de la paroisse, elle n'aurait raté pour rien au monde l'occasion de faire une bonne action. Lorsqu'elle avait décidé de quitter leur village, elle avait tenu à faire le détour par le lieu-dit la Plaine du moulin. Là se trouvait un sourd muet dont personne ne voulait s'encombrer. Il était à moitié idiot mais elle ne serait pas partie sans lui. Il marchait à côté du convoi d'un bon pas. Il n'était pas très malin, mais ne rechignait pas à la tâche. Il se nommait Petit Pierre et n'avait pas d'autre nom. Il vivait de braconne et de ce qu'on voulait bien lui donner. Il dormait dans une cabane et passait le plus clair de son temps au village attendant qu'on lui propose un travail contre un repas avec les ouvriers de l'une des quatre fermes. Quand il vit qu'on acceptait la petite fille et sa mère, il poussa de petits cris, s'énerva, mais cela ne dura pas. Jacques savait comment y faire. Il suffisait qu'il menaçât de tancer Petit Pierre à l'aide de la baguette de coudrier, celle pour conduire les chevaux, et il se calmait immédiatement.

Une fois les bagages déposés à l'arrière, là où il restait suffisamment de place, juste à côté des bâches, au bout des matelas, tout ce petit monde se dirigea vers la place de l'église. Jeanne et sa fille Colette suivaient à pied, derrière. Après avoir acheté deux belles miches de pain, puis fait boire les chevaux qui crevaient de soif à cause de la chaleur Colette eut cette

drôle d'idée de les nourrir. Personne ne faisait attention à elle, occupée à ranger la nourriture et à faire de la place pour la longue journée qui allait commencer. Elle plongea sa main dans le seau d'avoine et entreprit d'en donner à chacun des chevaux. En la voyant se glisser sous le timon central auquel était attaché les quatre chevaux, Petite Pierre se mit à crier. Pensant qu'il faisait encore des siennes à cause de la présence des nouveaux, Jacques alla récupérer sa baguette de coudrier. Mais en voyant que Petit Pierre pointait quelque chose du doigt, Jacques comprit qu'il y avait un souci. En découvrant Colette entre les pattes des chevaux de trait qui commençaient à s'agiter, il s'avança très calmement vers l'attelage. Il ne voulait pas affoler les bêtes qui auraient piétiné la gamine sans même s'en rendre compte. Sa mère pétrifiée ne savait quelle attitude prendre, elle avait la main sur la bouche, elle était terrorisée, c'était tout ce qu'il lui restait : sa fille. Jacques d'un signe calma tout le monde. Marie qui avait abandonné sa bicyclette et madame Daumésil sur l'arrière ne voyaient rien et se demandaient ce qui faisait s'agiter ainsi les chevaux. Colette tranquillement, s'approcha du cheval placé en dernier sur la droite, juste tout contre le chariot, elle tendit la main en direction de l'animal. Il huma d'abord ce qu'elle tenait, puis mangea l'avoine dans la paume de la petite ce qui eut comme effet immédiat de calmer les trois autres bêtes attelées. Jacques la laissa finir de nourrir Caramel, très étonné que celui-ci ne s'énerve pas. C'était un véritable calvaire pour l'approcher avec le seau d'avoine. Il n'acceptait rien venant de l'homme. Il fallait s'éloigner, et surtout toucher le moins possible ce qui lui était destiné, que ce soit le foin ou bien l'avoine ou encore l'eau. Une fois que Colette fut sortie de sous l'attelage, il la prit dans ses bras. « Tu as du cran petite, à partir de maintenant ce cheval est le tien, tu t'en occuperas, mais tu vas me promettre une chose, ne plus jamais passer sous l'attelage, compris ? » Comme elle ne répondait rien, il répétra sa demande. « Si c'est mon cheval, je veux monter dessus. » Jacques, sidéré par un pareil aplomb, accepta. Il tint sa promesse et tout ce petit monde s'en retourna pour rejoindre la route de Beauvais.

Le soleil était chaud. Il tapait durement le sol de ses rayons. Le milieu d'après-midi n'en finissait pas. Ils n'étaient plus très loin de la grande ville. Ils avaient prévu de trouver un abri avant de traverser Beauvais. Une grange ferait l'affaire. Madame Daumésil en était à pointer du doigt une ferme au bout d'un chemin en cul-de-sac quand ils entendirent de l'agitation sur l'arrière. En découvrant que les autres équipages avaient stoppé, ils firent de même.

- « Je vais voir ce qui se passe, dit Marie en faisant demi-tour avec son vélo à la main.

Tout le monde resta silencieux jusqu'à son retour un quart d'heure plus tard. Lorsqu'elle fut revenue, elle expliqua qu'un groupe de soldats français allait les rejoindre et les dépasser. A peine venait-elle de finir ses explications qu'en effet, ils arrivèrent. Tout dépenaillés, mais en tenue et avec leurs armes, ils repartaient.

Un homme du chariot suivant les interpella : « Vous venez d'où ? »

- « De l'enfer, répondit un des soldats.

- Un autre ajouta : « On fout le camp, de toute façon le commandement nous a laissé tomber ! »

On laissa filer cette armée en déroute qui fuyait devant l'avancée fulgurante des troupes allemandes. Des groupes, disséminés tout le long du convoi de réfugiés discutaient de ce à quoi ils venaient d'assister. Puis, chacun regagna sa place auprès de son chariot. Et tous reprisent leur marche lente en direction de Beauvais. Une partie voulait passer la ville avant la nuit, d'autres préféraient s'arrêter dans quelques kilomètres. Quelques-uns avaient dans l'idée de passer par Gournay en Brie afin de gagner Rouen. Aucun ne vit arriver les Messerschmitt qui volaient à une bonne hauteur. Le bruit des bombes qui sifflaient, sema la terreur dans le convoi. Pendant que les premiers obus ouvraient de gigantesques tranchées dans le sol, la plupart fuyaient à travers champs pour échapper à la mort. Quelques-uns firent l'erreur de vouloir emporter les matelas pour se mettre à l'abri dessous en cas de mitraillage. Ils furent déchiquetés ou bien enterrés vivants. Pendant ce temps, Jacques et la mère de Colette

essayaient vainement de convaincre la fillette d'abandonner Caramel. Il était impossible de sortir les chariots de la route pour les conduire à travers champs. Le temps manquait, et le passage des fossés rendait la chose impossible. Il fallut que Jacques aidé de Jeanne attrape l'enfant qui hurlait. Elle ne voulait pas laisser son cheval, il allait mourir. Par une jambe, par le bras puis par la taille, ils finirent par la jeter bas du cheval. Enfin ils prenaient la fuite. Marie qui venait à leur rencontre n'eut pas le temps de comprendre ce qui arrivait. Une montagne de terre se souleva du sol pour retomber en pluie. La vieille dame disparut entièrement. A cause de l'impact de la bombe, tous étaient tombés par terre et n'osaient bouger. Quand le calme fut revenu et les avions plus que de minuscules points dans le ciel, Madame Daumésil fut la première à appeler Marie, tout en se dirigeant vers le monticule de terre. Colette de son côté avait échappé à l'emprise de sa mère et filait en direction des chevaux. Ils étaient vivants. Caramel était vivant. Elle attrapa le harnais, et tenta de calmer la pauvre bête apeurée. Le chariot avait versé à moitié dans le fossé empêchant tout mouvement de l'attelage. Heureusement pour la petite, elle aurait été écrasée dans l'affolement. Mais elle était persuadée que son cheval ne pouvait pas lui faire de mal.

Pendant ce temps on s'affairait autour de la terre tombée du ciel. Marie était abasourdie mais vivante. On l'avait sortie de terre comme on aurait déterré un cadavre. Dans son visage noir comme de la suie, deux grands yeux blancs brillaient de joie. On l'aurait crue tout droit sortie d'une mine.

Vingtième Chapitre

« Juste un problème de communication » Voilà à quoi pourrait se résumer la vie de Jules. Pour lui, les uns espèrent ce que les autres passent leur temps à rendre impossible. D'un côté, il y a ceux qui en ont assez de supporter ce qu'ils considèrent comme des enquiquineurs et de l'autre ceux qui veulent à tout prix comprendre pourquoi on les ignore. Le seul problème, c'est qu'aucun des deux groupes n'est au courant de ce que pense l'autre. Il pourrait le lui demander, mais ce serait croire que l'homme est logique. Tout comme Jules, qui lui l'était exagérément. Il était donc arrivé à la conclusion que la vie se résumait à essayer de ne pas se parler pour trouver comment ne pas dire les choses.

Le commissaire Michelet avait l'intuition pour sentir ces choses-là. Ainsi, il avait une capacité à détricoter ce qui empêchait la résolution des enquêtes, il mettait les protagonistes l'un en face de l'autre, et il attendait. Attendre était sa force. Inéluctablement, les deux personnes finissaient par se parler et la solution du problème émergeait d'elle-même. Tout simplement parce que les non-dits ne l'étaient plus ! Seulement, il y avait un hic, ce qui fonctionnait très bien à l'intérieur du commissariat, ne fonctionnait plus dès que le commissaire quittait le rôle dévolu par son métier.

Il avait rendez-vous à onze heures trente devant l'école Anatole France. Il devait se présenter au directeur pour pouvoir récupérer le petit Johan. À dix heures, il avait repris l'habitude de manger un morceau dans son cagibi en compagnie de sa nouvelle maquette de Messerschmitt. Cela avait d'abord inquiété Marguerite - pas les maquettes, même si elle trouvait ça un peu gamin - mais de le voir renouer avec les rituels de son ancien métier. C'était de mauvais augures. Mais en découvrant qu'il s'était attelé à un hobby, même s'il s'agissait des maquettes d'avion, elle fut quand même rassurée.

Un petit morceau de plastique entre le pouce et l'index, le tube de colle dans la main droite, le plan de montage sous le poing, le nez dans les explications, il tentait de comprendre où positionner le 'volet d'extraction'. Mais il n'avait pas la tête à ce qu'il faisait trop impatient qu'il était de mettre son plan à exécution. Le tube se vidait sur ses doigts, lorsqu'il s'en rendit compte, il leva le bras d'un coup pour redresser le tube. Dans le même mouvement, suivit la notice de montage, l'avion en cours d'assemblage bascula. Jules tenta de rattraper le tout, ce

qui propulsa l'avion pour un décollage immédiat. Il atterrit contre le mur pour finir sa course en morceaux sur le sol. Le commissaire dépité eut un regard désespéré en voyant les deux autres maquettes sur l'étagère. Les décalcomanies de travers, le tout noyé dans la colle, avait un aspect pour le moins nuancé en regard de l'image présentée sur la boîte. Il se leva, puis s'avança vers la porte, un grand crac se fit entendre, le commissaire jeta un œil à la malheureuse maquette. Indifférent, il poursuivit son chemin tout en regardant sa montre. Dix heures moins le quart. Le temps semblait s'être arrêté. Le commissaire tournait en rond, il était trop excité pour se concentrer sur quoi que ce soit. Pourtant depuis quelque temps, il était même de meilleure humeur.

- « Tu veux que je mette la table ? »

C'était encore récent et cela faisait toujours le même effet à Yvonne.

L'évènement avait eu lieu quelques temps auparavant. Sa première demande, pas de mariage, mais de participation aux activités ménagères. De sa cuisine Yvonne avait cru mal comprendre. « Tu as dit quelque chose ? » Évidemment qu'il avait dit quelque chose. Mais elle voulait juste réentendre. Pour le plaisir. « Je m'occupe des œufs, regarde ton émission tranquille. » Là, elle avait été à deux doigts de prendre rendez-vous avec le docteur Konrad. En se débrouillant bien, elle aurait pu trouver un prétexte pour qu'il l'accompagne. Il ne savait rien cuisiner d'autre, mais cette initiative avait eu de quoi la sidérer. Elle avait été incapable de se concentrer suffisamment sur son émission. Suivre cette histoire de mères hyper protectrice, s'était avéré impossible. Pourtant, ça promettait d'être palpitant : à quarante ans, il vit encore avec maman et sa future conquête craque. C'est d'ailleurs à se demander qui est le plus atteint. Un type de trente balais qui vit avec maman ou bien une idiote dépourvue de neurones qui s'intéresse à un gus qui n'a pas terminé son Œdipe. Freud aurait de l'avenir si la télé réalité ne lui piquait pas ses patients pour les achever.

Une fois la table mise, le commissaire avait commencé à tourner en rond dans le couloir. Les mains dans les poches. On l'aurait cru en planque. Le long couloir avait pris l'aspect du boulevard du crime. Il ne manquait que le suspect. Vers dix heures quarante, Yvonne, encore une fois n'arrivait plus à fixer son attention. 'Mères homosexuelles qui élèvent un enfant', ça s'annonçait bien. Mieux que 'femme obèse cherche à perdre du poids'. Elle finit par intervenir.

- « Tu ne t'occupes plus de ta maquette de bateau ?

- D'avion !

- Va promener le chien si tu ne sais pas quoi faire. »

Yvonne essayait de suivre à nouveau son émission. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, Jules reprit son manège. Yvonne exaspérée, cette fois se leva de son fauteuil pour parler à son mari.

- « Tu ne veux pas arrêter un peu, c'est énervant de te voir passer et repasser !

- Je vais sortir la poubelle.

- Tu l'as sortie hier soir. Mais si tu tiens à la promener un peu pour lui faire prendre l'air, emmène aussi Bertrand ça lui fera plaisir d'avoir de la compagnie pour sa promenade. Pour une fois, il y aura quelqu'un qui s'intéressera un peu à lui. »

De toute façon Jules n'écoutait plus. Il ne pensait même plus à la poubelle. Il essayait de se représenter à quoi ressemblait un CMPP.

Il aurait bien demandé à sa femme, mais il ne voulait pas la mettre au courant, car elle aurait voulu venir aussi. Et la décourager sans lui mettre la puce à l'oreille eut été chose impossible. Déjà là, il n'était pas tout à fait sûr qu'elle ne se doute pas de quelque chose. Ce dont il ne se doutait, c'était qu'elle savait très bien ce qu'il mijotait, mais elle était bien trop contente qu'il se soit trouvé une occupation.

Le père de Johan était venu la trouver discrètement pour lui demander si c'était vraiment une bonne idée que son mari accompagne Johan au CMPP. « Ne vous inquiétez pas, ça leur fera du bien à tous les deux. »

À dix heures cinquante, il quittait la maison.

- « Je vais faire un tour en ville j'ai un truc à faire je reviendrai vers treize heures, ne m'attends pas pour manger.

- Tu devrais emmener Bertrand, ça lui ferait le plus grand bien.

- Il m'emmerde ce con de clebs ! Il va encore vouloir sentir le cul des autres clébards.

- Pourtant tu devrais.

- Non ! »

Elle avait fait tout son possible pour lui souffler une idée tout en ménageant sa susceptibilité. Mais ça n'avait pas pris son stratagème : faire comme si l'idée venait de lui. C'était pourtant simple, Johan était obnubilé par les chiens. Il suffisait de faire avancer le 'Ouaoua' dans la bonne direction, et Johan suivait. Si son mari n'avait pas été une tête de mule, elle lui aurait expliqué. Elle renonça. Après tout qu'il se dépatouille ça lui fera un peu d'activité avait-elle fini par penser.

À onze heures, il était devant l'école à pratiquer la même activité que dans le couloir : marcher de long en large. Mais cette fois sous le regard étonné des mamans qui arrivaient pour récupérer leurs petits chéris.

À l'ouverture de la grille, le directeur, la dame chargée de s'occuper de Johan et Johan lui-même étaient là.

- « Ça va aller monsieur Michelet ? avait demandé le directeur plutôt inquiet à l'idée de confier Johan à un vieux retraité, même de la police.

- Oui oui, vous inquiétez pas avec Johan on s'entend bien. Hein Johan ? »

Le directeur semblait chercher quelque chose, ce qui intrigua le commissaire.

- Vous avez perdu un truc ?

- Non, pas le moins du monde. Vous n'avez pas amené votre chien ?»

Le commissaire dévisagea le directeur, se demandant de quoi il se mêlait celui-là.

- Non, se contenta-t-il de répondre.

- Ah, bon courage monsieur Michelet.

- Bonjour mon petit, comment ça va ? Jules avait pris une voix de fausset qui intrigua autant le directeur que la jeune fille qui accompagnait Johan.

Johan, le nez en l'air faisait passer ses doigts devant ses yeux complètement absents. Il ne répondit rien. Il ne répondit rien, car pour répondre, il aurait fallu que pour lui le commissaire Michelet soit autre chose qu'un élément du décor au même titre que les arbres ou les caniveaux. Quoique ces derniers aient plus de chances d'être pris en compte comme personnages potentiels.

Le début de la promenade se passa à peu près bien si l'on excepte la tentative de mordre un autre enfant pour voir le goût qu'il avait et du même coup sa mère pour comparer. Les choses commencèrent à se compliquer quand Johan décida que le CMPP n'avait qu'à se délocaliser ailleurs en fonction de la route qu'il avait décidé de suivre. Lorsque le commissaire essaya de le remettre dans le droit chemin Johan se mit à hurler. Les cris continus qu'il poussait étaient un compromis entre la sirène du premier mercredi du mois en souvenir des barbares et les chanteurs yéyé. Le temps que Jules explique à la brave dame que c'était normal et qu'elle ferait mieux de s'occuper « de ses fesses » Johan avait disparu. Le commissaire le retrouva assez rapidement un peu plus loin en train de jouer avec l'eau qui coulait dans le caniveau sous le regard amusé du balayeur. Un peu moins amusé quand l'homme de la ville s'aperçut que le petit garçon s'apprêtait à laper l'eau sale qui se déversait dans la grille d'égout.

Lorsque le commissaire attrapa Johan pour le transporter et avoir une chance d'arriver quelque part, le cantonnier intervint judicieusement pour questionner Jules sur ses valeurs éducatives.

- « Vous croyez que c'est bien de laisser un enfant boire de l'eau sale. Non mais c'est incroyable les parents. De mon temps...

- De votre temps si on vous avait appris à fermer votre clapet au lieu de déblatérer des idioties à longueur de journée vous ne seriez pas ici à faire ce boulot de crétin ! »

L'ouvrier allait ajouter quelques explications pour préciser sa pensée en matière de clapet, mais il abandonna l'idée assez vite, car Johan avait repris son imitation de la sirène. Cela avait pour effet de brouiller quelque peu le message.

Dans les bras du commissaire, Johann, fatigué de hurler sous le regard inquiet des passants indignés avait fini par s'endormir.

Lorsque Jules se présenta avec une demi-heure de retard à la séance de Johan - séance qui durait trente minutes - la secrétaire charmante, très gentiment lui expliqua qu'il pouvait revenir la semaine prochaine. La thérapeute et la cothérapeute eurent un regard attendri en découvrant le charmant bambin paisiblement assoupi dans les bras du commissaire.

- « C'est incroyable les progrès qu'il a faits.

- Qui aurait cru, il y a seulement un mois qu'une telle preuve de confiance en l'autre fut possible. » ajouta la cothérapeute tout en faisant un nouveau carton pour la semaine suivante. Elle souligna de deux traits l'heure du rendez-vous ce qui eut le don d'exaspérer Jules, mais qui resta courtois de peur de mettre en péril son projet d'obtenir de précieuses informations sur les raisons qui avaient conduit Elodie chez les fadas.

Vingt et unième chapitre

Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt. Déjà à l'église, le futur commissaire n'écoutait pas. Le curé avait hérité en ce temps de l'enfant de chœur le plus incongru qui puisse se faire sur terre. Il blasphéma, faisait des blagues idiotes pendant la messe, se foutait de la tête du Christ et avait même trouvé le moyen de faire des dessins irrévérencieux. Puis cette période de turbulence adolescente avait laissé la place à une sorte de repli sur soi. Les uns le pensait touché par la grâce, les autres le considéraient comme un malotru. Déjà à cette époque, on aurait pu croire que le futur commissaire n'avait pas toute sa tête et qu'il était long à la détente. En réalité, ce que peu de gens savaient, c'était que Jules écoutait en fonction des questions qu'il se posait. Tout le reste n'était que bruit au même titre que le ronron des voitures qui passaient sur la N1. Le commissaire Michelet avait l'intention de quitter la maison en compagnie de Molosse. Une idée comme ça, qu'il avait eue. Un Eurêka façon Archimède et sa baignoire, l'illumination géniale du génie de la cogitation policière.

- « Tu sors Minou ? »

Oui, Minou sortait, il avait rendez-vous avec le neuneu. Et il fallait qu'il trouve une stratégie plus efficace que de courir après Johan pour le persuader que la route qu'il suivait n'était pas celle qui menait au CMPP. Jules voulait éviter à tout prix l'humiliation du carton de rendez-vous avec l'horaire souligné en rouge d'un double trait, le tout accompagné du petit sourire condescendant de la thérapeute. Le genre de sourire qui veut dire « Vous êtes vraiment con au point de ne pas savoir lire l'heure. »

Il avait donc décidé de mettre toutes les chances de son côté. Heureusement, Yvonne plus compatissante que son mari quant à la misère du monde lui avait soufflé – discrètement, mais à plusieurs reprises – « Tu te souviens quand Johan venait le mercredi, qu'est-ce qu'il s'entendait bien avec notre chien. Il le suivait partout ! » Comme il n'écoutait pas ce qu'elle tentait de dire, elle l'avait répété plus fort en commençant par « Je te disais que... » prononcé

en appuyant chaque mot, pour finir en martelant l'idée principale en détachant bien les syllabes pour attirer l'attention de son mari sur l'essentiel : « Johan, il le suivait partout le chien. » À la deuxième reprise, il avait baissé son journal pour produire un « Ah ... » qui signifiait : « Il y a un être humain qui partage ma maison et qui s'adresse à moi. »

C'est le lendemain qu'il avait réalisé. Eurêka tardif, mais Eurêka quand même. Pour certaines questions techniques, le neurone de l'homme a besoin de macérer avant d'intégrer l'information essentielle. « Dis donc Yvonne, hier tu disais que... » C'était gagné, le tour était joué.

En arrivant devant l'école le mardi suivant pour une deuxième tentative, le commissaire était donc accompagné de Molosse.

- « Tiens ! Vous avez un chien » s'étonna le directeur comme si l'idée d'associer le commissaire avec un animal de compagnie était totalement incongrue. « Remarquez, c'est une bonne idée, car Johan aime les bêtes » ajouta le directeur, histoire de se persuader qu'il y avait une chance que cela fonctionne mieux que la fois précédente. Et en effet, ce fut nettement mieux. Johan s'était agrippé aux poils du chien en égrenant les « Ouaoua » en une ronde de sons qui s'enchaînaient les uns aux autres. Bertrand dit Molosse pour les amis de la police était lui beaucoup moins heureux de ces retrouvailles. Il aurait bien aboyé puis bouffé la petite chose exaspérante, mais il sentit que son maître attendait de lui un peu d'abnégation et meilleure compréhension de la loi du canidé moyen : les amis de mon maître sont mes amis, tu ne mordras point. Il refréna ses ardeurs et précéda le commissaire la queue basse et les oreilles au niveau du sol, suivi du hurleur.

Ils arrivèrent sans difficultés au CMPP, sous le regard amusé des passants heureux d'avoir un peu d'animation dans le quartier pour pas un rond. Record battu, ils avaient même cinq bonnes minutes d'avance. L'expérience s'avérait donc assez concluante si l'on excepte les « ouaouas » hurlés tout le long du chemin, agrémentés du « Il est gentil votre garçon » qui voulait dire « Il braille comme ça tout le temps votre gogol ? »

Ils entrèrent dans le CMPP et se dirigèrent vers le bureau de la secrétaire qui félicita le chien tout en le papouillant. Son sens aigu de l'observation lui donnait une perception très fine des clients auxquels elle avait à faire.

- « Comment va notre ami Johan, il est à l'heure aujourd'hui. » dit-elle en s'accroupissant à hauteur de l'enfant.

Le commissaire avait horreur de cette façon de parler à quelqu'un pour faire des reproches adressés à quelqu'un d'autre. Il s'apprétait à rembarrer la secrétaire, mais se ravisa. Cela pouvait contrecarrer ses plans. Elle se releva pour lui expliquer qu'il fallait attacher le chien dehors. Il obtempéra, trop content de se débarrasser à la fois de son con de chien, de l'autre abruti de même et de la secrétaire qui lui tapait sur le système. Il y eut un malheureux imprévu. Le chien et Johan se trouvèrent attachés dehors. La secrétaire qui avait suivi le trio hétéroclite des yeux, les vit revenir tous les trois.

- « Monsieur, je suis désolée, mais les animaux sont interdits dans l'enceinte de l'établissement.

- C'est bien possible, seulement tant que...

- Johan, souffla gentiment la secrétaire.

- Johan - c'est ce que je voulais dire - sera avec moi, je garde le chien, je n'ai pas envie de passer mon temps à courir après cet emmer..., cet enfant ! Tant qu'il est accroché au « ouaoua », au chien je veux dire, il se tient tranquille, affirma le commissaire de manière péremptoire.

La secrétaire, discrètement, lui montrait quelque chose. Jules finit par regarder en direction de son clébard lequel le regarda à son tour amoureusement tout en remuant la queue. Il était assis sur son cul, la banane jusqu'aux oreilles trop content d'être enfin débarrassé de la chose. Le commissaire affolé cherchait des yeux le fugitif.

- « Ne vous affolez pas, il est avec les blocs. »

Le commissaire dévisagea la secrétaire essayant de traduire l'information en images cohérentes : grands bâtiments du Clos servant de lieux d'hébergement pour la racaille + Johan = sécurité. L'équation possédait une inconnue, mais n'avait pas de solution. Il fallut le secours de la secrétaire. Elle attrapa le commissaire par le bras pour l'accompagner de l'autre côté de la salle d'attente, dans le petit renfoncement, là, il découvrit Johan occupé à aligner des sortes de petits cubes à emboîter. Il semblait totalement absorbé par son activité. Il prenait un temps infini à les ajuster afin qu'ils soient non seulement parfaitement alignés mais aussi parfaitement écartés à intervalles réguliers.

- « Je vais accrocher Molosse dehors et je reviens. »

La secrétaire regarda en direction du chien d'un air dubitatif. Elle avait beaucoup de mal à l'imaginer en fauve le croc acéré débordant de la babine baveuse terrorisant sa proie. Elle le voyait plutôt comme un chien-chien à sa mémère.

Lorsque Jules revint, traînant les pieds, doutant de l'intérêt de sa démarche, il tenta vainement d'ouvrir la porte extérieure. Il s'acharna, la secoua en tout sens, une dame avec sa poussette, se glissa à son côté, tendit le bras, et appuya sur le petit bouton métallique. Une petite musique tinta, le loquet se libéra, il poussa à nouveau sur la porte.

- Faut pas, autre côté... Elle poursuivit en pakistanaïs, un truc qui voulait dire « mais il est complètement idiot ce type ». Entre-temps, la temporisation avait agi pour refermer la porte. Le commissaire de plus en plus énervé se mit à marteler la porte, pendant que la brave dame continuait de lui expliquer en pakistanaïs qu'il n'était pas bien malin, qu'il suffisait de tirer la porte au lieu d'y ficher des coups de poing. La secrétaire, voyant qu'elle avait à faire à un débutant en ouverture de porte automatique, vint au secours de la porte. Elle lui ouvrit. Le commissaire bouscula légèrement la maman avec son landau pour passer. Les femmes lui lancèrent un regard chargé de reproche, suivit d'un « cad ! », qu'en ourdou courant on pourrait traduire par « goujat ! ». Il tomba nez à nez avec les deux thérapeutes qui venaient chercher Johan pour sa séance. Elles aussi devaient penser la même chose, mais en français.

- « Bonjour monsieur... »

- Michelet, Jules Michelet, c'est moi qui accompagne Johan puisque son papa ne peut pas le faire le temps de régler certains détails.

- Oui, oui, nous sommes au courant... Alors on est à l'heure aujourd'hui, dit l'une des thérapeutes en direction de l'enfant. Décidément, pensa le commissaire, c'est une manie dans le milieu du farfouillage de citron, on s'adresse à vous par gugus interposés.

Cependant, il se radoucit, réalisant que finalement, une opportunité de mettre son plan à exécution et surtout d'observer les lieux prenait forme. Il était impatient. Il attendit que les deux zazous de la psychanalyse foutent le camp avec l'attardé du bocal. Ce ne fut malheureusement pas aussi soudain que l'idée qu'il s'en faisait. Il fallut de longues minutes de négociation pour que l'aligneur en série cesse d'aligner et accepte de suivre les deux jeunes femmes. Le commissaire leur aurait bien expliqué sa méthode plus radicale pour transporter Johan en l'arrachant du sol en le prenant sous le bras, mais il sentit que cela était inutile. Ici, on parlait avec les fous pour tenter de les convaincre qu'ils ne l'étaient pas tant que ça. Le seul souci, c'était que cela prenait du temps.

Quand enfin la joyeuse troupe de gais lurons eut quitté la salle d'attente avec un « On dit, à tout à l'heure monsieur Michelet. » qu'il était évident que Johan ne prendrait pas en compte, Jules s'installa tout près du bureau de la secrétaire. Il attendit un peu puis trouva un prétexte quelconque pour entrer.

- « Ça finit à quelle heure les séances ?

- À midi trente.

- Très bien... Il attendit quelques secondes que la secrétaire eut fini de rentrer les données sur son ordinateur pour continuer. Ça ne doit pas être drôle tous les jours avec des asticots pareils ?

- On a l'habitude vous savez.

- Ce sont les dossiers de vos clients qui sont là ?

- Oui, répondit-elle tout en s'occupant d'autre chose, elle farfouillait dans un casier à la recherche d'une pochette rouge en plastique transparent, lorsqu'elle fut interrompue dans ses recherches par la sonnerie du téléphone. Excusez-moi, dit la secrétaire en s'emparant du combiné pour répondre. Ah, il sera absent... Une sortie scolaire... Je vais la prévenir. Pardon, mais je dois m'absenter une minute. »

Le commissaire sortit du bureau le temps que la secrétaire disparaisse puis il re-rentra aussi sec. Il farfouilla dans l'armoire, fit défiler les dossiers. Ils étaient classés par numéros. Ça n'allait pas être simple. Michelet se voyait déjà sortir tous les dossiers un à un afin de trouver Dumez, le nom de famille d'Elodie. La seule chose qui l'inquiétait, c'était de devoir se coltiner l'obsédé des alignements sur une durée aléatoire. Une durée qui allait être fonction de sa chance dans l'exploration de l'armoire à dossiers. À cet instant précis, un médecin entra dans le bureau.

- « Vous avez besoin d'un renseignement ?

- Non non, dit le commissaire sans se démonter, je voudrais juste un stylo... Merci. »

Jules allait quitter le bureau quand il remarqua que le médecin faisait défiler des fiches rangées dans une petite boîte métallique avant de prendre le dossier qu'il était venu chercher. Il reconnut là les mêmes méthodes d'archivage que la police. Il remercia les dieux, ils allaient lui faire gagner un temps précieux. Parce que les visites au CMPP à raison d'une fois par semaine, la Marguerite allait ressembler au Toumaï du genre hominidé qu'on venait de déterrer du côté de Djourab.

Assez vite, il n'y eut plus personne dans la salle d'attente, à part un vieux bonhomme emmitouflé dans sa parka. Le pauvre homme finissait sa nuit en attendant le retour de sa petite fille. Entre vingt-trois heures et trois heures du matin, il avait rempli des frigos avec des quartiers de viande. C'était l'heure de la synthèse et tout le personnel, à l'exception du thérapeute qui travaillait avec la petite fille du dormeur, se réunissait dans l'espace commun de l'autre côté du palier menant au demi-étage derrière la balustrade. Le bureau étant resté ouvert, discrètement Jules s'installa devant la boîte à fiches. Elodie Dumez, elle était là. Numéro D12778 avec un A entouré en rouge. Il se précipita vers l'armoire, mais avec une légère appréhension, quelque chose ne collait pas et son flair de flic le trompait rarement. 12772, 12775, 12780, « et merde ! » laissa échappé le commissaire. « Moi aussi j'ai mis du temps à comprendre. » Le commissaire fit un bon et son cœur aussi, prit en flag par une gamine d'une vingtaine d'années. Il allait se rendre lorsqu'elle ajouta : « Je suis la nouvelle stagiaire de psycho Master 1. Avant, c'était rangé comme dans le dictionnaire, c'était bien plus simple, mais la réglementation est passée par là. Des fois qu'il y ait un terroriste qui ait dans l'idée de zigouiller les patients des CMPP dans l'ordre alphabétique ! »

- Enchanté, bredouilla-t-il.

Il s'éclipsa dans la salle d'attente sans demander son reste, les émotions ça suffisait pour aujourd'hui. Il ne lui restait plus qu'à trouver les archives. Il remit cela à la semaine prochaine. La première qualité d'un flic performant, c'était la patience. Lorsqu'on ramena Johan Jules regarda sa montre, déjà midi trente ! Il fila en direction des thérapeutes afin de mettre le maximum de distance entre lui et le bureau de la secrétaire où se trouvait encore la future psy quelque chose.

- « Il a fait une très bonne séance, il progresse beaucoup. Je ne sais si c'est vous qui y êtes pour quelque chose, mais il a prononcé le mot *police*. C'est son premier mot ! »

Le commissaire regarda les deux femmes, c'était bien la première fois qu'on lui faisait un compliment sur ses qualités de pédagogue avec les enfants. Il devint rouge comme une pivoine, il n'aimait pas trop les compliments, surtout quand ils venaient de deux jolies donzelles. Il baragouina une sorte de au revoir mêlé d'un « il fallait pas vous donner cette peine » qui dans le contexte ne voulait absolument rien dire. Les deux thérapeutes observèrent ce drôle d'assortiment, un vieux bonhomme bougon et un gamin qui n'avait, comme seul mode d'échange, que le hurlement strident. Johan se laissa même habiller, répétant très fort « police, police », ce qu'il continua de faire une fois dehors, accroché au chien sous le regard des passants intrigués et qui pouvaient ainsi être informés sur une distance assez conséquente de la fonction du bonhomme au chien, lequel tentait vainement de faire taire le hurleur en série.

Le chien Molosse, son arracheur de poils patenté et le commissaire accroché à la laisse, arrivèrent devant l'école. Le directeur et la même dame chargée de récupérer Johan attendaient à la grille.

- On dirait qu'il vous aime bien le petit, hein Johan que tu l'aimes bien monsieur Michelet ?

- Pôôôôlice, pôôôôlice ! répondit Johan très fort dans le creux de l'oreille du directeur qui se dépêcha de refiler la sirène ambulante à la maîtresse des enfants et adolescents présentant des troubles importants à dominante psychologique. Pour le coup ça dominait nettement les troubles, y compris dans l'oreille bienveillante du chef d'établissement.

- À la semaine prochaine, hurla Jules pour couvrir Johan et la surdité temporaire du directeur.

Pour la première fois de sa carrière, le commissaire eut un regard compatissant pour le personnel éducatif. Il voyait comment un trouble spécifique des apprentissages pouvait déteindre sur les pauvres gens qui officiaient dans les écoles. Le syndrome du cri. Il se tourna vers une maman qui avait son gamin endormi dans une poussette.

- Il est sourd votre petit gars, ça doit pas être drôle tous les jours ?

La maman interloquée, observa le bonhomme qui s'éloignait en compagnie de son chien, hésitante : était-il complètement toqué ou bien se fichait-il de sa poire ?

La porte du bureau était fermée et ça, c'était un signe que le commissaire Michelet, l'ancien commissaire Jules Michelet avait repris du service. Yvonne, plantée devant ce qu'elle appelait "son cagibi", se demandait quelle mouche pouvait bien l'avoir piqué. En fait de cagibi, c'était plutôt un bureau assez spacieux, mais qui avait l'inconvénient de n'avoir qu'une petite fenêtre qui donnait sur l'angle du mur côté jardin. Comme un laurier y poussait et qu'il avait assez vite atteint la taille d'un arbre la lumière passait difficilement. Depuis des années, Yvonne demandait à Jules de tailler l'arbuste, immanquablement, il répondait qu'il allait s'en occuper et immanquablement, il ne le faisait pas. Alors elle continuait à appeler le bureau "son cagibi".

Yvonne repassa les dernières semaines dans sa tête pour essayer de comprendre ce qui se tramait dans celle de son mari. Surtout depuis qu'elle avait retrouvé les maquettes dans la poubelle. Le Messerschmitt en vrac et les autres par-dessus. Elle avait dû admettre, à contrecœur que son mari n'était pas très doué en matière d'aéromodélisme ! Et son idée d'accompagner Johan au CMPP ! Un môme qu'il ne pouvait pas supporter plus de cinq minutes quand il venait passer l'après-midi du mercredi ! Elle savait bien qu'il y avait quelque chose de louche, mais quoi ? Que pouvait-il bien aller fouiner au CMPP ? Car là-dessus, elle n'avait aucun doute. Il cherchait des informations sur quelqu'un. Elle se décida à retourner dans la cuisine pour préparer une soupe de légumes. En passant devant la commode, elle déposa le dernier *Elle*, sur le côté de la soupière en faïence. C'était la place des revues que lui passait sa voisine Jeannine Maurois. Yvonne s'arrêta au milieu du couloir, resta un moment sans bouger et d'un coup, elle revint sur ses pas. Aux pieds de la commode s'empilaient les

quotidiens que son mari lisait le matin, et sur le meuble, se trouvait le fameux *Elle* qui faisait ronchonner son mari. « Fous-moi ce torchon aux ordures, nom d'une pipe ! » Yvonne lui répondait toujours la même phrase au mot près : « C'est pour Marguerite. » Après quoi, Jules s'éloignait en maugréant et en levant les yeux au ciel. Et au moment de s'enfermer dans son bureau, on pouvait entendre cette fois de manière nettement plus audible « Les bonnes femmes ! » Yvonne ajoutait, mais dans sa tête « Tu sais ce qu'elles te disent les bonnes femmes ! » Tout en disparaissant dans sa cuisine. Mais pas cette fois. Elle ne s'était pas trompée, il y en avait bien sept. Tous ceux que Marguerite n'était pas venue chercher. Sept semaines qu'elle ne l'avait pas vue. Ce fut à cet instant qu'elle se rappela que son mari lui avait cassé les pieds avec sa disparition. Ça lui était sorti de la tête cette histoire. Ce n'était pas la première fois que la veuve de Léon partait sans prévenir et l'inquiétude de son mari lui paraissait toujours aussi infondée. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était pourquoi cette fois, plus particulièrement, ça avait intrigué son mari. L'année dernière juste après la mort de son Léon, Marguerite avait clos tous ses volets et tout le voisinage avait craint un suicide. Le seul que ça avait laissé indifférent ça avait été son crétin de Jules. Son journal n'était pas livré un matin et c'était la fin du monde, mais que sa voisine, au demeurant femme de son ami Léon, ait pu se suicider, il n'en avait rien à fiche.

Elle fut interrompue dans ses élucubrations cérébrales par l'arrivée soudaine de Jules, qu'elle n'avait pas vu quitter son bureau.

- « Qu'est-ce que tu fous avec ton tablier et ton couteau à légumes dans l'entrée à regarder la commode ? »

Il ne prit pas la peine d'écouter sa réponse, il entra dans la cuisine pour se servir un café qui finissait de cramer dans la cafetière électrique, à côté du frigo. Ça empestait dans toute la maison, mais toucher à son maudit café était un sacrilège. Il repassa avec son mug rempli à ras bord.

- « Surveille-la bien cette maudite commode, si jamais elle tente de s'envier, tu m'appelles, je lui passe les menottes ! »

Elle le regarda sans rien dire s'enfermer à nouveau dans son cagibi, puis elle fila dans la cuisine allumer la radio. Il était onze heures et c'était l'heure de son émission préférée sur RTL. Tous les légumes étalés sur la table, elle sortit l'essoreuse à salade de sous l'évier puis elle laissa tout en plan, mis son manteau et fila dehors. Son idée principale se résumait à trouver n'importe quel prétexte pour questionner les voisins. Ça tombait bien, Lucien s'escrimait contre un rosier récalcitrant dans son jardin.

- « Saloperie de merde, tu vas venir espèce de pourriture... Ah bonjour madame Yvonne, euh excusez-moi, j'arrive pas le sortir de terre.

- Ne vous inquiétez pas, j'ai rien entendu, lui répondit-elle tout en s'étonnant d'un tel vocabulaire ordurier sorti de la bouche d'un homme poli et courtois. Dites donc, vous avez des nouvelles de Marguerite ? continua-t-elle.

- Non.

- Je me demandais si elle était partie quelque part... Rejoindre son fils dans le Berry par exemple ?

- Je ne crois pas. Attendez, je vais demander à Jeannine.

- Ne la dérangez pas, ce n'est pas la peine... » précisa Yvonne pour la forme, car elle avait bien la ferme intention de déranger sa voisine. Son seul souci était d'échapper à l'apéritif et par-dessus tout, aux vieux *Tucs* salés tout mous, car depuis trop longtemps enfermé dans la boîte en fer. De son côté, rouge comme une pivoine, soufflant comme un bœuf et transpirant sang et eau, Lucien était bien trop content de trouver un prétexte pour abandonner la tâche confiée par sa tendre et chère épouse.

- « Jeannine ! Jeannine ! » hurla-t-il.

Jeannine pointa le bout du nez par la fenêtre de l'étage. Comme elle n'était pas bien grande, elle essayait tant bien que mal en s'appuyant sur les couvertures posées par-dessus la rambarde de voir ce qui se passait en bas.

- « C'est Yvonne, elle veut savoir...»
- « Je descends, fais la entrer.»
- « Non, je ne veux pas déranger, crie-t-elle en direction du premier étage.»
- « Au contraire, comme ça je vous donne le dernier *Elle*, ma sœur a fini de le lire et moi aussi.»
- « Qu'est-ce que vous dites, s'époumona Yvonne.»
- « Je dis que ma sœur. Je descends...»
- « Jeannine dit qu'elle descend, hurla à son tour Lucien.»
- « Je ne suis pas sourde expliqua Yvonne très gentiment. Lucien devint aussi rouge que les poisson du bassin.»

Tout le quartier avait profité de l'échange. La voisine excédée avait claqué sa fenêtre, sous le regard ravie de Jeannine.

Suivie de Lucien, Yvonne entra dans la maison. L'odeur dite *fleur d'oranges* envahissait la maison en s'échappant du diffuseur posé sur le meuble du couloir. Yvonne n'avait jamais osé le lui dire, mais c'était insupportable, à en avoir la nausée. Rentrer chez sa voisine, qu'elle appréciait au demeurant, était un calvaire à cause de ces maudits diffuseurs.

- « Bonjour, Yvonne, on se fait la bise. Je vous disais donc que ma sœur a fini de lire son magazine, vous allez en profiter pour l'emporter.»

- « Je reste deux minutes et je me sauve.»
- « D'accord, Lucien sert nous le petit vin apéritif que nous avons ramené d'Andorre.»
- « Non, non ! Bon, une larme. » accepta-t-elle à contrecœur.

Du vin rosé parfumé avec du jus de pamplemousse. Elle s'était déjà fait avoir la dernière fois chez sa belle-sœur. Ce n'était pas bon et ça lui avait fichu un mal de crâne carabiné. Elle n'osa pas refuser le breuvage. Ça ressemblait à tout et à rien. Ce n'était pas du vin, ni du jus de fruit. Aromatisé à l'inconnu, on pouvait penser que c'était un vin cuit raté, tout juste bon pour être vidé dans l'évier.

- « Merci, fit-elle, une larme précisa-t-elle tout en relevant le verre d'un coup.»
- « Va nous chercher des *Tucs*, ceux du placard dans le salon. Tu as fini avec le rosier ? ajouta-t-elle avant que Lucien ne décampe.»
- « Pas tout à fait pupuce, expliqua Lucien en disparaissant très vite dans le salon.»
- « C'est un vrai bon à rien, je lui demande de déraciner un rosier et ça prend des proportions !!!»

- « Je vous assure qu'il avait l'air d'en baver des ronds de chapeau.»
- « Ne cherchez pas à le défendre, c'est un bon à rien. Alors les *Tucs*, ils arrivent ?»
- « Je ne les trouve pas, pupuce.»
- « Qu'est-ce que je vous disais, mais si dans une boîte en fer, avec les bretonnes ! crie-t-elle avec une force inattendue, ce qui eut pour effet de faire sursauter Yvonne. Qu'est-ce qui vous amène au fait ?»
- « Je me demandais si vous aviez...»

- « Bon, j'y vais sinon on les aura pour dîner... Ils sont là... Tiens, ils ont disparu... Tu as mangé tous les *Tucs*... Mais c'est incroyable, tu es un vrai goinfre... Qu'est-ce que t'a dit le docteur Konrad pour ton cœur, hein !»

- « Konrad, c'est un con... »

Yvonne sourit, ça lui rappelait quelque chose. Décidément, le pauvre docteur n'était pas beaucoup aimé dans le quartier. Surtout par les maris, parce que elle, personnellement, elle l'aimait bien. C'était un brave type, pas trop mal fichu et célibataire en plus. Peut-être un peu maniére.

- Dites Jeannine, vous croyez que le docteur Konrad serait un peu comment dire...

- Un peu tapette, c'est une certitude, il fricote avec le Kiné. C'est Line, vous savez la coiffeuse, qui me l'a raconté. Entre nous, elle avait des vues sur lui. Depuis qu'elle a divorcé, elle est en chasse. Faites attention à Jules, elle pourrait vous le chiper ! Moi, j'ai l'œil sur le mien. Remarquez qu'avec ce qu'il se goinfre en cachette, il ne doit pas être sur les rangs mon Bibendum.

- Vous savez que Bibendum ça vient de bibère et que ça ne veut pas dire manger, mais... commença à expliquer Lucien.

- Ressers-nous donc à boire au lieu de débiter des sottises qui n'intéressent personne. Donc vous disiez ?

- Je voulais savoir si vous aviez des nouvelles de Marguerite ?

- Non, pas le moins du monde. Depuis qu'elle héberge les deux greluches, je ne la vois plus, répondit-elle sèchement.

- Elle n'est pas partie chez son fils dans le Berry ?

- Ah ça non, car dans ce cas elle me laisse les clefs pour le courrier.

- Elle s'est peut-être arrangée avec les deux filles.

- Je n'y avais pas pensé, dit-elle tout en s'emparant de la bouteille pour resservir Yvonne tout en jetant un regard noir en direction de Lucien qui finissait son deuxième verre.

- Non ça ira, j'ai assez bu comme ça, quelle heure est-il ? Oh, mon Dieu ! Et ma soupe qui n'est pas prête ! Je me sauve, si vous aviez des nouvelles faites-moi signe.

- Attendez, vous alliez oublier votre magazine... »

Quand Yvonne entra chez elle, Jules venait juste de quitter son cagibi pour se servir une nouvelle tasse de café. La cafetière était vide et, comme à l'accoutumée, il l'avait laissée allumée. Le restant de café finissait de noircir le fond du récipient. Il allait encore falloir passer un temps fou à essayer de la récurer.

- « Tu pourrais éteindre la caf... tière, finit-elle beaucoup plus doucement en découvrant que Jules était juste derrière elle.

- Tu n'as pas besoin de hurler comme ça. Qu'est-ce qu'on mange ?

- Bah rien justement ! »

La semaine avait fini de s'effilocher, entre cagibi, cuisine et télé du salon plus une nouvelle visite au CMPP. Jules avait acquis une technique parfaite pour gérer Johan, seul le chien n'y trouvait pas son compte. Mais qui s'occupe de l'avis des chiens, en un seul mot ou en deux. Ça faisait déjà un bon moment que le commissaire était cloîtré dans son bureau. Il avait ouvert la petite fenêtre. Le chauffage marchait trop fort pour cette pièce confinée. Le bouton du radiateur était fendu et n'actionnait plus le dispositif de régulation, ce que Jules ignorait et ne cherchait pas non plus à comprendre. Il se contentait de le tourner dans tous les sens et d'ouvrir la fenêtre.

Il était installé face à un dossier cartonné jaune pissois, marqué par l'empreinte du temps. Le contenu était épars devant lui. La réussite de son plan était totale. L'énigme du A majuscule cerclé de rouge, avait cédé à ses investigations. La jeune stagiaire qu'il n'avait pas détrompée sur son pseudo-rôle dans le CMPP, entre pédopsy quelque chose et psycho machin était la seule à traîner ses guêtres à l'heure de la grande messe institutionnelle. Il s'était simplement positionné à la porte du bureau juste à l'entrée, ni à l'intérieur ni à l'extérieur, pour ne pas attirer l'attention. Il avait attendu qu'elle s'installât à la place de la secrétaire, puis il avait parlé de la pluie et du beau temps, le reste avait suivi. Se taire était son arme absolue, la méthode Kierkegaard : amorcer la causerie puis laisser la personne déblatérer. Et tout à coup, asséner la question anodine au moment où l'interlocuteur prenait le temps de respirer un peu, avant qu'il ne se rende compte qu'on le prenait pour une pomme. Ne pas lui laisser le temps de la réflexion. « C'est drôle il y a des A en rouge pour certains dossiers ? », « Oui, ce

sont les archives de la cave, les dossiers clos, moi aussi j'ai cherché longtemps à comprendre ! Je pensais que ... » Lorsque la jeune stagiaire releva la tête, elle se demanda si elle n'avait pas rêvé. Elle parlait toute seule.

Jules n'avait eu aucun mal à localiser l'accès cave. Ce ne fut pas très compliqué, c'était la seule porte à côté de laquelle on avait mis un interrupteur avec un voyant rouge permettant de vérifier qu'on n'avait pas laissé la lumière. Il entrouvrit la porte actionna l'interrupteur. C'était bien la cave. L'odeur humide associée à celle du carton et du papier lui était familière. Il connaissait bien ces lieux. Ils étaient les mêmes dans toutes les administrations. Étiquetés, numérotés, tous les clients étaient archivés, classés dans de tels endroits silencieux qui empestaient la mort. Très vite, il trouva le boîtier contenant le dossier recherché, une fois extrait de son logement, il remonta à pas de loup, il entrouvrit la porte tout doucement, regardant bien à droite et à gauche, mais pas ou sol, il s'emmêla les pinceaux avec le seau et la serpillière. Il tenta de se rattraper à la première chose à portée de main. C'était la poignée du chariot, il bascula avec l'engin à roulette et s'étala de tout son long aux pieds de l'homme d'entretien.

- « Ce n'est rien mon brave », il se releva, ramassa son dossier, sortit un billet de sa poche qu'il tendit au bonhomme qui le regardait d'un air ahuri. « Ça reste entre nous, je suis de la police, il montra son ancienne carte barrée de tricolore. L'homme d'entretien voulut sortir ses papiers, être noir et fiche un flic sur le derrière, c'était un coup à se retrouver au pays avec son balai, dans le meilleur des cas. Heureusement ni l'un ne l'autre n'avait dans l'idée de porter la chose devant le tribunal, ça en resta là.

Sur le devant du bureau qu'occupait le commissaire, une pipe finissait de se consumer dans un énorme cendrier avec un bouton noir en Bakélite qu'il fallait enfonce pour que les cendres disparaissent par la trappe. Yvonne avait réussi après une longue guerre d'usure à faire que son mari s'enferme dans son cagibi pour fumer ses saloperies de cigares et y cantonne ses trop nombreuses pipes. Les pipes avaient la fâcheuse habitude de se disperser toutes seules dans la maison, y compris sur le dessus de la chasse d'eau afin d'empêter l'atmosphère.

- « Tu n'as pas vu ma pipe, elle n'est plus dans le cendrier.

- Non, répondait Yvonne tout en tapotant la pipe dans son cendrier personnel : une boîte en fer qu'elle refermait pour étouffer le tabac qui finissait de se consumer. Puis elle fourrait la pipe dans un des nombreux tiroirs de la maison.

Le commissaire avait fini par comprendre que le plus simple, c'était le cagibi.

Parmi les nombreux documents étalés devant lui, il saisit un dessin. Il regarda la date au dos 09/04/2009. Cela venait six mois après la mise en accusation des parents par leur enfant. Elodie n'avait pas encore quatorze ans. Elle était en troisième. Élève précoce était indiqué sur l'un des documents. Le dessin représentait un ensemble de petits motifs répétitifs faits au stylo noir. Ils remplissaient toute la feuille. Ça avait dû prendre un temps phénoménal pour réussir un truc pareil pensa Jules en lisant le petit commentaire ajouté au crayon par le thérapeute. Il eut la réponse à sa question : vingt-cinq minutes. Pas un mot de prononcé, avait été ajouté, souligné de deux traits.

- « Elle est gonflée la gamine ! » s'étonna Jules à haute et intelligible voix avec une certaine admiration. Il éprouvait une haine farouche pour tout ce qui commençait par psy. Il avait, sinon de l'amitié, du moins du respect pour tout personnage qui optait pour le silence persistant face à ses inquisiteurs de la citrouille. Ce dont il ne se rendait pas vraiment compte, c'était que d'une certaine façon, ils faisaient partie de la même famille : les muets. La seule chose qui les différenciait, c'était les « hum, hum... » accompagnés d'un mouvement de la tête. Lui, il se contentait d'être impassible, la statue de cire à s'y méprendre, s'il n'y avait pas eu à l'entrée un guichet avec marqué au-dessus « police nationale ». Lorsqu'il s'était rendu au CMPP pour chiper le dossier qu'il avait sous les yeux, il avait dû faire des efforts considérables pour ne pas insulter toute cette équipe de branleurs de neurones, c'était son

expression favorite. Il continuait à accompagner Johan à ses séances pour se garder une entrée dans l'établissement. Non pas pour remettre le dossier en place qui, vu l'état bordélique du lieu de classement, avait peu de chances de remonter un jour de ce lieu de perdition, mais parce qu'il avait remarqué la présence d'autres casiers. Dans ceux-là, chacun des thérapeutes y rangeait ses notes personnelles.

Après avoir étudié le dessin, Jules prit une des feuilles de notes. C'était celle du médecin psychiatre qui suivait Elodie. Il commença à lire tout en prenant sa tasse vide, ce dont il se rendit compte en la portant à ses lèvres. Il la reposa tout en continuant à lire.

La patiente consulte à la demande de la famille et suite à une mesure de justice.

Suivait un compte-rendu d'entretien avec Madame Longel de la Sauvegarde : *la déclaration de l'enfant quant aux attouchements est purement imaginaire. Les faits rapportés ne peuvent correspondre à la réalité puisqu'il est établi que monsieur Dumez, père de la petite Elodie, ne pouvait être chez lui. (Voir la déposition de monsieur Grandpré avec qui il avait rendez-vous pour une demande de prêt.) Un ticket carte bleue au distributeur de Pantin prouve que monsieur Dumez ne pouvait physiquement pas être sur les lieux du délit. Les heures de présence au collège rendent impossible toute autre hypothèse. De plus, Elodie est incapable de s'expliquer en ce qui concerne les incohérences de ses déclarations, adoptant une attitude de retrait et de mutisme buté.*

Jules continuait de feuilleter les éléments du dossier, il trouva une note manuscrite du psychiatre concernant la séance du 23 avril.

À nouveau un refus de tout dialogue. Une résistance très forte à la thérapie nécessite peut-être un autre type de médiation.

Tout en continuant à farfouiller dans le dossier, Jules prit pour la deuxième fois sa tasse vide et devant le constat qu'elle l'était encore, il se décida à aller s'en chercher une autre. En chemin, il maugréa à haute voix contre les gens qui avaient jeté pêle-mêle tous les documents dans le dossier. Il y avait bien des sous-chemises pour les courriers, notes personnelles, bilans, mais elles étaient vides. Ses élucubrations furent à peine interrompues par un « Qu'est-ce que tu dis, Minou ? » auquel il avait répondu « Rien » suivi d'un « Tu parles tout seul alors. » que le commissaire n'avait pas entendu. Au retour, Yvonne lui demanda ce qu'il voulait manger, à quoi il répondit « Foutu psy, pas capable de ranger un peu leur bordel ! » ; « Tu as oublié ta tasse sur la cuisinière... Je dis que tu as oublié... » Jules revint sur ses pas, se saisit de la tasse à pleine main, cette fois, elle était très chaude, il se brûla « Merde ! » ; « C'est ce qui arrive quand on a la tête ailleurs. » précisa Yvonne, pour elle-même. Le commissaire, disparut dans son cagibi et reprit ses recherches. Il tomba sur une nouvelle note du médecin datée du 7 mai.

Un contact a été établi. Elle s'est décidée pour le jeu du "Qui est-ce ?" Elle est prise dans une identification narcissique. Le jeu n'est pas pris en compte. Elle passe le plus clair de son temps à pervertir la situation. Elle refuse le dialogue direct. Elle ne parle qu'à travers le miroir sur le côté du bureau et en s'adressant à elle-même. Mes réponses sont ignorées. Elle parle de moi à la troisième personne pour briser une identification mortifère. Lorsque la séance est terminée, elle quitte le bureau sans autre forme de procès. Les attitudes sont figées, elle montre une façade qui est impénétrable. Être vigilant. Structure psychotique ?

Quel charabia ! pensa Jules, tout ça pour dire qu'elle est siphonnée quelque chose de bien. Il consulta sa montre. Midi. Il avait une faim de loup. Le petit encas de dix heures n'avait pas suffi à combler son appétit. Jules se demanda ce qu'avait bien pu lui préparer sa petite femme adorée. Il y avait trois temps dans la journée où Yvonne était sa petite femme adorée. En repensant au monticule de légumes qu'il avait aperçu sur la table, il se dit qu'il allait y avoir une bonne soupe. Avec les légumes coupés en petits dés, courgettes, pommes de terre et... Il réfléchit une minute. Qu'y avait-il d'autres : les tomates, le céleri vert. « Nom de Dieu », marmonna-t-il. S'il y avait une chose qu'il ne tolérait pas, c'était de ne pas trouver ce qu'il avait sur le bout de la langue. « Haricots ! » hurla-t-il tout seul dans son cagibi. « Des haricots

blancs et des petites pâtes, des cornettes. » ajouta-t-il fièrement. Dubitatif, il se demanda s'il n'y avait pas aussi des fèves. Il se concentra un petit moment, non, ça c'était dans la soupe au pistou. Yvonne avait fait son potage préféré, avec la douce odeur de basilic, mélangé à l'ail et à l'huile d'olive. « Pistou ou Minestrone ? Pistou ou Minestrone... » : casse-croûte camembert. Il se demandait quelle mouche avait bien pu piquer Yvonne. Puis il se dit que peut-être, il avait raté quelque chose. Il se concentra un moment. Ce n'était pas la Saint-Valentin pourtant. Il continua à chercher. Ni son anniversaire à elle. Encore moins à lui. Puis ça n'aurait pas été une raison pour la mettre dans cet état. « L'anniversaire de mariage, la période concordait à peu près. » conclut-il après avoir vainement tenté de se remémorer la date. Il fallait des fleurs, il se promit de se rendre au coin de la rue, chez la fleuriste. Lorsqu'il mit son plan à exécution, la vendeuse se demanda quelle mouche avait bien pu piquer le commissaire, acheter des fleurs pour sa femme en plein milieu de l'après-midi.

Lorsqu'il revint dans le bureau après son expédition chez la marchande de bouquets à dix euros, il se réinstalla devant son dossier, furibond. Décidément, il ne comprenait rien à Yvonne. « C'est quoi ces fleurs ? » s'était-elle étonnée en pensant que son mari était tout simplement allé au café pour son ravitaillement en tabac à pipe et autres cigarillos qui puent. Devant l'air hébété de son mari, elle avait ajouté un « Tu as des soucis Minou ? » qui avait fini de l'exaspérer. Le cagibi était l'option la meilleure en attendant la soupe à la grimace. Il se remit à l'étude du dossier.

Notes du 21 mai : La tentative de psychodrame s'est soldée par un échec. Elle a créé un tel malaise au sein du groupe qu'il a fallu mettre fin à ce type de travail. L'un des thérapeutes stagiaires a tellement été déstabilisé qu'il a quitté le CMPP sans un mot. Elodie ne veut travailler qu'avec moi.

« Tu es mal barré mon ami, et y a pas besoin d'avoir fait des études de psychologie appliquée à la masturbation du citron pour le deviner. » Jules se mit à chercher la suite avec frénésie. Il pesta encore contre le manque d'organisation des psy. « Chez les flics, au moins, les dossiers sont bien rangés ! »

- « Minou, tu parles encore tout seul dans ton cagibi, tu devrais aller prendre l'air.

- Non !

- Et le chien alors ?

- Il n'a qu'à pisser dans un seau ! »

Yvonne sentant que sa mauvaise blague du midi avait du mal à passer, préféra ne pas insister et sortit le chien elle-même. Par contre, il allait falloir qu'elle se remue un peu pour ce soir, histoire de lui servir quelque chose de correct. Le minestrone fera bien l'affaire. Elle recon sidera la situation, puis elle opta pour potage au pistou.

Pendant ce temps, le commissaire continuait à feuilleter le dossier. Il finit enfin par trouver ce qu'il cherchait.

Notes du 28 juin : Elle m'a fait payer ma trahison. L'idée du psychodrame était vraiment une erreur. Elle est tellement manipulatrice qu'elle a accepté ma proposition, uniquement pour me punir. Ça devient très compliqué de travailler avec elle. Nous sommes sur un registre de séduction. Elle cherche à provoquer en moi un désir érotisé.

- « Mais il est vraiment con ce psycho de mes deux, tu dois la foutre dehors cette morveuse ! »

Yvonne s'était inquiétée un peu en entendant qu'il était question de la fiche à la porte. L'espace d'une seconde, elle se demanda à qui il pouvait bien parler. Avait-il enfin un portable ? Quand elle entendit la suite, elle se douta qu'il ne s'agissait pas d'elle, mais de quelqu'un de plus jeune. Beaucoup plus jeune. Elle conclut qu'il parlait encore tout seul. Elle préféra cette fois garder sa remarque pour elle-même. Yvonne nota dans un coin de sa cervelle que lors de sa prochaine visite chez Konrad, il faudrait qu'elle lui en touche un mot.

Jules sortit comme une furie pour se servir un café, il pesta contre la cafetière sous prétexte qu'elle était vide, mais il se garda bien de la remplir. À la place, il prit la bouteille d'Armagnac, un verre ballon puis il fit le chemin en sens inverse. Retour dans son placard. En passant devant Yvonne, il lui jeta un regard noir tout en restant silencieux. Elle allait devoir ajouter une chose en plus dans un autre coin de sa cervelle, pour le docteur Konrad : Jules s'était remis à picoler sec.

Une fois devant le dossier d'Elodie Dumez, il prit la bouteille, fit sauter le bouchon. L'odeur agréable de l'alcool, le fumet ambré longuement élaboré en fût de chêne, et surtout le goût plus corsé du ténarèze. Il ne voulait qu'un alcool issu de la folle-blanche. Très difficile à trouver, car plus complexe à cultiver. Il pencha la bouteille au-dessus du gros verre ventru, un nœud à l'estomac, la main se mit à trembler légèrement, tous les souvenirs revinrent d'un coup. Il reposa la bouteille, remit le bouchon et reprit sa lecture.

Notes du 2 juillet : Je pensais que cela avait ouvert la possibilité d'une relation transférentielle, ce n'est pas le cas. Si je ne rentre pas dans son jeu, elle se ferme et redevient mutique et reprend ses dessins mortifères. Si je réponds à ses jeux de séduction, elle passe sur un mode pervers qui rend impossible tout travail. L'aspect délirant de ses propos me fait craindre une structure paranoïaque. Elle ne se place pas sur un registre érotomaniaque comme je l'ai cru au départ. Son discours délirant se situe sur le terrain de la médecine. Elle met en place toute une construction autour de son rêve d'être docteur pour s'occuper des bébés qui est très rigide. Le fait de la contredire provoque chez elle une colère extrêmement violente. Elle m'a lancé un cube à la figure.

- T'as qu'a rangé ton bordel, est-ce que je laisse traîner des cubes, moi, sur mon bureau !

Non pensa Yvonne, des pipes et des bouts de cigares. Jules poursuivit encore un peu la lecture du dossier.

Elle tente de réparer le bébé qu'elle a tué dans le ventre de sa mère.

- Bah mon salaud, c'est tiré par les cheveux ton truc.

Pour une fois, sans qu'il n'ose se l'avouer vraiment, le commissaire était sur le point d'être en accord avec son ennemi du secteur psychiatrique. Jules s'apprêtait à refermer le dossier avec tout ce qu'il contenait de dessins, de notes et listings d'imprimante. Il hésita, rouvrit le dossier et ne put s'empêcher de tout archiver scrupuleusement.

- « Un bordel pareil comment tu veux qu'ils puissent faire un travail sérieux !

- Minou tu parles tout seul encore une fois...

- Merde les fleurs pour l'anniversaire de mariage ! dit-il à voix haute, pensant qu'il parlait dans sa tête uniquement.

- Qu'est-ce que tu dis ? »

Devant l'absence de réponse, elle s'inquiéta. Voilà qu'il parle de mariage maintenant pensait-elle. Il est timbré mon Jules ou alors il a une poule. Pour la deuxième fois, Jules sortit chercher des fleurs. La fleuriste évita toutes remarques, bien trop contente de vendre coup sur coup deux bouquets à quelqu'un qu'elle croisait uniquement dans la rue.

- Tu vas chercher du tabac ? Yvonne craignait un peu la réponse à cette question, elle venait juste de tailler les très jolies fleurs qu'elle avait déposées délicatement dans son vase en cristal. Mentalement, elle se demanda où pouvait bien être l'autre vase, celui en grès, façon Valauris.

Vingt-deuxième chapitre

Mauvaise journée pour un pique-nique entre amis

La chaleur était tombée d'un coup sur le début de matinée. La traversée de Beauvais avait été longue, les gens se terraient chez eux et le ravitaillement avait été bien plus compliqué que

prévu. Les commerces étaient abandonnés, et ceux encore ouverts ne présentaient que des étals désespérants. La population terrorisée par les bombardements de la veille n'était guère enclue à la sympathie. Pour eux, les hordes de réfugiés qui déferlaient sur les routes étaient responsables des attaques répétées de la Luftwaffe. Marie avec son vélo avait eu la chance de pouvoir acheter un pain et de la viande de porc, des bas morceaux conservés dans la saumure. Une chance. Elle avait eu l'intelligence d'en dire le moins possible. Avec son chapeau à fleurs, sa tenue de paysanne et son allure bon enfant, elle donnait confiance. Elle avait un léger accent polonais qui pouvait laisser croire qu'on venait de l'embaucher dans les alentours.

Sous un soleil écrasant, l'air était pesant, irrespirable. Les vêtements étaient imprégnés de sueur et collaient à la peau. Colette fluette comme elle était pouvait aisément s'allonger entre la commode et les matelas où elle trouvait un peu d'ombre. Là, quand elle ne somnolait pas, elle se créait un petit monde où elle faisait évoluer sa poupée Marguerite, ou Margot c'était selon l'humeur du moment. Sous le meuble elle avait ajouté de la paille pour lui faire une chambre. Petit Pierre qui avait une faculté surprenante pour sculpter de petits personnages, lui avait fait un monsieur Louis, du prénom de son père, puis une autre figurine moitié moins grande, appelée Marcel, parce que pourquoi pas Marcel. Et enfin un dernier personnage minuscule : le bébé. Lui n'avait pas de prénom. Jacques avait été très surpris de découvrir ces petits personnages. Ils ressemblaient plus à des totems qu'à des gens. Les bras étaient à peine esquissés le long du corps et les jambes collées, donnait un aspect filiforme. Au départ il avait pensé à des éléments de tricotin pour réaliser du tressage de laine. Un jour qu'il avait eu à faire un peu de rangement il s'était étonné « Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ? » Colette s'était précipitée en voulant les récupérer. Il les avait cachés derrière son dos pour amuser l'enfant. Elle avait piqué une colère terrible, s'était mise à le frapper de toutes parts, l'obligeant à ramener ses mains devant lui pour se protéger et s'était emparée des figurines. « C'est à moi, c'est ma famille, Petit Pierre les a faits avec son couteau qui plie. » Jacques s'était tourné vers Petit Pierre qui avait sorti son canif de l'étui de sa ceinture pour le lui montrer. Les femmes avaient accouru pour voir ce qui se passait. Petit Pierre était devenu sculpteur. C'est ainsi qu'il perdit son sobriquet de idiot bête avec lequel on le désignait au profit de Pierre le sculpteur.

Au tout début de l'après-midi, le ciel s'était obscurci d'un coup. Jacques s'approcha de madame Daumésil. « On va être pris par l'orage, il faut bâcher, mais l'urgence c'est de trouver de l'eau pour les chevaux. » Colette était sortie d'un coup de sa cachette pour pointer son joli petit minois. « Il y a la rivière, on va la rivière ! » Les deux adultes dévisagèrent l'enfant, étonnés de la voir surgir à l'improviste et semblant toujours au courant de tout. « Non ma puce, expliqua Jacques, l'eau de la rivière on sait pas trop quelle maladie elle transporte avec elle. Il continua en se tournant vers madame Daumésil : « Il ne faudrait pas qu'ils se mettent à gonfler comme la jument des Donpierre. Elle a crevé en trois jours d'une chiasse de pourriture... » En voyant le regard de la dame qui passait par-dessus son épaule, il comprit qu'il avait été trop loin. Il se retourna pour voir Colette, des larmes dans les yeux. « Je voulais pas le tuer, Caramel, je le jure. » Madame Daumésil émue par tant de tristesse, eut elle aussi des larmes aux yeux. « Madame, il faut absolument trouver de l'eau potable. Je vais prendre le vélo de Marie, plus loin il doit bien y avoir une ferme, pendant ce temps, commencez de sortir les bâches. Les étais sont rangés le long des ridelles. » Mais madame Daumésil préféra que tous s'y rendent.

Lorsqu'ils entrèrent dans la cour de la ferme, ils trouvèrent deux choses : un soleil qui brûlait la terre et des chiens. Deux monstres qui aboyaient en montrant les crocs. Ils n'étaient pas attachés et ils effrayaient les chevaux qui commençaient à s'agiter. Jacques son vélo à la main appela. Une femme avait bien disparu de derrière son rideau mais la porte resta close. Jacques cria à nouveau en direction de la ferme sous le regard des chiens maintenant calmés.

Au bout de longues minutes, un paysan accompagné de ce qui devait être son fils, une fourche sur l'épaule vint à leur rencontre.

- « Qu'est qu'on peut faire ? » dit-il en guise de bienvenue.

- On cherche un abri pour la nuit à cause de l'orage et il nous faut de l'eau pour les chevaux plus quelques picotins d'avoine.

- Pour l'avoine, y en a point, pour camper, y a la rivière et pour l'eau, c'est deux francs le seau, c'est à prendre ou à laisser. »

Jacques se tourna vers madame Daumésil. Elle se leva et sans descendre du chariot elle s'adressa au paysan. « C'est gentil de votre part, on prendra quatre seaux, elle sortit de son corsage un billet de cinq francs, le billet à la couleur mauve délavée, orné de sa Marianne bleue, un casque sur la tête agrémenté des lauriers de la victoire. Puis elle fouilla dans sa poche de robe pour en sortir trois pièces de un franc. Elle tendit l'argent à Jacques, qui le donna au paysan.

- « La pompe est dans la cour, servez-vous, nous on sera derrière le corps de ferme, s'il y a un souci vous nous prévenez. Toi, dit-il rudement au petit gars à ses côtés, rentre les chiens sinon ils vont faire tout un foin. »

Ce fut dit en guise d'au revoir, ce fut dit aussi en guise de servez-vous.

De grosses gouttes commençaient à tomber. Ils quittèrent le lieudit du Moulin d'Angean, pour regagner la route principale. Lorsqu'ils sortirent du chemin terreux empierré, la pluie se mit à dégringoler. Les bâches furent dépliées à la va-vite, jetées rapidement sur le chariot pour protéger au mieux les matelas. Les chevaux, nullement inquiétés par le déluge qui s'abattait sur eux, reprurent leur marche pesante et lente en direction du bourg. Le village de Chaumont était blotti au creux d'une vallée où passait la Troesne. Le long de la rivière, un sentier permettait de gagner un petit bois où l'on avait installé le lavoir. Il était étroit mais permettait de faire passer un chariot attelé de quatre chevaux. Ils dépassèrent le lavoir, pour aller s'installer un peu plus loin.

Il fallait faire très vite pour dresser le campement à l'aide des bâches toujours préservant tant bien que mal les matelas. L'après-midi était maintenant bien entamée, l'installation avait été longue et fastidieuse. Heureusement que Marie avait pensé à stocker du bois mort sous le chariot. Avec un bon fagot, cela suffirait à assécher le bois détrempé par la pluie d'orage, en procédant par ajouts successifs, le feu serait continuellement alimenté. Marie, aidée de Petit Pierre déchargea les briques du convoi pour installer de quoi chauffer les gamelles. En construisant un petit foyer octogonal, ils auraient de quoi poser la marmite pour cuire les légumes. Il restait pas mal de patates, des navets, des carottes et des fayots. Avec la viande de porc cela ferait un repas substantiel.

Rassemblés tous autour du brasero qui finissait de se consumer, on discutait de la route à suivre. Tout le monde fut assez vite d'accord pour prendre la direction de Magny-en-Vexin. La pluie avait cessé, mais tout était humide. Une partie des matelas était trempée. On les installa sur de la paille pour les isoler du sol. Colette se couchait avec les femmes et les deux hommes dormaient à même la paille. Colette avait assisté à toute l'installation, très étonnée de retrouver une maman presque guillerette, le sourire aux lèvres à la moindre plaisanterie. Elle s'affairait avec Jacques à finir d'installer le couchage. Leur proximité, leur connivence plut beaucoup à Colette. Elle avait réussi son défi : s'occuper de sa mère. Et pour elle, s'occuper de sa mère c'était la voir heureuse.

Au milieu de la nuit, la pluie se remit à tomber, moins forte mais accompagnée d'éclairs qui déchiraient le ciel. L'espace de quelques secondes on y voyait comme en plein jour. Colette debout assistait à ce spectacle, fascinée par tant de beauté. Elle s'approcha des chevaux qui étaient accrochés chacun à tronc d'arbre. Caramel était effrayé et tirait comme il pouvait sur son harnais. Il frappait le sol de ses pattes. Il ne vit même pas Colette qui était à ses côtés et en pivotant d'un coup, il la renversa au milieu des fougères. L'agitation des bêtes augmentait au

fur et à mesure que les coups de tonnerre devenaient de plus en plus assourdissants. La pluie qui tombait sur la figure de la petite fille inondait son visage et troublait sa vue. Elle ne vit pas les sabots qui s'abattaient tout autour d'elle.

Vingt-troisième chapitre

Un dimanche au bord de la ligne de tram, ça donne un peu moins envie qu'un dimanche à la campagne, un dimanche champêtre avec le panier pique-nique et la nappe à carreaux étalée sur l'herbe. La bouteille de vin bien frais qu'on a laissé plongée dans l'eau afin qu'elle repose au fond de la rivière accrochée à une ficelle. C'est beau comme un Renoir. Mais un dimanche au bord du tram c'est l'atelier des vilebrequins en arrière-fond. L'ancienne fabrique, car il ne reste plus que l'enseigne, une écriture gris bleu, à moitié effacée qui dit « Station technique, embrayages et transmissions ». Depuis, c'est devenu un kebab, un de plus. Moins idyllique, un côté plus dérisoire. Une roucoulade du temps qui passe. Un effacement du monde de l'enfance, où les dimanches sont synonymes de promenades avec papa et maman. Et arrive déjà le monde de l'adolescence. Celui où papa est un con et maman une fouineuse rivalisant avec Colombo dans l'art d'emmerder le monde.

Pour Elodie, le dimanche était devenu la journée exécrable par excellence. Une hantise qui prenait corps déjà la veille avec la fin de soirée. Elle avait horreur de ces journées engluées dans le temps où la vie était une non-vie. Un basculement dans une autre dimension où les gens sont différents. Ils portent sur le visage un sourire dérisoire. La gueule dans les fleurs, des pâtisseries plein les bras, ils s'extasient devant le boucher quand il tranche la bidoche sanguinolente. Celle-là même qui finira dans l'assiette d'Elodie, à côté de la purée qui tombe en produisant un ploc mat. « Fais le petit creux pour la sauce ma chérie. » Vient ensuite immanquablement le camembert puant avec son « Sers moi un petit verre de rouge, pour le fromage. » Et l'envie de tout dégueuler dans les chiottes. Gigot, rosbif, coquilles de poissons, sauce figée, dégoulinures de béchamel, tout cela n'est qu'une même déclinaison morbide de ces dimanches ennuyeux. Puis arrivaient les après-midi enlisées dans un délitement familial entre vaisselle et rêveries aux relents de vinasses, effondrés dans le canapé du salon. Le dehors avec ses rues désertes, ses commerces fermés rendant étrangement encore plus mornes ceux restés ouverts, tout cela concourrait à transformer ce jour de la semaine en un cortège funèbre de petits instants englués dans le défilement du temps. La vie dans la cité prenait une tournure inhabituelle que seuls les plus petits semblaient apprécier. Le repas du dimanche avait enterré la matinée qui s'étirait en vautreries ennuyeuses sous la couette. La télé allait se charger du reste, avec l'émission du dimanche. Drucker, impérissable, débarquait dans la maison avec ses invités pour couvrir de paroles les propos décousus du moment. Des bruits de vaisselles rappelaient que la mère finissait de mettre en ordre la cuisine. L'arrivée d'un cousin, ou bien d'une tante ou bien de n'importe qui pour le dessert et le café ne faisait même pas rupture dans la détresse d'Elodie. Elle aurait voulu s'enfuir, partir en Amérique du Sud, côtoyer les pingouins en terre de feu avec des chiliens alcooliques, prendre de ces bateaux arrachés par les déferlantes. Elle se disait qu'elle n'aurait pas plus la nausée qu'avec ces dimanches gavés d'aigreur et d'indigestions.

Chez la vioque, il en était tout autrement, c'était le Chili et la fraîcheur ensoleillée du Cap Horn, le détroit de Magellan pour un changement d'univers, un passage pour la vie et la liberté, aussi loin du salon familial que ce bout de planisphère qu'on parcourt en rêvant à des voyages en terres australes.

Les emmerdeurs du moment, Dara et Driss venaient moins souvent, ce qui donnait à ce havre de paix l'aspect d'un îlot hors de la cité, hors de la banlieue, dans un bout d'univers, au plein centre de la voie lactée.

Pourtant, Driss zonait de lieu en lieu toujours à la recherche d'un plan pour crécher. Visiblement, il avait trouvé mieux ailleurs. Depuis un bon moment, la petite sœur de Syrine n'avait pas mis les pieds dans la maison. Mais ce qui contentait Elodie, ne faisait pas l'affaire de Syrine. Azadeh lui manquait. Elle n'osait pas se l'avouer, mais ses frangins, et même l'autre taré de Driss, auraient été les bienvenus, juste pour l'ambiance, leur connerie, leurs chamailleries continues pour un oui, pour un non. Peut-être uniquement pour les mettre dehors et tenir son rôle de frangine, petite mère du peuple. Préparer des plâtrées de nouilles, réchauffer le ragoût, cuire les fèves, faire la vaisselle de tous ces inutiles qui venaient pour se baffrer, gérer les courses, envoyer les petits pour les commissions, il y avait là quelque chose dont elle n'arrivait pas à se débarrasser. Ce n'était pas ça qui lui manquait, ça dont elle avait eu tant de mal à se défaire, mais le bruit, l'effervescence et les moments de joies, de complicités. Retrouver les fausses engueulades, pour le plaisir d'énerver Dara qui démarrait au quart de tour. La grande table avec tout le monde autour et la mère qui rentre quand le repas est terminé, que tout est entassé dans l'évier, et la bise avant de boire un thé. Toutes les deux dans la cuisine, elles avaient un peu de temps pour bavarder, parler de la journée, ou bien rester silencieuses pendant que Syrine faisait la vaisselle. La mère avait mangé sur son lieu de travail, le thé terminé, exténuée, elle disparaissait dans la chambre où Azadeh dormait avec Farah. Il fallait arracher Farah de la télé, il n'y avait que la mère pour y arriver, et si elle rentrait plus tard, Farah ne quittait pas l'écran des yeux, luttant contre le sommeil, luttant contre la peur de ne pas revoir sa mère. Il lui fallait sa bise du soir, le souffle de vie maternel pour affronter l'existence. Non Syrine ne voulait pas revivre tout ça, mais il lui manquait peut-être seulement l'agitation, elle ne s'était pas encore désaccoutumée, un peu comme une drogue dont il faut être sevré.

Le soleil tombait derrière les maisons, sous les nuages, il inondait de rouge l'horizon. La pluie avait cessé, le sol ruisselant donnait au trottoir un aspect lustré. Syrine aimait à rêvasser en regardant par la fenêtre, voir les quelques passants glisser très vite dans la rue pour aller se mettre bien au chaud dans leur demeure. En les voyant emmitouflés dans leur manteau, elle comprit que la froidure continuait d'enserrer la ville dans ses bras. Il lui fallut se secouer un peu pour se sortir de cette langueur qui pouvait lui bouffer la vie, la rendre inactive, rêveuse, des rêves de rien, de silence et d'errance vers un ailleurs non identifié. Syrine ramena le livre de physique devant elle. *D'après l'expression de l'angle de réfraction limite $i_{2\ lim} = \arcsin (n_s / n_p)$, on voit bien que les réfractomètres ne seront utilisables que pour la détermination d'indices de réfraction n_s inférieurs à celui du prisme n_p , soit de l'ordre de 1,7.* Tout ce qu'elle venait de lire ne s'était pas imprimé dans son esprit. Les mots n'avaient fait qu'une petite chanson qui racontait tout autre chose. Un air de récré, de temps libre au milieu des autres élèves. Elle tenta à nouveau de fixer son attention sur le texte. *D'après l'expression de l'angle de réfraction limite $i_{2\ lim} = \arcsin (n_s / n_p)$...* D'un coup, elle envoya tout valdinguer : le livre, le classeur dont les feuilles s'arrachèrent des anneaux, la trousse avec son contenu qui s'éparpilla au sol, faisant se briser la mine du compas. Son portable atterrit sur le parquet, la coque ouverte. Alors non, elle ne voyait pas que ces réfractomètres de chiottes n'étaient pas utilisables avec un indice n_s égal à 1,7. Elle ne voyait plus rien depuis un moment, car elle n'arrivait plus à se concentrer suffisamment.

- « Arrête de faire du boucan je ne peux pas bosser ! »

La voix d'Elodie monta du rez-de-chaussée. Syrine ne répondit pas, car cela ne servait plus à rien. Petit à petit, les choses s'étaient dégradées. Elodie racontait des trucs qui ne tenaient pas debout, elle faisait comme si tout était normal alors que ça ne l'était pas. Syrine savait que si elle descendait, elle trouverait sa copine plongée dans une réflexion intense. Elle pouvait rester des heures comme ça, le menton posé dans la paume de la main, le stylo dans la bouche. Dans cette position, elle tournait et retournait des idées qui l'obsédaient. Le plus surprenant, c'était qu'elle continuait à être excellente au lycée, elle emmagasinait les informations à une

vitesse incroyable. Syrine, elle, décrochait tout doucement. Ses notes n'étaient pas catastrophiques, loin de là, mais elle sentait que le fossé se creusait entre elles. Elle faisait toujours partie du peloton de tête, mais dans l'échappée, elle, elle n'y était pas. Trois garçons suivaient à distance Elodie qui courait en tête. La deuxième place n'était plus pour elle. Syrine sentait bien qu'elle décevait sa copine laquelle avait de moins en moins de patience avec elle. « Tu vois bien là que si petit x prend la valeur de l'asymptote la tangente est égale à 1 donc ... » C'était la même chose qu'avec le livre de physique, il y avait bien la petite musique des mots, mais au final, non, elle ne voyait pas. Et quand elle le disait à Elodie, celle-ci lui réexpliquait la même chose avec les mêmes expressions, la même ritournelle sans une variation. Répéter, c'était tout ce qu'elle pouvait faire. Réassocier les idées, en donner une nouvelle version, elle n'en était pas capable. Jamais elle ne s'énervait. Un robot. Un vrai robot qui aurait appris une récitation. Syrine continuait à lui demander de l'aide, car elle sentait qu'ainsi, elle ne perdait pas complètement le contact. Elle faisait semblant d'avoir compris, évitant son regard, la tête baissée, comme si elle suivait les petites lettres collées les unes aux autres dans leur petite danse infernale. Éviter l'œil acerbe de sa tutrice, qui aurait tout de suite perçu qu'elle jouait la comédie. Une seule fois ça lui était arrivé, à cet instant la furie était sortie de sa coquille, l'autre Elodie, la poupée gigogne, un restant d'enfance mise en abîme. De la terreur, voilà ce qu'elle avait ressenti quand les yeux d'Elodie s'étaient posés sur elle « Tu te fous de ma gueule ! ». Ce n'est pas le cahier, ni le livre et la trousse qu'elle avait reçus, pour de bon, en travers de la tête, pas plus la gifle, en pleine figure, non le regard. Le pire, c'était qu'à ce moment, elle s'était sentie honteuse, une sorte de faute primordiale. Tout ce qui lui était arrivé, elle l'avait trouvé, et le trouvait encore mérité. Une sorte de sentiment malsain envers elle-même, comme s'il s'était agi de sexualité, un truc louche, glauque, un écoûrement, un haut-le-cœur. La gifle l'avait lavée de cette honte, une rédemption offerte par une demoiselle austère comme un curé, elle qui avait plus d'affinité avec les Imams, même si le dernier qu'elle avait croisé n'était plus de ce monde.

Kamal, lui, avait plus de finesse pour s'immiscer dans la logique de celui qui ne comprenait pas et il arrivait à faire sentir les choses. Le voir pour travailler, demandait une organisation très complexe. Il ne fallait pas qu'Elodie s'en rende compte et il ne fallait pas non plus que Kamal comprenne que ça n'allait pas fort avec sa copine. Un équilibre instable qu'elle essayait de préserver comme elle le pouvait. Le plus facile à duper, évidemment, c'était Kamal, il suffisait pour cela qu'elle le regarde dans les yeux, une bise sur la joue et un merci de sa voix la plus suave, tout cela avait pour effet de déplacer son cerveau dans ses organes génitaux. Pour Elodie, ça ne fonctionnait pas, que ce soit les mecs ou bien les nanas, ça n'avait aucun effet sur elle. Souvent, Syrine s'était demandée à quoi elle carburait. Elle avait cru un court laps de temps, que c'était pour ses beaux yeux qu'Elodie avait recherché son amitié. Jamais elle avait osé aborder vraiment la question avec elle, sauf en plaisantant, en lui lançant des pics. Le temps avait passé, aucune avance tendancieuse, cette idée lui était sortie de l'esprit. Pourtant, les occasions n'avaient pas manqué, couchées dans le même lit, à moitié à poil, ou bien partageant la baignoire à s'asperger et à déconner. Non, ce n'était vraiment pas une hypothèse possible.

Elle se leva, ramassa tout ce qui était éparpillé au travers de la pièce. Elle s'arrêta sur son portable. Il avait valdingué une fois de plus sans être cassé, à peine la coque. Vraiment, il était solide. Comme il faisait très chaud dans la chambre, elle travaillait en sous-vêtements. Elle gardait les chaussettes épaisses, car elle n'aimait pas le contact du parquet. Ça collait. À l'extérieur, la température avait encore baissé. Le soleil, tombé bien au-dessous de la ligne d'horizon, irradiait les nuages. Elle enfila son jean, un sous-pull et son anorak sans manche. Ses chaussures humides étaient à sécher dans la buanderie à côté de la chaudière à fioul. Son sac attendait sur le bout du lit, elle s'en saisit, fit le tour de la pièce afin de vérifier qu'elle n'oubliait rien, puis elle referma la porte et s'engagea dans l'escalier. Arrivée devant la

cuisine, elle fit un petit crochet par le frigo, il restait un Kinder. Elle hésita, un peu, puis se dit qu'Elodie l'aurait déjà pris si elle en avait eu envie. Elle se dit aussi qu'elle était une goinfre, mais beaucoup moins fort. Ce n'est que sur le pas de la porte qu'elle se rappela qu'elle était en chaussettes. Elle rebroussa chemin jusqu'au bout de l'entrée et descendit l'escalier qui menait au sous-sol, ne prenant pas la peine d'allumer. À mi-pente, elle vit que la lampe de la petite cave était allumée. Elle s'accroupit pour arriver à la hauteur du plafond du sous-sol. Au travers de la balustrade elle essayait de comprendre ce que pouvait bien ficher sa copine. Elodie, était debout sur la pointe des pieds, elle farfouillait dans une des armoires.

- « Qu'est-ce que tu cherches ?

- Rien... Un truc. »

Syrine comprit qu'elle voulait trouver l'emplacement du Luger Parabellum avec les cartouches. Elle ne risquait pas de mettre la main dessus. Cela amusait Syrine de la laisser fouiller dans toute la maison. Elodie était littéralement fascinée par ce pistolet.

- « Je vais chercher du pain... »

Elodie ne répondit pas. Syrine aurait bien pu lui dire qu'elle allait se faire sauter la chatte avec une ceinture d'explosifs que cela n'aurait pas eu plus d'effets. Dans la buanderie, derrière la chaudière, elle prit ses chaussures, toutes chaudes et bien sèches. Une fois remontée, elle les enfila et sortit de la maison en claquant la porte. L'air lui fit du bien. Elle aurait bien utilisé le vélo d'Elodie qui était au sous-sol, sous l'échelle. Elle préférait ne pas retourner dans la maison et croiser à nouveau sa copine. Avec un peu de chance, elle pourrait attraper le bus. Une fois sur la N1, le 256 lui passa sous le nez. De dépit, elle décida de se rendre à la boulangerie Bahmane, plus proche, mais moins bonne. Le seul avantage, c'était que le pain était chaud à toute heure, par contre une fois à température ambiante, il était sec comme un coup de trique. Les travaux du tram semblaient arrêtés, pourtant les caténaires étaient en place, les cahutes blanches s'égrainaient le long des voies, et la signalisation affichait désespérément hors service. Pour un tram qui n'avait pas encore fonctionné, c'était un mauvais présage. Elle ne comprenait pas pourquoi il n'y avait que deux rails en tout et pour tout. C'était la deuxième énigme. Comment faire rouler deux trams avec chacun un rail ? Il faudrait qu'elle demande à Kamal, il avait réponse à tout. Pour la première énigme, elle se doutait. Si les travaux restaient en plan, c'était à cause du manque de ronds.

En passant au-dessus de la ligne du RER, elle aperçut le cimetière des Joncherolles, le seul endroit toujours vert. À croire que c'était dû aux macchabées qui nourrissaient les plantations. Au lieu de continuer sur le même trottoir, elle décida de traverser. Elle passa au-dessus des deux monorails énigmatiques, au niveau du Darty. Puis elle continua à marcher tranquillement. Une fois à hauteur de la station de maintenance de la SNCF, elle s'accouda à la balustrade. Elle observait les ouvriers qui s'affairaient le long des voies de triage. Il y avait une très vieille loco avec son wagon sur une voie désaffectée. Elle avait dû servir de lieu de repos ou bien pour prendre les repas. La rouille avait mangé la tôle et l'ensemble finissait de se dégrader. Sur la gauche, de l'autre côté de la rambarde, en contrebas, on pouvait apercevoir l'un des jardins ouvriers qui s'alignaient le long des voies. Les autres avaient été réquisitionnés récemment pour les travaux du tram et transformés en aire de stockage. Celui qui restait était en forme de triangle. Un type à l'aspect bourru s'acharnait sur son lopin à retourner la terre détrempée à l'aide d'un drôle d'instrument, une couronne de dents accrochées à ce qui ressemblait à un volant. Il suait sang et eau. Il s'octroya une pause, s'essuya le visage avec le revers de la manche. Il leva la tête, puis découvrant Syrine, il lui fit un petit signe de la main qu'elle lui rendit. Il ressemblait aux résistants tout droit sortis du film « la bataille du rail » que la prof de français leur avait passé en souvenir du temps où on ne se laissait pas marcher sur les pieds par des empêcheurs de cultiver en rond. Il ne lui manquait plus qu'une mitrailleuse en travers du corps. Elle se dit que c'était de cette façon qu'il avait réussi à se maintenir en milieu hostile.

Elle fit demi-tour, pour rejoindre la petite rue qui descendait sur le côté de la N1, en prenant soin d'éviter la boue qui encombrait la chaussée. C'était à cause des engins de chantier qui creusaient l'emplacement du muret du techno-centre de la SNCF. Avec les barbelées, on n'était pas loin du camp de travail. De l'autre côté se trouvait le cimetière, elle y entra par le petit portail. Ainsi, elle n'aurait pas à faire le grand tour. Sous la rangée de sapins, bien à l'abri du mauvais temps, reposait Léon. Ça l'intriguait de savoir où se trouvait la tombe du mari de Marguerite, aussi, un jour qu'elle rentrait du lycée plus tôt pour cause de grève impromptue, elle avait vu la vioque qui parlait toute seule sur le chemin du cimetière. Discrètement, elle l'avait suivie jusqu'à ce qu'elle se rende sur la tombe de son Léon. Elle était restée planquée derrière les sapins et elle avait trouvé rigolo de l'entendre discuter avec son bonhomme comme s'il était là, en face d'elle. De fait il l'était, mais six pieds sous terre. Jusqu'à ce que Marguerite s'en retourne, Syrine était restée à l'épier tout en se foutant de sa gueule. Depuis, c'était devenu une promenade pour elle. Le temps de s'asseoir, quand il n'avait pas plu, sur la tombe du voisin : un certain Lucien - visiblement ça ne le dérangeait pas trop – et de discuter un peu avec le Léon, qui ne répondait pas plus que quand c'était Marguerite. Quelquefois, elle lui parlait du lycée, de Kamal, bref de la vie qui passe. Ça avait quelque peu intrigué le jardinier. « Vous êtes la fille de la dame au camélia ? » ; « Je t'en pose des questions, hé ducon. » Le jardinier se dit que c'était bien de la même famille. La famille casse-couilles. Une mésange piaillait tout ce qu'il savait. Elle chercha à le localiser, ça venait du grand cèdre. Puis elle se tourna vers la tombe du Léon et s'adressa à lui.

- « Ta vieille continue à nous faire chier, c'est le comble. Maintenant qu'on a la maison pour nous toutes seules, on devrait être pénardes merde ! »

Elle resta encore un moment assise sur la tombe de Lucien à regarder tout et rien : une brindille ; une bestiole piégée dans une toile d'araignée ; la couleur de la pierre sur la tombe d'à côté ; les inscriptions sur les plaques funéraires qui s'alignaient bien rangées deux par deux. « À mon papi » ; « À notre ami, le club de boules » ; « À mon époux » ; « CAPG ACTM et TOE à notre camarade ». Puis elle se décida à quitter le cimetière. En refermant le petit portail, elle ne vit pas le commissaire Michelet qui la suivait discrètement.

Vingt-quatrième chapitre

L'as-tu vu ? L'as-tu vu ? Ce petit bonhomme au capuchon pointu. Capuchon pointu n'entrant pas dans le champ sémantique de Noël, éventuellement dans celui du Petit Chaperon rouge. Comme le capuchon du clitoris, et là, elle se mettait à courir, fuir l'idée par le mouvement, par la vitesse, jusqu'à l'épuisement. Elle courait de plus en plus vite, provoquant une accélération cardiaque intense. L'air brûlait ses poumons. Aspirant l'oxygène la bouche grande ouverte, lorsqu'elle n'en pouvait plus, lorsque ses jambes étaient tellement endolories que les crampes menaçaient, elle s'imposait encore un temps supplémentaire, compter jusqu'à cent un. Et elle s'effondrait, ayant dépassé la limite de l'épuisement. Tout ça sous le regard attendri de papa maman fiers de leur progéniture qui allait devenir l'égal de Colette Besson. À l'âge de neuf ans, elle s'était surtout flingué le cœur à courir trop vite. Au lycée elle était la plus nulle et regardait courir les autres. Dispense oblige.

Elodie était encore à fixer un point de la pièce où elle se trouvait. Il fallait juste la présence d'un reflet. Celui qu'émettait le vernis de la commode sur le côté du petit napperon brodé captait son regard. Elle ne pensait à rien d'autre qu'à suivre la lumière irisée qui partait dans une multitude de directions. Cette contemplation absorbait toute son énergie. Le monde disparaissait dans une constellation lumineuse de petits éclats. Chacun d'eux semblait contenir une partie du monde qu'Elodie cherchait à déchiffrer. C'était beau comme une équation de mathématique. De la même façon, elle pouvait faire tourner sans cesse dans sa tête les x et les y dans une danse endiablée. Les chiffres qui en jaillissaient étaient autant

d'éclats de lumière. Elle trouvait moins de magie quand il s'agissait des cours de chimie ou de physique. Ce n'était qu'un problème mineur, car ce qui la plongeait dans une sorte d'extase, c'était la jouissance de la connaissance. Maîtriser le monde par les mots, organiser, classer, encore mieux, le contenir en une suite de chiffres et de tableaux qui le rendait beau.

Fascinée par ce monde organisé en connaissances, chaque nuit, elle se levait pour se plonger dans ses cours afin de vérifier les pensées qui l'envahissaient. « Le temps de dissolution du potassium dans le mélange lors de l'électrolyse était-il le même qu'avec la décoction ? » Alors d'un seul coup, elle sautait de son lit et quelle que soit l'heure, elle se plongeait dans son cours. De matière en matière, dans une succession de chapitres, de paragraphes et de résumés, elle assistait au lever du jour. À cet instant, elle arrêtait toute activité brutalement. Elle enfilait un gros pull, car en bas, il faisait moins chaud que dans les chambres. Elle descendait l'escalier comme une furie. Une fois dans la cuisine, elle empoignait le dossier de la chaise pour la placer juste devant l'évier. Elle ouvrait le robinet pour laisser couler un filet d'eau. Elle avait besoin de la petite musique que faisait le liquide en ricochant sur le grès du bac. Plongée dans un état hypnotique, elle n'était plus que dilution infinie. Après cette expérience de dilution de soi, elle quittait la chaise qu'elle replaçait méticuleusement à la même place, au millimètre près, comme si le moindre déplacement avait le pouvoir de désorganiser l'univers. Alors elle contemplait la beauté du jour qui se levait. La clarté naissante se glissait au travers des rideaux pour venir inonder la cuisine de lumière. Désespérément, elle essayait de comprendre à quel moment on pouvait juger que la cuisine était suffisamment éclairée. À quel instant précis, le basculement se produisait. Le paradoxe du tas, un sorite dont elle ne sortait pas. Quand un tas n'est plus un tas ? Autre question que la préoccupait. Mentalement, elle tentait de retirer grain après grain. Ainsi, elle avait le sentiment de maintenir en pensée l'ensemble de chaque élément constitutif de l'unité. Elle continuait ses activités jusqu'à ce que le monde extérieur l'extirpe de sa réflexion, une rupture plus qu'une fin. Elle n'avait donc aucun souvenir de son intense réflexion contemplative, qu'elle pouvait donc reconduire à nouveau sans en percevoir la folie. Ce fut Driss qui la rappela à la réalité en débarquant dans la cuisine : « Tu sais où est mon keusse ? ». Non, elle ne le savait pas et s'en foutait. Elle n'entendit pas plus le « Conasse, tu pourrais au moins répondre espèce de Pouf ! »

8h38, Elodie se lève de sa place, pour se rendre dans le salon. Sur le dossier du fauteuil, elle a laissé ses vêtements de la veille : son jean, astucieusement déchiré sur le haut de la cuisse ; une chemise en jean, elle aussi, légèrement trop ample ; ses bottines en cuir marron étalées au milieu de la pièce, dont une avait fini sa course sous la grande table. Elle rassemble tout dans ses bras, puis elle cherche où pourrait bien être son manteau en laine avec les motifs géométriques multicolores. Il y a la veste de Syrine sur une chaise. Tout en s'habillant, elle passe la tête dans l'entrée. Il est là tout simplement accroché à la patère. Tout en enfilant son manteau, elle repasse par la cuisine. Driss n'y est plus. Dans le placard au-dessus de l'évier, elle trouve les biscuits. Elle en prend trois, puis en remet une. Sur la première, elle étale du miel, le pot était resté sur la table. Dans la porte du frigo, elle trouve le jus multi vitaminé douze fruits Tropicana. Sur la paillasse de l'évier, elle récupère son verre de la veille et le remplit aux trois-quarts. Lorsqu'elle aura quitté la cuisine, il restera une demi-biscotte tartinée de confiture et le verre de Tropicana auquel elle n'aura pratiquement pas touché. Le tétra pack sera abandonné sur la cuisinière, comme d'habitude et la porte du frigo ne sera pas fermée correctement.

9h15, elle est devant la porte, la main sur la poignée. De la serrure, elle retire le trousseau de clefs qu'elle glisse dans la poche de son manteau. Prête à sortir, elle reste pourtant là sans bouger. Elle écoute les bruits qui viennent de l'extérieur. Une voiture passe puis plus rien. Elle entrouvre la porte et dans l'entrebattement, elle glisse la tête pour voir dehors. Rassurée, elle peut aller sur le perron. Toujours personne. Elle traverse la petite cour, pousse

la grille de la main, s'avance sur le trottoir. Elle fait une pause, tourne la tête à droite, d'abord à droite, car la plupart du temps, l'homme vient de cette direction. Puis à gauche. Il n'est pas là. Elle fait quelques pas, puis s'arrête brusquement, se retourne d'un coup, personne. Toujours personne. Celui qui la suit, qui la surveille, le type étrange, enfoui dans son grand manteau, qui fait semblant de promener son chien, ou bien de s'arrêter pour rallumer un cigarillo qui est encore fumant, a cessé aujourd'hui de la harceler de sa présence silencieuse.

9h18, elle préfère passer par la rue Pierre de Geyter, quitte à faire un détour, plutôt que de prendre l'autre rue. La dernière fois, c'est dans cette rue qu'elle est tombée nez à nez avec lui. Il a fait demi-tour, faisait comme s'il avait oublié quelque chose, se prenant les pieds dans la laisse du chien qui lui n'avait pas prévu de changement de direction.

9h20, plusieurs fois elle se retourne, essayant de surprendre son suiveur. Une fois sur la N1, elle est rassurée. Elle presse le pas pour rejoindre la rue Bokanowsky. Elle s'y engage pour descendre la rue qui fait un long virage sur la droite. Un bruit soudain et assourdissant l'effraie. Jamais elle n'a pu se faire au hurlement qui déferle à heure fixe. Elle pousse un cri de rage, oblique vers l'abri SNCF en béton, elle se déchaîne contre le grillage. Sa colère ne prend fin qu'avec la disparition du train Paris-Bruxelles, départ 9h08 en gare du Nord. Lorsqu'elle reprend ses esprits, juste devant elle, un homme fait semblant de s'intéresser au Thalys qui s'éloigne. Du moins, c'est la conclusion inéluctable à laquelle elle arrive. Elodie se demande comment elle a pu manquer à ce point de vigilance. Il repart, elle le suit à distance. Le 24 de la rue Bokanowsky est encore à quelques mètres, que va-t-il faire ? En regardant mieux elle se rend compte que sous son manteau le type est en pyjama. Il a sa baguette de pain sous le bras et de l'autre main, il tient un journal dont il parcourt les gros titres. Elodie est rassurée. En arrivant tout près de la grille rouge du 24, elle ralentit et la dépasse juste pour voir si l'homme qui la précède continue son chemin. Elle croit finalement reconnaître un des habitants du quartier. « Ce doit être le monsieur qui vit tout seul dans un tout petit pavillon de la rue du Chemin de Fer. » pense-t-elle à haute voix. Elle attend qu'il s'engage dans la rue. Elodie ne bougera plus tant que l'homme n'aura pas tourné et disparu.

9h25, il a tourné le coin de la rue. Il marche lentement, c'est pour ça. Enfin, elle est totalement rassurée. Elle fait demi-tour et retourne à hauteur de portail rouge au 24 de la rue. Il n'est pas fermé, c'est normal, il est passé 8h30. On entend à peine le bruit d'un aspirateur à l'étage. Elodie pousse délicatement le portail, puis l'arrête à mi-course afin qu'il ne grince pas. Elle est fine et passe sans difficultés dans l'entrouverture. Elle monte le petit escalier qui mène à la porte d'entrée. Au travers du carreau en verre dépoli, elle essaye de deviner s'il y a un mouvement quelconque. Il semble que non. Elle préfère redescendre quand même. Elle passe par la porte du garage.

Elle se retourne, le type est là, il passe. Elle s'accroupit pour ne pas être vue. Derrière le buis, elle est invisible de la rue.

C'est juste le même type, toujours en pyjama sous son manteau qui retourne d'où il est venu dans l'espoir de retrouver son porte-monnaie.

À 9h35, un petit garçon très gentil, rapportera le porte-monnaie qu'il a trouvé sur le trottoir. Il le déposera à la boucherie hallal. Manque de chance, le monsieur en pyjama sous son épais manteau, ne va jamais dans cette boutique. Tant pis pour lui, il ne retrouvera pas son porte-monnaie. Pourtant, ils sont très serviables dans cette boucherie. C'est Bachir le boucher. Il est très vieux et il aimerait bien rentrer au pays.

Vu... avec ou sans « s ». Pour Elodie, il s'agissait de l'éternelle question. Elle faisait tout son possible pour ne pas tomber nez à nez avec ce foutu mot. Impossible de décider. « S » ; sans « S » ; y est-il ? N'y est-il pas ? Et la ritournelle démarrait, inépuisable, tournant et tournant comme la petite chanson du chapeau pointu. Sa connaissance parfaite de l'orthographe ne lui était d'aucun secours, car il s'agissait d'une tout autre chose dont elle

n'avait pas elle-même idée, dont personne n'avait idée. Dans le cas contraire, cette ritournelle cesserait de ritourner sur elle-même.

« Vu ! »

Cachée derrière le petit rebord, le nez dépassant à peine, elle l'observait. Le jeu consistait à ne pas se faire découvrir. Mais à l'âge de six ans, peut-on seulement imaginer que les adultes trichent déjà. Ils trichent par gentillesse, mais ils trichent quand même. Tous les matins, armé d'un vieux couteau à légumes, il allait inspecter les allées en ciment. On aurait cru un Apache à la recherche des mauvaises herbes qui poussaient dans les interstices des dalles. Il ne lui manquait plus que les plumes et le « ouh ouh » avec la main sur la bouche. Dans son dos, sur la pointe des pieds, elle approchait, tel le chasseur débusquant l'animal, bien à l'abri du vent. Mais pour la petite fille, il s'agissait seulement de ne pas se faire voir, ne pas être remarquée. Ce qu'elle ne savait pas, c'était qu'il s'agissait d'une partie de dupe. Papa, dans une comédie en un acte, jouait à jouer. Évidemment qu'elle était à quatre pattes derrière le muret, bien sûr qu'elle se déplaçait sur la pointe des pieds, sans l'ombre d'un doute, elle était juste dans son dos, de son petit doigt, elle allait entrer en contact avec lui.

« Touché ! »

« Oh, tu m'as eu, je ne t'avais pas vue venir, bravo ma petite trouveuse, tu es mon petit colonel Custer ! »

Qu'elle était fière d'être le colonel de son papa chéri. Le colonel fou qui avait massacré les Indiens par fournées entières. Un délire paranoïaque contre des animaux affublés de plumes qu'il fallait bien exterminer. Faire une petite place à la blancheur immaculée, qui déferlait déjà en vagues successives. Télescopage avec les images des camps, ceux d'une autre extermination, qu'un hasard télévisuel avait accolées. Le trouble avait suffi, et tout était barré de traviole. Préalable à un détricotage des sentiments ? Qui peut savoir avec exactitude l'origine, ou les raisons de cette destruction de soi ? Pas ses parents qui ne comprenaient jamais rien, ou trop bien et du même coup tuaient les mots dans l'œuf. Ni l'école trop occupée avec le savoir pour savoir quelque chose ou bien prise dans une lecture de l'adolescence révoltée l'empêchant de saisir ce qu'elle a de désespérée. Pas plus le médecin psychiatre qui avait tenté de nouer avec Elodie une relation de confiance réciproque qui n'avait rien de réciproque sinon dans la tête du soignant. Pourtant dans ses beaux habits du dimanche qu'elle était jolie aux yeux de tous. Robe rose dégradée de blanc, petit noeud assorti dans les cheveux, chaussures vernies et socquettes blanches. Fleur au milieu des fleurs, ses questionnements tranchaient déjà en lambeaux d'incompréhension le monde des adultes, celui des parents, des voisins et amis qui ne voyaient que l'insouciance de l'enfance.

Le rituel du jardin, pour cet homme, maintenant plus voûté, moins alerte, que l'âge avait alourdi, continuait tous les jours, qu'il pleuve ou bien qu'il vente. Sous aucun prétexte, il n'y aurait échappé. Depuis l'enfance, elle savait où le trouver, elle savait avec une exactitude millimétrée où il était placé. Il n'y avait que la neige ou le verglas qui détenaient le pouvoir de le stopper dans sa lutte effrénée contre la mauvaise herbe. Cependant, les images intérieures avaient changé. En ce jour présent, Elodie le voyait plutôt avec un couteau entre les dents tel un cosaque. Lui l'ancien communiste syndicaliste, avec ses discours progressistes sur l'homme naturellement bon à la Rousseau que le grand capital pervertissait, ça lui allait bien ! Elle ne supportait plus cette phraséologie moraliste aux relents passéistes. Ces mots prétentieux à la certitude établie qui sortaient de sa bouche. Et peut-être, ce qu'elle exécrat au plus au point, c'était l'haleine qui embaumait les phrases. Au final, tout le personnage l'insupportait, mais ce n'était rien à côté de l'autre, là. La femelle.

10 heures, Elodie pénètre le pavillon par la porte du garage. Son père l'a ouverte pour y prendre la bassine jaune avec les outils de jardinage. Soit, la petite pelle, les gants épais vert et gris, la cisaille à main et le fameux couteau à légumes. Elle se faufile par le petit escalier sur la droite. Il permet d'accéder dans la maison par le couloir. La porte ouvre sur la

cuisine. C'est le passage périlleux. Est-ce que sa mère est devant son évier à récurer ses casseroles ? Non, c'est bien trop tôt dans la matinée. Peut-être à l'étage en train de faire les lits - enfin le lit puisqu'elle ne vit plus dans ce musée du mauvais souvenir - c'est bien possible que madame soit dans leur grande chambre. Là où ils font la chose. Rien que de les imaginer ça lui fout la gerbe.

10h10, Elodie se décide à pousser la porte tout en manœuvrant la poignée. Elle se ravise. Elle enlève sans bruit ses bottines et accroche son manteau à la patère. Elle prend soin de le placer sous le grand ciré qui sert pour le jardin. Les chaussures, elle les dépose sur le côté du vieil aspirateur, dans l'angle du mur. Ainsi, il y a peu de chances qu'on les trouve.

10h15, sur la pointe des pieds, elle passe dans la cuisine.

- « C'est toi Claude ? Tu as déjà fini dans le jardin ? »

Elodie se fige sur place. Elle attend pour voir. Une petite musique caractéristique annonce le générique de France Inter. Sa mère écoute la radio, c'est donc qu'elle repasse dans le salon. Comment a-t-elle pu manquer ça. Il faut qu'elle soit plus vigilante.

Elle se donnait tous ces conseils silencieusement dans sa tête. Il n'y avait que ses lèvres qui bougeaient. C'était comme dans un film muet. Les sous-titres étaient inutiles. Les crispations de son visage, les grimaces qui tordaient sa figure, traduisaient son état mental. Il n'y avait plus que l'objectif. Pareil au guépard, flairant sa proie, tapi dans les fougères, à proximité du point d'eau, il fixe avec attention l'objet de sa férocité sans faille.

10h16, devant l'absence de réponse de son mari, madame reprend son activité de repassage. Elodie a eu chaud.

10h17, elle se glisse sur le côté du frigidaire, dans le petit espace formé avec la table roulante qui n'a jamais roulé. Ainsi placée, elle peut observer à loisir sa pire ennemie.

La mère d'Elodie n'était plus qu'un objectif qui focalisait toute son attention. Avec sa robe de chambre et ses pantoufles, il ne lui manquait plus que les bigoudis dans les cheveux et on avait la parfaite ménagère des années soixante made in USA. Il aurait fallu l'époux dans le fauteuil avec la pipe à la bouche et le journal dans les mains. Non, pour ça papa était un papa moderne. Il ne fumait plus et il était pour le partage des tâches ménagères. Dans l'absolu parce qu'elle ne lui laissait rien faire.

10h18 Elodie peut voir sans être vue. Mieux, elle peut voir comme un fantôme, car en réalité, elle n'existe plus, elle a annihilé jusqu'à l'incarnation de son propre corps, elle a rejeté les sensations qui vont avec. Elle voit, elle n'est plus qu'œil observateur, calculateur et froid.

Enfant, ce qui la fascinait le plus c'était le simple fait d'observer sa mère quand elle remontait son soutien-gorge, cela captivait son attention. De même que de la voir se gratter le bout du nez, toujours très poliment, alors que personne n'était là pour la juger. Et si justement ! Peut-être que ce qui exaspérait le plus Elodie, c'était sa façon de continuer à avoir une attitude très policée quand elle était seule ou supposée l'être.

10h20, la mère d'Elodie n'a plus d'eau dans sa bouteille pour verser dans le fer à repasser, elle se dirige dans la cuisine. Pendant que sa mère passe par une porte, Elodie, dans un même mouvement passe par l'autre qui donne dans le couloir. En s'avançant jusqu'à l'ouverture qui donne sur le salon, elle peut encore l'entrapercevoir. Lorsque sa mère se penche, sa robe de chambre découvre l'arrière de ses grosses cuisses veineuses. Elodie s'avance un peu dans le salon pour avoir une vue plus dégagée.

10h23, sa mère a trop chaud, elle ôte sa robe de chambre pour rester en chemise de nuit. D'un coup, elle se retourne, comme si elle ressentait une présence. Elodie d'un mouvement précis et rapide a juste le temps de masquer son corps en se plaquant contre le mur. Sa mère

reste un moment immobile puis se dirige vers l'évier pour se servir un verre d'eau. Elodie s'approche du repassage, elle hume l'odeur du linge.

Le linge avait l'odeur des souvenirs lointains, celle de quand elle se cachait dans le placard. Pour disparaître. De cet endroit central, au milieu du linge, elle écoutait les bruits de la maison. Elle essayait de reconstruire mentalement ce qui se passait en fonction des sons feutrés qui arrivaient jusqu'à ses oreilles. Ainsi, elle pouvait passer des heures dans une obscurité légèrement irisée par le rai de lumière qui se glissait dans la rainure, jonction des deux portes.

10h24, la mère revient dans le salon. Elodie n'a aucune difficulté pour s'éclipser. Elle voit cette femme usée par le temps soulever le couvercle de la soupière blanche. Y glisser la main pour en extirper un petit bonbon qu'elle enfourne dans sa bouche. Elle va se remettre au repassage, change d'avis, retourne vers la soupière et comme si elle pillait un tronc d'église, elle prend un deuxième caramel pour le déposer dans sa poche. La sueur perle à chacune de ses tempes. Elle sort de l'autre poche un grand mouchoir à carreaux. Elle se tamponne le visage, puis le remet à sa place. Enfin, elle reprend son activité.

À cet instant, on aurait pu croire que la mère d'Elodie était ailleurs, dans des pensées où devait s'organiser la suite de la matinée : faire l'étage, la couture, préparer le repas. Le café accompagné de l'émission de jeu télévisé conclurait cette demi-vie. Mais en réalité, elle était tourmentée par quelque chose. Un tourment qui remontait à bien longtemps, une tentative de reconstitution des faits. Ressasser. Les activités ménagères avaient une fonction que chacun semblait ignorer. Une tentative de compréhension pour qu'enfin l'histoire ait un sens.

10h25, Elodie fait le tour par la cuisine pour se placer à nouveau dans le dos de sa mère. De cette position, elle peut voir la chair à la base du cou et le grain de beauté.

Pour Elodie, ce grain était une tâche qui défigurait l'équilibre du corps de sa mère. Sur la gauche, à la base des vertèbres cervicales, il venait étaler sa disgrâce. Un marron crèmeux exultait au milieu de cette boursouflure. Il avait à peine la grosseur de la tête d'une punaise, mais par sa simple présence, il envahissait la conscience d'Elodie, où il prenait des allures disproportionnées.

10h32, Elodie tend le bras, replie trois doigts de la main, tend l'index et de son pouce, arme le pistolet imaginaire qu'elle fait semblant de tenir à bout de bras. Elle abaisse le pouce en fermant un œil pour mieux viser et elle tire sur sa mère à bout portant en accompagnant ce geste d'un discret claquement de la langue. Puis, sans bruit, elle s'éclipse pour récupérer ses bottines et son manteau. Au même moment, on entend du sous-sol, le bruit doux et progressif du tour horizontal qui se met en marche pour arriver à la vitesse souhaitée.

Il s'agissait d'un petit tour Caseneuve récupéré chez Spiros lorsque l'usine avait fermé. Encore une des nombreuses batailles que son syndicaliste de père avait perdues. En souvenir de ces années de dur labeur, il continuait à s'escrimer sur sa machine pour rendre service. Ou pour passer le temps. Ou encore pour réparer n'importe quoi qui n'avait pas vraiment besoin de l'être.

10h38, Elodie préfère passer par le jardin en sortant sur l'arrière de la cuisine.

10h40, elle est dehors, sur les marches en ciment, elle se chausse puis enfile son manteau. Elle prend le chemin qui longe le pavillon et mène directement à la petite porte avec la boîte aux lettres. Masquée par le muret, elle peut sans difficulté se retrouver dans la rue. Ni vu ni connu.

À 11 heures, Nicole abandonne son repassage pour descendre au sous-sol. Quand elle apparaît, Claude délaisse les manivelles de la machine qui tourne à pleine vitesse, puis il

coupe le moteur. Il faut de longues secondes avant que les mandrins ne cessent leur rotation. Claude regarde sa femme.

- « Elle est encore venue, dit-elle des larmes dans les yeux.

- Je sais, elle est sortie par le petit portail... De toute façon, je laisse les deux ouverts, au cas où... »

Vingt cinquième chapitre

Un monde inconsistant, c'est là ce qui définit le mieux, la maison et son intérieurité. Les tiroirs et ce qu'ils contiennent sont des lieux sous l'emprise de la téléportation. Mais pas seulement. La sorcellerie et la magie noire y règnent en maître. Les objets y sont doués pour la malveillance, ils n'hésitent pas à attaquer, briser des articulations, coincer des doigts sournoisement dès que vous avez le dos tourné, que votre attention est accaparée. Pire, si vous avez des soucis, tout ce que contiennent les meubles et autre caisse à outils, en profitent pour faire des échanges incongrus. La clef à molette part en voyage dans le placard à balais, la balayette est allée balayer ailleurs. Pire, il existe des compromissions de proximité. Le verre, tout près de l'assiette, placé sur le devant, juste après la cuiller, car c'est sa place, prend un malin plaisir à s'en écarter, et lorsque vous tendez le bras, votre esprit préoccupé par le dernier sujet d'actualité, lui et son contenu, renversés sur la table. Pas de l'eau, ce serait trop beau, plutôt du vin, ou encore du coca. Alors oui, ce qui nous entoure, ce qui partage notre intimité est un monde inconstant où les lois de la physique ont cessé de s'appliquer ! Ce petit monde hypocrite se joue de nous, de nos émois. Silencieusement, il s'amuse, rie de notre petitesse.

Laissons là les questionnements sur l'irréalité de notre environnement, car il y a, de l'autre côté de la Nationale 1, une partie de la banlieue qui attend. Elle ne sait pas encore très bien quoi. Sûrement, une suspension dans le rythme même de l'avancement des travaux du tram. Tous vaquaient, insoucients. Les pressés d'aller quelque part, comme les badauds le nez collé à la vitrine, ignorant l'essentiel de l'inexorable drame que la déraison élaborait secrètement.

En ce jour où Pierrefitte s'enlisait dans la froidure, une nuit d'un bleu profond avait pris possession de la banlieue. Les lampadaires au garde-à-vous venaient la découper en halos blafards. Chacun, dans sa maison bien au chaud, se protégeait d'un hiver redevenu rigoureux. La neige drapait les trottoirs d'un léger voile donnant aux rues pratiquement désertes une irréalité illusoire. Syrine s'était assoupie dans son lit sur son livre d'histoire. La naissance du socialisme en 1875 Outre-Rhin avait eu raison de sa concentration. Les ouvriers déferlaient en masse dans sa chambre pour s'emparer de sa peluche : un ourson à l'œil unique. Goguenard, il regardait le défilé des drapeaux rouges envahissant la ville du Munich. De chacun des haut-parleurs, sortait une musique agréable qui chantait les louanges de Syrine. Cette douce mélodie devenait de plus en plus criarde pour prendre l'intonation de la voix d'Elodie.

- « Qu'est-ce que tu fous ? Ça fait une plombe que je t'appelle. J'ai bousillé l'ouvre-boîte électrique et je me suis niqué la main !

- Pourquoi tu as utilisé ce truc merdique, les boîtes restent coincées dedans et ça bourre.

- Parce que l'ouvre-boîte à main, celui qui se replie, il a foutu le camp du tiroir dans un lieu connu de lui seul puisque tu ne sais jamais ce que tu fais de tes affaires ! Merde, merde et merde !

- Fais voir. Syrine déplia le torchon sanguinolent dans lequel Elodie avait emmailloté sa main. Mais tu t'es vachement amochée, comment t'as fait ton compte ?

- Je viens de te le dire, t'écoutes rien !

- Attends, il est quelle heure... C'est bon, la pharmacie est encore ouverte. Descends ! J'arrive le temps d'enfiler quelque chose. »

Sans même fermer la maison à clef, juste en claquant la porte, les voilà sur le chemin de la pharmacie. Elodie ne sentait pas le froid mordant qui attaquait la moindre parcelle du corps non protégée. Syrine regrettait d'être partie un peu vite. Un vent glacial, cinglant, venait harceler le lobe de ses oreilles. Elle mit ses mains dessus pour tenter de les réchauffer, mais dès qu'elle les retirait, c'était encore pire. L'arrivée sur la N1, grande traverse qui déchirait Pierrefitte du Nord au Sud fut un supplice. L'air s'y engouffrait pour dévaler jusqu'aux portes de Paris. Les quelques passants disparaissaient dans leur manteau, le col bien remonté. Les plus jeunes, pour une fois utilisaient leur capuche à bon escient. Les mains enfouies dans les poches, chacun, d'un pas rapide, s'envolait vers la chaleur et la quiétude du foyer. La cahute du tram prenait forme, des faisceaux de câbles giclaient du sol comme des bouquets de glaïeuls dont on aurait coupé la tête. Syrine aimait à observer l'avancée des travaux, elle se détourna d'Elodie le temps d'un regard. Lorsqu'elle revint sur sa copine, celle-ci semblait absorbée par quelque chose dans le lointain. En réalité, elle n'était plus là. Elle marchait mécaniquement, comme un pantin qu'on aurait programmé pour avancer. Syrine prit Elodie par les épaules, la serra contre elle. Sans réelle intention, une sorte de reflex de survie. Juste pour voir si elle était vivante à l'intérieur. À son grand étonnement, elle irradiait de chaleur, insensible au froid. Elle s'en rendit compte lorsqu'elle déposa les lèvres sur sa joue. La peau était douce, une peau de velours. Elle avait cette texture qu'on retrouve sur certains fruits, comme les pêches ou encore les abricots. Un peu honteuse, Syrine savourait un mets délicieux. Le contact de ses lèvres sur la peau de sa copine lui rappelait les moments trop fugaces où elle partageait l'intimité de sa mère. Elodie se tourna vers elle, lui adressa un sourire, un sourire vide qui voulait dire, je t'ai vue, je sais que tu es là et je connais tes rêves. Elodie avait cette capacité terrible de percer à jour les sentiments qui habitaient ceux qui l'entouraient. Elles parvinrent à l'angle de la rue Séverin Tuleu. « Hé Séverin, tue le ! » De repenser aux jeux de mots d'Ahmad, son grand frère, fit sourire Syrine. C'était le temps où il l'accompagnait à l'école, où il s'occupait d'elle, le temps où ils étaient complices. Il lui expliquait les plaisanteries qu'elle avait du mal à comprendre, car encore petite. Alors il appuyait sur les syllabes, et elle souriait dès qu'elle saisissait. Et lui souriait en retour, fier de sa petite sœur et de son intelligence.

La pharmacie fut un refuge où enfin elles purent se réchauffer. Elodie tenait sa main serrée dans un torchon que le sang avait coloré de rouge. En voyant arriver les deux gamines, l'une des femmes placées derrière son comptoir, abandonna ce qu'elle faisait pour venir voir. Elle déplia le tissu comme si elle effeuillait l'emballage d'un cadeau précieux qu'on lui aurait fait. Elle prit le temps d'observer la plaie avant de se prononcer.

- « Il faut aller à l'hôpital, ce n'est pas très grave, aucun tendon n'est touché, par contre il vous faut des points de suture.

- Et comment on fait pour y aller ? En bus ! Y en a pour deux heures.
- Vous n'avez pas de véhicule ?
- Si on a notre chauffeur personnel qui va venir du château, mais faut d'abord qu'y finisse de briquer la Rolls. »

Syrine, sentant que sa copine n'était pas dans de bonnes dispositions, prit le relais.

- « Il n'y a pas moyen de faire autrement ? »

Un homme plus âgé qui lui aussi portait une blouse blanche, s'était approché. D'abord silencieux, il avait laissé faire la pharmacienne. Il se plaça au côté de celle-ci, prit la main d'Elodie dans sa grosse paluche velue, la tourna légèrement, la tourna encore, resta un moment dubitatif.

- « Je vais appeler le docteur Cohen, il est peut-être encore à son cabinet. »

Après quelques minutes, le pharmacien réapparut.

- « Le cabinet du docteur est à cent mètres, un peu plus loin au 198 de l'avenue Elisée Reclus, il vous attend. Mais faites vite, il allait partir. »

Les filles quittèrent la boutique rapidement, elles n'entendirent pas le « Un merci n'aurait pas été inutile ! » de la pharmacienne qui tenait encore la porte. Elles ne virent pas non plus le petit sourire du vieux pharmacien qui aimait l'impertinence de ces deux filles. Souvenir d'un temps où l'impertinence était un bon début pour résister à la connerie. « Laissez, elles sont jeunes, elles découvrent seulement le monde... » Puis il disparut à l'arrière de la boutique, au milieu de pots, avec des noms en latin pour partie effacés, inscrits sur la faïence. Récipients inutiles et désuets.

Le vent soufflait maintenant en bourrasques successives, rendant l'air encore plus mordant. Une neige légère tourbillonnait dans la lumière. De petites billes roulaient sur le sol, elles ressemblaient à du polystyrène qu'on aurait égrainé sur la ville. Cela faisait une poudreuse que le souffle balayait pour en faire de petits tas. Ils s'agglutinaient peu à peu dans la moindre anfractuosité. Au 198 se trouvait une maison en briques rouges avec un portail gris. Elodie appuya sur le bouton de l'interphone, le portail se débloqua d'un coup sec. La porte d'entrée s'ouvrit, en haut des marches un homme en costume de velours, chemise cravate et kippa sur la tête apparut.

- « Entrez, je vous attendais. »

Il installa Syrine dans la salle d'attente. Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour sentir la fatigue l'envahir. La tête bien calée dans le fauteuil, elle s'assoupit pour la deuxième fois de la soirée, mais sans son livre d'histoire. Du temps qui s'écoula, elle ne vit rien. Ce fut un « Ça y est, on peut y aller. » qui la sortit de son sommeil. Un sommeil profond. Elle avait du mal à émerger. Elle eut besoin d'un long moment pour retrouver ses esprits. L'espace d'un instant, elle se demanda ce qu'elle pouvait bien faire chez les Israélins, face à l'ennemi juif en kippa. L'Intifada n'était pas loin. Un temps de réflexion plus tard, elle salua le pauvre docteur Cohen qui était passé, pas très loin de la pierre sur la tronche, même si la pierre en question était un petit Bouddha en bois, tout doré.

Elles marchèrent silencieusement un bon moment.

- « Ça va ta main, au fait ?

- Il est bien temps que tu t'inquiètes...

- Excuse, mais je suis totalement naze, je suis fatiguée et je ne sais pas pourquoi.

- Tu dors mal ?

- Non. Fais voir ta main...

- On ne voit pas bien à cause du pansement. » Elle arracha une partie de la protection pour soulever le bord et montrer la suture à Syrine.

- T'es folle de faire ça !

- Je sens rien... Et puis comme ça, on peut commencer à apprendre. Regarde, c'est comme un point de couture. Il pique là avec une aiguille zarbie toute recourbée. Il pique dans la chair, à l'intérieur de la plaie, puis avec une pince, il attrape l'aiguille.

- C'est bon, pour le cours de médecine, on peut voir ça à un autre moment. »

Elodie n'écoutait pas, elle était fascinée par la peau boursouflée. Elle essayait d'écartier les bords pour voir le fil qui passait d'une berge de la plaie à l'autre.

- Arrête merde ! s'écria Syrine, elle se saisit du bras de sa copine pour l'écartier, puis elle repositionna le pansement sur la plaie. Le visage d'Elodie était détendu, comme s'il ne s'agissait pas d'elle. Contre toute attente, elle se laissa faire, observant Syrine, mi-amusée mi en colère qu'on lui ait retiré son joujou.

Le vent qui s'était calmé, fit un retour soudain, balayant la chaussée par à-coups. Il fouettait le visage des filles qui furent obligées de marcher penchées en avant et la tête tournée sur le côté pour éviter les flocons qui arrivaient de plein fouet sur elles. Le plus terrible fut de passer au-dessus du RER. À cet endroit, la route s'élevait pour redescendre de l'autre côté des voies. Les maisons ne coupaient plus l'élan du vent qui en profitait pour cingler la figure. Elles se dépêchèrent de prendre à droite, la rue Louise Maury. Ce fut comme une accalmie soudaine,

le souffle de l'air, arrêté à l'angle de la rue continuait à mugir sa déception. Coupées du vent, les deux gamines purent marcher normalement. Elles tournèrent le coin de la rue pour se rendre dans le pavillon de la vioque. Elodie s'arrêta net, elle retint de la main sa copine pour l'empêcher d'avancer.

- « Il est là ! »

Syrine ne supportait plus sa copine et ses plans délirants au sujet de l'homme au chapeau et au chien. Elle n'avait qu'une envie : s'enfouir dans sa couette et, ce qu'elle appelait les délires paranos de sa copine tombaient au plus mal. L'histoire du type qui la suivait partout, commençait à exaspérer sérieusement Syrine. Et là, à cet instant, avec ce froid, ça ne l'amusait, mais alors pas du tout.

- « Ecoute, c'est quelqu'un qui sort son chien, ni plus ni moins, alors pour ce soir, on va faire comme s'il n'était pas là et on se rentre !

- Par ce froid, venir jusque devant chez nous pour faire pisser toutou, ça ne te paraît pas louche ?

- Qui te dit qu'il vient de loin ? C'est peut-être un voisin.

- Si c'était un voisin, il ne resterait pas devant notre porte.

- Mais tu viens de dire que... Merde, tu fais chier, on rentre un point c'est tout !

- C'est malin, à gueuler comme ça, tu nous as fait repérer. Regarde, il s'est retourné... Il décampe, qu'est-ce que je t'avais dit ! »

Pour sûr qu'il s'était retourné. Dans une rue déserte n'importe quel clampin se serait retourné en entendant du bruit. Et par ce froid de Sibérie, le fait qu'il décampe n'avait rien de très étonnant, sauf dans l'esprit tourmenté d'Elodie.

- « On va le suivre, je veux voir où il va, je veux savoir dans quelle baraque il crèche, on revient discrètement et puis... »

L'homme passa dans le faisceau de l'éclairage public, souleva son galurin, salua les deux filles.

- « Je le connais, c'est le mari de la fleuriste. Je pense qu'il veut savoir où tu crèches. À mon avis, il te surveille pour savoir quand il peut t'offrir des fleurs. Il veut coucher, c'est sûr ! Changeant brusquement de ton, elle ajouta, passablement énervée, « On rentre, tu me fais chier avec tes conneries ! »

Une fois dans la maison, Syrine n'avait pas demandé son reste et sans même manger, elle était montée dans sa chambre. Juste vêtue d'une culotte, elle s'était jetée sous la couette. Elle n'avait même pas eu le courage d'enfiler son pilou adoré avec lequel elle aimait tant rejoindre le doux pays des rêveries couleur fille. Frigorifiée, recroquevillée sur elle-même, elle n'eut aucun mal à s'endormir.

Dans une demi-conscience, elle se rendit compte qu'on la secouait brutalement. Elodie était debout, devant elle, toujours vêtue de ses vêtements humides. Elle avait juste ôté ses chaussures. Les chaussettes trempées laissaient des traces d'eau sur le sol.

- « Il est où le P38 de la vioque ? »

Elle se tourna de l'autre côté pour oublier ce mauvais rêve. Le contact brutal avec le parquet et son front qui tapa en premier tout contre, eurent pour effet immédiat de la réveiller. Elodie, penchée sur elle, le visage déformé par la colère, la convainquit que l'idée de se recoucher n'allait pas être pour tout de suite.

- « Je veux le P38 ! Maintenant ! T'entends ? Bouge ! »

Syrine n'avait pas remarqué tout de suite qu'Elodie tenait dans sa main la batte de Dara.

Vingt sixième chapitre

Et Dieu dit : Parabellum mon frère !

Et le dieu, homme parmi les hommes se leva. Il posa la main sur l'épaule de l'élu. Le dieu voulait n'être qu'un parmi la multitude. N'être que cela et reconnu pour cela. Il voulait au disciple s'adresser. Ainsi, Il a fait et ainsi, Il disparut laissant l'homme plein de la parole divine. Il venait de partager l'instant du créateur et il s'était adressé à lui. De cela, le disciple ne pouvait douter. Aussi, l'homme se leva à son tour. Il voulait s'adresser à la foule venue en ce lieu, près de l'arbre en la place où le scandale venait de se produire. Mais aucun mot ne sortit de sa bouche. Il était rempli de la parole du dieu, une parole où chacun des mots avait la dureté du granit, prélevés à même la matière. Ils étaient matière, pour cela les prononcer s'avérait impossible, tout aussi impossible que de bouger la montagne. Tous attendaient que le disciple témoigne, tous savaient qu'il devait l'écouter. Il baissa la tête et pleura. Tous partagèrent sa détresse et tous s'en allèrent, un à un, parlant à voix basse pour dire ce qui n'était pas advenu. Le murmure de la foule s'amplifia pour devenir un vacarme assourdissant. Le peuple prit la route et la colère gronda. Le disciple, lui, resta le jour entier auprès de son arbre à méditer la parole du Dieu et il ouvrit le livre.

Le soleil dardait ses rayons sur la ville de Grenoble donnant à l'hiver un air de fête. Les badauds bien emmitouflés prenaient tout leur temps. On devinait les premières boursouflures sur les branches, présage d'un printemps en puissance. Ahmad se décida à fermer son cahier. Il ne trouvait rien d'autre à ajouter. Les temps d'écriture lui permettaient de s'éclipser du monde, d'oublier un peu de la pression qu'il s'imposait. Réussir, il avait déjà bien avancé. BTS, prépa et enfin école d'ingénieurs. Ce n'était pas celle qu'il avait espérée, mais il pouvait être satisfait. Loin des siens, il avait besoin de ces moments où il pouvait laisser son esprit baguenauder au gré de ses rêveries. L'idée d'écrire une nouvelle mettant Dieu en scène l'amusait beaucoup. C'était pour lui une façon d'évacuer la tristesse d'avoir perdu un ami, celui qui partageait sa chambre d'étudiant au CROUS. Un fou de Dieu et du Djihad. Ça lui avait pris d'un coup, comme une envie de pisser, pisser sur la vie. Une lubie en forme de néantisation de l'intelligence, ou bien une métaphysique de la connerie. Il prit le chemin de l'UNSA, c'était bientôt l'heure d'ouverture du resto U, choux Bruxelles, blanc de poulet, fruits et yaourt. Il s'engagea sur le chemin qui traversait la cité universitaire. Trop d'arbres, de verdure, d'espace, il avait toujours un peu de mal à s'y faire. Les montagnes au loin, sous les nuages, bien à l'abri du soleil, donnaient une amplitude à la distance qui propulsait Ahmad bien au-delà de ce dont il avait l'habitude. Dans sa banlieue, les barres que formaient les immeubles brisaient les dimensions et par le fait, l'idée même de liberté. Une nausée aux relents de finitude, qu'il devait affronter chaque jour, pendant la vingtaine de minutes nécessaires pour atteindre le resto. Ce cheminement le plongeait dans une inquiétude dont il ne savait rien. Comme il était dans les temps, son esprit vagabondait, et quand l'esprit se balade en toute liberté, il accroche les souvenirs. Il racole les sensations et tout doucettement, il vous emporte du côté des regrets. Puis s'en vient la culpabilité, face aux autres, quand ils vous observent, silencieux. Mais en réalité, ces pseudo-autres n'étaient qu'une pantalonnade afin qu'il ne sache pas qu'il avait affaire avec lui-même. La première image plantée dans son crâne, fut celle de sa sœur, Syrine. Il avait eu de ses nouvelles par courrier, elle lui avait adressé une jolie lettre de fille. Elle lui expliquait qu'elle s'installait avec une copine en colloc. Elodie. C'était là le hic. Il ne l'aimait pas du tout cette greluche. Il ne pouvait dire pourquoi, un malaise. Les filles, il savait y faire, deviner ce qu'elles désiraient, jusqu'où elles étaient prêtes à aller. Même les gouines, il les reniflait à dix lieues. Pas moyen de les blairer. C'était dans l'ordre des choses, les entités qui s'opposent, ça lui parlait. La physique des particules chez les humains. Mais Elodie, il ne savait dans quelle case la ranger. Il n'osait pas se l'avouer mais il était inquiet et se sentait mal d'avoir abandonné sa petite sœur adorée, celle qu'il avait accompagnée sur le chemin de l'école et du savoir, la plus intelligente, la plus fine.

Elle comprenait tout. Les déductions logiques, l'organisation des calculs, comment on pouvait jongler avec les nombres et tout cela en s'amusant. « Encore un, donne m'en encore un. » Avec Farah, ce n'était pas pareil, il ne s'était jamais entendu avec elle. Farah / Syrine, deux opposés. Elle n'était pas bête. Débrouillarde, mais solitaire. Pour apprendre, elle ne voulait pas de l'aide du grand frère. Elle claquait la porte, et s'enfermait pour ne pas être dérangée. Pourquoi elle le rejetait, il cherchait encore à se l'expliquer. Pourtant, la solution était simple, il lui avait pris sa grande sœur et elle était jalouse. Jalouse que Syrine ne s'intéresse pas à ses poupées, encore moins à ses jeux. Quant à Azadeh, il n'avait pas eu le temps de se lier à elle, pas plus que de la rejeter d'ailleurs. C'était la petite dernière, après le départ de l'autre connard. C'était ainsi qu'Ahmad parlait de son propre père. Entre eux, un seul point commun : la haine. Le bled, il n'avait que ce mot à la bouche. À peine arrivé, le pater, tout de suite dans le trou. Il avait immédiatement élu domicile. Pour l'enterrement, la mère avait fait le déplacement, résultat, elle s'était fait insulter par le clan du père et par sa propre famille. S'il lui restait un doute sur sa patrie, elle n'en avait plus. Azadeh, c'était une histoire d'amour. Avec qui, il n'avait jamais réussi à le faire dire par sa mère. Elle rougissait face à lui, baissait la tête et pleurait de honte. Alors il avait arrêté de la questionner. Il se doutait, le Hassan du Café de la Paix, depuis toujours, il lui faisait les yeux doux. Les rares consommations qu'elle prenait à son bistrot, étaient offertes et elle rosissait dès qu'il lui adressait la parole. La mère avait sa fierté, son enfant, elle l'avait fait toute seule, comme dans la chanson. Toute seule, sauf quand lui, l'aîné, devait se rendre à l'hôpital et gérer toute la smala. Le seul avec lequel il n'y avait aucun souci, c'était Dara. Tout simplement parce qu'il l'ignorait ostensiblement. Quelques rares tentatives de dialogue agrémentées de « T'es pas mon père ! » entre les deux frères qui n'avaient de frères que le nom. Toujours à jurer sur le Coran, Allah par ci, Allah par là. Ce ballot qui ne fichait pas une babouche à la mosquée. Ce frère lui était étranger, passant sa vie dehors, dans tous les mauvais coups, de toutes les combines. « Si tu m'emmerdes encore, je pars au pays rejoindre le père. Et je m'engage pour défendre les Arabes. » Aucun risque, trop con, il aurait été capable de faire sauter son propre camp au lieu d'une cible ennemie. Il était pas foutu de se rendre à Paris sans se paumer. Une fois, il avait dû le récupérer à Villiers-le-Bel, ce crétin. Avec Driss son imbécile de pote, ils avaient pris le train à l'envers. « Viens me chercher, avec Driss, on s'est perdu dans la province. » Pour Dara, la campagne et les paysans, ça commençait à partir de Grosley dans le neuf cinq. Montmorency, c'était le grand Nord. Pour un peu, il se serait attendu à trouver des ours polaires et des pingouins. Et inculte avec ça. La seule chose qu'il savait faire, c'était peser cent grammes pour faire ses barrettes de Shit. Il ne savait même pas rendre la monnaie sans sa calculette. « Dix keusses et vingt keusses sur cent, attends, ça fait... merde, y a plus de piles dans la machine. Reviens dans une heure faut que j'aille chez Ali. » Heureusement, dans le quartier, il détenait le monopole avec l'autre mongol de Driss, en cas de concurrence, c'était la faillite de l'entreprise cannabis. « Un neurone », c'est comme ça qu'on l'appelait dans la cité, et en plus de ça, il en était fier. « Ça fait scientifique ! »

Sally, le vit arriver, elle s'approcha de lui, prit sa main. « Tu fais le tête, je crois dire. » Il aimait son accent de Dubliner. Peut-être bien qu'il s'était entiché d'elle, il l'aimait bien, surtout quand elle lui parlait des bastons avec les orangistes. Et les embuscades tendues aux anglophones ! Et les Pogues, il aimait bien aussi.

Beaucoup plus tard dans la soirée, mais loin des sommets enneigés, et loin de son grand frère auquel ses pensées allaient de plus en plus souvent, Syrine avait été levée d'un coup, extirpée, arrachée du rêve énigmatique dont elle ne se rappellerait absolument rien. Un rêve où les désirs incestueux se mêlaient harmonieusement avec les plaisirs interdits. Une descente aux enfers où la pâmoison sous place sous la domination impériale de la volupté. Tout cela fut

effacé en une fraction de seconde et remplacé par Elodie, l'agrippant fermement par le devant de son pilou pilou et lui faisant face avec une boîte à biscuits.

- « S'il n'est pas dedans c'est que tu l'as. Et me prends pas pour une conne ! »

Il fallut un peu de temps à Syrine pour faire le rapprochement entre la boîte à gâteaux et son contenu. Son attention encore emplie d'un sommeil brisé, se fixait sur l'inscription *Lefèvre Utile Nantes* qui entourait un ange à l'horizontale lequel soufflait dans une trompette. Elle repensa à la fois où elle vit cette boîte ouverte devant Marguerite, tranquillement assise de dos. Ça ne voulait strictement rien dire : *Lefèvre Utile*. Et cette couleur noire que décoraient des enluminures orange pisseeux. Comment avait-on pu mettre des gâteaux là-dedans et surtout les vendre ? Puis l'image de l'arme à feu dans les mains de Marguerite lui revint en mémoire. A l'instant précis où Syrine avait ouvert les yeux, émergeant de sous la couette, le cauchemar, pour cette fois, ne prenait pas fin au réveil, il commençait seulement.

- « Je te parle, merde ! Émerge ! Où il est ? »

Elle se retrouvait encore une fois, face au visage d'Elodie, décomposé par la colère. Autant elle pouvait être jolie et agréable à la vue, autant elle pouvait se muer en un être déchiré par la crispation. Ses traits se métamorphosaient totalement. Des déformations s'incrustaient dans la peau à cause de la haine, creusant de rictus les expressions du visage. Syrine avait appris à ne pas perdre les pédales devant cette furie qui n'avait plus rien à voir avec l'Elodie qu'elle connaissait. Une Elodie qui disparaissait de plus en plus souvent pour céder la place à une folle délirante. Elle avait appris à mieux la gérer. Il fallait d'abord qu'elle-même se calme, se rassemble pour faire face. Non pas dans la résistance, mais dans l'acceptation de la pensée débridée qui se présentait à elle. Faire face signifiait trouver les mots apaisants pour, petit à petit, entailler la haine et faire émerger la toute petite Elodie qui attendait qu'on lui parle. Enfin, c'est ce à quoi était arrivée Syrine, en cherchant sur internet. Imaginer que la toute petite Elodie était là, gentille, patiente, n'était qu'une illusion, la toute petite Elodie piaffait d'impatience, hurlait à arracher les tympans, lui parler n'était pas la question, c'était la faire taire.

- « Tu veux faire quoi avec ce revolver... »

- Pistolet... Le type est là chez nous. Dans notre maison.

- Tu en es certaine ? »

Syrine avait maintenant toute sa lucidité. Fini le joli rêve fleur bleue. Tout en parlant, elle cherchait de quoi se vêtir, car elle sentait bien qu'il allait y avoir du mouvement. D'autre part, elle voulait gagner un peu de temps. L'idée de déambuler dans la baraque avec sa copine, en compagnie d'un Walther P38, la faisait marrer moyen. Elle en était encore à chercher une explication plausible pour la boîte vide, afin d'apaiser la furie de sa copine en parlant à l'enfant enfoui au plus profond d'elle-même, quand soudainement, on entendit du vacarme dans le jardin.

- « Il s'est fait avoir ce con !

- Qu'est-ce que tu racontes.

- Je t'expliquerai plus tard, prends le flingue et viens avec moi. »

Syrine hésita un peu. Puis elle se dirigea vers la commode. Sur le côté, il y avait un panier rond en osier tressé. Elle ôta le couvercle, dégagea ce qui encombrait au-dessus. Enfin, elle trouva ce qu'elle cherchait. Un sac en forme de nounours qui appartenait à Azadeh et dont les bras servaient de bretelles. Il avait fallu inventer tout un stratagème pour convaincre Azadeh que son sac nounours était perdu, mais pas le contenu. Autant elle était mutique la pitchounette, autant elle n'était pas tombée de la dernière pluie. Syrine commença à remettre tout dans le panier en empilant soigneusement ce qu'il contenait.

- « J'aurais dû m'en douter. Un truc de gamine. T'as pas honte d'avoir piqué le sac d'Azadeh ! » énonça froidement Elodie tout en chopant sa copine par le bras sans lui laisser le temps de finir de ranger. Le panier se renversa, déversant ainsi tout ce qu'il contenait sur le

sol. Syrine ne prit pas la peine de répondre, où bien n'entendit même pas cette remarque pleine de dédain. Elle ouvrit la fermeture éclair, sortit l'arme du sac, puis la déposa sur le lit. Elodie avança le bras. Syrine releva la tête : « Même pas en rêve ! » Elle fit glisser l'arme plus près d'elle avant d'extraire du sac une boîte en carton, contenant les cartouches. Avec une certaine maladresse, elle commença par extraire le chargeur. Puis à l'aide du pouce, elle abaissa le levier et réussit enfin à faire sortir le magasin. Il faillit lui échapper des mains. Elle ouvrit la boîte en carton. À l'intérieur se trouvaient quinze balles parabellum calibre neuf millimètres. Les rabats étaient traversés d'une étiquette au blanc crasseux marquée en allemand avec des gros caractères noirs à demi effacés. Syrine les écarta et en sortit avec beaucoup de difficulté les six cartouches enserrées dans leur paquet. Elle les rentra dans le chargeur par une petite pression du pouce, puis introduisit celui-ci dans son logement. Elle fit reculer la culasse pour introduire une cartouche dans la chambre et elle abaissa le cran de sécurité.

- « Je vois que depuis la dernière fois, tu as fait des progrès. C'est la vioque qui t'a montré ?

- YouTube c'est pas fait pour les chiens. On y va, mais le revolver...

- Le pistolet !

- Oh, ça va ! Revolver ou pistolet, de toute façon, c'est moi qui le garde.

- Alors passe devant, je veux pas me prendre une bastos entre les omoplates par une nana hystérique. »

Syrine resta interloquée. Hystérique, c'était le comble de l'ironie. Mais elle n'eut pas beaucoup de temps pour réfléchir à la question.

- Bon tu te remues un peu !

- On passe par où ?

- Par le sous-sol et on sort par-derrière dans le jardin.

- S'il y avait quelqu'un ce serait étonnant qu'il y soit encore.

- Avec le temps que tu mets pour réagir c'est certain. »

En arrivant à hauteur de la porte du sous-sol, Syrine attrapa un gros gilet épais recouvert en grande partie par de larges pièces en peau. Les boutons étaient en forme de corne et s'enfilaient dans de petits anneaux de corde. Elodie passa devant elle pendant qu'elle terminait de boutonner son gilet. Elle ouvrit puis s'effaça pour laisser passer sa copine. « Allez, grouille ! » Avant de pénétrer une obscurité de plus en plus profonde, Syrine enleva le cran de sûreté. Elle regarda Elodie droit dans les yeux pour voir, tenter de ressentir les idées qui lui traversaient l'esprit. Comme d'habitude, Elodie masquait ses états d'âme. Plus précisément, ils étaient impénétrables. Elodie poussa Syrine dans le bas du dos pour accélérer les choses. Elle était tout simplement impatiente d'en découdre. Syrine s'engagea dans l'escalier très raide pour passer sous la dalle de la maison. Elle sentit la main de sa copine à nouveau sur elle, à hauteur de l'épaule. La rampe était branlante, Syrine tenta de ne pas trop s'y appuyer. Sa main gauche glissait sur le bois, tandis que sa main droite, légèrement inclinée vers le bas tenait fermement le P38.

- T'appuie pas sur moi, murmura-t-elle entre ses dents. Elle avait une voix sifflante. La peur crispait ses mâchoires, les muscles des maxillaires lui faisaient mal.

- Je vois que dalle.

- Parce que tu crois que j'y vois quelque chose.

- Mais toi tu es devant.

Syrine, bouche bée devant une telle argumentation, prit une longue inspiration, mais les mots ne vinrent pas. L'intention y était, la volonté aussi, pas l'articulation des sons.

- En passant près du petit buffet, prends la torche.

- Elle est où ?

- Je l'ai laissée dessus, y a qu'à prendre.

Syrine se garda de faire le moindre commentaire. Elle savait bien qu'Elodie passait une partie de ses journées à inspecter la cave. Espérant depuis un bon moment dénicher ce maudit flingue. En bas de l'escalier, elle pivota pour gagner l'autre extrémité de la cave. Juste après le petit choc qui émit un bruit mat, elle entendit Elodie maugréer. Le sommet de son crâne avait percuté une nouvelle fois la corniche. Heureusement, elles avaient collé une baguette en polystyrène. La torche était effectivement sur le dessus du meuble. Syrine actionna l'interrupteur de la lampe qu'elle venait de saisir.

- Éteins ça, tu vas nous faire repérer.

- Je vérifiais. Tu vas me lâcher l'épaule maintenant, on ne va pas faire le petit train jusqu'au jardin. T'as passé l'âge.

- Ferme-la et marche.

Elles coupèrent au travers du garage. Depuis la mort de Léon et la vente de la R16 décatie, il s'y trouvait un grand vide comblé l'hiver par les plantes qui ne supportaient pas de rester à l'extérieur. Pour la première fois de leur existence, l'olivier en pot, le joli bougainvillier aux éclats violets, ainsi qu'un laurier rose devenu immense, tout ce petit monde végétal allaient apprendre ce qu'il en coûtait de venir faire le fier en banlieue nord. Oubliés dans le jardin, brûlés par le givre, balayés par un vent glacial, ils finissaient de dépérir.

Ralentissant l'allure au fur et à mesure de leur approche, elles arrivèrent enfin devant la porte du jardin. La clarté de la lune diffusait un halo blafard au travers de la petite fenêtre, mosaïque de petits carreaux en verre armé. L'opacité empêchait de distinguer quoi que ce soit venant de l'extérieur. Syrine hésitait, la main sur la poignée, elle se retourna vers sa copine, dont elle sentait le souffle déposer un voile de chaleur tiède sur sa nuque.

- « Vas-y ouvre. », chuchota Elodie.

Dans l'ouverture de la porte, un froid glacial s'engouffra pour rappeler que c'était encore l'hiver et qu'il n'était pas loin de deux heures du matin. Le ciel était dégagé, de nombreuses étoiles auraient pu briller si la ville ne faisait pas tout son possible pour les en empêcher. Les deux filles montèrent le petit escalier en pierre sur l'arrière de la maison à droite. Syrine leva la tête au-dessus du muret. Rien que la nuit blafarde et le vent. Elle avança par le chemin en ciment qui traversait le jardin.

- « Y a personne ici. », dit Syrine en remettant le cran de sûreté.

On entendit tout à coup un bruit sourd qui venait du côté de la maison. Avant que Syrine ait le temps de comprendre ce qui arrivait, Elodie s'empara de l'arme, retira la sûreté et bascula le percuteur en arrière afin de rendre plus souple le maniement de la gâchette. L'arme pointée en avant, à bout de bras, elle s'engagea sur le chemin qui longeait le pavillon. Syrine se précipita derrière Elodie. Elle s'emberlificota les pinceaux et dans un vacarme assourdisant, elle s'étala de tout son long emportant avec elle tous les outils appuyés contre l'appentis. Elodie pivota d'un coup pour faire face à ce qui se passait. Quand elle découvrit sa copine au milieu des outils les quatre fers en l'air elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

- « Tu peux arrêter de pointer ton putain de flingue vers moi, dit Syrine en prenant soin de bien détacher les mots « putain de flingue » du reste de la phrase. Ça m'ennuierait assez de me faire descendre en pilou par une nuit de pleine lune. »

Elodie, abaissa le percuteur tout en ramenant le cran de sûreté en position de verrouillage.

- « Quel est l'abrut qui a ficelé les outils comme ça ? continua Syrine en essayant de se relever avec difficulté.

- Moi ! Pour piéger le type, expliqua Elodie tout en tendant une main secourable vers son amie dans un élan de solidarité confraternelle.

- C'est une réussite. Bon, on a assez déconné comme ça. Il n'y avait personne. Ou alors un chat. En plus, le portail est fermé. Tu crois que ton type aurait pris la peine de refermer en s'enfuyant ?

- Et tu crois que c'est un chat qui a déterré le sac-poubelle avec le cadavre dedans ! »

Syrine se retourna, revint sur ses pas et découvrit dans le halo de la lampe-torche un petit monticule de terre avec sur le côté un sac plastique. Type poubelle en matière épaisse. De l'ouverture béante, une tête semblait vouloir prendre un peu d'air. Mais pour ça, il aurait fallu qu'elle n'ait pas appartenu à un corps dont la vie s'était échappée.

- « C'est en prenant la pelle que le type a dû faire du bruit », pensa tout haut Elodie.

Vingt-septième chapitre

L'univers est-il incurvé ? Si oui dans quel sens ? Lire des bouquins scientifiques ce n'est pas bon pour le vélo. Le cycliste était à quatre pattes sur le bitume, une jeune femme affolée avait ouvert sa portière pour se précipiter de l'autre côté de son véhicule stoppé warnings allumés. Elle avait peur d'avoir tué le type sur le vélo.

- Monsieur, monsieur, ça va ? Je suis désolée, j'avais mis mon clignotant, c'est à cause de mon ami, Ibrahim, alors je l'ai vu, je lui ai fait signe, il m'a reconnu, vous comprenez.

Tout ça dans une seule respiration. Les phrases étaient décousues, les informations arrivaient en vrac, la femme était au bord de la crise de nerf. La coque du rétro avait roulé sous les autres véhicules en stationnement. Le cycliste de son côté cherchait ses lunettes qui venaient de tomber de son nez. Il ne comprit pas tout de suite la raison pour laquelle on l'attrapait par le bras, il releva la tête, à sa droite un grand noir immense et à sa gauche une jolie fille qui voulait savoir si par le plus grand des hasards, il ne serait pas mort.

- C'est ça que vous cherchez ?

Un passant, la casquette sur la tête, un grand sourire aux lèvres lui tendait sa paire de lunettes.

- Merci.

Le cycliste se tourna vers la dame. Il voulait s'excuser, doubler par la droite avait été une mauvaise idée. Espace incurvé ou pas, il y a une limite à l'imbécillité, mais pas toujours dans la tête du pédaleur en goguette. Après s'être assuré que tout allait pour le mieux, le grand noir était parti à la recherche de la coque du rétro. Quelques instants plus tard, il revenait, portant haut le résultat de son triomphe.

- Il est là, il est là...

Le cycliste, conscient d'être en faute regardait tristement le rétroviseur délabré avec son mécanisme électronique à l'air libre. Une question le turlupinait, nettement moins universelle, le prix d'un rétro et la franchise de l'assurance.

- Votre tête ça va ? Et vos mains ? Oh là là, mais vous saignez !

Ah oui, il saignait, au genou, une éraflure. Il en avait vu d'autres, ce qu'il ne voyait pas, c'était la petite dame qui allait tourner de l'œil. Le black l'attrapa par le bras, le bonhomme à la casquette fit de même par l'autre bras, tout en jetant un coup d'œil dans le décolleté.

- Bah, vous gênez pas vieux salaud !

- Mais non...

Une fois la conductrice abandonnée sur le siège passager, les deux compères en vinrent assez vite aux mains, heureusement une voiture de flic surgit de nulle part toutes sirènes hurlantes. Comme elle avait d'autres chats à fouetter, elle ne prit même pas la peine de ralentir. Cela suffit à séparer les deux sauveteurs pendant que la jeune femme revenait à elle.

- Il n'est pas blessé...

La tenue débraillée du monsieur à la casquette et le fait que son couvre-chef était devenu un couvre bitume la laissa un moment interrogative. Puis elle reprit la suite de son idée principale.

-... le monsieur avec son vélo ?

Non, il n'était pas blessé. Il regardait toujours tristement le rétro désossé. Cinq cents euros, il en était là de son estimation quand le black récupéra la coque déposée sur le capot. Il la clipsa dans les encoches.

- Et voilà !

- Ah merci, vraiment je suis contente qu'il n'y ait rien de cassé.

« Moi aussi ! » Pensa intérieurement le cycliste de son côté.

- Je voulais te revoir, et je t'aperçois sur ce trottoir. C'est pour ça que je me suis rabattue. Ça fait combien qu'on ne s'est pas parlé... Ibrahim, c'est bien ça ?

- Ibrahim Djerba. C'était à la fête de Cindy. Il y a au moins deux ans je dirais.

- Tu as un peu de temps ?

- J'ai fini ma tournée, c'est l'heure de ma pause.

- On peut aller boire un coup au bar. Au fait, merci pour le rétro. Ça va aller monsieur ? dit tout à coup la jeune femme, réalisant qu'elle avait tué un homme au final bien vivant, et qui, là debout à ses côtés, n'osait l'interrompre, bien trop content que tout s'arrange au mieux.

- Oui, y a rien. J'ai retrouvé mes lunettes. Mais votre rétroviseur, vous êtes certaine, un constat peut-être ?

- Non Ibrahim l'a réparé. Bon, je gare la voiture et puis on se retrouve à la Civette.

- Au revoir, et toutes mes excuses.

- Non c'est moi, c'est à cause d'Ibrahim, je l'ai vu et j'ai voulu me garer tout de suite.

- Non, non, c'est de ma faute je remontais la file.

- Vous n'avez rien, mon rétro est réparé, n'en parlons plus. Au revoir et prenez soin de vous.

Incurvé, en tous les cas sur la droite, sinon le rétro n'aurait pas tapé dans le guidon. Notre cycliste regarda son GPS : dix heures. Le retour de Paris avait failli mal finir. Il se dit qu'il devait encore passer par le CMPP pour récupérer l'autre sacoche avant de regagner ses pénates. En arrivant devant le portail, côté cour, il repensa à son ami, le médecin psychiatre. Il n'avait pas l'air dans son assiette. Quelque chose le turlupinait et quelque chose dont il avait du mal à parler. Il savait juste qu'il s'agissait d'un retour, une famille qui avait consulté pour une enfant. Le plus étonnant, c'était qu'il ne retrouvait pas le dossier d'origine. Il avait voulu relire ses notes, impossible de remettre la main dessus. La secrétaire avait passé toute son après-midi dans la cave où les archives étaient entassées les unes sur les autres. Rien. Heureusement, cela avait été archivé avant son arrivée, sinon elle était bonne pour un remontage de bretelles.

Beaucoup plus tard dans la nuit, vers trois heures du matin Jules Michelet était fourbu. Il n'avait plus vraiment l'habitude de passer la nuit dehors à chercher. D'ailleurs que cherchait-il exactement ? Une trace de Marguerite, même une trace en forme de cadavre. Il prit appui sur le muret pour souffler. Il déposa son sac en toile sur le sol. À l'intérieur, se trouvaient son fusil à canon scié et une pelle rétractable noire de terre. Il pensa à la corvée que ça allait être de la nettoyer. À cause de cette satanée molette qui servait à bloquer la pelle en position repliée. Elle était devenue très difficile à manœuvrer. D'où la présence de la pince multiprise. Les cartouches de chevrotine étaient soigneusement rangées au fond de la poche sur le côté dans une boîte Tupperware hermétique. Yvonne avait fait tout un pataquès au sujet de cette boîte. Elle en avait tellement, que Jules avait pensé, un peu trop facilement, qu'il pourrait en piquer une. Il avait opté pour un gros bobard histoire d'en finir une bonne fois pour toutes. Il ne voulait pas que sa femme sache à quoi pouvait bien servir l'objet de son larcin. « J'ai voulu faire chauffer le ragoût dans le micro-ondes mais je me suis trompé avec la fonction *crisp*. Comme le ragoût était emballé dans du plastique fondu, j'ai fichu le tout à la poubelle. » Yvonne l'avait regardé un moment, peu convaincue. Après un temps de réflexion, elle avait quand même préféré passer à autre chose. Du ragoût dans du plastique fondu, elle aurait senti une odeur ou bien trouvé quelque chose de ressemblant dans la poubelle.

De sa poche arrière trop serrée, il extirpa les clefs de la maison. Elles lui échappèrent des mains pour aller se fracasser contre le portail. On entendit tous les chiens du quartier se mettre à gueuler puis un temps après, ce fut le tour de Bertrand. « Pour une fois qu'il gueule ce con de clebs, c'est après moi. Un cambrioleur pourrait voler le panier dans lequel il roupille qu'il ne s'en rendrait pas compte ! » grogna le commissaire. Quelques secondes plus tard, la porte de la maison s'ouvrit, laissant apparaître Yvonne en robe de chambre.

- « Qu'est-ce que tu peux bien faire à cette heure de la nuit avec le portail ? Je t'avais demandé d'y jeter un œil parce qu'il grince il y a une semaine, ça pouvait attendre encore un peu ! » ironisa-t-elle.

Mais en découvrant le sac en toile aux pieds de son mari, son visage se crispa. Dans l'ombre de l'ouverture, on ne pouvait pas s'en rendre compte sinon Jules aurait noté ce changement d'attitude.

- « Je passe par le sous-sol, et je remonte me coucher.

- Oui, c'est ça passe par le sous-sol. Tiens puisque tu es dans ta période bricolage, l'antenne de la radio est à nouveau défaite, jettes-y un œil... Bonne nuit ! »

La porte à peine fermée se rouvrit.

- « Elle est sur la table... »

Devant le regard ahuri de son mari, elle ajouta « La radio, je l'ai posée sur... oublie ça ! » Cette fois Yvonne claqua la porte, remonta au premier, se dévêtit et se coucha en pensant que son homme ne tournait vraiment pas rond.

Jules ramassa son sac, puis se rendit dans le sous-sol. Il souleva la porte basculante du garage, se dirigea sur le côté droit où se trouvait l'interrupteur. Il le fit pivoter jusqu'au petit claquement et la lumière fut. Tout au fond, il y avait le vieux placard de cuisine en formica. Une relique héritée des parents de sa femme. Lui faire entendre qu'il y avait assez de cochonneries dans le garage n'eut aucun effet. Rien, elle n'avait rien écouté, il avait fallu déplacer le vieux buffet de la tante Hortense pour le mettre à la place du placard de cuisine. Placard qui avait atterri dans le jardin où il finissait de gonfler avec l'humidité qui imprégnait le bois. « Si si, tu pourras mettre les outils de jardinage ! » Les outils étaient dans le même état que le meuble. Le jardinage et l'ancien commissaire s'évitaient soigneusement l'un l'autre.

Après avoir viré la vieille couverture, dans un nuage de poussière, il prit l'escabeau glissé sur le côté du buffet. La manœuvre était délicate car il devait agir d'une main, l'autre étant affectée à la fonction de bouche narines. Il tenta de le déplier, il se coinça le doigt, gueula un coup. Oubliant la poussière et ses narines, il utilisa ses deux mains et monta sur la dernière marche. Il ouvrit le placard du haut, glissa son sac de toile tout au fond, puis il redescendit chercher la bâche en plastique noir. Il remonta sur son perchoir afin de cacher le sac de toile sous la bâche. Il redescendit, remit le petit escabeau à sa place et se dirigea vers le congélateur. Pourquoi le congélateur ? Il n'en connaissait pas encore la raison. Son corps le savait, mais pas lui. « Et merde ! » Il fit marche arrière, ramassa la couverture et la jeta rageusement sur l'escabeau. Deuxième nuage de poussière, couverture qui retombe « Et remerde ! » Puis arrivée d'Yvonne « Tu vas faire du rangement toute la nuit, parce que j'aurais bien aimé dormir un peu. Tu sais qu'il n'est pas loin de trois heures du matin. » Départ exaspéré d'Yvonne. Nouvel essai avec la couverture, sans le nuage de poussière cette fois. Jules se dit qu'au point où il en était, il allait se faire un café. Il retourna près du congélateur sur lequel se trouvait la machine à café, celle de son bureau d'inspecteur. En quittant la police, il n'avait rien voulu leur laisser. « Tu vas faire quoi avec tous ces crayons ? Il y a trente-cinq gommes, six tailles crayons ! Tu vas ouvrir une papeterie ? » avait plaisanté Yvonne dans un premier temps... jusqu'à l'arrivée de l'armoire métallique de classement. Deux mètres cinquante de large sur deux mètres dix de haut, un gros cube vert bouteille.

Il installa le filtre, versa la poudre qui était stockée dans une boîte en fer pour pâte alimentaire avec motifs grecs. Une jolie femme aux seins nus semblait arracher une couronne à un enfant les bras en l'air. Jules prenait toujours un peu de temps pour observer cette reproduction. Il essayait de savoir si la belle jeune fille à l'enfant ôtait la couronne ou bien si elle la lui tendait. Puis il s'intéressait rêveusement à la poitrine dénudée. Jules détourna la tête toujours incapable de trancher sur le sens du mouvement de la couronne. Il resta un moment le nez en l'air, la tête vide, à regarder couler le liquide noir. Les gouttes tombaient une à une, accompagnées d'un soupir de vapeur qui s'échappait du porte-filtre.

Il y avait pourtant bien cru. Sa petite visite à l'improviste chez les deux gamines avait failli tourner court à plusieurs reprises, mais globalement, il n'avait eu aucun souci. À part les chats du voisinage qui venaient foutre le bordel. Un gros matou, s'était mis en tête de passer au milieu des gamelles pour arriver à ses fins. Le mulot avait été plus malin et ce crétin de chat s'était étalé au milieu des écuelles en ferraille. Là, le commissaire avait pensé que c'en était fait de sa petite escapade nocturne au pays des fées, les fées revolver. Il en était certain, elles avaient estourbi la vieille. Il voulait procéder avec méthode, comme à son habitude. Le meilleur endroit pour se débarrasser d'un corps, c'était le jardin. Au moins comme première approximation. Pas une seule fourgonnette n'avait pointé le bout du nez, sinon le téléphone arabe aurait fonctionné. Dans le quartier tout se savait. « Madame Jules – une habitude ancestrale, qui tend à se perdre, on appelle les femmes par le prénom de leur mari – est-ce que vous savez ? Les deux homosexuels se sont fait livrer un nouveau lit » ; « Ils ont dû user l'autre, entre nous, les homos se sont de drôles de drilles, toujours à faire la java. » ; « Ma sœur qui en connaît un dit toujours... » ; « Elle n'est pas morte votre sœur ? » ; « Si, mais avant elle a travaillé chez un coiffeur, eh bien, il s'en passait de belles. » Et hop tout le quartier savait que deux hommes avaient acheté un lit qui prenait des proportions gigantesques en fonction des racontars. Alors avec les deux chipies qui avaient élu domicile chez la Marguerite, si un fourgon où une voiture avait fait une apparition, tout le monde en aurait été informé. D'ailleurs quand elles avaient apporté leurs affaires, en gros deux cartons chacune et des bricoles, la voisine de Marguerite avait immédiatement mis en place une soirée tea-party pour élaborer un plan d'approche. Plan très vite tombé à l'eau devant l'attitude des deux pestes. « Vous avez rien d'autre à foutre que de nous reluquer ! » avait coupé court à l'idée des petits gâteaux. Ce qui rendait le commissaire encore plus certain de ses déductions, c'était que les deux filles n'avaient pas le permis. Uniquement le permis vélo pour l'une d'entre elles.

Jules avait patienté suffisamment longtemps. Pas de réactions au raffut du matou maladroit, la voie était libre pour commencer ses recherches. En passant le long du mur, le commissaire avait souri quand il avait découvert le traquenard que les deux filles avaient mis en place. Tout ce traquenard, afin qu'il se prenne les pieds dans un fil relié aux outils. Outils bien alignés le long du mur. Dans le fonctionnement du commissaire, il y a enquête et dans enquête il y a déduction. Léon n'aurait jamais rangé les outils de cette façon idiote. On aurait dit une armée des ombres prête pour le peloton d'exécution. Mais si Jules avait souri, ce n'était pas d'avoir déjoué ce piège puéril, mais d'avoir ajouté une preuve à son hypothèse. Les deux chipies craignaient qu'on découvre quelque chose, donc elles étaient coupables.

En promenant sa lampe de poche dans la nuit, lorsque celle-ci rencontra le sol, il avait jubilé. Les fanes de patates avaient disparu sur un carré suffisamment grand pour y enterrer une vieille dame et son camélia. Que deux pestes dangereuses aient l'intention de cultiver leur jardin comme Voltaire, lui apparaissait comme une insulte à l'intelligence. Dans le sac du commissaire, se trouvait la pelle. Il commença à creuser. Il creusait en aveugle, car il ne pouvait pas tenir à la fois la lampe et la pelle. La terre était dure, il en bavait, mais sa curiosité prenait le dessus. Il hésita un court instant à utiliser la pioche. Il aurait certainement gagné un temps précieux, mais le bruit aurait attiré l'attention. Les deux filles se gouraient de quelque

chose, pour lui, ça ne faisait aucun doute. Cependant, il était prêt à parier qu'elles ne savaient pas à qui elle avait affaire. Dans le cas contraire, elles auraient agi en conséquence. Et donc, il ne voulait pas les voir débouler dans le jardin et qu'elles découvrent son identité.

Après ce temps de réflexion, il reprit son activité de terrassier, mais avant il sortit la flasque dans laquelle il stockait son cognac. Celle qu'il avait toujours avec lui pour les longues soirées de filatures en un temps où il officiait encore. La seule différence, c'était qu'elle contenait de l'eau. Il en but une bonne rasade et pelleta à nouveau. Il ne fallut pas très longtemps pour qu'il sente une modification de la texture du sol. Il prit sa lampe pour se faire une idée, mais il savait déjà. Ce type de bruit, la façon dont ça résistait à la pénétration, c'était de la bâche plastifiée. Il passa la main délicatement à la surface, prit la matière entre le pouce et l'index : un sac plastique épais, du sac-poubelle. Il changea de côté pour creuser. Au premier la lumière s'éteignit. C'était mauvais signe. Il se plaça à l'angle de la maison, son sac en toile d'une main, la pelle dans l'autre. Il hésitait, devait-il décamper ? Il vérifia les issues possibles. La porte arrière côté jardin ou bien la porte principale. La fermeture basculante du sous-sol côté garage, il n'y croyait pas. Trop compliqué. Il alla vérifier côté jardin. Le portail n'était pas fermé. Une solution de repli s'offrait à lui. Les filles ne penseraient jamais à passer chacune d'un côté pour le prendre en étau. Les filles, ça reste groupé. C'était une certitude, gravée dans le marbre. Et jusqu'à présent, il avait toujours eu bon. Il attendit un petit moment, silencieux. Fausse alerte.

Il reprit son activité, certain de pouvoir décamper d'une façon ou d'une autre. Au départ, il avait eu un moment d'intense excitation en sentant la présence d'une toile plastifiée. Dans un deuxième temps, en découvrant la matière, son excitation était quelque peu retombée. Il avait un mauvais pressentiment. Un élément ne collait pas avec l'idée qu'il se faisait. Pour ce genre de chose, le flair du commissaire était infaillible. Une fois le pourtour dégagé, la première remarque qui lui vint à l'esprit fut la suivante : c'est trop petit. La deuxième vint en dénouant le nœud qui fermait le sac : ça pue la mort. La troisième que son esprit émit, ce fut en découvrant la tête qui jaillit de l'ouverture comme un diable de sa boîte à ressort : c'est le chat. « Les deux salopes ont tué aussi le matou ! Tout ça pour avoir la maison à elles seules. » Dépité, il remballa son matériel. Le brusque éclat d'une lampe de poche dans le carreau de la petite porte arrière le fit accélérer les choses. Il s'éclipsa comme il était venu, tranquillement. Il prit même le temps de refermer le portail.

- « Elles pourraient au moins fermer la grille, avec les voleurs, on sait jamais. », dit-il en sortant le trousseau de clefs, l'autre, celui que la dame au camélia avait confié à Yvonne. « Comme ça, si un jour j'oublie mes clefs, je pourrai venir sonner chez vous. »

Sur le chemin du retour, il arriva à la conclusion qu'il restait deux solutions : le congélateur et le quatre-quatre noir de Sophia. Pour la première solution, ce serait un jeu d'enfant de vérifier, mais pour la deuxième, là, il fallait la jouer autrement. La jouer André. Mais le commissaire Michelet ne croyait pas à la dernière solution. Ça ne cadrait pas avec l'idée qu'il se faisait des deux sauvageonnes prêtes à tout pour arriver à leurs fins. Surtout, il ne les imaginait pas associant quelqu'un d'autre à leur plan, et puis Sophia ne marchait pas dans des combines de ce genre. Lui, c'était le deal de came, un point c'était tout. De plus, il n'aimait que les bonnes femmes qui avaient des gros nichons, un joli cul bien rebondi, un short serré aux entournures et un tee-shirt ultra trop court. Pour la taille de la poitrine et le volume des fesses, le commissaire Michelet avait ce plaisir des yeux en commun avec Sophia, mais il y avait peu de chance qu'ils aient un jour l'occasion d'échanger leur point de vue.

Vingt-huitième chapitre

Nécrologie

Sophocle était né à Saint-Denis, rue des Ursulines dans une famille modeste. Non, pas le philosophe. Le fils d'un chat de gouttière et d'une minette bon chic bon genre. Issu d'une portée de six, il faisait partie des quatre survivants. Tout petit, notre chaton, il avait bien aimé la sonorité de Sophocle, surtout quand la petite demoiselle le prenait dans ses bras. Sophocle avait à peine eu le temps de connaître sa mère et les nombreuses tétées au goût si délicieux. Un goût animal duquel émanait une force féline. Avec ceux qui componaient sa fratrie, ça se passait généralement bien. On jouait à s'attraper, à se mordiller, à s'enrouler les uns avec les autres. Bref, la belle vie, la vie de château.

Très vite, il avait perdu le contact avec ses frangins et frangines. Ce fut un soir d'été, il fut mis dans un panier avec les autres. Tous sentaient bien qu'il y avait là un événement inhabituel. Et puis leur mère n'était pas avec eux. Bon, en même temps, ils commençaient à ne plus en avoir besoin. À la place du lait, arrivaient de nouveaux aliments très goûteux. Le panier fut le dernier moment qu'il passa en compagnie de ses frères et sœurs. Ils furent emportés par la jeune demoiselle parfumée. Elle n'habitait pas avec cet autre vieux couple, elle venait juste leur rendre visite pour leur donner un cadeau. Elle, elle avait aussi une autre maison, à Pierrefitte, avec des goûters et des amies. Sophocle était arrivé à la conclusion que les humains avaient autant de maisons que de goûters. C'est comme ça qu'il avait fini chez les Renaud, à cause de la jeune demoiselle et des goûters à Pierrefitte. C'est aussi à ce moment-là qu'il comprit que le cadeau, c'était lui.

Une fois chez les Renaud il était devenu Raymond le chat, une idée saugrenue de Léon. Marguerite n'avait pas insisté, les chats, ce n'était pas trop son affaire. Une autre chose avait intrigué Raymond Sophocle, cette façon assez inattendue, qu'ont les humains, d'associer les boîtes en carton et les chats, en leur mettant des nœuds autour. Il n'était pas très costaud le Raymond Sophocle et à cette époque, il n'avait pas bien compris la transaction : un vaccin égal un chat en meilleur santé. Un truc pas très clair, mais qui fait mal au cul. Le temps de pisser un peu partout et de découvrir l'amour et l'autre chose était arrivée. Sa première expérience sexuelle lui était venue comme ça, un jour. C'était dans l'ordre naturel de la vie. Il le fallait. Il avait d'abord essayé un gros matou, mais le coup de griffe sur le museau l'avait remis dans le droit chemin. Celui qui conduisait à une minette à trois pâtés de maisons. Ce fut la seule, après il y eut l'opération, et il perdit une partie de lui-même. Ça devait être dans l'ordre des choses aussi. Naissance, adoption, amour, castration et plaque de cuisson. La plaque de cuisson, c'est drôle, il n'aurait pas pensé que le danger puisse venir de là. Du chien dans le pavillon d'à côté éventuellement, même si ce dernier n'était pas très malin. Ou alors des gros rats, ceux qui envahissaient le quartier à la nuit tombée. Mais pas d'une plaque à four qu'il avait associé à la bonne odeur. Juste l'odeur, parce que ce qui allait avec l'odeur n'était pas bon. Ce qui était bon, c'était les croquettes. D'ailleurs, la personne humaine pour laquelle il avait le plus d'affection, curieusement, c'était celle qui allait avec les croquettes : Léon. Lui savait toujours où en trouver. Elles étaient livrées par des voitures qui devaient être faites pour ça. L'inventeur des voitures à croquettes devait être quelqu'un de très bien.

C'était une chose étonnante que Raymond se fut lié d'amitié avec Léon, dont la spécialité quand il était jeune et qu'il vivait à la campagne, était le sac en toile de jute pour noyer les bébés chats. Dans les rencontres entre les gens qui s'aiment, il y a toujours une alchimie incompréhensible. En plus, Léon, comme invité dans la maison d'un chat, était un type très bien. Il était discret et en plus de ça, il prêtait ses genoux et on pouvait zigzaguer entre ses jambes quand il apportait les croquettes. La vieille était plus envahissante, elle ne pouvait s'empêcher de l'attraper par la peau du dos pour le sortir des endroits agréables comme le lit douillet et le canapé en cuir. Raymond en avait voulu un peu à Léon d'être mort. Il savait bien que ce n'était pas de sa faute à Léon, qu'il aurait bien voulu vivre encore un peu. Ça, il le sentait Raymond, il avait un don pour deviner quand quelqu'un n'était pas heureux de vivre. Et Léon, il était le bonheur personnifié. Une question avait longtemps intrigué

Raymond : Est-ce que Léon ne serait pas la réincarnation d'un chat ? Sa façon de faire la sieste dès que la vieille le laissait tranquille le lui laissait croire. Un chat castré même, car lui aussi avait dû connaître une minette, mais ça devait remonter à loin. Bon, mais il aurait pu prévoir un peu. Apprendre à Marguerite deux ou trois trucs. Par exemple, quand il faut apporter les croquettes. Et aussi, que quand il y en a qui tombent dans le lait, ce n'est pas bon. Et au lieu de fiche le lait dans l'évier, il suffit d'enlever les croquettes qui se noient dedans.

La plaque du four, il ne l'avait pas vu arriver tout simplement parce que ça ne faisait pas partie des objets volants identifiés. Il en avait évité plein d'autres des trucs volants, assez prévisibles au demeurant. Par exemple quand Marguerite ne le voyait pas et arrivait à toute berzingue sans prévenir. Voilà quelque chose qui ne risquait pas de se produire avec le Léon. Lui, il fallait d'abord l'appeler à plusieurs reprises, et quand il se pointait, c'était toujours avec beaucoup de précautions. Comme s'il craignait qu'il y ait un chat dans chaque coin de la maison. Pourtant, il n'y avait qu'un Raymond. Le seul être humain à peu près cohérent, c'était Léon, tous les autres étaient plus ou moins fous et imprévisibles. Ce n'était pas lui à qui il serait venu l'idée saugrenue de jeter une plaque de four, qui plus est pleine de nourriture à travers la cuisine. Peut-être qu'enfin, Marguerite s'était rendu compte que ce n'était pas la bonne méthode pour faire des croquettes et qu'il valait mieux acheter une voiture à croquettes plutôt qu'une plaque à four.

Si seulement il avait pu ne pas être dans l'angle, il aurait peu l'éviter. C'est le dos qui avait pris. Les vertèbres avaient été brisées. Raymond avait miaulé juste un coup, puis il s'était réfugié sous le petit meuble à côté de l'évier. C'était son refuge quand ça bardait avec la vioque. Il avait rampé tant bien que mal en se servant uniquement de ses pattes avant. C'était un bon endroit pour mourir, il y faisait frais. Il partageait cet endroit avec une araignée. Il avait abandonné l'idée de la déloger, elle était bien trop maligne. Il aurait bien aimé qu'elle soit là pour une fois. Mourir tout seul, même dans un endroit chouette comme le dessous du meuble où il faisait toujours bien frais, c'était un peu triste.

Au moment de s'endormir pour une très longue nuit, il avait repensé à la jeune demoiselle. Il ne comprenait pas pourquoi elle l'avait changé de maison, celle-ci lui convenait très bien. Avec la petite fille et les invités qui habitaient chez lui, ils avaient eu à peine le temps de se connaître. En plus, dans la nouvelle maison, il avait fallu tout refaire pour dresser les occupants afin qu'ils comprennent leur rôle. La petite fille aurait pu leur transmettre les informations, parce que les miaous, ça ne fonctionne pas très bien avec les humains. Ils sont un peu concons au final. Imbus d'eux-mêmes, fiers comme des piafs tant qu'ils ne sont pas dans la gueule d'un chat. Les piafs, ça se croit malins parce que ça parle une langue compliquée. Au moment de quitter le monde des humains, il eut une dernière pensée. Une pensée oubliée tout au fond de sa cabochette de chat. Une pensée pour la minette qu'il avait connue. Il aurait bien voulu, une fois encore, recommencer à lui courir après, à la tenir entre ses pattes avant. Et éprouver ce plaisir qui dure si peu de temps, mais qui est si intense. Et peut-être aussi les croquettes.

Vingt-neuvième chapitre

Entre rêve et réalité

L'orage avait cessé, il ne restait plus qu'une pluie fine et persistante. Les éclairs striaient encore le ciel dans le lointain. On percevait à peine le grondement du tonnerre. Les chevaux continuaient à s'agiter, mais moins violemment. En même temps que s'éloignait l'orage, la chaleur d'une manière lente et continue reprenait possession de la plaine. Dans la nuit à peine auréolée d'un halot de lune, une légère brume s'élevait du sol. À travers le bosquet composé principalement de vieux saules pleureurs, on devinait un groupe de personnes. Ils avançaient

prudemment. Leur voix était à peine perceptible, mais il criait quelque chose de manière répétée. L'eau venait soulever par à-coups la petite main de Colette. L'humidité du sol se mêlangeait à la robe trempée de la petite fille. Les chevaux hennirent à l'arrivée des humains. Les bêtes étaient à quelques mètres, plus haut. La rivière faisait un joli bruissement tout près des oreilles de Colette. Elle semblait endormie. Son corps inerte étalé de tout son long donnait une impression de quiétude bienfaisante. Il n'y avait que l'angle étonnant que faisait la jambe avec le bassin qui dénotait. Le bras légèrement relevé au-dessus de la tête la faisait ressembler à une danseuse. Une danseuse tout droit tombée de la lune, effectuant une pirouette à l'horizontale. C'est Jacques qui la découvrit en premier. Il avait entendu le hennissement des chevaux puis découvert leur extrême agitation. L'un d'être eux errait à l'écart. « Caramel » s'était-il écrier et immédiatement il avait pensé à Colette. Sans plus réfléchir, une intuition, il se précipita en bas du talus. Un peu trop rapidement ce qui fit qu'il bascula dans l'eau. Il ne savait pas nager, il se cramponna aux feuillages qui couraient le long du talus. Le souffle coupé par le froid, il dut tout d'abord reprendre sa respiration. A force d'effort, il réussit enfin à se sortir de la vase qui bordait la rive. Tant bien que mal il se redressa. Jeanne arrivait au même moment, plus précautionneuse, elle ne perdit pas l'équilibre en arrivant à hauteur de sa fille. Jaques avait tout de suite pensé à quelque chose de grave. En découvrant le petit du corps qui trempait dans l'eau, inerte, Jeanne s'était effondré sur le sol. « Elle est vivante, Jeanne, Colette est vivante ! » hurla Jacques en voyant la petite poitrine se soulever à un rythme rapide. Il se précipita pour la prendre dans ses bras avec l'aide de Jeanne. Une fois un peu rassurée, Jeanne chercha à comprendre comment sa fille avait bien pu se trouver à moitié noyée dans la rivière. Elle gronda Jacques. « Je l'avais bien dit ! La laisser monter sur le cheval, c'était une mauvaise idée. »

Colette avait une tout autre perception des évènements. Pour elle, ce fut le cheval, Caramel, qui l'avait sortie de l'eau et déposée sur sa croupe. D'un mouvement savamment calculé, il l'avait saisi à hauteur du bassin puis déposée délicatement sur son dos. Ensuite, elle avait chevauché à travers la campagne. Telle une princesse, lancée au galop. Elle s'élançait par-dessus les fourrés, traversait les bois les plus obscurs, descendait les parapets les plus abrupts, glissait dans les éboulis pour enfin, rattraper la route. Les villages défilaient les uns après les autres. Ce fut bien après qu'elle sentit les bras de l'homme qui la serrait tout contre lui. Qu'il était beau dans son costume de nuit. Sa chevelure de jais se mêlait à la blondeur des chevaux du cavalier pour s'enlacer sauvagement. Ce prince inattendu était là pour elle. Dans un mouvement savamment calculé, il avait saisi le cheval à l'encolure, après quelques enjambées, lancé la jambe par-dessus la croupe pour grimper sur le cheval. Juste derrière Colette. Elle sentait son corps tout contre le sien et sa chaleur bienfaisante se communiquer à elle. Les bras du cavalier l'enserraient si fort qu'elle avait peine à respirer. Elle était heureuse, car pour la première fois de sa courte vie elle ressentait de l'amour. Tout son corps frissonna de plaisir. Elle aurait voulu que jamais cela ne finisse.

Très longtemps après, malgré les explications des adultes - qu'elle voulait bien croire au demeurant, puisqu'ils disent la vérité aux enfants - elle restait persuadée qui c'était ainsi qu'elle avait été sauvée. Mais elle gardait cela enfoui au plus profond de son cœur, pour elle.

En réalité, elle était tombée du cheval car elle était épuisée, épuisée par la maladie. Une mauvaise maladie qu'on attrape avec la misère. Lorsqu'elle avait repris connaissance elle était

dans un grand lit blanc. Tout autour d'elle s'affairaient de jolies dames avec de beaux costumes. Les infirmières venaient la voir de temps en temps, soit pour s'assurer qu'elle n'avait besoin de rien soit pour lui administrer de la potion vomitive à l'ipéca ou bien le sulfate de quinine, par petites cuillerées.

Jeanne, la mère de Colette ne s'attendait pas à ça : le typhus.

Quand ils la transportèrent au campement, ils se rendirent compte qu'elle avait de la fièvre. Beaucoup trop. Colette parlait par bribes et de manière incohérente. De son nez s'écoulait un liquide rougeâtre. Elle avait la langue desséchée et rouge. Madame Daumésil lui prit le pouls. Il avait un rythme fuyant, suivi de périodes d'accélérations soudaines. Comme elle avait été infirmière à l'hôpital de Saint-Quentin, elle fut tout de suite très inquiète. Elle ordonna qu'on attelle deux chevaux, les plus solides. Elle ne dit rien de ce qu'elle diagnostiqua, mais pour elle il était certain qu'il s'agissait du typhus. Après la guerre, l'autre, en 1920 elle avait connu ce type d'épidémies rapportées par les soldats et qu'il ne fallait pas confondre avec la fièvre typhoïde. Mais il y avait autre chose qui confirmait son diagnostic : les petites lésions appelées « nodule de Frankel ». Elle avait appris à les reconnaître du premier coup d'œil. A force de se gratter, à cause des piqûres de poux, Colette avait étalé leurs excréments dans les multiples plaies.

Jacques avait porté la petite à l'arrière et sa mère ne l'avait plus lâchée du voyage malgré les nombreuses mises en garde de madame Daumésil. Elle avait préféré ne pas surcharger l'attelage. Seulement Jeanne accompagnée de Jacques avait repris la route en direction de Beauvais où se trouvait l'hôpital le plus proche. Jacques avait forcé l'allure, le chariot était vide et les deux chevaux étaient les plus puissants. Au petit matin ils arrivèrent devant les portes de l'hospice. La femme chargée de la veille sanitaire n'avait tout d'abord pas voulu d'eux. L'hôpital était débordé par l'afflux des indigents venant de toutes parts.

- « Il faut repartir, ça sert à rien de rester là... »

Devant l'air buté de Jeanne, l'infirmière avait répété plusieurs fois la même phrase en essayant d'y mettre un peu plus de conviction à chaque fois. Mais Jeanne, sa fille serrée dans les bras, s'était assise sur les marches et même la venue de la garde nationale ne l'en aurait pas délogée. Une bonne demi-heure s'était écoulée, les négociations et les pourparlers avaient été interrompus. L'infirmière exaspérée s'apprêtait à refermer la petite porte, encastrée dans une autre beaucoup plus haute, en chêne et d'une épaisseur imposante.

- « Faites voir un peu la petite... »

La voix venait de sur le côté dans la pénombre. Jeanne reprit espoir et l'infirmière stoppa ce qu'elle était en train de faire.

- « Qui êtes-vous et que faites-vous là monsieur, ici c'est un hosp... »

L'infirmière bouche bée semblait devenue une statue de marbre, comme celles qui sont agglutinées les unes aux autres au musée du Louvre. Le jeune médecin écrasa son mégot, se pencha pour examiner la petite Colette. Il ne lui fallut pas longtemps pour conclure.

- « Occupez-vous de lui trouver une place.

- On n'en a plus...

- Je viens d'en libérer cinq cette nuit, allez l'installer.

- Merci monsieur, dit Jeanne en se relevant tout en prenant la main du médecin.

- Il ne faut pas rester là madame, on ne peut pas s'occuper de vous, ajouta l'infirmière.

- Elle a raison, revenez demain si vous pouvez, sinon dans quatre jours, c'est le délai d'incubation du typhus. »

Trentième chapitre

Quand il ne reste que la réalité

Le dos endolori, Jeanne ne savait plus quelle position adopter. Les fesses la faisaient atrocement souffrir. Elle s'allongea à même le ciment en roulant sa veste sous sa tête. La couverture épaisse la protégeait du froid de la nuit. Recroquevillée sur elle-même, elle se rendormit. Dans une semi-conscience elle remarqua que la lune avait disparu. Le temps avait dû passer, la jeune femme d'un coup se redressa. La lune était simplement masquée par un immense peuplier. Allongée à nouveau, elle resta ainsi, les yeux ouverts à contempler les étoiles. Tout d'abord, elle chercha dans le ciel la forme en W. Son père lui avait appris qu'il s'agissait de Cassiopée. Il lui avait aussi raconté, qu'en des temps anciens, Cassiopée avait été une mère trop pressée d'annoncer la beauté de sa fille et qu'ainsi, elle provoqua la colère des Néréides. Jeanne aimait se souvenir des promenades dans les champs, à la nuit tombée, quand son père lui parlait des constellations. Elle ne chercha pas le chariot de la Grande Ours que de toute manière la pleine lune rendait difficile à identifier. Non, car la maladie de sa fille occupa à une nouvelle fois la totalité de son esprit. C'en était fini de la possibilité de dormir, parce qu'elle s'en voulait. Il aurait suffi qu'ils ne s'arrêtent pas dans ce satané camp. Ou bien juste le temps d'un repas. Mais ils avaient si faim et ils étaient si fatigués. Colette arrivait à se reposer, mais pour les autres ce n'était pas le cas. Trempés comme des soupes à cause de cette maudite pluie, bouffés par l'humidité qui ramollissait tout, la fatigue prenait le dessus. Même le bois sous la charrette ne prenait plus, il fallait une infinie patience pour le moindre brasier. Que pouvaient-ils faire d'autre ? Et c'est sa petite Colette qui avait payé la note.

Dans un premier temps ils n'y avaient pas cru, à la bonne nouvelle. C'était une rumeur. Puis cela s'était précisé, until avait croisé un réfugié qui revenait. Et enfin, il y avait eu les jeunes femmes sur le côté de la route, avec la fourgonnette. Quelle joie immense ça avait été ! Ils avaient dansé sur le chariot en se tenant par la taille. Danser c'est beaucoup dire mais sautiller oui, tous ensemble en se tenant serrés les uns contre les autres. La pluie avait redoublé, mais ils n'en avaient que faire.

En revoyant sa Colette qui ne comprenait pas pourquoi tout à coup tout le monde était si heureux, ses yeux se remplirent de larmes. Si seulement ils étaient partis plus tôt, quand les premiers s'en étaient allés. Le temps avait commencé à s'arranger, il ne pleuvait qu'une pluie très fine. Mais non, ils avaient remis à plus tard le départ. « Pourquoi ne pas s'installer ici et attendre la fin des hostilités ? » C'est ce crétin de paysan du Beauvaisis avec lequel ils avaient sympathisé ! Ce vieux bougre avec sa famille avait pris place à leurs côtés dans le camp de réfugiés de la Croix-Rouge. Jeanne tenta de chasser sa rancœur, il n'y était pour rien le pauvre. Après tout il aurait suffi qu'ils écoutent les conseils plus avisés de l'autre. « Le typhus, il y a le typhus je vous dis. Moi je pars ce soir. » Voilà celle qu'ils auraient mieux fait de prendre au sérieux. Une vieille folle avec sa poussette remplie de bric-à-brac. Pas si vieille que cela d'ailleurs, mais attifée comme une sorcière et qui passait son temps à annoncer l'apocalypse. Tout le monde l'appelait la Peule. Non Jeanne avait préféré suivre l'avis de ce gros péquenaud. Finalement, elle n'y pouvait rien, elle nourrissait une haine féroce à son encontre. Se souvenir de son visage la mettait en rage. S'il avait été là, tout simplement devant elle, Jeanne l'aurait tué avec n'importe quel objet qui lui serait tombé sous la main. Tout ça parce qu'il fallait un fautif. Une raison à la camarde qui avait choisi sa fille pour jouer de la faute.

Mais la raison était beaucoup plus simple. Elle se résumait en deux mots : soupe et abri. Les lits de camp étaient ce qu'ils étaient mais c'était toujours mieux que la paille. La promiscuité était peut-être le plus difficile à supporter. Et les odeurs. Les points d'eau étaient trop peu nombreux et les sanitaires nauséabonds. Au moins ils n'avaient pas à quémander leur pitance

comme des miséreux bien souvent chassés comme de vulgaires chiens errants. Ce qu'elle avait préféré et qui avait pesé lourd dans la balance, c'était les temps partagés avec les réfugiés du moment. Se retrouver autour de tables faites de tréteaux. Ces tables immenses dressées pour les repas sous de longues tentes d'une couleur indéfinissable, ni gris, ni vert, une couleur de casernement. Mais l'ambiance qui régnait, principalement au petit déjeuner, quand les uns arrivaient le regard encore engourdi par la nuit, ou bien que les autres hésitaient encore à quitter la table, cette ambiance était magique. Une ambiance de vivants, de survivants tout étonnés de l'être encore. Alors on prenait le temps de parler, ou bien de rester silencieux, mais ensemble. On parlait pour ne rien dire, ou bien dire des nouvelles de ceux qui étaient restés, parce que trop vieux pour s'en aller.

Quand la rumeur avait-elle commencé à ne plus l'être ? Le troisième ou bien le quatrième jour. Jeanne ne se le rappelait pas exactement. Ce dont elle se souvenait sans aucun doute et ce qui avait fait sa décision de quitter les lieux, c'était cette mère. Atterrée et silencieuse. Ses larmes qui ne faisaient pas de bruit. Elle était tombée sur le sol et deux hommes essayaient vainement de la relever. Dès qu'on cessait de la soutenir, elle retombait comme une poupée de chiffon. A moitié sur les fesses, les jambes repliées sur le côté, dans l'eau ou dans la boue, sur la caillasse ou bien la pierre. Plus rien n'avait d'emprise sur elle. Le regard ne disait plus rien, sa figure, étonnamment, exprimait une sorte de gentillesse mais destinée à personne. Elle aurait pu avoir cette même gentillesse avec un arbre ou bien un chariot, un animal. Et ce qui avait été pire que tout, ce furent les chuchotements autour d'elle. Quand Jeanne arriva sur les lieux, voyant qu'on s'affairait autour de cette femme, elle avait d'abord pensé à un malaise. Beaucoup de gens tombaient, comme ça tout à coup. C'était soit le manque d'eau, ou bien de nourriture, ou encore l'épuisement du voyage. On le ressentait quand on avait la chance de s'arrêter dans un endroit sûr. Ensuite, les chuchotements parvenus jusqu'à ses oreilles. D'abord à peine audibles, puis perceptibles, enfin terrifiants. L'enfant de cette jeune mère, était morte du typhus. Elle avait gardé l'enfant toute une journée dans ses bras transformés en linceul, vingt-quatre heures d'affilée sans lâcher le petit corps assoupi dans une mort paisible. Une infirmière avait dû lui arracher l'enfant. Et tel un pantin désarticulé, elle l'avait emporté. Voilà ce qui les avait conduits à leur décision de partir, quitter ce lieu où la maladie se développait sournoisement. Ils s'enfuirent, chargeant à toute vitesse, attelant les chevaux, ils s'échappèrent du campement comme des voleurs. Mais trop tard. Le mal était fait.

Quand Jeanne ouvrit les yeux, le jour était levé. Le médecin était là sur les marches, avec son clope coincé entre les lèvres, comme si ce restant de cigarette en train de se consumer était toujours le même depuis la veille. Jeanne comprit qu'elle avait fini par s'endormir. Elle était passée de la nuit à la pleine clarté sans s'en rendre compte.

- « Vous n'auriez pas dû rester là, il fallait repartir avec votre mari, il avait raison vous savez. »

Le petit bout de cigarette gigotait au rythme de ses paroles. Elle eut un petit sourire, s'amusa d'entendre parler de Jacques comme s'ils étaient mariés. Puis revint la tristesse dès qu'elle se souvint que sa fille, sa petite Colette était alitée dans cet hospice. Comment avait-elle pu l'oublier ne serait-ce qu'une fraction de seconde. Elle se dressa d'un coup, les mains serrées pour ne pas trembler, pour ne pas mourir à l'intérieur, en attendant la sanction.

- « C'est encore trop tôt, il faut attendre au moins trois jours pour savoir. Mais elle tient le coup votre petite. Comment c'est déjà son nom ?

- Colette, on l'appelle comme ça à cause des cols que je fabrique, mais son prénom, c'est Marguerite, c'est le prénom que lui a donné son père... Est-ce que je peux la voir ?

- Oui, on va essayer de faire ça. Mais promettez-moi de ne pas rester là pendant trois jours à dormir sur les marches ! »

Jeanne ne répondit pas vraiment, elle hocha la tête de manière à peine perceptible. Mais sa détermination était sans failles. Oui, elle allait rester là, enveloppée dans sa couverture. Elle

mangerait ce qu'on voudrait bien lui donner. Elle ne bougerait pas. Jacques s'était usé en vaines paroles pour qu'elle change d'avis. Même la promesse de revenir le lendemain avec les deux autres chevaux n'avait pu la convaincre de quitter les lieux. Elle avait peur. Peur qu'on emmène sa petite Colette dans un autre hôpital et qu'elle ne la retrouve plus jamais. Alors non, elle ne s'éloignerait pas de l'endroit où son enfant était soignée. Et ce n'était pas ce médecin d'une vingtaine d'années, avec son clope ridicule qui allait changer quoi que ce soit.

- « Vous êtes tête ! Bon, on va vous trouver un lit de camp, mais il faudra le ranger au petit matin. Vous dormirez dans l'entrée avec les autres malades. Ce sont les moins contagieux. Et on va vous donner un petit quelque chose à manger. »

Le médecin jeta son mégot sur le sol, l'écrasa du talon, puis disparut à la recherche d'une infirmière. Lui non plus n'avait pas vu le petit jour arriver, il s'était effondré dans son fauteuil. D'un sommeil lourd et profond, il avait quitté cet enfer pour deux ou trois heures de repos.

Trente-et-unième chapitre

Alors vint l'inconsistance

Jacques était debout depuis l'aube. Il avait promis d'être de retour au troisième jour et il avait dans l'idée de tenir sa parole. Marie encore dans les brumes du sommeil, fut assez étonnée d'avoir été devancée. Elle était toujours la première levée, elle s'occupait du bois, et mettait à chauffer le lait quand il y en avait. En ouvrant les yeux, ce fut les bruits et les odeurs qui l'informèrent que lorsqu'elle arriverait elle trouverait le petit déjeuner servi. Elle traversa la cour de pavés grossiers que les herbes envahissaient, puis elle se dirigea vers le petit abri en tôle à l'écart de la grange. A cet endroit ils avaient installé le four en briques sur lequel ils cuisaient les aliments. Leur crainte d'un incendie qui pouvait se propager très rapidement était telle qu'ils préféraient préparer le repas dehors quelles que soient les intempéries. Les mains sur les hanches ce ne fut pas le contentement qu'on lisait dans son regard, mais la colère.

- « Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes tombé du lit ! Pourtant il est pas bien haut... »

Jacques dormait à même le sol sur la paille tout au fond de la grange. C'était une bâisse qu'ils avaient trouvée par chance. Une vieille ferme à moitié délabrée qui servait uniquement à entreposer du matériel et stocker de la paille. Le jour de l'accident, alors que Jacques, Colette et sa mère étaient sur la route de l'hospice, Marie était sur le bord de la rivière à laver du linge. Le ciel promettait une belle journée c'était l'occasion de sécher les matelas emplis d'humidité et de faire la lessive. De toute façon, ils étaient bloqués là pour un moment. Petit Pierre s'était fabriqué une ligne et il essayait d'attraper du poisson. Un paysan, poussant sa brouette stoppa à hauteur du pont qui enjambait la rivière. Il s'adressa d'abord à Petit Pierre.

- « C'est vous les réfugiés qu'êtes arrivés hier ? »

En voyant que celui à qui il s'adressait, tournait la tête en direction d'une vieille dame, il réitéra sa question en élévant la voix.

- « Oui, acquiesça Marie.

- J'ai besoin de bras, si vous voulez donner un coup de main, je vous laisse la grange du Bas Pré pour vous installer. Elle se trouve à un bon quart d'heure en amont. Il y a un puits, de l'avoine pour les bêtes. La bâisse n'est pas de très bonne qualité, mais vous y serez à l'abri. »

Voilà comment ils avaient trouvé un lieu tranquille, presque idyllique. Ils avaient les chevaux, des bras solides, de la bonne volonté, l'affaire fut conclue d'une poignée de main sur le pont entre madame et ce monsieur Lamprois.

Marie, toujours les poings sur les hanches regardait d'un air dubitatif Jacques qui s'apprêtait à nettoyer sa gamelle. « Laissez... » Jacques se leva pour aller atteler les deux chevaux. Madame Daumésil, arriva elle aussi, suivie de Petit Pierre. « Qu'est-ce que vous avez tous,

aujourd’hui ? » questionna Marie. Elle n’attendit pas la réponse pour s’affairer. Tout en harnachant les chevaux au timon, Jacques se tourna et dit : « Pour les ballots de paille, le Pierre y sait. Il est peut-être sourd, il est peut-être muet, mais par contre il a oublié d’être bête. Faudra juste l’accompagner et lui désigner les ballots sinon il ne bougera pas. Pour le reste il se débrouillera. Il y a les foins, ça peut attendre mon retour. Il va faire du soleil, ça séchera un peu le pâturage, sinon on ramassera que de l’eau. »

Madame Daumésil resta silencieuse, mais elle fit un signe de la main qui voulait dire « va, si c’est comme ça que ça doit être, alors va. » Jacques alla chercher sa casquette et sans dire un mot il grimpa sur le siège à l’avant. Il claqua de la langue, leva le fouet et cela suffit à faire avancer le convoi. Il aurait pu partir bien plus tard, mais il avait hâte d’avoir des nouvelles de Colette. Et peut-être aussi d’être auprès de Jeanne. S’il fallait encore une autre raison, l’heure matinale, à la fraîche, était plus agréable pour faire le chemin. Sur la route déserte, les fermes isolées semblaient encore endormies, ou bien abandonnées. Une partie du travail avait été laissée telle quelle. Le calme et une légère brise accompagnaient Jacques pendant son parcours. De temps à autre, il somnolait. Les rênes qu’il laissait filer dans sa paume lui servaient à percevoir le moindre évènement imprévu. Par leur nervosité soudaine, les chevaux provoquaient un mouvement brusque qui tendait les lanières. C’est ainsi qu’en chemin, il s’éveilla soudainement pour découvrir qu’un chariot avait versé dans le bas côté. Ses occupants étaient partis. L’une des roues avait été brisée par le choc et l’essieu avait plié le palier en fonte. Tout autour se trouvait épargillé ce que les occupants n’avaient pu emporter. Les choses peu essentielles, car une bonne partie avait été prise par d’autres. En découvrant un véhicule à essence, arrêté plus loin, il se souvint de ceux qui avaient traîné derrière leur chariot une telle voiture rutilante, mais inutile sans son combustible. Elle n’était plus qu’une remorque à l’intérieur de laquelle se trouvaient les enfants et l’une des femmes. Comme c’était étonnant de les voir ainsi accoudés à la fenêtre, il ne manquait plus qu’une locomotive pour ressembler à un train qui aurait perdu ses rails. Il passa le hameau des Bricottes, il n’y avait plus âmes qui vivent. C’était ce qu’il avait pensé. Lorsqu’il avait actionné la pompe pour tirer les deux seaux d’eau nécessaires pour abrever les chevaux, il avait senti tout d’abord une présence dans son dos. Ce qu’il avait pris pour un vieux paysan était une vieille folle tenant devant elle une vieille pétoire. Elle puait la merde à cent mètres. Ils avaient bien ri la première fois qu’ils étaient passés par ce hameau avec les autres réfugiés. Ils s’étaient moqués de ce fusil qui ne ressemblait à rien.

Jacques toujours à côté de la pompe, observait la veille qui hurlait des mots en patois qu’il ne comprenait pas. Il n’avait pas de temps à perdre avec cette ahurie qui avait perdu la raison. Il s’approcha, attrapa l’arme par le canon, poussa un grand coup et la vieille tomba sur son cul. Elle se mit à crier de plus belle. Tous les noms d’oiseaux qu’elle connaissait y passèrent, en français comme en patois. Et elle en connaissait une sacrée liste. Jacques fit tourner la pétoire au-dessus de sa tête et l’envoya valdinguer au loin. Lorsqu’elle toucha le sol, un coup de feu partit. La chevrotine se déversa en éventail pour aller se perdre de l’autre côté de la rue. Jacques perdit d’un coup son sourire narquois. Jamais il n’aurait pensé qu’un truc pareil puisse faire un tel dégât. Dans les fourrés on pouvait apercevoir une trouée laissée par la déflagration et une partie du tronc d’arbre arrachée. Si Jacques avait mieux regardé, il aurait vu un lapin qui ressemblait plus à un pâté qu’à un lapin. Il se tourna vers la folle, toujours sur son cul. Cette fois elle riait de bon cœur ouvrant grand sa gueule édentée. Elle releva ses jupes pour exhiber son sexe. Jacques prit en bâton dans l’intention de lui administrer une bonne correction. Il changea d’avis, jeta le bâton au loin, puis alla récupérer l’arme à feu. Il la prit par le canon, et la brisa en deux, contre l’angle du mur. Il se tourna vers la veille qui ne rigolait plus du tout, la salua de la main en touchant le rebord de sa casquette, puis il reprit sa route.

Il lui fallut toute la matinée pour arriver à l'hospice. Il entra dans la cour pavée, fit le tour puis s'arrêta à hauteur d'une ancienne dépendance. Au mur il y avait des anneaux en fer. Il détala les bêtes et les y accrocha. A chacune, il donna deux picotins d'avoine. Il recula le chariot pour lui faire faire un demi-tour. Il enleva sa casquette avant d'entrer dans le grand hall. Beaucoup de malheureux attendaient que le temps passe. La plupart étaient assis sur les bancs, les autres à même le sol. Certains dormaient à moitié. Dans cette cour des miracles, une infirmière vaquait à ses occupations. Il s'approcha d'elle, prit sa casquette à deux mains, et la tint devant lui.

- « Bonjour madame, je voudrais savoir où se trouve Jeanne heu... La petite Colette, elles sont arrivées il y a trois jours. Le typhus.

- Ça ne me dit rien, voyez avec le médecin, il doit être en salle de garde, au fond... »

Jacques se retourna pour prendre la direction indiquée. Il tomba nez à nez avec Jeanne et sa fille. Elle était là, devant lui, un petit ange. Déjà qu'elle n'était pas bien grasse, on aurait dit une plume, si on avait soufflé dessus elle se serait envolée. Il la prit dans ses bras et déposa un doux baiser sur son front. Puis il la plaça dans son bras gauche et sans plus réfléchir, il attrapa Jeanne par la taille, l'approcha de lui et l'embrassa aussi, sur les deux joues. Débordé par la joie de les revoir, il avait laissé s'exprimer ses sentiments. Il était rouge écarlate. Colette de les voir ainsi tous ensemble sourit. Etendant ses bras elle serra Jacques et Jeanne pour que tous les trois ne fassent plus qu'un. La douceur de Jeanne, sa fraîcheur et sa beauté tournèrent la tête de Jacques. Ce ne fut qu'un court instant, car très vite Jeanne récupéra sa fille et délicatement se dégagea.

- « Il ne faut pas lui en vouloir, c'est la joie de vous retrouver, dit elle en rosissant. Je vous avais vu arriver, nous étions sur le côté, dans les jardins. Nous faisions une petite promenade. »

Ce ne fut qu'un court instant, mais tellement intense. Jacques observa Jeanne qui s'éloignait avec Colette. Sa casquette était tombée sur le sol, il la ramassa, la tapa sur sa cuisse pour en ôter la poussière. Il se recoiffa d'un geste de la main, mit sa casquette. Il resta immobile un moment, tout chose.

- « Qu'est-ce que vous faites, on y va ?
- Je pourrais tenir les ficelles ?
- Les rênes Colette, on dit les rênes.

Jeanne se tourna vers Jacques : « Elle pourra conduire un peu ? »

Jacques ne répondit pas, il se contenta d'opiner de la tête. Evidemment que la petite pourrait conduire un peu, elle aurait pu lui demander de l'amener au bout du monde, qu'il l'aurait fait. Sans même s'en étonner plus que ça.

Trente-deuxième chapitre

En un tour de roue, on fait deux mètres et dix centimètres. Pourquoi cette idée idiote occupait l'esprit du cycliste ? Aucune raison, comme toutes les idées idiotes, elles sont leur propre justification. Mais aujourd'hui, les tours de roue comptaient double. La fatigue, l'usure, son corps n'était plus qu'effort pour vaincre une maudite passerelle. En plein milieu, dans la montée, un imbécile d'administratif avait décidé d'installer une chicane. Le joyeux gratte-papier, derrière son bureau, le nez en l'air avait eu une idée lumineuse. Lui, la longueur des tours de roue il n'en avait que faire. La longueur de son crayon à papier oui, mais la roue, non. Comme tous les jours, depuis cette heureuse initiative, le cycliste invectivait ce fonctionnaire imaginaire au moment où il devait mettre pied à terre pour contourner les barrières. Mais une fois dans la descente, ça recommençait. Il fallait freiner sec pour ne pas finir embroché par la balustrade, pied à terre à nouveau et contournement. Et nouvelles invectives. La dame avec sa poussette à triplés partageait cette haine. Et le bonhomme avec

ses courses, pas mieux. Les seuls que ça amusaient, c'était les jeunes en scooter qui faisaient des concours pour enchaîner les chicanes la plus rapidement possible.

Le corps était dédié à l'effort, la pensée annihilée, le cycliste n'était plus rien d'autre qu'une machine. Le voici musculaire, tension et relâchement. Il n'y a pas la fatigue et le repos, il n'y a plus que l'asphalte qui défile en une bande ininterrompue sous son biclou. La rythmique du pédalier dans son mouvement intangible. Entre le chemin de fer et le cimetière, il avalait la descente à une vitesse infernale. Ce qu'il croyait, jusqu'à ce qu'un gars, le nez dans le guidon, le double à bonne allure et le salue d'un « b'jour, ça roule ? ». Non ça ne roulait pas ! Se faire distancer comme un malpropre, insupportable ! Et hop, debout sur les pédales, c'est parti, à l'attaque ! A l'attaque du rien du tout, la chaîne a déraillé. Au revoir la victoire, le sprinter s'éloigne dans le lointain bucolique de la banlieue nord. La rupture. La rupture, c'est l'arrêt, l'ancrage dans le sol, l'enracinement dans la terre. Le défilément des arbres sous l'impossibilité du ciel, le paysage qui se transforme en une succession d'images, tout cela brisé. L'homme est rendu à sa condition terrienne, pied à terre. Cambouis, éraflure de la main, chaîne coincée entre le dernier pignon et la roue, énervement, voiture, éclaboussures, insultes. La condition humaine du cycliste. Un pauvre gars fouillait dans les poubelles du cimetière. Lui aussi avait un vélo, une ruine sur laquelle on avait soudé une plateforme métallique. Il n'avait pas même levé le nez de son conteneur. Le cycliste, en découvrant ce type mal habillé, trempé comme une soupe, se dit que finalement, il n'était pas si mal loti. Calmé, il put dégager la chaîne, et remonter sur son vélo dernier cri pour repartir à l'aventure, délaissant la misère du recyclage des déchets. Un passant, habillé de sombre, semblait faire du surplace dans ce lieu déserté. Passé le virage, un petit raidillon en sens interdit se profilait. Le cycliste appuya sur les pédales avec un soupçon d'appréhension. Pas de nouveau déraillement. Les voies du seigneur sont impénétrables, même pour les cyclistes.

Comme tous les jours, le cycliste roulait, il traversait et retraversait la banlieue. Un coup dans un sens et un coup dans l'autre. Pour se rendre sur son lieu de travail, c'était le moyen le plus simple et le plus économique. Pendant que les chauffards s'envoyaient de jolis noms d'oiseaux, lui, à travers la campagne bucolique, il cheminait. C'était une campagne en forme de cimetière, de remblais pour les voies ferrées et de jardins ouvriers, mais pour lui, c'était sa campagne. Il venait de couper la N1, évitant soigneusement les gravats en tous genres qui encombraient la route, quand la pluie se décida à tomber. Il était à mi-chemin, il sauta du vélo et sortit son costume de pluie. Un joli coupe-vent tout crasseux, d'un jaune parfait qui lui donnait l'aspect du petit poussin. Pour affiner l'image bucolique, il chaussait des sur-bottes avec lesquelles il avait l'allure d'un plongeur qui aurait perdu son océan. Il avait aussi deux couvre-sacoches orange fluo qui n'auraient pas déparé dans le carnaval au milieu des Gilles. La pluie redoublait pendant que notre malheureux cycliste tentait d'enfiler ses sur-bottes. Il composait une sorte de danse ridicule pour éviter de poser le pied par terre sous le regard intrigué d'un vieux bonhomme. La pipe au bec, il attendait que son chien finisse d'uriner. Un curieux petit gars observait l'animal en criant « oua oua ». Ce fut d'ailleurs à cause des oua oua hurlés dans son dos que le cycliste perdit l'équilibre et mit le pied sur le sol détrempé par la pluie. Il allait maudire l'auteur de la mauvaise blague, mais en découvrant ces trois personnages plantés là, de l'autre côté de la route, dans une harmonie parfaite, il préféra rester coi. Il les connaissait bien, car tous les mardis, à la même heure, il les croisait dans cette partie du quartier Sud des Joncherolles. En repensant aux premières fois où il les avait vus, il se dit qu'à cette époque, il n'aurait pas parié un kopeck sur leur avenir. Maintenant, on aurait dit un grand-père et son petit-fils allant promener au parc ou bien partant acheter une glace. Ils avaient l'un sur l'autre une influence réciproque. Le vieux monsieur semblait même heureux, plus posé, le nez dans les nuages, il rêvassait à on ne sait trop quelle aventure envoûtante. Ou bien à une belle jeune fille dont il aurait fait son quatre-heures. Le petit, accroché au chien, lui aussi respirait la joie de vivre. Il le tenait par la queue. Il semblait bien que le chien

n'appreciait pas vraiment, mais peut être qu'il préférait ça aux touffes de poils arrachés. Tant bien que mal, ils étaient arrivés à une sorte d'entente cordiale.

Une fois bien équipé, notre cycliste, avec un pied trempé dans une chaussette imbibée d'eau et l'autre bien au sec, enjamba sa bicyclette pour constater avec un certain dépit qu'il ne pleuvait plus. Il fit quelques tours de pédales dans l'espoir que la pluie allait reprendre. Il en est des caprices du temps comme de celui des femmes : imprévisibles. Il redescendit de son vélo pour enlever tout ce qu'il avait enfilé. Inutilement donc. Car il en est des vêtements de pluie comme de la gomme arabique, il en faut dans le Pastis seulement si c'est l'heure de l'apéritif. Trop équipé, on arrive sec à l'extérieur et trempé à l'intérieur, pas équipé, on a droit à un trempage total, plus le froid. Parce que le vent sur le corps mouillé, même par beau temps, c'est quelque chose. Il se recula pour enlever le sandow qui rendait impossible l'ouverture de la sacoche. D'un coup, il se retrouva projeté en avant, une petite poussée très légère, mais avec le vélo devant lui, le déséquilibre fut suffisant. Le voilà affalé sur la bicyclette, le nez écrasé contre la grille.

- « Vous n'avez pas l'impression d'occuper tout le trottoir ! »

Il n'avait pas remarqué les deux jeunes filles qui se rendaient à leur lycée et qui arrivaient dans son dos.

- « Je suis désolé je ne vous avais pas vues.
- Tu pourrais faire attention vieux con !
- Bouge un peu ! T'encombres la chaussée avec ton merdier.
- Vous pourriez être polies.
- Quand on s'habille chez les sous-mariniers on va barboter dans les pataugeoires ! »

Le cycliste regarda les deux gamines s'éloigner. Elles aussi, il les connaissait, il les avait déjà croisées à plusieurs reprises. La première fois, ça remontait déjà à loin. L'une poussait son vélo et l'autre marchait à ses côtés. Comme elles avaient l'air heureux à ce moment-là. On les aurait cru sœurs. Elles rigolaient sur le chemin, parlaient d'avenir ou bien de jolis garçons. Mais en cet instant, leurs visages étaient sombres. Une d'elles, celle au teint mat, avait les traits tirés. L'autre marchait devant, ignorant presque sa copine. De les voir comme ça, cheminant l'une derrière l'autre le cycliste pensa aux noirs du foyer SANACOTRA à côté de chez lui. Eux aussi, sur le chemin de la gare, marchaient l'un derrière l'autre, se parlant à distance. Au moins, eux, s'adressaient la parole. Il fut un peu triste de voir les deux filles, déambulant ainsi, le destin pesant lourd sur leurs épaules. Il ne leur en voulait même pas d'avoir été impolies. Il leur en voulait de n'être plus ces délurées insouciantes qui partaient bras dessus bras dessous à la conquête du monde. Si elles abandonnaient alors qui relèverait le défi que lui n'avait jamais su relever. Un drapeau rouge planté dans la cervelle, une fauille en travers de la gorge et une enclume à la place de la conscience, il en était encore à se demander comment tout cela avait bien pu se passer ainsi. Il avait pris racine dans ce qui avait été la banlieue rouge, on la lui avait prise pour en faire un zoo dans lequel il avait le rôle du zèbre.

Appuyant sur les pédales comme un sourd, car il était en retard, il dépassa les deux filles qui l'ignorèrent, puis les trois acolytes qui en firent autant. En arrivant sur Stains, il coupa par le Clos Saint-Lazare. À cette heure de la matinée, tout était calme. Les grandes bâtisses dressaient un rempart inutile contre d'éventuelles hordes de barbares. Regardant vers l'Est, elles scrutaient l'horizon d'un air désabusé. Peuple de géants, ils ignoraient qu'à leurs pieds, une armée de fourmis besognait. Il était l'heure de la cantine dans les écoles. Les marmots sortaient tranquillement pour rejoindre leurs chez eux. Deux par deux ou bien en grappes discontinues, une maman à la main ou bien pas du tout. Ils partaient rejoindre la vie hors de l'école.

Le cycliste, lancé à pleine vitesse dans la rue Paty qui n'avait rien à voir avec la chanteuse du même nom, repensa à ce vieux bonhomme avec son chien et à l'enfant. Qu'ils inspiraient

confiance, quelle sérénité et quel engagement ! Supporter un même autiste avec une telle abnégation. L'homme au vélo avait déjà eu l'occasion de regarder des émissions de télé sur ce genre de déraison. Là où il travaillait, de grandes diatribes s'échangeaient entre les tenants de l'autisme et les défenseurs de la psychose. Ça y allait à coups de noms d'oiseaux. Bref, quelles qu'en soient les divergences sur les genres et les catégories, le cyclo pédaleur avait en son for intérieur une certitude : le petit en était et pas qu'un peu. Rien qu'à voir la tête du clebs le diagnostic était posé. Après cette étude de cas in situ, le cycliste poursuivit sa route, celle qui traverse la banlieue de part en part. Toujours avide de questions sans réponse, il cherchait à comprendre ce qu'il faisait là. Ce qu'étaient devenues les gigantesques usines avec leurs cheminées rassurantes ; les cortèges d'ouvriers qui quittaient le turbin, usés par des journées harassantes mais fiers d'être ouvriers ; le bruit des machines-outils quand elles tournaient à plein rendement ; les lendemains qui chantaient un avenir lumineux où les hommes les mains dans la main allaient construire une société radieuse. Alors oui, ce type avec son biclou, à coups de pédale essayait de donner un sens au monde qui s'envolait au-devant de lui. Peut-être que finalement, il pédalait à l'envers, s'enfonçant dans la vie comme un clou dans le pied gauche. Il traînait tout simplement sur son dos, un sac rempli d'années usées qui ne servaient à pas grand-chose. Si ce n'est à prouver que le temps passe. Inexorablement.

Le froid glacial avait cédé la place à des températures plus clémentes. Stains vaquait à ses occupations. Les arbres faisaient ce qu'ils pouvaient pour embellir cette ville. Au bout d'un chemin crasseux, on trouvait de petites cahutes avec des cheminées en forme de tuyau de poêle. Entassés les uns sur les autres, une foule humaine vivait dans des conditions qu'on n'aurait pas acceptées pour des animaux. Au milieu des rats, de la puanteur et des ordures, des êtres humains survivaient. C'était bien la seule chose qui elle, n'avait pas changé depuis les années 50 : la présence des bidonvilles. Et voilà le vélo et son conducteur perdus au milieu d'une brousse et d'une faune inconnue. Tout ça pour gagner quelques minutes sur son trajet quotidien. Il avait bien vu une route qui coupait la voie ferrée - ne pas passer sous le pont et bifurquer à gauche. La chaussée pavée était bien là, mais ça n'augurait rien de bon. Un tambour de machine à laver ; de l'herbe oubliée par le cantonnier ; des passants bouffés par la misère ; des vélos de pauvres avec des plateformes en bois pour recycler le foutoir des riches et surtout, une route pavée à l'ancienne qui s'enfonce dans la boue. Tout ça aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Et non, tous les chemins ne mènent pas à Rome. Il était paumé au milieu de nulle part, pataugeant dans la bouillasse et découvrant devant lui une ville de baraquements, où vivaient les rats et les hommes, partageant les détritus et la tuberculose.

- « De l'autre côté de la voie, on peut rattraper Groslay ? »

Le pauvre type baragouina quelques mots en une langue inconnue. Entre le tchèque et le roumain.

- « La route, elle va où ? ajoutant le geste à la parole.

- Popothèque !

- Popothèque ? »

Le gars en appela un autre. Ils parlèrent une langue commune. Un troisième y ajouta son grain de sel pour conclure avec un grand sourire et tendant le bras vers l'Est : « Popotheque. »

- « Ah ! Merci, beaucoup. Popothèque par là alors. »

Et voilà notre cycliste, dans la boue et la pieraille en partance pour une destination inconnue : la Popothèque. Lieu inconnu en territoire connu, ça doit être ça la déterritorialisation. Perdu en étant chez soi.

Trente-troisième chapitre

Les univers parallèles ont bien un point de jonction, une ligne de faille dans laquelle le possible se noue. C'est là sous nos yeux, mais revêt un manteau

*d'impossibilité qui nous aveugle. Les jeux sont faits, chacun court à sa perte, la vitesse ne change rien à l'affaire, le silence non plus. Les interstices nous guettent. De leurs myriades étoilées, ils patientent, ils savent ce que nous ignorons. La route est bien la bonne, mais le regard, tourné vers le lointain, est un point noirci par le temps. Il faut une alchimie qu'aucun ne maîtrise, c'est toujours la surprise de se voir, de se reconnaître, face à face, s'attendant en y croyant ou bien en ayant perdu la foi. Le basculement a lieu en cet instant, une dérisio*n du vide, un sourire que le sarcasme dénature, un instant dans l'instant. Et l'évitement, car il arrive que les corps ne se reconnaissent pas, le pur esprit oui, mais le charnel n'y est pas. Il y a une répulsion qui nie tout. Mais entre elles deux, c'est tout l'inverse. Il y avait l'attraction, le corps-à-corps, le reflet de l'âme dans la jouissance du tactile. À quel moment les univers se sont-ils distendus ? Nul ne sera le dire, mais ce préalable a sa nécessité pour que d'autres univers se nouent, s'interpénètrent sans qu'ils ne soient prédictibles quant à leurs fins.

Chapitre 2 de la genèse selon l'épître de Saint Augustin.

La mère d'Elodie ne fut pas plus étonnée que cela de se retrouver face à un Walther P38. D'une certaine façon, elle s'y était préparée. Un peu comme on s'en va à la clinique. On prend soin d'emporter le nécessaire de toilette pour après l'opération. Tout en n'osant pas trop imaginer qu'il pourrait ne pas y avoir de lendemain. Mais on est serein, on fout tout dans sa petite valise et hop, la fleur au fusil, nous voilà partis.

Les deux bras tendus en avant, Elodie tenait fermement l'arme à feu de façon à anticiper le recul inévitable lorsque le percuteur viendrait frapper le culot de la balle. Derrière elle, son père était debout sur le seuil de la porte qui menait au jardin. À environ une dizaine de mètres de la scène. Saisi par la stupeur de découvrir une telle situation, il était immobile. De grosses gouttes de sueur perlait sur son front. La radio diffusait une douce mélodie juste avant le flash d'informations du milieu de matinée. Le journaliste en studio s'apprêtait à annoncer la reprise des pourparlers pour un énième cessé le feu au Proche-Orient.

Pendant ce temps, à quelques enjambées de l'endroit où une fille mettait en joue sa propre mère sous le regard affolé de son père, le commissaire Jules Michelet dégustait son café. Il était enfermé dans son bureau et devant lui des documents étalés et deux dossiers. Il feuilletait l'intérieur d'une chemise cartonnée. Il était déçu, car elle ne contenait rien d'intéressant sur Elodie. Uniquement le projet de travail en psychodrame qui n'avait pas pu se mettre en place. Jules avait pris le risque de se faire attraper en allant dans la salle commune du CMPP pour un dossier vide. « Sophia, vous savez où se trouve le projet thérapeutique du petit Maloud ? » « Mouloud monsieur, et il est dans le casier gris en salle commune avec les autres dossiers personnels. » Le commissaire, tranquillement installé dans la salle d'attente mais toujours à l'écoute de la moindre conversation, avait intercepté cet échange en attendant le retour de Johan. Il y avait donc une autre source d'information que les dossiers verts officiels. Il y avait des données obscures et secrètes, cachées dans des armoires métalliques. Les vieux restes du KGB dans cet antre du stalinisme, dernier refuge de la ligue trotskiste. Le commissaire avait un petit côté extrême dans ses interprétations politiques. Le rouge lui restait en travers de la gorge. C'était la couleur du dossier qu'il recherchait, mais ça, il ne le savait pas encore. La semaine suivante, il avait attendu que tout le monde vaque à ses occupations pour pénétrer dans l'antre. En réalité, une grande salle de réunion qui servait aussi de lieu pour le repas. Sur la pointe des pieds, il avait poussé la porte battante. L'excitation était à son comble, il retrouvait des sensations oubliées, un sentiment d'exister qu'il avait perdu en même temps que son boulot. « Yes ! » avait-il lâché avant de percuter l'ouvrier d'entretien. Le pauvre homme essayait de se faufiler sans déranger. Il tenait un seau d'eau sale dans une main

accompagné d'une serpillière et dans l'autre un balai. Il avait réussi la prouesse de ne pas asperger le commissaire. « Sorry, heu, je suis, pardon... » Jules avait eu chaud, la chance était de son côté. L'ouvrier d'entretien avec son accent typique du nord de l'Angleterre était nouvellement nommé sur le poste. Il ne connaissait personne. Pas plus le commissaire que n'importe quel thérapeute. Jules s'était senti obligé de répondre en anglais « Esseciouze-me, heu, I am ze niou orthophoniste, the spikeur... Gouude bye, mister heu... ? » « Louis, Louis comme heu..., shit ! The king ! » « En revoir monsieur Leroi... ». Après cet échange ubuesque, le commissaire s'éclipsa dans la salle d'attente, du côté des piliers, pour se faire un peu oublier.

Dans son bureau qui empestant le tabac froid, Jules abandonna l'étude du dossier rouge pour passer à celui qu'il connaissait bien pour l'avoir, personnellement, réorganisé. Il n'avait plus besoin de collecter des informations sur Elodie, il lisait par curiosité les notes du psychiatre. Presque pour passer le temps, ou bien affiner sa perception de la jeune demoiselle. Mais cette dernière hypothèse, jamais il n'aurait pu l'admettre, tant il avait en horreur ce qu'il rangeait sous la rubrique « psy chose ». Jules parcourut rapidement les notes pour arriver à celle du 2 juillet à laquelle il s'était arrêté. Puis il passa à la suivante.

Notes du 17 septembre : Elodie n'étant pas venue à notre dernier rendez-vous avant les vacances, je pensais ne plus la revoir. Elle s'est présentée sans avoir pris rendez-vous en disant qu'elle voulait voir le docteur « truc ». Je l'ai reçue entre deux patients dans le bureau de la secrétaire. Je lui ai proposé un rendez-vous. Elle s'est fâchée, car elle voulait me parler immédiatement. Elle a jeté le carton à la poubelle et elle est partie sans demander son reste. J'ai maintenu quand même le rendez-vous.

- « Il a bien de la patience le docteur maboul, je te l'aurais envoyé chier la peste ! »

Notes du 24 septembre : Elodie s'est présentée avec 20 minutes de retard. Je l'ai reçue en lui rappelant que sa séance ne durerait que 10 minutes. Pour me punir, elle n'a pas dit un mot et elle est sortie en claquant la porte. C'est un début, nous verrons bien où ça nous mène.

- « Mais c'est pas vrai, il se laisse mener par le bout du nez le docteur Zozo. »

Jules s'était levé d'un coup, les bras en l'air, il protestait à haute voix. Il faisait les cent pas la pipe à la bouche. Elle était éteinte, de temps à autre un jus noirâtre suintait à la commissure des lèvres. Jules la ralluma avec son briquet tempête. Mal réglé, il fit une flamme immense qui lui roussit légèrement les sourcils. Il maugréa contre son épouse, contre la femme de ménage qu'ils n'avaient plus depuis plusieurs années, contre tous les incompétents qui touchent à tout et qui ne comprennent rien. Entre-temps, il avait oublié que quelques minutes avant, il jouait avec le briquet tout en lisant les notes du psychiatre. Il ajusta la taille de la mèche afin d'obtenir une flamme correcte. Il plaça le briquet au-dessus de sa pipe tout en aspirant pour embraser le tabac. Il cracha ses poumons, toussa, maugréa parce qu'il le fallait bien, puis il regarda à l'intérieur de la pipe. Il n'y avait pas de tabac. Il jeta sa pipe sur le bureau, elle dégringola sur le sol et se cassa en deux. Il ouvrit son tiroir pour prendre une bonne vieille cigarette, le paquet était vide. Il se rabattit sur la pipe qu'il ramassa afin de tenter de la ré-emboîter. Elle était vraiment cassée, il invectiva tous les fabricants de pipes de la planète et des autres galaxies environnantes, puis il se calma et se rassit afin de reprendre sa lecture.

Notes du 1^{er} octobre : Elodie n'est pas venue.

- « J'en étais sûr » hurla-t-il en sortant de son cagibi, puis il baissa d'un ton pour ne pas alarmer Yvonne. « La môme n'est pas venue, et si elle ne s'est pas pointée, c'est qu'elle est braque, crie-t-il à nouveau, puis il se reprit et baissa d'un ton. « Elle est toquée, voilà le truc ! »

Il passa la tête dans le salon, la maison était bien silencieuse. Il s'arrêta, écouta. Puis il alla dans la cuisine, personne. Il en était à trouver ça un peu louche quand il se rappela tout à coup

qu'Yvonne lui avait dit qu'elle sortait pour aller quelque part. Il essaya de se rappeler ce qu'elle avait bien pu lui raconter. Faire les courses ? Non, on n'était pas samedi. Rendre visite aux Maurois ? Peut-être, mais dans ce cas, elle l'aurait prévenu en passant la tête dans son bureau. Il se demandait d'ailleurs si elle lui avait dit où elle se rendait. Ces derniers temps, il la trouvait un peu bizarre. Elle pouvait rester silencieuse tout en le dévisageant, puis elle remuait la tête de haut en bas. Il avait horreur de ça.

Bref, il était tout seul dans la maison, il décida de se servir un café. Celui qui était dans la cafetière datait d'hier. Il hésita. Rincer le récipient, sortir un filtre, attraper la boîte en métal dans le frigo. Finalement, il décrocha la petite casserole qui pendouillait au-dessus de l'évier, il versa le contenu de la cafetière et il mit le tout à chauffer sur la plaque. Le nez en l'air, il repensait à Yvonne.

- « Il y a quelque chose qui tourne pas rond chez elle, décidément les bonnes femmes », conclut-il.

Si les univers coextensifs ont un radical qui les associe, ils restent cependant autonomes. Leur développement se fait indépendamment. Ils ont une aptitude à prendre des chemins détournés qui les rendent dissemblables. Cependant, si vous prenez suffisamment de temps pour les étudier, ils sont pareils. Non pas dans la forme, mais dans l'intention. En eux se trouve la même volonté de puissance. Une énergie vitale qui les emporte au-delà d'eux-mêmes. Le point le plus étonnant, c'est qu'ils ne peuvent se superposer. Leurs directions sont totalement différentes, car s'ils se rencontraient, ils verraien à quel point ils sont semblables et ils se détruiraien l'un l'autre pour affirmer leur différence. Est-ce le hasard qui les fait s'éviter ? Est-ce dans leur nature, une sorte d'instinct de survie ? Il paraît qu'en certaines peuplades nord-américaines, les chamans avaient le pouvoir de réunir ces deux entités. Au moment de leur désintégration, le chaman captait leur énergie et s'en imprégnait pour affermir ses pouvoirs. Il n'y avait qu'un seul inconvénient, le sorcier perdait la vie avant de transmettre sa nouvelle puissance. Il est dit dans ces peuplades que le soleil et la lune sont deux univers coextensifs. Les loups, depuis la nuit des temps, essayent d'en informer les hommes. Mais ces derniers sont incapables de les entendre et préfèrent les ignorer.

Métaphysique de Saint Augustin, treizième livre.

Elodie prit soin d'abaisser le percuteur comme elle l'avait vu faire sur You Tube. Elle ajusta l'arme afin d'aligner le visage de sa mère avec la mire. Elodie souriait d'un petit rire entre rictus et crispation. Une seule chose l'inquiétait : le mouvement de l'arme. Allait-elle réussir à gérer le recul ? Si la balle manquait sa cible, il lui faudrait rester calme. Elodie n'aimait pas échouer. Que ce soit dans ses devoirs ou bien dans n'importe quelle autre activité. Quand elle prenait ses cours de piano, il fallait qu'elle soit parfaite. La perfection était son horizon. Sa mère laissa tomber tout ce qu'elle avait dans les bras. Le linge émit un bruit mat en touchant le sol. Son père fit un pas en avant et ouvrit la bouche afin de prendre une inspiration profonde. De l'index, Elodie tira la gâchette en arrière. Cela eut pour effet de libérer le percuteur qui se détendit d'un coup. Clac ! Ce fut tout. Elodie s'était contractée d'un coup. Tous ses muscles s'étaient mis en action pour anticiper la déflagration qui n'eut pas lieu. Elodie tourna l'arme vers elle et l'observa, curieuse de comprendre ce qui s'était passé. Sa mère avait juste poussé un petit cri au moment où Elodie avait actionné la gâchette. Un cri qui était resté dans sa gorge. Plutôt un couinement. À la suite de ce cri, le père d'Elodie avait cessé tout mouvement. Immobile. Dans une position étonnante. Comme s'il allait s'élancer pour un sprint. Une course contre le temps, une tentative pour revenir en arrière. Rattraper ce qu'il

pensait avoir échoué. Elodie pivota, puis quitta le salon par l'ouverture latérale pour gagner la porte d'entrée. Tranquillement, elle traversa le petit jardin pour se rendre dans la rue Bokanowsky. Elle remit le Walther P38 dans son sac et continua son chemin en sifflotant le nez en l'air. Elle était heureuse car elle avait réussi. Ce qui avait échoué ce n'était pas elle, c'était cette saloperie de pistolet. Elodie pensa qu'il s'était enrayé. Cette idée lui vint à l'esprit, elle avait vu dans certaines séries que ça pouvait se produire. Elle en conclut qu'il fallait une autre arme. Plus récente et plus perfectionnée. Où s'en procurer une ? Voilà la question qui occupait son esprit. Et une autre aussi. Il lui manquait une des formules trigonométriques. Mais laquelle ? Pendant ce temps, sa mère en pleurs ramassait son linge avec l'aide de son mari. Il tentait de la convaincre d'aller porter plainte contre cette fille qui avait été leur enfant. Mais une mère ne peut pas se résoudre à une telle extrémité. Il fallut une crise de nerfs et la venue du médecin de famille pour qu'elle accepte au moins de retourner au CMPP. Ne serait-ce que pour demander conseil au psychiatre. Celui qui les avait reçus et qu'ils avaient tant dénigré. Le même qui les conseilla sur la conduite à adopter pour aider au mieux leur enfant.

De son côté, Jules Michelet rentrait vers son bureau, son café réchauffé à la main, dans une grande tasse. Il s'était quelque peu calmé. Il allait refermer la porte quand il entendit du bruit dans l'entrée. Yvonne était de retour.

- « Tu étais où ?
- Partie faire une course.
- Quelle course ?
- Tiens, tu t'intéresses à ce que je fais maintenant.
- Alors !
- J'avoue inspecteur, j'étais chez mon amant au moment des faits.
- Je m'en fiche après tout, tu peux bien faire ce que tu veux. »

En réalité, il ne s'en fichait pas tant que ça, mais il ne voulait pas le montrer. Il sentait bien qu'il y avait là quelque chose d'inhabituel dans l'attitude de sa femme. Jules fit comme s'il allait entrer enfin dans son cagibi, mais suffisamment lentement pour laisser le temps à Yvonne d'ajouter quelque chose. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

- « Tu n'écoutes jamais rien. Je t'ai dit que j'avais rendez-vous à la poste pour clore les SICAV. »

Yvonne prit la direction de la cuisine, car pour rassurer son mari, il fallait un bon repas. Un prétexte crédible ne suffisait pas pour pouvoir faire ce qu'elle avait prévu : aller voir André, l'ancien collègue de son mari.

Rassuré à moitié, Jules regagna son bureau. Il s'installa dans son fauteuil. Il s'apprêtait à déguster son café. Il avait oublié qu'il était réchauffé. Il était à peine tiède et avait un fort goût de cramé. Mais, il en fallait plus que ça pour arrêter l'ancien commissaire. Il vida sa tasse d'un trait. Il ouvrit son tiroir, en sortit le dossier vert du CMPP et reprit sa lecture. Pour lui, c'était comme un feuilleton dont il découvrirait les aventures du principal protagoniste.

Notes du 8 octobre : Aujourd'hui Elodie est arrivée à l'heure. Tout sourire. Elle prend un temps important pour quitter sa mère. Elles ont une grande connivence. Il faut une longue embrassade avant qu'Elodie accepte d'entrer en salle. Nous avons utilisé le jeu de dadas. Pour la première fois, elle a joué vraiment pour gagner. Puis elle a voulu qu'on parle de la médecine. Elle a expliqué comment elle allait s'y prendre pour se présenter au concours. J'ai retrouvé les mêmes propos avec les mêmes intonations. Le délire reste structuré. À ce moment, elle donne à voir une certaine étrangeté. Le regard est dans le vague. Elle ne prend plus en compte la présence de l'autre. Je reste très inquiet. Elle a ajouté un élément nouveau : la dissection des corps.

- « Il est drôle ce toubib, si elle veut faire médecine c'est une bonne idée. »

André se mit à réfléchir tout en se calant dans le fauteuil afin de soulager son dos. Il sentait bien qu'Elodie perdait pied, mais par principe, il prenait le parti de critiquer le « psy chose », tout en adhérant à son point de vue. Façon de procéder qu'il n'aurait admise devant qui que ce soit. Jules avait un flair infaillible pour détecter les tordus du citron, autre appellation made in Michelet pour parler des personnes qui tournaient fada. Il avait d'abord misé sur Syrine, pour changer de point de vue assez vite. Syrine faisait dans l'excès, dans la provocation, mais au fond, elle n'était pas méchante pour un sou. Si elle n'avait pas froid aux yeux, par contre, elle en avait suffisamment dans la cervelle pour savoir s'arrêter à temps. Sauf en ce qui concernait sa copine. Jules était certain qu'elle s'était laissé embarquer dans la tourmente et qu'elle ne savait plus comment se dépêtrer du merdier dans lequel elle s'était foutue. L'ancien commissaire Michelet continuait de penser qu'il fallait stopper Elodie dans sa course folle. Ça prendrait le temps que ça prendrait, mais il ne lâcherait pas l'affaire. La première tentative avait servi à confirmer son hypothèse, maintenant, il allait falloir jouer serré pour découvrir où les deux filles avaient planqué le corps de la vieille.

- « Jules à table ! »

Il rangea les documents à leur place, se leva tout en se demandant ce qu'Yvonne avait bien pu mijoter. Il espérait un pot-au-feu, plat pour lequel il était prêt à toutes les compromissions. Avec Yvonne, évidemment. Et Yvonne le savait. Pour cette raison, elle avait préparé du chou farci. Le pot-au-feu était trop attendu. Il fallait de la surprise dans la surprise pour calmer son homme et détourner les soupçons qu'il avait envers elle. S'il y avait un plat qui faisait craquer l'ancien commissaire, c'était bien le chou farci. Entier, avec la farce glissée entre les feuilles, plusieurs tours de ficelle pour maintenir la cohérence de l'ensemble, puis passer le tout au four pendant quarante-cinq bonnes minutes. Sortir l'objet du désir et présenter la chose telle une danseuse étoile. Un léger tutu de sauce qu'on laisse dégouliner en partant du haut, un coup de fourchette pour confirmer la tendreté des feuilles, sinon renvoyer la belle à ses exercices, puis servir le plus simplement du monde, sans apparat, les pieds baignant dans son lac de jus sépia. Dégraissier si nécessaire. Vous aurez un commissaire attendri à point.

Les univers dépliés, sont des univers dans l'univers lui-même. Un tout qui contient l'un dans un redoublement du même. Lorsque vous vous déplacez à l'intérieur de l'un d'entre eux, de la même façon, vous parcourez l'autre. Ne pensez pas qu'il existe un autre vous-même qui vous imite comme le reflet dans un miroir. Il y a seulement vous. Les univers dépliés ne sont que des possibles dans lesquels vous n'êtes pas puisque ces possibles ne sont pas les vôtres. Pourtant, il existe bien un vous en puissance qui peut vous emporter en une dimension qui vous dépasse et vous propulse par-delà vous-même. En cet instant éblouissant, vous voilà créateur, pour être précis, vous voilà le créateur. Celui qui fait advenir un monde potentiel qui laisse les autres hommes dans le néant d'un devenir occulté. Dieu est partout puisqu'il n'est nulle part. Dieu est homme et l'homme est Dieu parce qu'il crée des réalités inattendues pourtant contenues dans un pli. Le pli du temps, quand il vient se confondre avec l'espace pour devenir gravité.

Onzième traité de métaphysique, page 583 (extrait).

Exceptionnellement, les cours commençaient à 13h30 à cause du BAC blanc de français des premières. Elodie n'avait donc nullement besoin de se presser. Son sac en toile multicolore pesait un peu plus lourd qu'à l'accoutumée puisqu'il contenait un pistolet Parabellum 9 millimètres. Objet hétéroclite dans le sac à main d'une jeune lycéenne. Depuis le réveil, depuis la tartine à peine croquée, depuis Syrine ignorée parce que rangée avec les objets inutiles du moment, depuis la rue des Ecoles dans laquelle elle déambulait comme un automate, Elodie n'avait qu'une idée en tête : l'arme qu'elle trimballait avec elle. C'était

exactement ce qui occupait son esprit et rien d'autre. Pas même la fonction trigonométrique qu'elle n'arrivait décidément pas à retrouver. Une question la taraudait. Pourquoi cette arme à feu n'avait-elle pas fonctionné ? Si elle s'était enrayée, comme elle en faisait l'hypothèse, il fallait qu'elle en ait le cœur net. Voilà pourquoi, malgré l'absence de cours, elle avançait d'un pas rapide. Chemin faisant, elle repensa aux évènements récents. Au petit cri de sa mère quand elle avait cru ses dernières secondes arrivées. Pour Elodie, il y avait là une absurdité, un ridicule qui confirmait que sa propre mère n'était pas dans l'ordre des choses. C'était le delta de l'incertitude qu'il fallait éliminer d'une façon ou d'une autre pour que le déroulement du quotidien ait un sens. Qu'il touche à la perfection. Lorsqu'elle arriva devant l'ancien café, un bâtiment à demi effondré, elle poussa la planche de contreplaqué pourri qui servait à barrer l'accès de ce squat. Elle pénétra dans une pièce sombre encombrée de toutes sortes de détritus : des tables renversées ; des chaises retournées, certaines sans dossier, d'autres avec les pieds pliés ; le tout devant un comptoir recouvert d'une épaisse couche de poussière. Les affiches avaient été arrachées, les murs délabrés n'avaient plus réellement de couleur. Du plafond, pendaient des fils électriques et des tringles métalliques qui avaient servi de support pour les plaques d'isolation. Sur le côté droit, tout au fond se trouvait un escalier qui donnait accès à l'étage. La façade défoncée par endroits ouvrait des pans béants sur l'extérieur. Là, on trouvait régulièrement des junkies qui squattaient. Elodie en fut pour ses frais, il n'y avait plus personne. Une descente de police avait dû faire le ménage avec l'aide des services sociaux. Cela fâcha Elodie qui pensait trouver là une solution à son problème du moment. Déçue, elle prit le chemin du lycée.

Durant tout le restant de la journée, une idée l'obséda : trouver un autre gus prêt à tout pour avoir un peu de pognon. Elle prit son repas de cantine en répondant à peine à ceux qui avaient la malchance de partager sa table. Elle ignorait les regards insistants de Syrine. Et lorsqu'elles rejoignirent la salle de chimie, Elodie ne prononça pas une parole. Seuls les cours lui ôtèrent de l'esprit l'idée obsessionnelle qui l'obnubilait. À ces moments le monde enfin prenait un sens. Les liaisons atomiques, le tableau périodique de Mendeleïev, la danse des électrons sur leurs orbites tout comme ses parents ou bien Syrine trouvaient enfin une justification. Pour Elodie, les gens qui l'entouraient et qui se trouvaient à partager son espace vital n'étaient ni plus ni moins que des particules qui compossait la matière organique. Il fallait trouver une raison à leur présence. Déterminer la loi à laquelle ils obéissaient. Sinon, c'était qu'ils ne servaient à rien. Alors, il suffisait de les ignorer en attendant de leur trouver une utilité. Ou bien les éliminer, quand ils perturbaient l'équilibre du monde, comme sa mère. Mickaël faisait partie de ces objets qui encombraient son univers et auquel Elodie n'avait encore trouvé aucune utilité. Il restait un objet, posé là, pouvant potentiellement servir. Il était moche, vulgaire et obsédé. Il ne cessait de lui tourner autour et elle l'ignorait avec persistance. Pourtant, à l'intercours, en sortant du lycée pour aller prendre l'air, il s'adressa à elle.

- « Tu cherchais qui dans le squat ? »

Elle adopta l'attitude habituelle avec les inutiles du moment, elle passa son chemin.

- « Tu n'y trouveras plus un clampin... dit-il en accélérant le pas pour rester dans son sillage. Et ils ne seront pas de retour de sitôt. Demain ils vont raser le squat. »

Mickaël savait ferrer sa proie, pour cela, ne pas s'agiter, rester à bonne distance pour ne pas risquer d'effrayer la chose. Il avait une patience infinie. Il était très rare qu'il n'arrive pas à ses fins. Et son objectif, c'était Elodie. Il savait repérer les brindezingues qui n'avaient pas de limites. Ceux-là, il suffisait de les accrocher avec ce dont ils avaient besoin, pour ce genre de personne, le besoin se faisait vital, se transformait en obsession et ils devaient impérativement obtenir ce qu'ils convoitaient. Depuis longtemps, il avait compris qu'Elodie faisait partie de cette catégorie d'êtres exceptionnels. Les autres, bien trop faciles à attraper, ne méritaient que le mépris. Ça rendait les tractations sans saveur. Mickaël, dans son genre, était un artiste. Un artiste du genre humain.

- « Ce que tu cherchais je peux te le trouver. En tous les cas, pour les plans qui se font au squat, je peux tout aussi bien faire l'affaire. »

Une case du cerveau d'Elodie, toujours en éveil pour détecter ce qui pouvait aider à l'organisation du monde selon son point de vue, se mit en alerte. Elle se retourna, observa l'olibrius qui lui faisait face d'un œil nouveau. Elle évalua les possibilités comme elle aurait fait avec un problème de math sur les probas. Une chance autour de la moyenne. Comme il ne fallait rien ignorer, elle tâta le terrain pour affiner sa perception.

- « Tu connais Fred ?

- Oui, c'est à moi qu'il s'adresse pour le fournir. Mais tu auras du mal à faire affaire avec lui, il a fait un mauvais trip. Il a grillé tous ses neurones d'un coup, enfin ceux qui lui restaient, ajouta-t-il en accompagnant sa réponse du sourire insupportable qu'il arborait à tout moment.

- Je ne cherche pas de drogue.

- Je sais. Et de toute façon, je n'en fournis pas.

- Alors tu sers à quoi ?

- Je vends et j'achète. »

L'attention d'Elodie fut tout à coup décuplée.

- « On peut se voir après le cours d'histoire ?

- Même tout de suite, la prof est absente. » précisa Mickaël.

- Et tu sais ça comment ? Par l'opération du Saint-Esprit ?

- Non par l'opération du tableau d'affichage chez les pions.

Elodie dévisagea son interlocuteur, testa la probabilité qu'il soit déjà allé au bureau des surveillants et qu'il en revienne. Elle arriva à la conclusion que ça se tenait.

- Pour l'affaire qui me concerne, au lycée on sera plus pénard.

Sans une parole échangée, ils regagnèrent leur établissement. Ils n'étaient plus très loin, ils passèrent devant la loge, un pion était planté pour vérifier les entrées.

- Vous n'avez pas cours Madame....

- On sait, on va au centre de documentation.

- Sauf s'il est interdit de travailler dans ce putain d'établissement, compléta Elodie.

Le pion était à dix minutes de sa pause, lui aussi évalua rapidement les probabilités que ces deux asticots aillent effectivement travailler au CDI. Elodie était une élève sérieuse, la meilleure de l'établissement, il en conclut qu'il pouvait avoir confiance. Il se trompait. Le problème avec les probas, c'est qu'il faut être certain des prémisses. Mickaël, aux côtés d'Elodie comme un joli couple prirent le couloir qui donnait accès à l'escalier, puis s'y engagèrent. Ils arrivèrent devant les toilettes de l'étage. Elodie s'arrêta, elle attendit que Mickaël se rende compte qu'elle ne le suivait plus. Lorsque celui-ci se retourna, elle entra dans les toilettes. Mickaël la rejoignit. Elodie ferma la porte. C'était les toilettes handicapées, elles étaient spacieuses. Elodie sortit l'arme de son sac et la braqua sur Mickaël, elle fit jouer la culasse pour engager une balle et elle pressa la détente. Le pistolet automatique émit le même claquement. Mickaël n'avait pas bougé, simplement, il avait retenu sa respiration. Il avait laissé tombé les probas, son esprit s'était vidé d'un coup, plus rien sinon l'intense concentration sur le canon collé tout contre son tee-shirt trempé par la sueur.

- Tu es conne ! Putain, j'ai vraiment cru ma dernière heure arrivée.

- Pourquoi cette pétoire ne fonctionne pas ? questionna Elodie sans se soucier de la fréquence très élevée du rythme cardiaque de son vis-à-vis. Elodie était une adepte de la démonstration en acte. Elle avait horreur de perdre son temps en longues explications inutiles. D'ailleurs, la réponse à la question fut claire et nette.

- Parce que le percuteur est limé. Fais voir un peu. »

Elodie lui tendit l'arme, il la prit, l'examina, puis la lui rendit.

- « Si tu regardes bien, le percuteur s'arrête à quelques dixièmes de millimètre avant de percuter la balle. »

Elodie ne dit rien, elle rangea l'arme et quitta les toilettes, suivie par Mickaël. Ils se dirigèrent vers la sortie de l'établissement en empruntant l'escalier central. Ils croisèrent le même pion toujours de faction.

- Vous avez déjà fini vos études.
- Y avait pas le bouquin qu'on cherchait.
- Et vous cherchiez quoi, si je peux vous être utile.
- Un bouquin sur les cassettes burnes.
- Il était déjà emprunté.

Le pion remonta sa manche de chemise, regarda sa montre. L'heure, c'est l'heure. Il opta pour la pause. Quelque chose lui disait qu'il n'allait pas avoir le dessus. Mais surtout, l'affaire risquait de prendre un temps important en tractations fastidieuses. Sa collègue arrivait, une belle blonde à la poitrine avantageuse, il préféra aller lui faire une bise.

Une fois dehors, Mickaël proposa un renard à Elodie dans un endroit où personne ne viendrait les déranger. De cette façon, ils pourraient parler affaires tranquillement. Il lui expliqua que du côté de la mairie de Pierrefitte se trouvait un cybercafé dans lequel il avait ses habitudes. Ils en prirent la direction. Mais se séparèrent à hauteur du Clos Saint-Lazare.

- Tu me laisses dix minutes et tu rappliques. Tu vois où il se trouve le cybercafé, c'est...
- Là où y a écrit cybercafé j'parie.

Elodie remonta la rue Verlaine, puis s'installa sur le banc d'un abribus. Adossée contre la vitre, pour une fois intacte, elle fixa la barre qui composait l'un des bâtiments de cette cité radieuse. Elle ne pensait plus à rien, le temps s'effilochait, une seule chose importait, elle se rapprochait du but.

Le commissaire venait de finir son repas, il était satisfait. Le chou farci était parfaitement réussi. Il prit son café en compagnie de sa femme. Ils parlèrent de choses et d'autres. Jules écoutait même ce que lui expliquait Yvonne. Elle fut rassurée. Le repas avait eu l'effet escompté. Les soupçons de son mari envers elle avaient été oubliés. Il se leva, plia sa serviette et donna même un coup de main pour débarrasser. Puis il embrassa Yvonne sur le front.

- « Je vais fumer ma pipe. »

Elle se garda bien de lui dire qu'à nouveau, il fumait trop. Elle savait bien pourquoi. Quand il travaillait encore au commissariat de Saint-Denis avec son collègue André, c'était le signe qu'il était sur une enquête et que quelque chose le turlupinait. Le seul problème, c'était qu'il n'était plus au commissariat de Saint-Denis et pour la première fois de sa carrière, il reprenait ses mauvaises habitudes. Excepté une, l'alcool. Elle savait que ça le démangeait et pour elle, il s'agissait d'un signe de plus. Un signe qui disait qu'elle avait eu raison d'agir comme elle l'avait fait. Elle avait peur pour son mari. Dans quelle mauvaise histoire, était-il allé se fourrer ? Plus que cette question, ce qui inquiétait Yvonne concernait l'état mental de son mari. Ses promenades nocturnes, ses élucubrations quand il était seul dans son cagibi, pire ses éclats de voix, ses colères. Et pour combler le tout, ses sautes d'humeur. Et enfin, l'ultime preuve qui venait de confirmer ses doutes : le repas qui venait d'avoir lieu quelques minutes avant.

Univers intriqués : ils sont la parcelle d'amour qui nous relie à notre vérité. Nous ne pouvons en avoir conscience, ni ne pouvons imaginer leur existence, car la part qui nous manque pour en avoir une perception entière est en l'autre. Mais croire que l'autre possède cette part n'est qu'une illusion qui voudrait rendre les choses simples. Elles ne le sont pas et jamais ne le seront. En l'autre n'est que la révélation de la part de nous que nous ignorons. Le plus étonnant est que l'autre n'en a aucune conscience. Il est là, perdu au milieu du monde, il pleure ou bien il rit, mais tout en lui est fausseté.

Il manque en lui l'harmonie, la note, la tonalité qui le relie au monde. Cet autre est femme et ne peut être que femme, car elle porte en elle la résultante de cet accord. La vérité est création ex nihilo. La vérité est la négation du réel, elle est destruction du réel pour devenir immanence. Il y a deux univers imbriqués, la femme qui porte la vie et l'artiste qui donne naissance au monde pour que l'être en devenir trouve une place désimbringuée. Sinon il sera anéantissement lui-même et portera en lui la marque du Diable.

Deuxième épître de Saint Augustin : exégèse

Ce Cybercafé tout près de la Mairie était à la fois un moyen de se connecter à l'internet pour pas très cher, mais aussi un point téléphone qui reliait la France à l'Afrique pour un prix modique. Et pour finir, c'était une boutique où l'on réparait tout ce qui ressemblait de près ou de loin à du matériel électronique. Le patron qui tenait la boutique, posté derrière son comptoir, attendait le client. On pouvait aussi le dénicher dans l'arrière-boutique où il réparait à tour de bras. Il lui arrivait de temps en temps de faire appel à du personnel extérieur quand la réparation demandée dépassait le cadre de ses compétences. Mickaël faisait partie de ces intermittents de la connexion électronique. Et comme partout où il intervenait, que ce soit en tant que bricoleur du computer ou bien tout autre travail, il ne piratait pas que les machines. Il piratait aussi les relations humaines.

- « Bonjour Mickaël, ça faisait un moment qu'on ne t'avait pas vu dans les parages », dit le patron qui s'affairait au comptoir. Il était petit, trapu et on l'aurait plutôt trouvé à sa place dans une équipe de Rugby comme trois-quarts. Il avait un léger bégayement qui s'accentuait avec le stress. Et à cet instant le bégayement était très prononcé. Pas au point de rendre incompréhensible ce qu'il disait, ça, ce fut lors d'une autre négociation avec Mickaël. Ce dernier ignora totalement le bonjour et passa directement à ce qu'il attendait du pauvre homme terrorisé.

- « Tu peux dire à tes clients qu'on ferme temporairement, puis tu vas faire un tour derrière histoire de t'occuper les mains. »

Le patron quitta sa place, alla voir les trois personnes qui pianotaient assidûment sur leur clavier. Il murmura à chacun un petit mot qui disait en gros qu'il était désolé et qu'il offrait la connexion et que la prochaine serait aussi pour lui. Les trois gars quittèrent la salle en protestant juste pour le principe, trop heureux d'avoir du voyage internautique à l'œil. Une jolie fille pointa le bout du nez, il commença par lui expliquer que la boutique était fermée temporairement pour cause de maintenance inopinée. Elodie le dévisagea comme un objet de plus dans sa collection d'êtres inutiles, elle l'écarta du bras et fila vers Mickaël. Un geste de la main suffit à faire disparaître le patron qui s'éclipsa dans l'arrière-boutique tout en s'excusant platement de n'avoir pas deviné que la jolie jeune fille était une amie. Mickaël retourna la pancarte pour placer du côté visible ce qui disait « Absent pour le moment me joindre au 06 78 98 56 12 ». Il prit Elodie par l'épaule puis l'accompagna près du comptoir où s'alignaient les écrans et les claviers. Mickaël poussa un siège vers Elodie qui posa son sac sur le sol avant de s'installer.

- « Si j'ai bien compris, tu veux une autre arme qui elle, fonctionne. »

Elodie ne répondit pas, elle attendait la suite, un prix par exemple. Mais elle avait dans l'idée qu'avec cet énergumène, il allait en être autrement. Elodie essayait de savoir ce qu'il avait dans le citron. Elle voyait bien qu'il la draguait, mais il avait une façon de pratiquer qui l'intriguait. Il n'avait pas simplement envie de la baisser, peut-être même pas envie du tout. Elle attendit un moment, puis finalement, elle se décida à rompre le silence.

« Combien tu vends ton truc ? »

Devant l'absence de réponse de Mickaël et son petit sourire en coin, elle comprit vite qu'il ne s'agissait pas d'argent, du moins pas seulement. Elle reprit la parole au bout de quelques secondes.

« Je fais pas les pipes, si on couche c'est avec préservatifs, les plans sado-maso c'est pas mon truc. Pour les coucheries à plusieurs, c'est pareil, avec capotes, quant à la sodomie c'est même pas la peine d'y penser. »

Mickaël la regarda de haut en bas, comme on estime le bestiau dans les abattoirs. Il avait enfin ferré la femme, celle qui peuplait la totalité de ses nuits en fantasmes érotiques. Son sexe se durcit et sans l'ombre d'une gêne, il le remit en place dans son pantalon. Il alla sur le côté du comptoir et se sortit un coca.

- « Tu veux quoi ? demanda-t-il sans même regarder Elodie.

- Un Ice Tea. »

Il prit deux verres au-dessus du petit bar, passa un coup de torchon à l'intérieur. Il se servit, jeta sa canette dans la poubelle et poussa vers Elodie le deuxième verre puis la boisson.

« Je m'en fous de tes plans culs à la con. Moi mon truc, c'est de te voir uriner dans ta petite culotte et ensuite, pisser accroupie dans l'herbe. C'est tout ce qui m'intéresse. »

Elodie pouvait enfin ranger cet individu dans la bonne case : timbré et obsédé. À partir de là tout devenait normal.

« Combien de fois ?

- Jusqu'à ce que j'en ai marre, c'est à prendre ou à laisser.

- Combien de fois avant que j'ai l'arme et les cartouches ?

- L'arme, tu l'as tout de suite, le temps d'aller là chercher. Tu bouges pas de là et je reviens. Les cartouches, c'est quand tu m'auras satisfait suffisamment.

- Je veux un nombre sinon je fais pas affaire avec toi. Tu n'es pas le seul sur le marché. Je finirai par trouver un autre Fred, faut juste être un peu patiente. »

Une fois qu'Elodie avait percé le fonctionnement du lascar qu'elle avait en face d'elle, les choses avaient été simples.

« Trois fois chaque truc.

- Ok, pour moi ça roule. Mais au moindre coup de Trafalgar, je te descends avec l'arme que tu m'auras fournie.

- Comme ça, tu pourras vérifier que je tiens mes engagements, avec moi, un deal c'est un deal. Si tu tiens ta part du contrat, y aura pas de soucis. »

Mickaël quitta le cybercafé, laissant Elodie seule. Le patron pointa le bout du nez, puis il disparut aussi sec dès qu'il vit qu'Elodie était encore là. Il revint quelques minutes plus tard pour constater qu'Elodie était devant un écran.

« C'est combien pour la connexion ? »

Le patron regarda à droite puis à gauche, alla vers le fond de la salle.

- « Vous bilez pas, il est barré. Alors les tarifs ?

- Pour les amis de mes amis c'est gratuit.

- Non, sérieux je vous dois combien ?

Le patron se gratta la tête, ne sachant comment se débêtrer de cette fille qui ne comprenait pas la complexité du problème.

- Un euro.

- Pour combien de temps ?

- C'est illimité. C'est une offre promotionnelle pour faire connaître la boutique.

- Je vais en parler à toutes mes copines. Je leur dirai de venir de la part de Mickaël. »

Le patron venait de comprendre qu'il avait en face de lui un deuxième Mickaël version fille.

Au même moment, à l'autre bout de Pierrefitte, l'ancien commissaire Michelet reculait son fauteuil pour s'installer derrière son bureau. Il regarda longuement la partie basse de son

placard métallique. Derrière la pile de dossiers se trouvait une bonne bouteille de cognac. Une bouteille offerte par le capitaine, le jour où il avait résolu l'affaire du gang des Francs-Moisins. Il inspira profondément, la lutte devenait de plus en plus difficile, il savait qu'il ne tiendrait plus très longtemps. Mais aujourd'hui, il gagna le combat, au moins encore une fois. Il sortit la clef du tiroir qu'il cachait dans une boîte à cigares, puis il extirpa le dossier du CMPP, le vert. En l'ouvrant, grâce au rabat, il tomba directement au bon endroit.

Notes du 15 octobre : Elle était en avance, elle s'impatientait dans la salle d'attente, debout en faisant les cent pas. J'aurais dû me méfier. J'ai pensé qu'il y avait un souci et qu'elle avait besoin de mon aide. Ce fut une erreur stratégique. D'emblée, elle est entrée dans le vif du sujet : elle voulait que je lui raconte ma première dissection en fac de médecine. Je lui ai dit qu'on n'était pas là pour parler de moi. Je pensais qu'il s'agissait d'un préalable pour qu'on puisse aborder ce qui la préoccupait. En réalité, c'était la seule chose qui la préoccupait. Devant mon refus renouvelé, elle est entrée dans une rage folle. Elle a cassé la petite maison de poupée et m'a jeté les figurines en bois au visage, avec l'intention de faire mal. Puis elle a saisi une poupée sur laquelle elle s'est déchaînée. La poupée a été éventrée, puis démembrée. Elle a fait cela, tout en me regardant pour voir ma réaction. Avant de partir, elle m'a giflé.

Remarques : Penser à donner un rendez-vous aux parents. Voir Claude pour reprendre avec elle ce qui s'est passé. Puis synthèse clinique pour définir les suites à donner.

L'émotion avait envahi Jules. Le commissaire Michelet, dur parmi les durs, en avait vu d'autres, des cadavres, des salauds prêts à vendre père et mère, des tordus, des tourmentés, mais là, devant cette gamine et ce pauvre « psy chose », il était tout ému. Il ressentait au plus profond de lui la détresse de cette fille et l'intensité dramatique de la scène. C'était comme s'il y était lui-même. À parcourir les notes du psychiatre, il avait fini par s'identifier au personnage. Les échanges en présence d'Elodie n'étaient plus avec le psy, mais avec lui transformé en médecin du citron. Jules sans réfléchir, s'extirpa de son siège, il fit quelques pas sur sa droite, une fois devant son placard métallique, il ouvrit la porte basse. Il avait toujours sous les yeux le feuillet qu'il tenait à la main. Il le lisait et le relisait encore. Il se pencha, écarta les dossiers et attrapa la bouteille de cognac, bien planquée tout au fond. En la coinçant entre les cuisses, il ôta le bouchon, le jeta sur le bureau et but directement au goulot une bonne rasade de cognac. Il venait de perdre une bataille essentielle. Une bataille contre lui-même. L'alcool lui brûla la gorge. Ce n'est qu'à la deuxième lampée qu'il put commencer à en apprécier le goût. À la troisième, il conclut que le capitaine ne s'était pas fichu de lui. C'était vraiment du très bon.

Trente-quatrième chapitre

Les amis de mes amis sont mes amis. À ce qu'on dit ! Mais le commissaire Michelet, avait-il, ne serait-ce qu'une personne qui tenait à lui ? Autre que sa tendre et chère épouse ? Rien n'était moins sûr. Il fit un rapide tour de ses relations et il semblait bien que ses seuls amis se résumaient à un chien et un gosse. Un gosse qui, en plus, ne pouvait communiquer avec personne. Pourtant, le petit Johan lui manquait. Il n'osait pas se l'avouer ni l'avouer à quiconque, mais le résultat était là. Depuis que le père de l'enfant avait changé d'horaire et pouvait donc l'accompagner lui-même, à l'heure du CMPP, le commissaire tournait en rond. Et son chien remuait la queue, pour rien. Yvonne avait bien noté ce qui n'allait pas, mais elle se gardait bien d'en dire quoi que ce soit. D'abord parce qu'elle savait bien que son imbécile de mari prendrait la mouche et d'autre part, elle avait en tête une idée qui l'obsédait.

Quelques heures auparavant, Yvonne avait enfilé sa belle robe bleue et son manteau à la coupe droite. Celui dans lequel elle se sentait mise en valeur. Elle ne se faisait aucune illusion, elle arrivait à un âge où les hommes ne se retournent plus. Ce dont elle avait besoin, c'était d'habits qui lui apportaient la confiance nécessaire pour aller vers l'inconnu. Entre la carapace

de protection et le faire-valoir. Le manteau, c'était celui avec les gros boutons nacrés. Sa couleur était d'un beau noir anthracite. Une couleur émaillée de belles nuances de blancs. Devant la grande glace de l'armoire, elle pouvait se voir en pied. Après réflexion, elle avait préféré une écharpe en soie aux reflets verts qui convenaient parfaitement à la teinte du manteau. Un peu de rouge à lèvres et un soupçon de poudre sur les joues, elle se trouvait très jolie. Dans le bas du placard, au sous-sol, il y avait une boîte rectangulaire en carton gris. À l'intérieur, elle avait trouvé ses chaussures vernies, comme neuves. Pour ne pas réveiller les inquiétudes de son mari, elle avait préparé son coup sur plusieurs jours. Elle avait soigneusement tout rangé avec les tabliers dans le placard de l'aspirateur où elle était certaine de ne pas rencontrer Jules. L'aspirateur moderne et lui étaient deux ennemis invétérés. Elle avait réussi à convaincre Jules d'acheter le dernier Tornado. Ils s'étaient rendus chez Darty et amoureusement, ils y avaient fait cette acquisition. Jules l'avait essayé une fois, il s'était pris les pieds dedans, avait pesté contre la brosse rotative qui ne tenait pas en place, puis de guerre lasse, il avait récupéré le vieil aspirateur à la décharge sous le regard inquiet du responsable du lieu. Cet engin valait plus cher en rouleaux de gros scotch qu'en tant qu'appareil électrique. Depuis ce temps-là, lui et Tornado, s'évitaient l'un autre avec une régularité sans failles. Pour ce qui était des tabliers, la dernière fois qu'il en avait pris un, ça remontait à leur premier anniversaire de mariage. Jules avait décidé de faire la surprise à Yvonne. Consommé d'asperges, soufflé à l'orange et bœuf mironton. Il était rentré plus tôt, avait cuisiné tout l'après-midi. Pour finir Jules et Yvonne s'étaient rendus au restaurant le plus proche. De rage, il avait fichu tout le repas dans la poubelle, le tablier avec. Il est vrai que son séjour sur la plaque lui avait donné une teinte quelque peu obscure. Un peu la même que le bœuf mironton qui n'avait de mironton que le nom. Et le goût du charbon de bois.

Yvonne avait attendu qu'il s'enferme dans son cagibi. Juste avant qu'il entre, elle lui avait expliqué qu'il fallait qu'elle se rende à la Poste. Elle lui aurait dit qu'elle allait au bordel que ça n'aurait pas eu plus d'effet. Il n'écoutait jamais ce qu'elle disait. Discrètement, elle avait collé son oreille à la porte pour s'assurer qu'il était installé derrière son bureau. Le bruit caractéristique du fauteuil quand Jules se laisse choir conclut positivement cette surveillance discrète. Ensuite, elle était allée dans la salle de bains pour se faire une beauté. L'ordre était inhabituel, mais il en allait de la réussite de l'opération. Comme une espionne en pleine action, elle avait entrebâillé la porte pour vérifier que son mari n'était pas ressorti pour se servir un café. Puis, en collants et petite culotte, elle avait gagné la porte du cagibi. L'aspirateur la dévisagea d'un œil étonné. Ce genre de tenue, assez inhabituelle chez la ménagère de plus de cinquante ans, avait de quoi déconcerter la machine aspirante. Yvonne lui jeta un regard plein de dédain, attrapa sa tenue puis s'en para. Sur la pointe des pieds, toujours en collant mais habillée d'une jupe, les chaussures à la main, elle prit le chemin de la sortie. Et à l'instant précis où elle posa les doigts sur la poignée de porte, elle fut prise d'un fou rire soudain qu'elle eut beaucoup de mal à contrôler. Elle venait de se revoir quarante ans plus tôt en jupe plissée sortant discrètement pour aller retrouver son amoureux de l'époque.

- « Tiens, tu sors ? Ramène du café y en a plus. »

La voix de son mari avait stoppé immédiatement le rire incontrôlé. Jules avait à peine jeté un œil et pas même remarqué la tenue vestimentaire. Une seule chose occupait son esprit, son satané café. Sur le perron, Yvonne resta immobile, pensive. Ça valait bien la peine qu'elle se donne tout ce mal.

Le froid pénétra d'abord par la plante des pieds, puis il y eut le regard inquiet d'un passant et là, elle se rendit compte qu'elle était toujours en collant, les chaussures à la main, son manteau sur le bras, fermant la grille pour gagner la rue. Elle bégaya une tentative de justification qui eut pour effet d'intriguer encore plus le passant. Enfin, elle se décida à enfiler le beau manteau. Ce n'est qu'une fois tous les boutons fermés et engoncée dans sa tenue, qu'elle s'occupa des beaux souliers vernis. Avec un peu de mal, car son pied avait forci. Une

fois ôté le manteau épais dans lequel elle suait sang et eau, elle s'acharna sur les boucles dorées. Epuisée, décoiffée, tout son foutoir sur le sol, elle était pratiquement prête. Elle souffla un peu, se passa les doigts dans les cheveux.

- « Pendant que tu y es rapporte du sucre, y'en a plus non plus ! gueula Jules du haut de l'escalier, puis il claquai la porte.

Le crétin pensa-t-elle. Si j'avais un amant à mon bras, il ne le verrait même pas. Elle sourit à cette idée, puis son petit sac à main au bras, toute guillerette, elle prit le chemin du bus. On l'entendit chantonner dans toute la rue. En la voyant, sa voisine lui fit un petit coucou. Comme elle parlait de derrière sa couette, posée à même le rebord de la fenêtre, on avait l'impression d'assister à un spectacle de marionnettes. On ne percevait que de petites mains dodues s'agitant en tous sens. Puis, au moment de tourner le coin de la rue, Yvonne se rappela soudainement le but de sa visite et elle perdit instantanément sa gaieté. Le bus arrivait au loin, elle accéléra sa marche, pour finir au pas de course. Suant sous ses habits trop chauds pour un hiver pas assez froid, elle réussit à jouer des coudes pour passer la porte automatique. Elle déboutonna son manteau, défit son écharpe qu'elle avait eu tant de mal à positionner correctement afin qu'elle tombe parfaitement sur le revers du manteau. D'un coup de sac à main, elle fit reculer le jeune blanc bec qui la collait de trop près et qui lui mettait la main aux fesses. Croyait-elle.

- « Monsieur le malotru je ne vous permets pas de me tripoter ! »

Le pauvre gars qui ne comprenait pas ce qu'on lui voulait, fut aussitôt mis à l'index par l'ensemble des voyageurs. D'un accord unanime, les honnêtes citoyens qui componaient la majorité des voyageurs aux heures ouvrables, lui jetèrent un regard noir tout en parlant à voix basse, suffisamment fort afin qu'il entende qu'il était le sujet de la causerie. Comment ça une brave dame d'un âge certain se faisait tripoter ? Ah ces jeunes pervers qui fantasment sur les vieux ! Le gus dont il était question quitta le bus alors qu'il n'était même pas arrivé à destination. Trois stations à pieds, c'est peu cher payé pour sauver son honneur. Quelques sourires entendus et le calme revint. Le pauvre gars avait échappé au lynchage, de justesse.

Le trajet du bus passait par la Porte de Paris, c'était là que Yvonne avait rendez-vous avec André. Au café de Paris, pas très loin de l'ancien hôpital Casanova où Yvonne avait été aide-soignante. Pour le plaisir, elle passa devant la bâtie qui n'avait plus du tout cette fonction. Le service complet avait été déplacé le long de l'autoroute A1, dans des bâtiments flambants neufs. Pour l'époque. Maintenant l'aspect bétonneux avait pris le pas sur l'aspect hôpital. Yvonne s'arrêta devant la barrière automatique, elle resta rêveuse un moment, repensant à un temps pas si lointain où elle officiait avec ses collègues. Les pauses café, les moments de détentes où on papotait de choses et d'autres. Le travail n'était pas trop harassant, même s'il y avait des moments où on ne chômait pas. Mais sa préférence allait au service de nuit, même si à l'époque il était nécessaire de s'en plaindre, c'était les meilleurs souvenirs. De ces moments d'intensité où l'on partage plus que l'amitié, l'intimité aussi.

Puis elle continua sa route pour se rendre au troquet où l'attendait André. Il n'avait pas osé lui donner rendez-vous au bistrot de la place du 8 mai, anciennement place de la Caserne. Il s'était dit qu'elle ne serait pas très à l'aise au milieu de la flicaille. Il avait une idée assez imprécise de l'objet de la rencontre. Avec son esprit de déduction, il avait peur qu'elle vienne pour un rendez-vous galant la vioque et il ne voulait pas avoir la honte devant tout le monde. C'était la vraie raison de son déplacement en terrain neutre. Ce fut une réussite totale car il ignorait que toute une partie du commissariat, principalement les plus jeunes, y avait leur quartier général. Ainsi, de voir l'inspecteur à l'écart de son lieu habituel, amena la flicaille à penser tout naturellement ce que André voulait éviter qu'il leur vienne à l'esprit.

- « Bonjour commissaire, comment ça va ? »

Cette fois il s'agissait du jeune flic nouvellement nommé à la brigade. Par contre, tout comme les trois autres qui avaient précédé, il avait le petit sourire idiot qui voulait dire

« Alors, commissaire, on se donne du bon temps avec une jolie dame qui se fait attendre. » Ce qui eut pour effet, lorsque la jolie dame d'une bonne cinquantaine d'années se présenta, de le faire devenir rouge écarlate. Yvonne l'espace d'un instant eut une idée qui lui traversa l'esprit, André aurait-il pu penser qu'elle était là pour un rendez-vous galant ? Du coup, elle ne prit même pas le temps de le saluer et elle attaqua directement dans le vif du sujet, d'une voix incisive qui se voulait sans équivoque. Tout en restant debout elle s'écria.

- « Je suis là pour Jules, n'allez pas imaginer quoi que ce soit d'autre ! »

André de rouge écarlate, passa à rouge écrevisse puis par toutes les nuances de la palette des teintes vives. Bien évidemment, ce qui n'échappa guère à l'ensemble des jeunes policiers présents et qui, d'un cœur unanime, avaient fait silence pour entendre ce qui allait se dire. Ils avaient là de quoi jaser pendant un bon mois facile. Surtout que Gaétan Vogel, le planton de service, était là et qu'il avait reconnu la femme de l'ancien commissaire Michelet. André n'avait plus qu'une idée en tête, faire au plus court. C'était un point de vue que ne partageait pas du tout Yvonne.

Les ennemis de mes ennemis... Oui, là ça fonctionnait parfaitement. Des ennemis, le commissaire en avait autant comme autant. Avec son caractère de cochon, on le supportait très difficilement. Respecté, oui, certes. Tous sans exception, le craignaient autant qu'ils le respectaient, y compris les supérieurs. Il faisait partie de l'ancienne génération, les méthodes éculées, le travail de base, les longs interrogatoires, bien souvent pour rien, jusqu'au bout. Le travail de terrain, l'investigation à la papa. Il avait un flair infaillible, le commissaire Michelet, mais avec des méthodes qui n'étaient plus d'actualité. Son départ en retraite, après maintes tergiversations pour prolonger le plus longtemps possible, avait été un soulagement général. Le commissaire Bourru, en souvenir de celui des cinq dernières minutes, allait pouvoir enfin porter son surnom au vu et au su de tous. Mais malgré son départ, et la promotion qui avait suivi, André était très mal à l'aise quand on venait à parler de son ancien patron. Il lui fallait toujours un temps pour se rendre compte qu'il était à la place de Jules et donc qu'il n'avait plus à le craindre. Alors quand la femme de son patron s'était présentée devant lui en chair et en os, il avait perdu le peu d'assurance gagnée grâce à ses galons.

André voulait juste qu'elle baisse d'un ton. Il essaya de l'emmener un peu à l'écart. Mais Yvonne, afin qu'il n'y ait aucun doute possible sur sa démarche, voulait rester là où il y avait le plus de monde. Lorsqu'André la prit par le bras pour l'accompagner vers un endroit plus discret, elle se mit à protester. « Non, non, on est très bien là. Les gens présents ne nous dérangent aucunement ! Hein messieurs ? » André finit par abdiquer. De toute façon, c'en était fait de sa réputation pour la soirée. Tous ses collègues étaient maintenant convaincus qu'il essayait de sortir avec la femme de l'ancien commissaire et qu'en plus, il s'était fait envoyer sur les roses. Il attendit qu'Yvonne s'installe, qu'elle se défasse de son manteau et qu'elle prenne ses aises. Il lui demanda ce qu'elle voulait boire. Il commanda une tisane pour Yvonne et allait se prendre un demi pour se remettre de ses émotions. Quand il vit le regard que lui jeta Yvonne, il opta pour un petit noir. En attendant les consommations, il prit des nouvelles.

- « Comment va Jules ? demanda-t-il à voix basse, presque chuchotée.

- Pourquoi tu parles si doucement, tu as peur de réveiller les morts ?

- Non, pas du tout, se défendit-il toujours aussi doucement.

- Justement, puisque tu parles de Jules, je suis un peu inquiète. Est-ce qu'il t'aurait dit quelque chose ? »

André qui craignait par-dessus tout de froisser son ancien chef éluda la question par une vague dénégation. Yvonne comprit immédiatement qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne voulait bien le dire. Elle pensa aussi que son mari avait raison quand il disait d'André que

c'était un crétin. Elle commença à douter de l'intérêt de sa démarche. Comme elle avait peur et qu'elle n'avait pas d'autre solution, elle poursuivit en bousculant un peu le bonhomme.

- « Tu me racontes n'importe quoi. Je sais qu'il est venu te voir au sujet de madame Renaud. Il est persuadé qu'il lui est arrivé des ennuis.

- Madame Renaud, je ne vois pas...

- Marguerite Renaud ! Enfin quoi ! Yvonne s'emportait et André jetait de temps à autre un regard sur le côté pour estimer les effets dévastateurs de la brave dame outrée.

- Mais si, poursuivit-elle sans baisser d'un ton. Celle chez qui logent deux gamines. Je ne connais que l'un des prénoms, une certaine Syrine. Ça ne te dit toujours rien.

- Écoute, heu, non, pas vraiment, bafouilla André, histoire de voir s'il pouvait encore s'en tirer par une pirouette. Il avait de la persévérence, mais dans l'erreur. Voilà ce qui faisait la différence avec le commissaire Michelet. Heureusement à l'heure du chiffre et de la statistique, ça n'avait pas trop d'importance.

- Comment ça pas vraiment, hurla-t-elle. Ou tu vois ce dont je te parle ou bien tu ne vois pas » Yvonne était exaspérée par la tête d'ahuri qu'elle avait en face d'elle. André opina du chef, ce qui eut pour effet d'augmenter son exaspération.

- Ecoute, depuis qu'il est venu te voir, il va dans un centre pour les enfants handicapés, un... je ne me souviens plus du nom...

- CMPP...

- Ah je vois que tu sais des choses. Il faut te tirer les vers du nez, comme les pauvres gars que tu martyrises tout au long des interrogatoires.

André écarquilla grand les yeux, il était doux comme un agneau et n'aurait pas fait de mal à une mouche. Derrière lui, l'ensemble de ses collègues, hilares, suivait ces échanges houleux avec une certaine assiduité. Pour une fois, le spectacle était dans la salle.

- Oui, reprit Yvonne, et bien il a trouvé le moyen d'aller là-bas enquêter pour une raison qui m'échappe. Je ne sais pas ce qu'il va faire au CPM...

- CMPP, c'est un centre de soins médico...

- Mais je m'en contrefiche, je ne suis pas venue te voir pour que tu m'expliques la signification du CPP machin truc... »

André allait reprendre une nouvelle fois Yvonne, mais à peine eut-il murmuré la première lettre qu'il comprit que ce n'était pas la peine d'insister. Il était un peu long à la détente, et là, il battait un record personnel. Cela venait de sa position inconfortable. Il était cerné de toutes parts. Entre ses collègues qui se fichaient de lui, sa promesse à Jules de tenir sa langue et la présence de sa femme en face de lui, il était dos au mur. Il essaya de temporiser les choses, mal lui en prit.

- « Tu sais il ne faut pas t'inquiéter, ton mari a besoin de s'occuper l'esprit voilà tout. »

Un silence de quelques secondes s'installa laissant espérer à André qu'il avait obtenu ce qu'il escomptait : qu'elle se raisonne et qu'il puisse sortir de ce maudit café. Il y eut d'abord le regard sidéré d'Yvonne, puis le mouvement de tête de droite à gauche puis vinrent les mots.

- « T'es vraiment con ! »

Sanction sans appel, énoncée assez clairement pour que tout le monde en profite, surtout qu'il y avait calme plat à cet instant dans le café. Un peu comme si tout le monde s'était concerté pour faire silence afin que la voix d'Yvonne porte bien. Voix qui aurait très bien pu se passer de silence, car elle était suffisamment forte pour couvrir le brouhaha naturel de tout troquet qui se respecte.

- « Ecoute ma chère Yvonne... commença à expliquer André, sur un ton docte, quelque peu exaspéré.

- Est-ce que tu te rends un peu compte que tu ne dis que des idioties, coupa-t-elle. Je viens te voir pour t'alerter sur une situation grave et tu ne COMPRENDS RIEN A RIEN. Tu es bouché ou quoi ! Jules débloque à tout-va et tout ce que tu trouves à me dire, c'est qu'il faut

qu'il s'occupe l'esprit. Toi par contre, ton esprit, tu n'as pas besoin de l'occuper, tu en es totalement dépourvu. Et cesse de me regarder avec des yeux de merlan frit. Si tu pensais que je voulais te voir pour que tu me fasses la cour...

- Mais non mais non...

- Oh ça va j'ai compris ton manège. Tu croyais que comme Jules n'allait pas fort, j'allais tomber dans tes bras. Non mais tu t'es vu ! Quelqu'un qui va voir les péripatéticiennes, celles qui reçoivent en camionnette dans le bois de Vincennes.

- De Chantilly..., et là André se mordit les lèvres.

- Ah bah c'est du propre, hurla Yvonne qui s'était levée tout en vociférant.

- Tu devrais boire ton thé, il va refroidir, tenta André.

- Cochon, tu sais où tu peux te le mettre ton thé. C'est incroyable, et dans la police en plus ! » conclut-elle en quittant ce lieu de perdition.

Elle traversa le café sous le regard des spectateurs. Un temps, on aurait pu penser que les applaudissements allaient suivre. Le patron, qui avait le sens des affaires, servit une tournée générale pour fêter l'événement.

- « Oh ça va ! lança André à la cantonade. Puis, il rattrapa Yvonne qui filait dans la rue. Arrivé à sa hauteur, il se plaça à son côté, reprit son souffle et ses esprits, puis il ajouta.

- Ecoute, je suis désolé pour le malentendu, je ne voulais pas te manquer de respect, mais j'avais promis à Jules de ne rien dire. Je vais me renseigner. Pour ce qui est du CMPP, c'est parce qu'il cherche à se procurer des infos sur une certaine Elodie, je ne me rappelle plus le nom de famille, une histoire de maltraitance. En ce qui concerne la vieille... Euh, Marguerite je veux dire, il voulait savoir si elle avait été signalée disparue. Je lui ai dit qu'à ma connaissance non. Depuis j'ai consulté le fichier des disparitions et elle n'y figure pas. Voilà tout ce que je sais. Je comprends que tu sois très soucieuse, je vais voir ce que je peux faire.

- Merci André, excuse-moi si je me suis un peu emportée, mais tu comprends, j'ai peur pour mon mari. Il m'inquiète vraiment. L'autre fois, il est rentré à trois heures du matin, il avait son sac, celui dans lequel il range son fusil. Évidemment, ça reste entre nous.

- Oui oui, tu penses bien. » Parjure pour parjure au point où il en était, une promesse supplémentaire ne nuisait plus à sa conscience. Entre la femme de Jules et Jules lui-même, il avait l'impression de retomber en enfance. Il était prêt à toutes les promesses du moment qu'on lui fichait un peu la paix. Yvonne l'embrassa sur les deux joues avant de prendre congé. Il crut bon d'ajouter : « Tu sais, je n'avais pas l'intention de te ... » Yvonne lui sourit tendrement, puis elle lui répondit « Je connais les hommes, il faut bien qu'ils se défoulent un peu... Côté rapports sexuels. Je t'aime bien, mais je n'ai aucunement dans l'idée de coucher avec toi. Tu n'es pas mon genre. » Ce fut le comble pour André, il se revoyait entre sa mère et son père, quand tous les deux, l'avaient pris à part dans sa chambre pour lui expliquer les choses de la vie.

Trente-cinquième chapitre

Frères de sang était une idée qui n'avait aucun sens pour Mickaël. Le type qui s'agait devant lui, un grand black à la musculature saillante, avait utilisé cette expression. Le brave type, qui plaçait sa confiance en l'autre d'un coup. La fréquentation du club de boxe avait fait de lui un sportif sans cervelle. Mais il avait cette persévérence obstinée qui faisait les bons combats. Il encaissait les coups, mais gagnait quelques centimètres sur son adversaire pour le mettre à sa portée. Deux trois coups à l'abdomen. Puis c'était reparti pour une autre série. Endormir et user l'adversaire, une stratégie qui avait un coût. Celui qu'il fallait encaisser pour avancer en tournant légèrement autour du combattant. Sa force à lui, c'était le direct suivi d'un swing qui partait de loin. Le direct obligeait à resserrer la garde, suivait de manière inattendue ce terrible swing qui venait frapper à la tempe. La difficulté c'était de garder la

lucidité pendant une dizaine de rounds, et encaisser, encaisser jusqu'à ne plus savoir qui on est.

Et puis arrive un gars plus rapide, plus dynamique. Il prend la place tranquillement, et du coup on mise sur lui. Petit à petit on devient celui qui a gagné les combats, la légende, le dur des durs. Puis on devient celui qu'on oublie. Alors il faut se recasser dans un autre club, moins côté, faire quelques combats, perdants et enfin trouver un boulot d'entraîneur. Les maux de tête commencent à prendre le dessus, le sommeil ne vient plus, mais heureusement, il y a le footing avec les copains, le sac, toujours là quand on a besoin de s'occuper l'esprit. A partir de là, il ne reste que les vrais amis, des paumés sans un, mais qui donneraient tout ce qu'ils n'ont pas.

Ce boxeur, pour l'instant, était à l'aube de sa carrière. Il ne le savait pas encore, mais la chance allait lui sourire. Une précieuse rencontre lui manquait. Une de ces opportunités qu'on ose espérer quand on est au bout du rouleau et qu'on n'y croit plus.

De son passé de délinquant et un séjour en prison, il avait gardé de précieux contacts. Précieux pour Mickaël qui avait flairé ce type depuis un moment. Le hasard l'avait placé là où il fallait. Salle de boxe. Fin de soirée. Une quinzaine de gars s'entraînaient au son des coups étouffés par la masse des sacs. Sur le ring, deux types. Notre grand black face à un autre black plus massif. Deuxième round, le plus massif au tapis. Direct plongeant à la pointe du menton puis coup au foie. Réhibitoire. Engueulade. Coups dans le mur. Gants jetés sur le sol.

- Pousse-toi connard. Mickaël se recule d'un pas pour laisser passer le Black. Lequel se retourne et sans prêter la moindre attention à Mickaël qui lui fait face, continue à invectiver l'entraîneur. C'est quoi ce plan de merde. Y en a marre de boxer des bons à rien. Ça fait un an que je branle que dalle. Je veux passer pro. Mickaël s'était légèrement décalé sur la droite pour éviter les postillons et ne plus supporter les odeurs de transpiration.

- Tu le fais chier. L'entraîneur parlait de lui à la troisième personne.

- Je me casse de ce club. ASPT mon cul, oui. Il lui dira qu'il aille se faire foutre. »

Mickaël est venu pour rien. Son renard n'est pas là. Dix-neuf heures trente. Il est en carafe. Le bistrot du coin fera l'affaire. Le gars qui doit le récupérer ne sera pas de retour avant une plombe. Il entre dans le bar, s'installe au comptoir et commande un diabolo cassis. Avec une paille. Le grand black ouvre la porte du bistrot brutalement. En frappant la butée elle émet un son mat et rebondit dessus. Il arrive près de Michaël et s'installe à son côté, l'ignorant ostensiblement.

- Putain, je raccroche. J'en ai ma claque des combats amateurs. J'ai besoin de tune. Le patron du bistrot opine de la tête.

- Je te laisse, j'ai du monde en salle.

Le grand black a besoin de quelqu'un sur déverser sa rancœur. Michaël tombe à pic.

- Tu étais au club de boxe, toi ?

Mickaël confirme. Silence. Puis étincelle.

- Si j'ai bien compris, tu cherches un coach.

- Je cherche un type qui a des relations dans le milieu des combats pro.

- Un vice-champion du monde qui veut monter une équipe ça te tente.

- Faut voir.

Ce fut tout vu. Voilà notre grand black sur le ring de Pantin gagnant combats sur combat, claquant son pognon à tout-va et frère de sang avec Mickaël. Mickaël, c'est l'art de la mise en réseau. Il connaît tout le monde et n'est ami de personne. Ce boxeur professionnel lui doit une fière chandelle et le considère comme son plus grand pote. Son frère de sang. Non, pour Mickaël, c'est juste une combine de plus dans son arsenal.

Le milieu de l'après-midi finissait de s'étioler, Syrine le nez en l'air rêvassait. Le cours sur les équations différentielles l'indifférait. De plus en plus souvent, elle perdait le fil. Les heures formaient un collier de nuances où les pensées s'enchaînaient les unes aux autres. À ses côtés, toujours la présence de celle qui partageait la plupart des instants de sa vie. Syrine sentait de plus en plus finement s'effilocher le lien qui les unissait. Ce fil qu'il ne fallait en aucune façon rompre. Cela faisait plusieurs jours que Syrine ressentait, non pas une réelle peur, mais une inquiétude, un événement inéluctable dont elle repoussait l'avènement. Elodie devenait de plus en plus envahissante au point qu'elle l'avait crue amoureuse. Le soir, elle se collait à ses côtés, trop près d'elle pour retravailler les cours, ou bien elle se glissait sous la couette et s'endormait à ses côtés. Mais dans les deux cas, ce n'était nullement les sentiments qui en étaient la cause. Elodie n'aimait personne. Elle était incapable de partager la moindre émotion avec qui que ce fût. Syrine avait compris petit à petit que les êtres pour Elodie n'étaient ni plus ni moins que des objets destinés à lui être utiles. Elodie l'a aidait pour ses devoirs, mais en réalité, elle s'aidait elle-même. De cette façon, une certitude s'imposait à Syrine : leur projet de faire médecine n'était que celui d'Elodie. Syrine n'était guère plus qu'une présence, une image, une duplication d'Elodie qui lui donnait de la consistance. Quand elle venait dans le lit de Syrine, c'était pour trouver le sommeil. Syrine avait découvert depuis peu qu'Elodie ne dormait plus. Elle passait le plus clair de ses nuits dans une attitude extatique les yeux d'une fixité effrayante, grands ouverts. Soit assise devant la fenêtre de la cuisine soit devant la télé éteinte. Syrine s'en était rendu compte par hasard. Une nuit, parce qu'elles avaient mangé beaucoup et pas mal picolé la veille, elle avait eu la pépie. Tout d'abord, elle n'avait pas remarqué la présence d'Elodie. Elle s'était servi un grand verre d'eau au robinet de la cuisine et en découvrant sa copine immobile devant la fenêtre, elle avait eu une peur bleue. Le verre avait explosé en mille petits éclats en touchant le sol. Elodie avait à peine réagi.

- « Ah ! Tu es là. » avait-elle simplement dit. Puis elle avait replongé dans son monde de fantasmagories. Syrine trop effrayée par ce qu'elle venait de voir, se contenta de l'observer comme on observe un animal étrange dans une réserve puis elle était remontée se coucher. Il lui avait fallu beaucoup de temps avant de se rendormir.

Syrine reçut un violent coup dans les côtes. Elle se retint de dire quelque chose. C'était la méthode d'Elodie pour ramener l'attention de sa copine vers les cours, puis elle oubliait totalement sa présence et Syrine pouvait reprendre ses balades imaginaires. Plusieurs fois, elle s'était surprise à imaginer ce que devenait sa famille. Est-ce que sa mère était rentrée ? Qui préparait le repas maintenant qu'elle les avait quittés ? Et bien d'autres questions qui l'obsédaient, car sa famille lui manquait. Elle ne voulait pas l'admettre, mais c'était la réalité. Azadeh, sa petite sœur qui pourtant l'exaspérait par sa présence continue et était en grande partie dans sa décision de foutre le camp. Oui même Azadeh lui manquait. Toujours silencieuse, ne disant pas un mot, elle se positionnait de telle façon qu'il était impossible de l'ignorer. « Que veux-tu encore Azadeh ? » Azadeh ne voulait rien, ne demandait rien, elle attendait, simplement. Si on voulait bien jouer avec elle et sa poupée martyre, ça lui convenait. Si on lui préparait de quoi manger, alors c'était bon aussi. Tout lui convenait. En la revoyant debout, avec sa poupée tout esquintée au bout du bras, Syrine eut du chagrin. Pas de larmes, juste de la tristesse. Cette satanée poupée dont elle ne pouvait pas se séparer, elle la traînait derrière elle par les cheveux partout où elle se rendait. Il y avait aussi cet emmerdeur de Dara. Il ne pouvait s'empêcher de la traiter comme une bonniche sous prétexte qu'il se prenait pour l'aîné depuis le départ d'Ahmad. Et bien, c'était pareil, elle en venait à le regretter. Pour Ahmad, c'était plus compliqué. Depuis qu'il suivait ses études d'ingé à Grenoble, à la fois, elle lui en voulait et en même temps, elle était fière. Fière d'avoir su être à la hauteur de ses espérances, fière d'avoir été sa préférée, fière de faire partie de ceux qui ont réussi à se sortir de la cité des Joncherolles. Il restait Farah. Le plus étonnant peut-être dans cette histoire familiale, venait de cette sœur. Elles avaient quatre ans de différence et pour

Syrine, cette petite sœur, n'en était pas une. Sa petite sœur, c'était Azadeh. Farah n'était rien, juste un bureau de renseignements. Si l'on cherchait quoi que ce soit, pour toute la famille, le passage obligé, c'était Farah. Une fois loin de cette sœur, Syrine s'était rendu compte qu'elle était un soutien. Son inexistence, enfin ce qu'elle avait pris pour une inexistence, était une présence forte, toujours là pour écouter ses malheurs, pour supporter ses colères contre le monde entier, pour lui remonter le moral quand elle avait des peines de cœur. Voilà ce qui la rendait malheureuse. Tout ce monde lui manquait de plus en plus, même cette mère pourtant éternellement absente, laissait un vide en elle. Cette grosse dondon comme elle se plaisait à la nommer auprès des autres, car elle en avait honte, honte de cette matrone qui courait du soir au matin pour un salaire de misère et qui rentrait épuisée. Tous ces êtres lui faisaient un creux au niveau du ventre. Un creux qui lui tordait les tripes depuis qu'Elodie ne compensait plus ce vide, depuis qu'elle avait compris que sa copine n'en était pas une.

Le cours était terminé, Syrine n'avait rien écouté, rien entendu. Elle perdait pied. Tout doucement, cours après cours, elle sombrait. Heureusement, elle avait de la marge. Et pourtant, cette aisance jouait contre elle, car personne ne voyait arriver le naufrage. Elle ramassa ses affaires, les fourra en vrac dans son sac, ce qu'elle n'aurait jamais fait, il y a seulement quelques semaines. Syrine avait le sens de l'organisation, tout était placé d'une façon logique. Elle prenait soin de la moindre de ses affaires. Elle l'avait hérité de son grand frère. « Si tu veux réussir dans la vie, commence par respecter ton matériel. »

Par habitude, elle emboîta le pas d'Elodie, acceptant même d'être ignorée par celle qui restait néanmoins son âme sœur. Expression qu'elle avait découverte avec Elodie. « Maintenant, toutes les deux, on est des âmes sœurs, inséparables à jamais. » Elles avaient fait le lien du sang, craché par terre et juré fidélité, comme des gamines. Syrine avait trouvé ça amusant, puis elle s'était inquiétée du terme « âmes sœurs ». « C'est pour les amoureux » avait dit en rigolant Farah, puis elle avait chanté en tournant autour d'elle comme les Sioux dans les films de cow-boys « Elle est amoureuse, elle est amoureuse. » S'en était suivi une paire de claques magistrales. « Mais non, lui avait expliqué Elodie le lendemain, c'est un terme qu'on utilise pour les amies qui s'entendent parfaitement. » Elle avait quand même vérifié dans le dico, le gros posé sur le dessus du frigo.

La journée au lycée était finie, Syrine allait retrouver le quotidien de plus en plus pesant, d'une maison qui se vidait de toute vie. Depuis que la vieille dame au camélia n'y était plus, cette demeure se peuplait de regrets et de tristesse. Le dernier cours terminé, Elodie commençait à s'éloigner tout doucement, à perdre le contact avec les autres. Elle vivait au milieu de fantômes, de spectres avec lesquels elle partageait une irréalité. Syrine regarda sa montre, dix-sept heures à peine, cela lui ficha le cafard. Elle allait se retrouver seule avec une folle qui perdait la raison. Syrine s'arrêta au milieu des escaliers, juste pour voir la vie s'en aller. La vie de ceux qui rentraient chez eux, retrouver leur famille, de ceux qui rejoignaient le café du coin pour aller s'en jeter un, ou bien jouer au babyfoot ou encore au flipper, peut-être même ne rien faire du tout, juste bavarder, juste jouer à être vivants, parler du temps qui passe, des copains et des copines.

- « Hé !...

Elle se retourna. Personne. C'était la blague préférée de Kamal, taper sur l'épaule d'un côté et passer de l'autre. Cette blague nulle, faite et refaite, cette même blague qui l'énervait, qui la faisait hurler des insultes, eut sur elle un effet salvateur. Dans un premier temps, elle sourit, se surprenant à revivre l'espace d'un instant. Pour donner le change, mais sans réellement y croire, juste pour jouer son rôle de peste, elle insulta Kamal. Peut-être en en faisant un peu trop, en surjouant un peu. Mais faire semblant, c'est aussi revivre un peu, c'est recommencer à croire que la vie vaut la peine d'être vécue.

- Qu'est-ce tu fais ? Viens avec nous, on va chez Dédé. »

Elle eut une soudaine envie d'embrasser Kamal, peut-être juste un baiser sur la joue, ou bien un peu plus.

Les liens dissolus monopolisaient l'esprit de Mickaël. À un point tel, qu'il avait du mal à penser le simple fait de se nourrir. Dans son placard à bouffe, il ne restait que de vieux corn flakes oubliés par une pétasse. Pétasse dont Mickaël avait gardé un souvenir très vague, malgré les quelques jours passés chez lui. Le frigo contenait une bouteille de lait, un jus d'orange périmé, des lardons entamés et un morceau de Coulommiers qui empuantissait le compartiment à légumes de gauche. Dans l'autre, des radis desséchés et un brugnon qui aurait pu être une pêche ou un truc indéfini, tout flétrui. Un coup de sang, il avait tout viré et s'était enfin décidé à faire les courses au Carrefour du Globe. C'était là qu'il avait croisé son pote le boxeur. Mickaël était planté depuis un bon moment devant la gondole. En extase devant la lingerie, il avait oublié la raison qui l'avait poussé dans la grande surface. Depuis une bonne vingtaine de minutes, il rêvassait.

- « Salut, Mickaël, qu'est-ce tu fous là ?

Mickaël avait immédiatement identifié à qui appartenait cette grosse voix. Il salua son ami.

- Comme toi, je fais mes courses. »

En effet, le boxeur poussait devant lui un caddie bien rempli. Il avait repéré Mickaël en s'engageant dans le rayon. Il avait été un peu surpris de le voir là, une culotte à la main. Mickaël avait noté son regard étonné.

- « C'est pour une nana avec qui je suis en affaire.

- Et tu fais tes conquêtes dans les cours d'école ?

- Quésaco ?

- C'est le rayon enfant, 3 à 12 ans, c'est écrit là. »

Mickaël n'avait pas remarqué. Il avait simplement été attiré par le rayon culottes avec les petits motifs Disney tout mimis. Le boxeur, tout en parlant, avait fait son choix, un lot de cinq petites culottes 3 – 6 ans.

« Ah, répondit Mickaël tout en observant celles que le boxeur avait dans les mains.

- C'est pour ma fille, Margo. C'est-y pas mignon ? »

En effet, ça l'était. Mickaël se dit qu'il reviendrait dans le rayon plus tard quand il serait peinard. Il était sur le point de prendre congé d'un petit signe de la main à hauteur de la tempe, quand le boxeur l'attrapa par les épaules afin qu'il se rapproche.

- « Pour le petit service que tu m'as demandé, c'est ok, tu passes à la salle, c'est dans mon casier.

- Je peux venir ce soir ?

- J'y serai pas, mais demain matin à partir de 10 heures, tu peux venir. Et il y a une condition à la tractation. »

Le boxeur s'approcha encore de Mickaël, il avait une odeur âcre de transpiration.

- « Il faudra que tu te débrouilles pour qu'on retrouve l'arme et qu'on sache qu'elle a servi pour le braquage de la bijouterie. Celle de la rue Gabriel Péri à Saint-Denis. »

Mickaël restait silencieux, ce qui avait le don d'exaspérer les gens avec qui il avait à faire.

- « Sinon, faudra allonger cinq cents billets, gars. »

Dans cette forme de stratégie, l'objectif, c'était de voir où l'emménait le type qui négociait, essayer de connaître les options dans les options. Mickaël laissait l'interlocuteur développer son idée sans lui offrir de point d'appui, pas un mot d'encouragement, ni un petit signe, pas même un bruit. Pendant ce temps, il calculait, pesait les avantages et les inconvénients, cherchait ce qu'il pouvait obtenir en supplément, ou encore, comment il pouvait utiliser les informations pour servir ses intérêts.

- « Alors ?

- Ok.

- Tu as bien compris, parce qu'à partir de là, je me retire de la transaction, faudra te démerder tout seul en cas de pépin. »

Mickaël observait le boxeur, il s'intéressait à ses traits, à sa façon de penser, à la musculature impressionnante, au contenu du caddie. L'affaire était conclue, elle n'avait donc plus d'intérêt.

- « Les gars avec qui j'ai causé, ce ne sont pas des tendres, donc si tu déconnes... »

Mickaël donna une poignée de main, une petite tape sur l'épaule, puis s'écarta pour s'en aller. Il hésita, se ravisa, attrapa un lot de petites culottes, mais dans le rayon, 12 – 14.

- « C'est pour ma petite cousine de Hongrie. »

Syrine savait qu'elle allait payer sa trahison. Cela avait été plus fort qu'elle, emportée par l'envie de vivre, de rire, de partager de ces moments de rien, juste pour le plaisir d'être là avec des jeunes de son âge. Autour de la table, il y avait d'autres lycéens qu'elle avait croisés dans l'établissement, la cantine ou bien lors de pauses inter cours, et deux nanas de sa classe. Ils parlaient des profs, de machin, de bidule avec truc. Est-ce qu'ils avaient fait la chose ou pas ? Du dernier jeu sur console. Ceux qui jouaient sur ordinateur défendaient avec ferveur leur avis. Syrine écoutait, elle se fichait de savoir dans quel camp il fallait être, le simple fait d'entendre ces discussions lui faisait du bien. De temps à autre, elle confirmait d'un mouvement de tête quand on lui demandait de prendre parti. Plus rarement, elle donnait un avis. Ou bien, si elle connaissait la personne dont on parlait, elle en disait quelque chose. Mais tout cela n'avait pas d'importance. Ce qui en avait, c'était d'être là. Ailleurs que dans les rets d'Elodie, ce piège dans lequel, son corps et son esprit étaient emmurés. La maison, leur maison, était en train de se transformer, petit à petit, en tombeau. Il se refermait très lentement, mais inexorablement sur sa vie. Et pour la première fois depuis bien longtemps, elle osa exister. Pour la première fois, elle se rendit compte à quel point elle était bien, simplement assise tout contre Kamal. Les paroles qui circulaient, le brouhaha, la lumière du néon fabriquaient un décor à cette présence. Rien n'avait été prémedité. Jamais elle n'aurait osé cette intimité des corps, les odeurs suaves, le frôlement sensuel du toucher. Dans un autre lieu, tout cela lui aurait paru incongru. La table carrée et basse de ce bar très branché se nichait dans une alcôve qui obligeait à s'asseoir les uns très près des autres. C'était le hasard. D'ailleurs pour Kamal aussi, c'était le hasard qui avait fait que parmi les huit personnes présentes - deux venaient de les rejoindre qui les firent se resserrer encore – Syrine était là, tout près de lui. Un hasard bien heureux auquel eux seuls croyaient encore.

- « On peut taper l'incruste ?

- Il n'y a pas assez de place, avaient dit les deux filles pour provoquer les gars.

- Mais si, poussez-vous », répondit un garçon, tout en se laissant tomber sur les genoux de l'une des filles.

Celle-ci poussa un *oh* d'indignation, très exagéré, qui, en réalité, voulait dire qu'elle n'attendait que ça. Syrine avait eu peur, très peur quand le deuxième avait proposé de changer de coin, que dans l'autre salle, on serait moins à l'étroit. Non, Syrine ne souhaitait pas avoir plus de place. Non, elle n'avait qu'une envie, être écrasée, compressée, absorbée par le groupe d'individus et n'être plus qu'une masse informe.

- Attendez. Merde, vous faites chier, avait protesté Kamal. Syrine n'a plus de place.

- Salut Syrine, moi c'est Jimmy comme Jimmy Hendrix...

- Sauf pour la guitare, parce que lui, il doit connaître plus que cinq accords ! coupa l'une des filles.

- Elle, c'est Lulu, à cause du poids !

- T'es vraiment con, hurla la fille en question.

- Bon, tu veux qu'on bouge ou pas ?

- Non, non ça va, aucun problème pour moi.

- Je m'en doutais, je vois bien moi qu'elle ne veut pas quitter sa place ! » plaisanta celui qui, maintenant, tenait par les épaules celle sur laquelle il s'était laissé choir.

Syrine rougit dans la mesure où une Irakienne à la peau mate peut le laisser voir. Mais cela n'échappa pas à Kamal. Alors tout le monde se resserra d'un cran en protestant pour la forme. Tout contre Kamal, Syrine comprit enfin qu'elle éprouvait pour lui plus que de l'amitié. Jusqu'à cet instant, Kamal n'était que celui qui la soutenait dans son naufrage quotidien. Avec lui, elle arrivait à reprendre pied. Mais cela arrivait trop peu souvent, il fallait la salle de permanence, lieu où jamais Elodie n'aurait mis les pieds. Pour elle, c'était une humiliation. Syrine n'avait jamais compris pour quelles raisons, mais c'était comme ça. Plus rarement dans la cour, sur les bancs en ciment. Lieu qu'Elodie ne supportait pas plus que la salle de permanence. Elle trouvait un prétexte pour échapper à ces endroits indignes de son savoir. Le nombre, la foule l'indisposait, tout comme les joies simples de la vie en communauté. L'explication qu'avait trouvée Syrine pour ce comportement, c'était le manque d'amis. Elodie était une solitaire qui n'avait qu'elle pour partager son existence. Voilà à quoi elle se raccrochait. De moins en moins souvent. Si au départ Syrine avait cru à de l'amitié, maintenant elle comprenait qu'il s'agissait de bien autre chose. Elle n'était qu'un faire-valoir, rangée dans la catégorie ameublement. Un miroir aux reflets irisés par les seules teintes qui convenaient pour embellir cette harpie, mangeuse d'âmes.

L'après-midi se terminait, il faisait froid, une pluie fine tombait drue. Lorsque le petit groupe se dispersa, et qu'elle se retrouva seule dans la rue des Écoles, Syrine eut un coup de cafard terrible, comme jamais elle n'en avait eu. Il ne ressemblait pas à ce qu'elle connaissait. Ces moments d'ennui, de tristesse qui l'envahissaient, ces périodes de déprime dans lesquelles son esprit se dissolvait. Non, c'était un sentiment nouveau. Kamal lui manquait terriblement, il existait pour elle, uniquement elle. Son absence la vidait d'une partie de son âme. Elle était amoureuse. D'une certaine façon, ça lui faisait du bien, mais d'une autre, ça lui rendait le retour dans la maison de la vieille au camélia, encore plus difficile. Retrouver Elodie, partager sa solitude, était de plus en plus insupportable. Soudain, une décision s'imposa à elle : mettre un terme à la cohabitation. Une évidence qui prenait consistance brutalement. Il manquait un catalyseur, un élément déclencheur. Un Kamal qui portait en lui, le désir de manger la vie à pleine bouche. Un Kamal qui avait trouvé en Syrine, la complémentarité, le plaisir d'être simplement là, en bonne compagnie. Pas ce simulacre de combat de coqs, où tous les mecs jouent au jeu de la virilité et où les filles ne sont que des faire-valoir. Tout au contraire, ils formaient un couple inattendu, l'un proche de l'autre, laissant parler les corps. Cet émoi troublant exacerbait les frôlements. Ces effleurements de la peau, qu'ils excusaient d'un sourir gêné, n'étaient qu'un prélude à l'éveil des sens. Ce jeu émotionnel, ces maladresses, constituaient une sorte de parade nuptiale aux codes sophistiqués que la présence des autres autorisait dans une jouissance collective. Kamal se pencha en avant pour attraper le paquet de clopes, il posa délicatement son bras sur l'épaule Syrine.

- « Excuse. »

Celui qui tendait le paquet, fit exprès de le reculer au fur et mesure que Kamal avançait la main, ainsi il se trouva à moitié effondré sur Syrine.

« T'es con, désolé Syrine.

- C'est rien », dit-elle en dévisageant Kamal.

Leurs visages se frôlèrent, une hésitation, un baiser possible, non. Chacun reprit sa place, gêné, mais heureux. Cela n'avait échappé à personne, c'est pour cette raison que la discussion mit un peu de temps à repartir. L'une des filles choisit de parler du prof d'Anglais et de sa façon de se vêtir. Un sujet qui faisait consensus et sur lequel tout le monde se jeta. Excepté Syrine bien trop préoccupée. Elle tournait les possibilités dans sa tête. Elle tentait de s'imaginer expliquant à Elodie les raisons de son départ. Elle testait les mots en une

ritournelle sans fin. Elle espérait ainsi convaincre son amie, se convaincre avant tout elle-même, se persuader qu'Elodie comprendrait. Syrine inventait des solutions. Pour l'argent, ce ne serait pas un problème, elle continuerait à verser la somme convenue jusqu'à ce qu'Elodie accepte une nouvelle coloc. Une idée lui vint à l'esprit : trouver quelqu'un qui avait besoin d'un appartement. De plus, pour un loyer modique. Mais, lorsqu'elle fit le tour de ses connaissances, une vérité s'imposa. Personne ne pouvait convenir. Qui pouvait, ne serait-ce qu'imaginer cette éventualité. Non, une seule convenait au profil : elle-même. Ça la désespéra totalement. Alors elle envisagea l'autre solution : partir en loucedé, se débarrasser d'Elodie à tout prix. Syrine tout entière dans ses songes, posa la main sur la poignée de la porte dans l'idée toute bête de l'ouvrir. Mais ce n'est pas ce qui arriva.

Les retrouvailles, c'est ce qu'il y a de plus beau. Ce moment où l'autre vous apparaît au milieu de la foule. Lorsqu'au bout du quai, soudain, son visage se détache, ou bien à la terrasse du café sirotant un diabolo fraise, il vous attend, beau comme un dieu, désignant une place pour vous installer à ses côtés. Placez-y deux personnes du même sexe si ça vous chante, vous arriverez immanquablement à cette conclusion : il n'y a rien de plus beau que les retrouvailles. Perdu de vue depuis un temps infini, ou parti pour cinq minutes, la durée ne change rien à l'affaire. Ni la distance.

Mais pas toujours.

Syrine appréhendait ce moment, justement. Quelle excuse pourrait-elle inventer ? Le bureau de tabac du coin, pour aller chercher des clopes. Une embrouille avec un des mecs du lycée, tiens, le Demagean, celui à qui elle avait piqué sa trousse. Oui, elle tenait une idée, de toute façon, Elodie n'irait pas vérifier, elle ne parlait pas aux autres. Elle fit quelques pas, s'arrêta. Elle n'y croyait pas elle-même à son excuse bidon. Après tout, elle n'avait pas à se justifier. Elle dirait tout simplement la vérité. Voilà.

Lorsqu'elle arriva en haut des marches qui menaient au pavillon de la vieille dame au camélia, une tête auréolée de pénombre apparut dans l'embrasure de la porte. Le manque de clarté empêchait de distinguer les traits du visage. Syrine était face à Elodie. Celle-ci, la figure décomposée, la main crispée sur la poignée, était figée comme une statue, le regard lubrique. Elle portait encore son manteau et son sac était à ses pieds, dans sa main droite, elle tenait le Walther P38.

- « La prochaine fois que tu n'es pas là pour travailler tes cours, je te bute ! »

Syrine réalisa qu'Elodie n'avait pas bougé de derrière la porte depuis qu'elle s'était rendu compte de son absence. Elodie avait poursuivi son chemin jusqu'au pavillon sans s'apercevoir qu'elle était seule. Ce n'était qu'une fois la porte ouverte qu'elle l'avait cherchée, ne la trouvant pas, elle n'avait plus bougé jusqu'à l'arrivée de Syrine, posant son sac à ses pieds sans même ôter son épais manteau. Elle ne ressentait pas la chaleur étouffante de la maison qui venait se superposer à celle du manteau. D'ailleurs, elle ne ressentait plus rien, plus aucune émotion. Elodie était d'une froideur effrayante. Syrine ne se démonta pas le moins du monde.

- « Et tu comptes me buter avec une pétoire qui ne fonctionne pas.

- C'est toi qui as limé le percuteur ?

- Non.

- Comment tu le sais alors ?

- C'est la vioque qui me l'a dit, avant que tu nous en débarrasses.

- Que nous nous en débarrassions, je te rappelle que tu n'as pas donné ta part au chien.

En effet Syrine avait participé à la destruction de la vioque, elle l'avait usée jusqu'à la moelle afin qu'elle craque. Mais l'idée pistolet qui l'avait achevée ce n'était pas d'elle. Maintenant qu'elle n'encombrerait plus les lieux tout allait de mal en pis. Marguerite avait été leur pivot, celui autour duquel tout tenait. Syrine comprit que chacune avait un rôle dans

l'équilibre d'un tout constitué par les trois entités et d'en avoir éliminé un des éléments avait rompu l'équilibre précaire.

- « Entre, mais je te préviens, la prochaine fois, si tu n'es pas là quand j'ai besoin de toi, ça va très mal se passer. »

Elodie lâcha la porte, puis monta à l'étage. Dans l'escalier, sans même se retourner, elle ajouta.

- Et ne t'avise pas de foutre le camp, je te retrouverai, pas la peine de compter sur ton frangin, Sophia ne rigole pas avec les promesses, Dara sait ce qu'il en coûte. Je t'attends dans dix minutes pour réviser la philo puis l'histoire géo. On fera une pause vers huit neuf heures et on remet ça après le casse-croûte pour les maths. Et vu ton niveau ma pauvre, on n'en a pas fini. »

Syrine ne voyait plus Elodie, mais elle continuait à entendre sa voix. Elle s'effondra dans le canapé et frappa comme une folle sur l'accoudoir. Elle déversa toute la colère qu'elle avait en elle. De se voir ainsi condamnée à supporter Elodie comme mère de substitution décuplait sa rage.

- « Quand tu auras fini de faire ta comédie, tu viendras réviser. »

Elle n'avait pas vu Elodie sur le palier du haut. Pendant tout ce temps, elle l'avait observée tranquillement se défouler sur le canapé sans dire un mot. Ce fut précisément à cet instant qu'elle réalisa que pour une fois, la mère de substitution, ce n'était pas elle, redevenue petite fille, elle devait obéissance. Elodie se comportait comme une mère, elle lui parlait comme une mère. Comment avait-elle pu ne pas s'en rendre compte plus tôt ? À la lumière de cette déduction tout devint plus clair. Elodie n'était pas jalouse qu'elle soit allée au café avec Kamal, elle était en colère que sa fille lui ait désobéi. Syrine revit le repas de la veille, en soirée, quand Elodie lui avait dit de finir son assiette, qu'on ne jetait pas la nourriture. Ça l'avait étonnée, mais cela s'était arrêté là. D'un seul coup, ça prenait une toute autre signification. Et lorsqu'elle lui avait préparé son sac d'école, Syrine avait mis cela sur le compte de son retard. Pareil que pour le repas, elle avait été très étonnée d'arriver bien avant l'heure devant le lycée. En réalité, maman Elodie lui avait préparé son sac comme aurait fait n'importe quelle mère. Syrine ne s'en était pas aperçue parce qu'une mère normale, elle n'en avait jamais eu. Le matin, il fallait non seulement se débrouiller tout seul, dès la primaire, mais en plus, il fallait gérer les plus petits.

- « Je t'ai préparé ton sandwich, comme ça, si tu as un petit creux, tu pourras reprendre des forces. J'ai sorti le cahier de révisions sur la petite table. Je fais les lits et on s'y met. Je te donne cinq minutes pour te remettre de tes émotions. Et je ne veux plus te voir traîner avec ce Kamal. »

L'enfer avait commencé depuis quelque temps, mais elle ne l'avait pas vu venir. Elle s'était laissé enfermer dans une prison dorée dont elle ne pouvait plus sortir. Elle était devenue une chose, le bibelot d'Elodie. Et depuis qu'elle avait goûté à la liberté, à la douce vie du monde qui l'entourait, la douleur avait décuplé. Syrine avait la sensation de tomber, de chuter indéfiniment dans un gouffre interminable. Il lui restait à savoir quand elle allait atteindre le fond pour reprendre son souffle. C'était pire que le plus terrible des cauchemars, car ce cauchemar, justement, n'en était pas un.

- Qui c'est ? - Qui c'est ? s'exclama Elodie en plaçant les deux mains sur les yeux de Syrine.

Son cœur n'avait fait un bon. À qui s'était-elle attendue ? Elle n'aurait su le dire, mais pas à ça, pas à cette image d'Elodie à moitié à poil qui sautillait en petite tenue devant elle. Syrine allait soupirer, mais elle n'en eu pas le temps, Elodie lui sauta dessus pour lui faire des papouilles. Des papouilles qui ne la faisaient pas rire, Syrine se dégagea, repoussa Elodie qui esquiva et revint à l'assaut. Constatant que sa copine était insensible au guili-guili et à ses hurlements, elle fit le tour du canapé, réapparut de l'autre côté pour se jeter sur elle et

l'embrasser sur la bouche. Syrine qui venait de se relever fut propulsée à nouveau dans le canapé, le corps d'Elodie pesant de tout son poids sur sa poitrine. Elle se débattait, tentant de se glisser sur le côté, mais Elodie la tenait fermement entre ses cuisses. D'un coup de reins, Syrine finit par s'extraire de l'amas de bras qui l'enserrait. En trois enjambées, elle se mit à bonne distance.

- Arrête !

- Tu n'es vraiment pas marrante. Depuis que tu traînes avec ton Kamal, tu deviens chiante. Y a pas moyen de rigoler, tu prends tout au tragique.

- C'était quoi le plan avec le flingue, tu as pété un câble ?

- Tu ne l'as pas pris au sérieux ? Mais si ! Tu as vraiment cru que je te braquais avec. Je suis désolée ma petite puce. C'était une blague.

Syrine observait Elodie, elle avait l'air vraiment dépité. Elodie s'approcha doucement, tendant les bras.

- Un câlin, viens là. »

Elle serra Syrine tout contre elle, inclina sa tête. Son odeur agréable se mêla au goût salé de la peau. Syrine aimait ce mélange, elle se laissa aller, pensant que c'était peut-être elle qui déconnait. Que peut-être elle devenait chiante, effectivement. Elodie se redressa, prit le visage de Syrine dans ses mains, puis la regarda intensément.

- « J'avais juste envie de décompresser un peu. Je voulais vraiment qu'on se marre cinq minutes. Les cours m'ont pris la tête toute la matinée, ça a été une dure journée. Je crois que je perds la boule, j'ai complètement gommé une des équations de trigo, tu te rends compte. Si jamais ça arrive le jour du concours. Tu seras toute seule à faire médecine et moi, qu'est-ce que je vais devenir ? »

Syrine voyait pour la première fois sa copine affligée, montrant une réelle détresse. Une solitude qu'elle ne pensait pas à ce point difficile à vivre pour Elodie. Elle sourit, posa ses deux mains sur les joues de sa copine et lui rendit son baiser.

- « T'es vraiment conne, s'écria Elodie prise à son propre jeu.

- Qu'est-ce que tu fous à moitié à poil ?

- Il fait chaud. »

Syrine repensa à ce que lui avait dit Marguerite. La cuve à mazout, il fallait vérifier la jauge. Elodie s'en contrefichait, ce qui importait, c'était qu'elle crève de chaud. Syrine se dirigea vers le thermostat, avança la main vers le bouton.

- « Touche pas à ça ! » hurla Syrine. Puis elle partit d'un grand éclat de rire, puis elle grimpa à l'étage. Bon ne traîne pas trop quand même, on a du boulot.

Trente-sixième chapitre

Le pas qui rythme mon ennui

Depuis qu'ils avaient passé Magny en Vexin trois journées entières s'étaient écoulées. Le rythme lent de leur avance avait imprégné leur façon d'exister. Le temps lui-même avait pris une régularité sempiternelle, au pas des chevaux tout était rattaché. Le claquement des sabots sur le sol avait remplacé le battement régulier de l'horloge, les chevaux avaient mangé le balancier et dans leur panse, il se mouvait en silence. Les arbres succédaient aux arbres dans une ronde démesurée. La traversée de la forêt de Magny, fut d'une longueur infinie. Le couvert formé par le feuillage, heureusement, filtrait le rayonnement solaire qui plombait l'atmosphère. A l'orée du bois, noyé dans ce monde verdoyant, le convoi de réfugiés parsemait la route de petits groupes épars. Quelquefois, pour tromper l'ennui, Jacques, à l'ombre de son chapeau de paille, marchait à hauteur des chevaux de tête. Le fouet à la main, pour casser ce rythme qui engluait la vie, il le faisait danser au-dessus des bêtes. Les animaux

semblaient indifférents à ce claquement, parfois l'un d'entre eux remuait les oreilles peut-être simplement pour chasser les taons qui se nourrissaient de leur sang. Dans ce déplacement lent et continu, un grand mouvement de bras, ou bien le bruit sec d'une serviette qui fouettait l'air pour chasser les insectes, brisait la monotonie du voyage. Au sortir de la forêt, l'attaque incessante des taons avait laissé la place à la fournaise qui brûlait le sol. Après leur marche lente au travers du Vexin français, ils avaient atteint la petite bourgade de Septeuil vers six heures en soirée. Ils se demandaient comment ils allaient être reçus. Allait-on leur lâcher les chiens, les caillasser, tout simplement leur permettre de nourrir les chevaux. Jamais ils ne pouvaient savoir. Les fermes les plus paisibles pouvaient renfermer des fous hargneux qui en voulaient à la terre entière de ce que la misère leur avait joué comme tour. Des miséreux plus miséreux qu'eux même pouvaient s'avérer bien plus hospitaliers que ceux qui possédaient beaucoup. Ils furent reçus tout simplement comme on reçoit les étrangers. Un peu de dédain, une dose de charité chrétienne, et un bon vent, pourvu qu'on ne les revoie plus, qu'ils disparaissent à jamais ces mauvais souvenirs qui rappelaient la défaite et la honte face au peuple allemand. Mais, cette fois, au moins ils avaient eu de l'eau, du pain et suffisamment de lait. Le trop qu'on ne pouvait garder par cette chaleur, servait à faire du beurre. A défaut de baratte, une bouteille faisait l'affaire. Il suffisait d'avoir les bras assez costauds pour maintenir le mouvement régulier et sortir le petit-lait, puis reprendre jusqu'à l'obtention d'une matière plus consistante qui allait donner le beurre.

Ce fut dans la petite commune de Néron qu'ils trouvèrent l'accueil le plus chaleureux. Ils ne s'y attendaient pas vraiment. Une ferme cossue, un équipement moderne et deux Bouviers bernois. L'un, assis sur son derrière, les oreilles dressées et l'autre affalé de tout son long. Ils se levèrent, s'avancèrent de quelques pas avec une nonchalance clairement affichée. Ils reniflèrent. Marie s'était dévouée pour affronter ce monde hostile. Le premier test s'avéra concluant. Les deux clébards retournèrent à leur place pour y reprendre exactement la même posture. Marie était devenue l'ambassadrice du petit groupe. Avec son accent et sa douceur, elle obtenait plus de résultats que les autres. Ils avaient essayé d'envoyer Jeanne et sa fille pour inspirer la pitié, c'était pire que tout. D'avoir à s'occuper d'une femme seule avec sa petite rendait les paysans craintifs. Ils fermaient plus souvent leur porte qu'ils ne l'ouvraient pour accueillir ce qu'ils imaginaient être la veuve et l'orphelin. Marie avec son âge et sa prestance rassurait. Elle entra dans la grande cour que cadrait un immense corps de ferme. Lorsqu'elle arriva à leur hauteur, les chiens se contentèrent de l'ignorer avec ostentation. Les ombres des bâtisses brisaient la lumière par endroits. Au centre de l'une d'elles une ouverture imposante donnait accès à la grange. Sur le côté droit, on trouvait l'étable d'où parvenait le bruit produit par le mouvement lent des bêtes que la chaleur indisposait. Marie découvrit à l'opposé une entrée beaucoup plus discrète qui devait permettre d'accéder aux parties communes. Elle s'en approcha et avant même qu'elle ait eu à se signaler, une femme tout juste un peu plus jeune qu'elle apparut dans l'embrasure. Elle portait un fichu sur la tête pour maintenir ses cheveux. De taille moyenne, elle n'était pas épaisse. Elle avait la tenue habituelle des campagnardes de la région. Elle se dirigea vers Marie, la salua et se présenta comme la propriétaire de lieux avec son fils. Elle demanda à Marie ce qu'elle faisait là, en cette fin d'après-midi. Quand elle en connut la raison, au lieu de se plaindre des réfugiés comme à peu près tous, sans demander le nombre ni même d'où ils arrivaient, elle leur proposa de rentrer les chevaux dans la grange. Là, ils trouveraient tout de ce dont ils avaient besoin. Puis elle pria Marie de dire à ses compagnons de route de venir la rejoindre à l'intérieur dès qu'ils en auraient fini avec les soins aux chevaux. Ce ne fut qu'en dernier qu'elle se présenta elle-même comme madame Dubreuil. Louise de son prénom. Marie attendit que cette charmante personne fût rentrée, puis elle resta un moment immobile avant de retourner auprès des siens. Elle n'était plus habituée à voir tant de gentillesse, alors elle doutait. De quoi elle ne savait le dire, juste qu'elle n'était pas habituée. Elle se dit que la vie

d'errance et de misère n'était pas faite pour rendre plus humain. Décidément la confiance n'allait pas avec les jours de disette. Du pied, elle poussa la terre pour en faire un petit tas, puis elle leva les yeux vers le ciel. Il était d'un bleu limpide. La chaleur commençait à perdre de son intensité. Elle fit glisser son chapeau sur l'arrière de la tête. Alors seulement, elle se décida à faire demi-tour. A l'entrée de la ferme elle vit Jeanne et la petite Colette, Jacques qui tenait les chevaux par la bride, Petit Pierre était assis à la droite de madame Daumésil. Marie pensa au soulagement que ce serait pour eux de trouver enfin un abri décent. De les voir tous épuisés, terreux, couverts de poussière ses yeux se mouillèrent. Elle se dépêcha de les essuyer du revers de son tablier afin de n'en rien montrer. Les émotions n'avaient pas leur place au milieu du malheur.

La cène

Jacques avait fini de s'occuper des chevaux. Colette comme toujours était dans ses pattes. Toutes les mésaventures avec les canassons ne l'avaient nullement découragée. Bien au contraire. C'était elle qui nourrissait Caramel, qui le brossait en montant sur un escabeau. Colette malgré son accident restait attachée à l'animal. Il était pour elle l'heureux événement qui avait sauvé sa mère du déferlement des monstres venus de l'est. Dans son imagination de petite fille, ils avaient des pointes de métal qui sortaient de la tête. Ces êtres de l'apocalypse surgissaient des entrailles de la terre, armés de masques effrayants qui les faisaient ressembler à d'étranges créatures. Voilà l'idée qu'elle se faisait des boches à travers le discours des adultes. Elle était encore avec Jacques à vérifier les sabots quand Jeanne surgit tout à coup comme si elle venait de croiser le diable en personne.

- « Vous ne pouvez pas imaginer ce qui nous arrive ! »

Jacques regarda Colette dans les yeux, ils n'eurent aucun mal à imaginer ce qui pouvait leur arriver : déguerpir, car on les fichait dehors sous un prétexte quelconque - qu'ils étaient sales ou bien pouilleux ou encore voleurs. Les idées ne manquent jamais quand veut se débarrasser de quelqu'un de gênant.

- « On va devoir partager le repas, une bonne soupe de légumes, du petit salé aux lentilles et du pain. »

Marie qui était occupée à la pompe pour tirer de l'eau afin de rincer le linge en laissa échapper son seau. Le linge se répandit sur le sol emporté par l'eau qui s'échappait du seau.

- « Il y aura même du vin pour toi. » ajouta Jeanne en direction de Jacques. « Nous sommes invités ! » continua-t-elle, trop heureuse de sa farce.

Elle s'avanza vers Colette la souleva de terre et l'embrassa. Elle la reposa sur le sol, lui prit les deux mains et elles dansèrent toutes les deux. Colette riait, et Jacques était heureux de les voir heureuses toutes les deux. Quand Jeanne s'approcha de lui, son rire devint sourire, ses yeux pétillaient de bonheur. Elle prit la main de Jacques, elle la porta à sa bouche et la baissa tendrement tout en le regardant droit dans les yeux. Ce geste tout simple, anodin, n'échappa ni à Marie et encore moins à madame Daumésil qui venait voir où ils en étaient. Jeanne se tourna vers l'une puis vers l'autre, elle prit sa fille par la main et d'un pas tranquille, elles allèrent à la fontaine pour se débarbouiller. Jeanne sifflotait. Colette se retourna et elle tira la langue. Elle le fit sans réfléchir, mais cela correspondait exactement à l'humeur de sa mère. Pour une fois que la misère et la mort avaient cédé du terrain, la joie avait immédiatement retrouvé droit de cité. Au moment de passer à table, la dame qui les avait accueillis, s'éclipsa discrètement dans la pièce attenante. Ils attendirent son retour, chacun debout devant la place qu'il s'était attribué, laissant celle, en bout de table, pour leur hôte. Ils entendirent un léger bruissement, puis quelqu'un se mit à geindre. On perçut la voix de la femme qui encourageait une personne à faire des efforts pour avaler de la nourriture. Cela ne dura que quelques instants. La porte s'ouvrit et elle fut de retour.

« A tout à l'heure mon cheri. »

Elle referma la porte délicatement sur ces mots de réconfort. Cette brave femme qui les avait accueillis avec tant de bonté, revint vers eux pour prendre place au bout de la longue table. Une table faite de traverses chevillées entre elles, reposant sur deux séries de croisillons. Les bancs étaient faits de la même façon. Les fonds de pantalon les avaient lustrés autrefois, quand la ferme était pleine de vie. Sur le visage de la femme, une fatigue intense se lisait. Elle inspira profondément, comme pour aspirer de la vie, puis elle joignit les mains et commença à réciter le bénédicité. Elle y mettait tant de cœur et de ferveur que ses yeux laissèrent couler une larme. Au coin de chaque œil, dans un mouvement parfaitement symétrique, elles glissèrent le long des joues. A cet instant il se dégageait une telle solennité que même la prière terminée depuis longtemps, personne n'osait le moindre mouvement. Au bout d'un long silence, une éternité, la dame prit la parole.

- « Je prie pour mon fils qui souffre. Je voudrais qu'il s'endorme pour ne plus se réveiller. Il arrive à peine à respirer, il s'étouffe à longueur nuit le pauvre. Excusez-moi. »

Elle leva les yeux qu'elle fixait sur le sol puis elle fit un geste de la main.

- « Prenez place, vous devez être fourbus. »

Tout le monde prit place sans un mot. Mais une question démangeait chacun et aucun n'osait la poser, car tous craignaient d'entendre la réponse. Elle poussa la soupière qui contenait un délicieux potage odorant vers les invités et Marie se leva pour servir comme elle l'aurait fait n'importe où ailleurs. Ouvrière agricole dans l'âme, elle adoptait cette attitude qui disait : je suis ici pour servir. Lorsqu'elle voulut verser le contenu de la louche dans l'assiette de leur hôte, celle-ci couvrit son assiette de la main.

- « Quand je pense à lui, je n'ai pas le cœur à manger... » dit-elle en tournant la tête et le buste en direction de la chambre où se trouvait son fils.

Et tous surent qu'ils n'allaient pas aimer ce qu'ils allaient entendre.

- « ... sordide tuberculose qui me le prend tous les jours un peu... »

Et comme pour confirmer ce propos, on entendit de la pièce voisine une terrible quinte de toux qui ne laissait aucun doute possible. Louise se leva et se rendit dans la pièce voisine. Ecrasés par la terrible nouvelle, tous regardaient inquiets ce qu'ils avaient dans l'assiette. Madame Daumésil porta la première cuillerée à la bouche. Du bout des lèvres, elle goutta la chaleur du breuvage et longtemps elle souffla, avant de vider le continu de sa cuiller. Ils attendirent, comme si la sanction allait tomber dans l'instant. Comme si la mort pouvait, là, s'abattre sur-le-champ et faucher celle qui avait osé boire ce breuvage. Jacques, à son tour, prit sa cuiller, puis un concert d'aspirations et de gargouillements rythma le temps qui reprit son cours. Quand la maîtresse de maison fut de retour, elle trouva ce petit monde silencieux. Elle s'aperçut qu'il manquait le pain. Il était posé sur la paillasse. C'était un bon gros pain de campagne, baigné de farine bien blanche. Elle le prit dans ses mains, celles qui avaient soutenu ce fils mourant, cet homme que dévorait la tuberculose puis elle s'empara du long couteau, elle cala le pain tout contre son tablier et coupa de longues tranches bien tendres et bien blanches. Il était beau ce pain, mais il sentait la mort. A chaque tartine qu'elle posait au côté de l'assiette à potage le même regard inquiet observait ses mains qui avaient côtoyé la mort. Ce fut le repas le plus angoissant de leur vie. Les bouchées de nourriture pesaient comme des enclumes, le silence fut rompu par les mots sortis tout droit du cœur.

- « Merci d'être là, à mes côtés et de partager avec moi ce repas. »

A l'extérieur, on entendait le vent qui s'était levé. Il apportait avec lui de gros nuages noirs et dans sa besace un orage qui allait déverser sa fureur sur la campagne, faisant plier les hauts peupliers qui barraient l'horizon et crisser les bosquets au creux desquels se terraient les animaux. La douceur et la quiétude de cette longue salle sombre baignée par la clarté des lampes Pigeon ne suffirent point à rassurer les êtres rassemblés autour du repas. La nuit serait tumultueuse et peu propice au repos.

Et soudain il fut là, devant eux, portant sa croix.

Madame Louise Dubreuil n'eut pas le courage de se lever, elle savait qu'ils allaient partir au petit matin, car ils avaient peur, car ils avaient honte. Aussi parce qu'elle n'avait pas entendu son pauvre fils, pas une toux, pas un bruit, rien et qu'elle craignait ce qu'elle allait découvrir. Déjà, une maigreur cadavérique avait transformé l'homme solide et fort comme l'était son père en une ombre que la mort grignotait chaque jour que Dieu faisait. Sans oser le moindre mouvement, comme si cela pouvait avoir une incidence sur la suite, elle priait comme elle avait prié la veille et tous les jours avant. De même qu'elle avait prié pour que son mari revienne, que les ouvriers ne fuient pas avec les autres, elle priait. C'est la seule chose qu'elle pouvait encore faire.

Le chariot, au petit matin, lui fuyait la mort. Le soleil inondait à peine l'horizon qu'ils étaient tous les yeux grands ouverts à surveiller la venue du jour. Histoire de vérifier qu'ils étaient tous bien vivants. Six pairs d'yeux qui n'avaient pas sommeil, fixant le chemin. Pas une parole, car il n'était point besoin d'explication. Le silence se suffisait à lui-même.

Jacques, comme tous les autres, n'avait pas réussi à trouver le sommeil de la nuit. Dans le noir, il était sorti pour préparer l'attelage en faisant le moins de bruit possible, comme un voleur qui s'enfuit après avoir dérobé le trésor de ses hôtes. Non, il n'avait pas honte, car il voulait préserver la vie de ceux qu'il aimait de tout son cœur parce qu'ils étaient sa seule famille. Lorsqu'il s'approcha des bêtes, il entendit un peu de bruit qui venait de derrière lui. Il se retourna. Jeanne s'arrêta, elle aimait à le regarder travailler. Elle trouvait là quelque chose de rassurant, une sorte de garantie sur l'avenir. A ses côtés tout était simple. Il se montrait prévenant, quand elle avait besoin d'aide, jamais elle n'avait à le demander.

Il finit ce qu'il avait commencé : le réglage du sur-cou qui laissait la bricole trop souple. Il était en bras de chemise. Il avait roulé les manches au-dessus du coude, sans trop savoir pourquoi, il les abaisse. Jeanne s'approcha du côté des chevaux avec plus ou moins dans l'idée de donner un coup de main. Elle non plus n'avait pas trouvé le sommeil. L'idée que sa fille avait été exposée à cette terrible maladie l'avait préoccupée. De devoir courir à nouveau les hôpitaux, elle ne s'en sentait pas la force. Pourtant s'il le fallait, elle était prête. Jacques passa derrière elle. Jeanne sentit un frisson parcourir tout son corps, mais elle ne fit pas le moindre mouvement. Pour faire quelque chose, pour se donner bonne conscience ou bien tout ce qu'il vous plaira d'imaginer, elle desserra la sangle de la sous-ventrière afin de préparer le harnachement. Les mains de Jacques se posèrent sur sa taille fine, elle se tourna pour lui faire face, puis elle posa ses propres mains sur les siennes, elle se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser tendrement. Elle en avait besoin, tout son corps le réclamait et celui de Jacques totalement en communion irradiait en volupté, en désir et en amour. Il la serra tout contre lui pour ressentir la moindre parcelle de son être, il se nicha dans son cou pour humer son parfum.

S'ils ne disaient rien en ce frais matin, c'étaient qu'ils étaient heureux. Et comme ils étaient heureux alors Colette l'était aussi. Placée entre eux deux, elle ressentait la chaleur de l'un et de l'autre. Ils n'étaient pas trois, mais un, et rien n'aurait pu les en dissuader. Même pas le regard chargé de reproches que leur adressait madame Daumésil. Marie de son côté, sans l'accepter vraiment, ne trouvait rien à redire. De voir un peu de bonheur fleurir au milieu de la misère n'était pas pour lui déplaire. Et puis elle avait de la sympathie pour Jacques le boiteux. Il avait eu son lot de misère, né bancal, il était le vilain petit canard d'une famille trop contente d'avoir trouvé une place pour s'en débarrasser. Ils avaient oublié son nom, ils avaient oublié son existence et lui ne se les rappelait que par les torgnoles qu'il ramassait à longueur de journée pour un oui ou pour un non.

La ferme qui les avait accueillis avec tant de bonté et tant d'horreur à la fois, n'était plus qu'un point sur l'horizon. Au détour d'un virage, un bosquet épais vint à la cacher et ce fut la

dernière image qu'ils en auraient gardée s'ils avaient eu la force de se retourner. Seul Petit Pierre pouvait la suivre des yeux puisqu'il était assis sur la ridelle et que la tuberculose, il ne savait pas ce que c'était. Il ne comprenait pas pourquoi on quittait un lieu si accueillant qui ne demandait qu'une paire de bras pour ne pas tomber à l'abandon. Il savait seulement qu'il devait partir puisqu'il appartenait à madame Daumésil. Non pas qu'elle le lui ait dit, ou bien imposé, mais il était encore imprégné de l'esprit qui faisait le serf d'antan. Il appartenait au domaine comme les bêtes appartenaient à la châtelaine. C'était dans l'ordre des choses. Et même si les autres s'en défendaient, d'une certaine façon, il en allait de même.

Le paysage, dans sa monotonie, défilait. Il était leur quotidien. Tous faisaient partie de ce tableau vivant, au même titre que les fleurs, les buissons, où encore les oiseaux qui piaillaient tout autour d'eux. Et là, ils cheminaient. Le soleil montait bien au-dessus de la plaine quand ils rejoignirent Poisvilliers, à partir de là, ils voulaient retrouver la route de Chartres. Un vieux assis sur son banc de pierre, la pipe à la bouche, les remit dans la bonne direction. Au sortir du village, une haie de bouleaux coupait la vue avant de rejoindre la grand-route. Lorsqu'ils débouchèrent du chemin de traverse, ils se trouvèrent au milieu d'un convoi de soldats, paquetage au dos, marchant d'un bon pas. Derrière eux, suivait l'intendance. Tout d'abord, ils ne le virent pas quand il passa à leur hauteur. Ce fut lui qui repéra Colette perchée son cheval, droite, le regard porté au lointain, scrutant l'horizon telle une guerrière.

« Ma Colette, hurla-t-il.

Sa voix porta si loin dans le silence pesant, seulement brisé par le pas cadencé des hommes, que tous, aux alentours, levèrent la tête. Colette tourna la tête d'un coup. Jeanne eut un frisson qui lui glaça le sang et les chevaux s'arrêtèrent d'un coup. Jacques, devant, qui conduisait les chevaux par la bride fit face à cet homme, épisé, dépité portant la tristesse sur le visage.

« Colette, c'est moi, tu me reconnais, hein ma puce ? »

Au nom de tous les miens...

L'entrevue de Roger avec sa fille et sa femme avait duré quelques minutes, tout au plus. Le temps de se dire que tout va bien, que la guerre est perdue et qu'il ne faut pas pleurer. Pour Colette, cet homme était déjà devenu un inconnu. Il ne ressemblait plus tout à celui qu'elle avait dans son souvenir. Cet homme fier qui lui disait d'être forte, de bien prendre soin de sa mère et que tout irait bien. Non, on le lui avait changé, plus exactement ôté, car plus jamais elle n'aurait ce papa. Disparu celui qui vivait dans sa tête, avec un grand sourire et des yeux rieurs qui donnaient envie de s'envoler en l'air et de retomber dans ses grands bras sans l'ombre d'un doute. Le dernier souvenir de Colette, ce fut l'image d'un paquetage et d'une foule de fusils dressés vers le ciel, des vélos, et des chevaux pour des hommes aux képis colorés.

Jeanne, embrassa son homme très vite, pendant que Jacques s'occupait de régler les harnais qui n'en n'avaient nullement besoin. C'est Marie qui présenta Jacques en lui forçant un peu la main.

- « Tu as échappé à ce foutu merdier, mon gars à ce que je vois. »

Jacques n'aima pas du tout ce ton qui marquait un dédain profond. Il ressentit à nouveau ce qu'il avait eu tant de mal à oublier : l'humiliation d'être bancal. Il revit le regard de son propre père quand il s'adressait à lui et qu'il finissait sa phrase en tournant la tête pour ne plus voir cette mauvaise image de lui-même. Jacques était devenu un étrange miroir déformant dans lequel les gens avaient beaucoup de mal à se regarder. Ce soldat qu'il avait en face de lui, pratiquait exactement de la même façon. Il n'attendait même pas de réponse à sa question, comme si la chose qu'il avait devant lui n'en valait pas la peine. Alors il répondit un peu plus fort que nécessaire, voulant exister un peu, que les mots aient un peu de poids.

« C'est à cause de ma patte folle, si vous voulez, je vous la laisse en échange de votre besace ! »

Le père de Colette ne lui prêta qu'un regard, celui qui disait : mon pauvre si tu savais. Il y ajouta un petit sourire en coin qui signifiait : tu t'en tires quand même à bon compte. Jacques sentit monter en lui une haine farouche, il voulait répliquer, dire de quoi il était capable, ce qu'il avait fait pour sauver la fille de cet homme. Ce fut Jeanne cette fois qui l'humilia sans le vouloir, en se plaçant devant lui et en prenant son mari par le bras pour faire quelques pas. Parler un peu, en finir avec la guerre des hommes, faire la paix, ici, au milieu de la débâcle, perdus sur une route sans fin, isolés dans la campagne en pleins champs laissés à l'abandon pour la plupart.

« Où vous allez ? demanda-t-elle à Roger pour couper court au conflit qui animait les deux hommes.

- On rejoint le camp de Bourg-Lastic, pas loin de Clermont-Ferrand.

- Vous avez dû en baver ?

- Oui, on était dans le Nord près de la Belgique, on s'est défendus comme on a pu, mais on a été brisés par les Panzers et on s'est retrouvés isolés. Chacun a fait ce qu'il a pu. Puis on s'est repliés et me v'là. »

Il ne regardait pas Jeanne, il avait ses yeux rivés sur ses godillots éculés. Il sentait la poussière et la crasse. Son visage était dur, sa voix forte, mais tremblotante. Jeanne comprit qu'il n'était pas utile d'en dire plus. Ils marchèrent encore un peu, puis le sergent chef vint les rejoindre. Roger présenta sa femme, madame Daumésil et Marie. Il ne dit rien de Petit Pierre qui avait l'habitude, ni de Jacques qui de toute façon s'était éclipsé. Puis il fit la bise à sa fille, une bise de bonhomme, une bise sérieuse de soldat. Il embrassa sa femme sur les joues, car il avait honte devant son gradé. Le sergent, un brave type donna une poignée de mains à Jeanne, puis caressa la tête de Colette. Elle leva les yeux vers ce type qui avait un air rassurant. Il donnait confiance et s'il avait fallu suivre quelqu'un d'autre, elle aurait choisi celui-là. Elle dit un « au revoir monsieur » qui émut tellement cet homme de guerre, qu'il dut s'éclipser rapidement pour ne pas tomber à genoux. Il avait oublié que, lui aussi, il avait une famille. Il ne l'avait pas oublié, puisqu'il savait bien qu'ils existaient, mais il avait oublié les émotions qui allaient avec.

- « Je vous laisse encore deux minutes soldat, je compte sur vous ! » puis d'un pas rapide, il rejoignit sa compagnie.

Roger n'en eut pas vraiment besoin, il fallait qu'il parte, qu'il quitte ceux qui ne faisaient plus partie des siens. Les siens maintenant, c'étaient ses frères d'armes, ceux avec qui il avait partagé la défaite et l'humiliation de s'être trouvé coupé du commandement et d'avoir préféré la fuite. Les discussions avaient fusé, les ordres et les contre-ordres. Trouver qui commandait dans ce foutoir. Regarder tomber les hommes fauchés par les balles ou bien déchiquetés par les obus. Alors oui, ils s'étaient repliés, oui, ils avaient couru se mettre à couvert et oui le commandement lui aussi avait quitté les lieux, mais bien avant eux.

Jacques était occupé à essayer de caler la ridelle qui ne tenait plus guère. Avec de la grosse ficelle et un bon morceau de bois bien sec il réalisa un brêlage qui renforçait de manière satisfaisante les armatures endommagées. Il était tellement absorbé par sa tâche qu'il n'avait pas vu la petite Colette venue à ses côtés. Elle le tira par la jambe du pantalon pour attirer son attention.

« Jacques, je peux monter sur Caramel ? Hein, dis Jacques, je peux ? »

Jacques la souleva de terre, lui donna un gros baiser sur la joue puis la prit sur ses épaules. Il s'avança jusqu'au cheval que Colette adorait par-dessus tout. Il la déposa sur le dos de Caramel qui fit un léger mouvement en avant. Juchée sur son cheval, la gamine était certaine d'une chose, c'est qu'elle pouvait compter sur lui. Elle avait une confiance absolue, car il les avait emportées, elle et sa mère loin des monstres et tout près de Jacques

- « Fais lui un petit coucou de la main, ça lui fera plaisir et ça lui portera chance. Regarde, il est tout là-bas. Tu le vois ? »

Oui, elle le voyait. Elle lui fit un petit signe parce que Jacques l'avait dit et parce que c'était un adulte et que les adultes savaient ce qu'ils disaient. Mais elle commençait à en douter sérieusement. A ce moment, son père se retourna, il la vit sur son cheval. Puis il reprit son chemin.

Trente-septième chapitre

Les amis de mes anciens amis... sont-ils toujours mes amis ? Question qui occupait l'esprit de Mickaël. Il observait Elodie qui s'éloignait, un sac d'écolière bien plus lourd que nécessaire à l'épaule. Dans sa besace, lui, trimbalait quelque chose de bien moins pesant. Un lot de petites culottes. La rue des Écoles n'était pas très loin, vingt minutes à pieds. Mickaël regarda son portable, 16 heures tout juste passées. La bonne heure pour aller déranger un vieil ami, un ancien ami. La première partie de la transaction avec Elodie était en bonne voie pour se clore sur une réussite totale. Restait l'autre aspect, satisfaire ceux du casse de la bijouterie. Pour être précis, le groupe moins un, celui qui gênait dans les entournures. Quant au boxeur, son frère de sang, Mickaël le considérait comme un moins-que-rien, une tête brûlée qui avait l'art du combat, peut-être, mais avec un défaut, un défaut qui le perdrat, la gentillesse. Il avait le cœur sur la main, il distribuait sans compter à tous les profiteurs qui tournaient autour de lui. Son importance, aux yeux de Mickaël déclinait en sens inverse de sa popularité. Les combats gagnants, ça ne dure pas éternellement, l'argent non plus et visiblement, c'est un élément qu'il n'avait pas bien perçu. Par contre, les casseurs de bijouterie, eux qui n'avaient pas plus de plomb dans la cervelle, pour l'instant en tous les cas, eux gagnaient en importance. Avoir ses entrées dans ce genre de milieu ouvrait des portes sans compter.

En arrivant à hauteur de l'épicerie Kurde, il entra pour s'acheter une canette d'Ice Tea, une boisson souvent prise par sa toute nouvelle copine. Il trouva amusant de faire comme elle, de s'imprégner du personnage en suivant ses habitudes. La mère des Kurdes tenait la boutique, elle le regarda d'un mauvais œil. Ils ne s'aimaient ni l'un ni l'autre. Mickaël se dirigea vers le rayon réfrigéré au fond. La première canette n'étant pas assez fraîche à son goût, il repoussa les cannettes pour se servir parmi les autres plus en retrait.

« Faut pas bouger tout. C'est rangé !

Mickaël ne répondit pas, s'avança vers le comptoir, déposa sa boisson.

- C'est deux euros.

- Chez Carrefour, c'est quatre-vingt-dix-neuf centimes.

La bonne femme, reprit la cannette, la rangea sous le comptoir.

- Alors, va au super, c'est beaucoup pas cher.

- Faut me servir, c'est la loi.

- Appelle police pour dire à eux. Faut partir maintenant. »

Mickaël retourna dans le rayon prendre une nouvelle canette, puis en passant à hauteur du comptoir, il jeta une pièce qui rebondit en percutant la surface métallique pour atterrir sur le sol. La propriétaire de l'épicerie, suivit Mickaël sur le trottoir en le traitant de méchant garçon, ce qui fit sourire Mickaël. Il aimait emmerder la mère des Kurdes, juste pour le plaisir de l'énerver. Tout en continuant à marcher, il ouvrit la canette pour goûter cette boisson qu'il appréciait Elodie. La mère Kurde s'était arrêtée à hauteur du boucher pour lui expliquer ses mésaventures. Tous les deux devisaient sur les méchants garçons pendant que Mickaël filait chez son ancien ami. En arrivant à hauteur d'une poubelle, il jeta la canette pratiquement pleine. Les boissons de gonzesses, pas faites pour lui !

16h45 au 10 rue des Écoles. Il est devant le petit pavillon de banlieue, il a sonné à la porte pour la deuxième fois, enfin quelqu'un entrouvre. Il reconnaît la tête du policier. Il le trouve

toujours identique à lui-même en un peu plus vieux, un peu plus voûté et certainement moins alerte, même si ce n'était pas l'aspect qui caractérisait le mieux Jules au cours de sa longue carrière.

« Bonjour commissaire, comment allez-vous ?

- Qu'est-ce que tu fous là ? Tu viens pour le défilé de mode, ironisa Jules en découvrant son ancien indic planté en bas des escaliers, les mains dans les poches, une casquette NYC sur la tête.

- Je viens aider la police.

- C'est gentil, mais la police, elle n'a pas besoin de toi, répondit Jules en refermant la porte.

- L'affaire de la bijouterie, rue Gabriel Péri, hurla Mickaël.

Le commissaire rouvrit la porte.

- « Ça va pas de gueuler comme ça, tu veux que mes voisins appellent les flics pour tapage nocturne.

- Il fait jour commissaire, vous avez baissé un peu, niveau déduction, depuis que vous n'êtes plus au turbin.

- Entre, on sera moins à l'étroit...

- Toujours le mot pour rire capitaine. Non non, on va faire ça là. De toute façon, il n'y en a pas pour longtemps. Le pétard que vous cherchiez et bien, je peux vous dire où il se trouve.

- Quel pétard ?

- Le Glock 17, quatrième génération, vous savez, la merde à percuteur lancé qui s'enraye. La pétoire pour se faire buter...

- T'es venu pour me faire l'historique des armes à feu ?

- La bijouterie... Deux morts, à cause de ce connard qui a voulu faire le cow-boy pour protéger son bien.

- Tu sais que je suis à la retraite, ces histoires-là, c'est plus pour moi. Va au commissariat de Saint-Denis, tu demandes un certain André de ma part. Il est un peu long à la détente, mais si tu lui expliques longtemps, il comprendra vite, comme dans le dicton.

- C'est avec vous ou rien, l'autre, je le connais pas, j'ai pas confiance.

- Tu vas arrêter de gueuler, t'emmerdes mes voisins...

- Et vos voisines... Celles qui habitent là, expliqua Mickaël en désignant la maison de la vieille au camélia, Marguerite.

- Où tu veux en venir ? Tu commences à me chauffer les oreilles.

- On fait affaire ou pas ?

- Dis toujours, je verrais ce que je peux faire. Tu es certain que tu ne veux pas entrer ? »

Mickaël savait qu'avec le commissaire Michelet, la phrase « Je verrais ce que je peux faire » valait pour accord. Il monta quelques marches pour être plus près du commissaire.

- Vous savez bien que non, comme dans le temps, toujours dehors, au vu et au su de tout bon citoyen.

- Pour la leçon de morale, t'es plutôt mal placé.

- J'ai lu Platon, depuis j'applique à la lettre.

- Si c'est pour un cours de philosophie, tu t'es gouré de porte... Tu la craches ta Valda.

- Il est justement chez vos voisines.

- Pourquoi tu me balances ça maintenant ?

- Les amis de mes amis ont un ami qu'ils préfèrent ne pas voir revenir trop rapidement. C'est juste une histoire de copinage. Avec l'arme, ça va aider, je pense.

- Bon casse-toi, j'ai de la lecture moi aussi. »

Le commissaire resta pensif à la porte.

« Hé, tu l'as vendue à qui ?

Mickaël qui n'était pas parti trop vite, se doutant qu'il y aurait une suite.

- Je me disais bien, vous êtes long à la détente. Elodie Dumez.

- Et c'est quoi ton intérêt là-dedans ?

- D'une part, aider les amis des amis, ça peut toujours servir un jour de vaches maigres, et d'autre part, une petite compensation personnelle pour service rendu. »

Mickaël quitta le petit pavillon, sans se retourner, il salua d'un geste de la main. Il était satisfait. Tout se goupillait pour le mieux. Sa doctrine, laisser faire les choses et identifier la logique à laquelle elles obéissaient. Encore fallait-il la trouver. Là était la force de Mickaël. Patienter, observer, voir venir puis relier les éléments entre eux jusqu'à ce que ça file tout seul. Le principe de l'écoulement. Trouver le point le plus haut, identifier le point le plus bas et creuser pour réaliser une jolie rivière qui travaille pour vous.

17 heures et quelques. Le commissaire regardait Mickaël qui s'éloignait pour de bon. Une chose le turlupinait, mais elle n'avait rien à voir avec le braquage de la bijouterie dont il n'avait plus rien à fiche. Qu'André se dépatouille avec cette histoire. Non, ce qui l'intriguait, c'était la raison de cette transaction. Tout à coup, il eut une illumination : Je suis vraiment long à la détente, il a raison cet imbécile de Mickaël !

« C'était qui ? questionna Yvonne en arrivant derrière lui.

- Une vieille connaissance qui venait prendre des nouvelles. »

Yvonne n'était pas dupe, mais elle savait qu'elle n'obtiendrait rien de plus. Si elle insistait, il ne ferait que répéter mot pour mot ce qu'il venait d'affirmer de manière péremptoire. De toutes les façons, son Jules finirait par s'enfermer dans son cagibi, ce qu'il ne manqua pas de faire. La petite nouveauté, dont elle se doutait un peu, il se servirait un cognac. Il attrapa le petit verre qu'il avait chipé dans le meuble du salon, le remplit à moitié, dans un premier temps, se ravisa, et alla jusqu'à ras bord. Après avoir reposé le verre, il dégringola dans son fauteuil, observa son cognac un moment, le porta à son nez pour le sentir, puis reposa le verre.

Il repensa à ce qui venait de se produire à sa porte, il connaissait bien son indic, il ne prendrait pas le risque de raconter n'importe quoi. Il ne pouvait en être autrement. La conclusion à laquelle il arrivait, était la seule possible. Marguerite, tout simplement, avait été séquestrée dans le pavillon et les filles avaient dans l'idée de la flinguer. Comment n'avait-il pas pensé à ça plus tôt.

Le verre de cognac arriva dans la main de l'ancien commissaire miraculeusement. De la même façon, le précieux liquide passa sur ses lèvres pour finir dans son gosier. Une toute petite lampée, pour commencer, puis une deuxième. Et le récipient retrouva l'emplacement de départ. Une chose occupait l'esprit de Jules, la configuration des lieux. Il se revit avec Léon dans le sous-sol, de suite, il regretta de ne pas avoir suffisamment prêté attention à l'endroit. Jules trouvait son voisin un peu barbant et il le suivait dans son sous-sol toujours un peu à contrecœur, le corps et l'esprit tournés vers l'extérieur, espérant un prompt renfort pour échapper au pot de glu. Une conversation lui revint soudainement à l'esprit. Le pinard. Léon lui avait expliqué qu'il pouvait en stocker autant qu'il voulait. Jules ne s'intéressait pas à ces questions, lui, le pinard, il ne le stockait pas, il le buvait, ils étaient passés à autre chose. Du vin, donc un lieu frais, donc un truc creusé dans le sol qui était à bonne température. La cave. Voilà pourquoi il n'avait pas trouvé trace de la présence de Marguerite. Tout devenait limpide pour lui.

Selon les lois de l'inconscient, chères à Freud et toute sa bande, le verre de cognac prit le chemin des lèvres de Jules, mais, sur le point d'atteindre son objectif, il s'arrêta d'un coup et rebroussa chemin. Jules ouvrit son tiroir, jeta le dossier d'Elodie devant lui. Il écarta les rabats, se saisit d'un feuillet. Il avait un besoin urgent de vérifier quelque chose. Nerveusement, il parcourut le texte pour essayer de retomber là où il s'était arrêté. Du doigt, il suivait les lignes afin de mieux percevoir les mots. Il se ravisa, la méthode n'était pas la bonne, il n'y voyait plus rien. Où avait-il posé ses lunettes ? Il les chercha ne les trouva pas. Il entrouvrit la porte de son bureau et vociféra dans l'embrasure de la porte.

- « Elles sont où mes binocles ? Je ne les trouve pas !

- Ça ne va pas de crier de cette façon ! »

Il n'avait pas remarqué la présence de sa femme, juste là. Il n'avait pas non plus remarqué qu'elle venait de se jeter sur le côté, vu qu'elle espionnait derrière la porte. Au cas où, elle avait les lunettes dans la main, ça lui faisait un prétexte. Qui là, tombait parfaitement bien.

- « Tu les avais laissées sur la paillasse de l'évier. Tiens, je les ai lavées au produit à vaisselle parce qu'elles étaient...

- Merci. »

Vlan ! Il claqua la porte et se remit au travail sans plus s'occuper de sa femme ni de la fin de sa phrase. Ce qu'il cherchait ressemblait à un énième compte-rendu, mais pas celui d'une séance entre le psychiatre et Elodie, une rencontre avec les parents. Jules se souvenait qu'il en était question dans une remarque à la fin d'une des notes du psychiatre. Il devait avoir une idée dans le citron pensa Jules. Ce n'était pas à la suite de la dernière séance. Il fulminait.

- « Où peuvent bien se trouver ces saloperies de notes », cria-t-il en envoyant valser chaque feuillet qu'il parcourait.

Il frappa un grand coup sur son bureau. Devant lui se trouvait le verre de cognac qu'il s'était servi, il l'avait complètement oublié celui-là. En tendant le bras, il attrapa le verre, puis il le porta à ses lèvres.

- « Nom d'une pipe, que j'suis con ! Le dossier rouge ! »

Il reposa le verre sur le bord du bureau, il poussa l'amas de feuilles d'un revers de main pour se faire un peu de place, le verre tomba sur le sol et éclata en mille petits morceaux, répandant le cognac sur le parquet. Jules n'y prêta aucune attention. Qu'avait-il fait de ce dossier ? Il n'était pas dans le tiroir. Comment était-ce possible ? Il ressortit de son bureau furax.

« Est-ce que tu as touché à ..., commença-t-il en hurlant comme un veau. Il se mit à parler normalement en découvrant que sa femme était encore une fois juste devant lui.

- T'es encore là ? Tu m'espionnes ou quoi ? »

Il avait dit ça sans y penser le moins du monde, par contre, Yvonne qui justement était là pour ça, devint rouge comme une pivoine. Ce que ne remarqua nullement Jules qui n'avait qu'une idée en tête son dossier rouge.

« Tu bois Jules, ça sent le cognac !

- Mais non, j'ai renversé, c'est tout ! se remit-il à crier bien trop fort pour que cela puisse paraître réellement sans intérêt comme il voulait le laisser croire.

- Tu mens !

- Merde ! Est-ce que tu es venue faire le ménage dans mon bureau, il me manque un truc ?

- Si c'est un dossier, tu as dû le mettre dans le bas de ton meuble, comme d'habitude.

- Mais non, s'il y était, je le saurais ! affirma-t-il tout en claquant la porte avec une force telle, qu'elle se rouvrit. Il la ferma à nouveau puis se dirigea vers le bas du meuble métallique, il fit glisser le volet roulant.

- Merde et re merde, il est là ! » ajouta-t-il en guise de conclusion.

Yvonne toujours derrière la porte eut un petit sourire de satisfaction, puis elle décampa pour ne pas prendre le risque d'une troisième rencontre avec son excentrique de mari.

Debout face au bureau, il feuilleta rapidement le dossier. Bilan de sortie, voilà ce qu'il cherchait.

- « Quelle bande de branleurs dans ce CMPP, pas foutus de ranger les documents au bon endroit. Les bilans, c'est dans les dossiers verts, merde ! C'est pas compliqué non. »

Il trouva enfin l'information qu'il cherchait :

Bilan de sortie daté du 30 novembre 2009 : Patiente atteinte d'une psychose sévère avec bouffées délirantes. Traitement conseillé aux parents le 22 octobre : Aripiprazole 10 mg par jour dans un premier temps puis ajustement en fonction. Conseil aux parents : suivi en

établissement psychiatrique. Conclusions : Les parents sont d'accord pour le traitement, mais avec une certaine réticence. Ils ne veulent pas entendre parler de la possibilité d'un suivi en établissement. Ils doivent me revoir dans un mois. Autres informations : Ne se sont pas présentés à ce jour.

Jules savait maintenant ce qu'il devait faire, et très vite.

Le temps n'a pas d'importance pour les cyclistes. En réalité il n'existe pas. Il n'est que déplacement de paysages au rythme du grincement du pédalier. Coouiii, coouiii. « J'ai encore oublié de mettre de l'huile ». Le bruit continual devenait envahissant, il rappelait sans cesse ce que le cycliste remettait au matin quand le soir il remisait son vélo. Mais quand il reprenait sa machine, préoccupé par tout autre chose, il ne pensait plus à l'huile. Ce n'était qu'au bout d'une centaine de mètres que le « couiii, couiii. » reprenait sa musique lacinante, énervante et envahissante.

Le nez dans le guidon, le cycliste cyclistait, il avait enfin fini par occulter le couinement. La vie défilait devant lui, mais il n'y était pas, il n'en faisait pas partie. Il était ailleurs, dans ses pensées, à mille lieues du passage. Il s'engage sous le pont encombré de véhicules qui poireautent gaiement dans les embouteillages avant d'arriver Porte de La Chapelle. De ça, le cycliste n'en avait que faire, le long du canal, à part quelques scooters pour pizzaiolo en vadrouille, aucun risque de croiser les embouteillages qui sévissaient au nord de Paris. À cet endroit du canal, les péniches se traînent avant de se glisser dans le bassin des écluses. Elles y rentrent au chausse pied, dans une infinie lenteur, tout comme leur ascension. Le temps semble suspendu. A cet endroit, l'ancien chemin de halage, bifurque brusquement sur la gauche. Le cycliste ralentit, donne un coup de sonnette, enfin le croit-il, juste à l'instant où un autre cycliste s'engage. La collision est évitée de justesse.

« Peut pas faire attention ! »

- La sonnette c'est pas fait pour les chiens !

Le cycliste pense encore à cette affaire, énervé qu'on ait pu lui reprocher son manque de prévoyance, lui qui sait qu'en cet endroit un coup de sonnette est nécessaire. Mais l'a-t-il seulement donné ? Un doute. Il pense et repense à cette scène, la repasse en tout sens. Non, il en est certain. Mais alors pourquoi lui reprocher de n'avoir pas klaxonné ? Il n'a pas le temps de répondre, une petite bagnole déboule sur le quai de décharge, juste avant d'arriver sur le bassin de La Villette, dans la petite côte avant l'écluse.

- Hé connard, c'est une piste pour les vélos !

Il associe un petit geste à la parole. Un petit geste qui indique qu'on peut aller faire des choses avec son derrière. Il continue sa route, pour la deuxième fois, il a évité la collision. Il n'en revient pas, il parle tout seul le long des entrepôts où stationnent des camions en attente de décharge. Un pressentiment, une idée, le besoin de vérifier un truc. Il tourne la tête. Panique, derrière lui arrive à tout berzingue la même petite bagnole sans permis. Cette fois, le cycliste peut bien distinguer les deux passagers, un type d'une trentaine d'années, cheveux blonds, le visage anguleux. À ses côtés, une grosse bonne femme engoncée dans une robe grise en tissus épais à gros carreaux. Le cycliste saute du vélo court sur quelques mètres. L'auto stoppe, le type, un grand maigre en bleu de travail, s'en échappe et le voilà qui rattrape le cycliste. Celui-ci se tourne pour faire face, mets les bras en avant position de garde comme il l'a appris quand il faisait de la boxe française. Un coup de balayette, déséquilibré, il se retrouve sur le sol, la boxe française ne lui a été d'aucune utilité. Il recule, assis sur son cul, on dirait un crabe en détresse. L'autre en furie s'avance.

- Qu'est-ce t'as dit ! Redis qu'est-ce t'as dit putain !

Nouveau coup de pompe dans les jambes. Le cycliste réussit tant bien que mal à se dégager, il se relève. Putain de godasse à vélo, trop dures, trop lisses, il ne peut pas se placer comme il faut. L'autre éructe, les yeux injectés de sang. Derrière lui, la grosse bonne femme a réussi à

s'extraire de la boîte à sardines qui leur sert de moyen de transport. Les amortisseurs se détendent.

- Laisse tomber mon cheri.

Est-ce sa mère, sa femme, une copine ? Elle a un effet dévastateur sur lui. Il se tourne d'un coup, d'un pas rapide, il arrive à hauteur de la grosse bonne femme.

- Rentre dans la voiture, maman, rentre, je te dis. Rentre merde ou j'te fous une trempe !

C'est sa mère donc. Le cycliste se relève, va vers son biclou pour le récupérer. Le gars repère le manège du cycliste, il est plus près du biclou toujours sur le sol, guidon tourné vers le haut. Il s'acharne sur le vélo à grands coups de savate. Puis il revient vers le cycliste avec dans l'idée de le finir à coup-de-poing. Un grand black, une baraque se pointe.

- Ça va aller, monsieur, il va partir.

Le black s'interpose entre les deux hommes, il fait signe discrètement au cycliste de s'éloigner. Celui-ci s'écarte, relève son vélo et se place à bonne distance derrière le black qui continue de s'adresser très calmement au fou furieux. La grosse bonne femme se tient à la porte de la petite bagnole, elle a cessé de gueuler. Tout rentre dans l'ordre. Le gars regagne sa place aux côtés de maman, dans l'intérieur étriqué d'une caisse qui les contient à grand-peine. Ils roulent enfin, éloignant la terreur du cycliste. Il est encore trop énervé pour remonter sur son vélo. Le black revient vers lui.

- Ça va aller, monsieur ?

- Oui, merci. Vraiment, un grand merci, sans vous, je crois bien que ça aurait mal fini. Je ne sais pas comment vous remercier.

- Non non, c'est bon, fit-il en regagnant la double porte posée sur du rail histoire de fermer dignement le hangar qu'il est chargé de surveiller.

- Je vous laisse, j'ai un sandwich à terminer, dit-il, un grand sourire aux lèvres. Il ressemble un à joueur de banjo dans les années trente assis devant sa cahute au beau milieu de la Louisiane en fleurs. Il s'en va reprendre sa place. Videurs de boîte, gardiens d'entrepôts, agents de sécurité, notre cycliste les voit autrement. Des semaines plus tard, quelques kilomètres en amont du canal, dans la descente qui mène rue Daniel Casanova, trois gars en tenue sont accoudés à une bagnole, ils sont en pause. C'est l'heure de midi, ils cassent la croûte. Le cycliste se contentera de les saluer de la main, pour la première fois. Il aurait aimé descendre du vélo, prendre le temps de leur parler, leur raconter sa mésaventure, s'asseoir avec eux, sur le capot de la bagnole. Lui aussi aurait son repas, acheté chez Nasser dans la petite boutique qui fait maintenant restauration. Mais il ne le fera pas. Il poursuivra sa route en rêvant à tous ces blacks. Coup de trompe, on dirait une péniche. Au sortir de la rue, il échappe de justesse au bus qui déboule, coup de guidon à droite, coup de guidon à gauche, une brave dame, un chien, un enfant, non ce sera le panneau de stationnement.

16h50 au Globe de Stains. Elodie stationnait au milieu du bus, devant la porte de sortie. La ville défilait par à-coups dans les encombrements au travers de la fenêtre embuée. L'humidité mêlée au froid qui s'engouffrait à chaque ouverture des portes rendaient encore plus sensible la fraîcheur qui pénétrait les vêtements. Un collant épais recouvrait ses jambes, elle portait une robe qui s'arrêtait sur le haut des cuisses. À cause de la température, très basse au début de matinée, elle avait une doudoune épaisse qui lui arrivait tout juste au-dessus des fesses. Au bras, elle portait son sac habituel duquel s'échappait un fil relié à un baladeur. Il était éteint et les oreillettes pendaient.

« Vous permettez mademoiselle, je descends à la prochaine.

Elodie émergea du vide qu'elle habitait comme un costume depuis plusieurs minutes. Elle s'écarta, puis se glissa entre les sièges et prit la place qui venait de se libérer.

- Excusez-moi, mais je suis enceinte... »

Elodie dévisagea la femme sans bouger. Elle observa ensuite son gros ventre protubérant de la même façon qu'elle avait étudié le cœur d'un mouton en cours de biologie. Si elle eut de la pitié pour cette jeune femme, ce fut pour ce qu'elle considérait comme un handicap. L'hôte qu'elle portait en elle et qui avait pris possession de son ventre. L'occupant utérin intrigait Elodie. L'homme qui était assis en face d'elle finit par se lever et céder sa place. La femme enceinte s'installa, et voyant le regard insistant d'Elodie, elle s'adressa à elle afin de répondre à ce qu'elle prenait pour une envie de contact entre sa progéniture et les belles et délicates mains de la jeune fille au regard effaré.

« Ça fait presque huit mois.

- Vous n'avez pas peur ? »

La jeune femme répondit que oui, mais en pensant qu'Elodie faisait référence à l'accouchement et non à ce qui se trouvait à l'intérieur de son corps, dans son ventre qui grossissait. Puis elle continua de s'adresser à Elodie :

« Je ne suis pas inquiète, vous savez, et puis je peux bénéficier de la péridurale. Vous connaissez ? »

Elodie confirma tout en continuant à observer attentivement la boursouflure qui enflait sous la robe en Vichy.

« Vous voulez le toucher ? Il ne vous mangera pas. » ajouta-t-elle en constatant le regard inquiet d'Elodie.

Sans attendre réellement sa réponse, elle lui prit la main. Elodie la retint quelque peu, puis se laissa conduire jusqu'à oser poser la paume à plat sur le tissu délicat de la robe. Tout d'abord, elle ne ressentit que le soyeux du tissu. Puis au bout de quelques secondes, le fœtus se manifesta, faisant sursauter Elodie. Elle se dressa d'un coup, quitta son siège et disparut dans le fond du bus sous le regard atterré de la femme et les protestations du vieux monsieur qui sautait sur un pied. Le bus stoppa à un arrêt, Elodie ne prit même pas le temps de s'inquiéter de savoir où elle se trouvait, elle s'échappa du bus comme s'il en allait de sa survie. D'ailleurs en était-il autrement ? Lorsque le véhicule de la RATP s'éloigna, elle aperçut par la fenêtre embuée le visage de la femme enceinte qui s'éloignait. La femme était encore sidérée par ce qui venait de se passer. Elle avait ressenti la frayeur de la jeune fille. Elle avait perçu ce qui avait traversé l'esprit d'Elodie : le corps étranger qui vivait en elle et qui la dévorait de l'intérieur.

Il fallut quelque temps à Elodie pour se sortir de la tête cette vision d'horreur. Elle toucha son propre ventre et se prit à imaginer la matrice en elle. Le simple fait de penser qu'elle était porteuse d'un organe qui, potentiellement permettait à une chose d'habiter en elle, lui ficha la nausée. Elle essaya de se contenir un temps, mais d'un coup le geyser sortit par sa bouche pour se déverser sur le trottoir. Dans une vision d'horreur, à nouveau, en découvrant le liquide orangé étalé sur le sol, elle eut cette sensation, que, en elle, vivait de la matière qui se transformait. Sa peur de la nourriture la reprit, c'était cette même frayeur qui l'envahissait quand elle croisait des ventres protubérants habités par un intrus. Il fallait qu'elle se rassure, la raison lui échappait, elle ne contrôlait plus rien. La démence transformait littéralement son joli visage en un masque de crispation traversé par des rictus incontrôlables. Heureusement, dans son sac, il y avait ce qu'il fallait. Dans une semi-conscience, elle guida sa main à l'intérieur pour farfouiller ce ventre portatif. Ses doigts y trouvèrent ce qu'ils espéraient, une sensation rugueuse et ferme. Ils se refermèrent sur la crosse du Glock, le majeur vint se glisser à l'intérieur de la gâchette et tout redévint normal.

Sa conscience réinjecta les images du parc de la Courneuve, puis celle de Mickaël, en train de satisfaire son obsession pour la deuxième fois, dans un endroit discret, près du Dugny, là où se déroulait un long parcours que les joggers utilisaient. Le fonctionnement logique de son esprit se remit à machiner. Comme Mickaël était prévisible. Elle savait qu'il ne pourrait pas s'empêcher de trahir sa parole et cela eut lieu. Il voulait des images pour les regarder tout seul

et se tripoter tranquillement dans sa piaule. Non ce qui l'intriguait, c'était un petit événement anodin, une phrase lâchée comme ça qui ne collait pas avec le contexte. La trahison faisait partie de l'objet Mickaël, mais le « Il y a un petit plus pour toi, parce que je t'aime bien. » ne cadrait pas avec le personnage. Cette suite de mots n'allait pas avec ses façons. Et ça, elle n'aima pas du tout. Il ne lui vint même pas à l'esprit de lui demander ce dont il s'agissait. Elle était là pour récupérer le chargeur vide un point c'est tout. Une étape après l'autre. Les balles, c'était pour ce soir. Le rendez-vous avait lieu dans la maison de la vioque. Pour une dernière séance photos.

Elle ouvrit son sac, en tira une petite mallette. Elle vérifia le contenu : le chargeur y était bien. La rue était déserte. Elle l'extirpa du compartiment qui lui était réservé et emboîta ce parallélépipède gris anthracite dans son logement comme elle l'avait vu faire sur internet. Il s'y inséra parfaitement, sans bruit, jusqu'au claquement qui signifiait qu'il était opérationnel. Puis elle alla s'asseoir sur un muret en béton. Elle glissa le Glock entre ses cuisses, elle ressentit à peine le froid de l'arme et le recouvrit avec le pan de sa robe. De la housse que lui avait apportée Mickaël, elle retira le Walther P38, elle hésita sur la conduite à tenir. S'en débarrasser là, au milieu des détritus qui encombraient le trottoir, ou bien non. Elle l'observa un temps et elle pensa à sa mère comme une matrice, mais elle n'eut pas de haut-le-cœur. Maintenant, elle avait la solution, la bonne solution. Finalement, elle glissa l'arme dans son sac, en souvenir. Elle reprit le Glock 17, le "quatrième génération" comme ne cessait de le répéter jusqu'à l'ennui le Mickaël. Il était tiède. Elle en ôta le chargeur, le rangea à sa place. Elle referma la petite mallette et lui trouva une place dans son sac. Elle observa la housse rouge rayée de bleu, une sorte d'imitation plastique d'un tissu écossais. Elle jeta le présent de Mickaël parmi les encombrants qui dégueulaient sur le trottoir. Elle regarda autour d'elle, non pas par inquiétude, mais parce qu'elle voulait savoir où elle se trouvait. Trop loin pour finir à pieds, elle décida d'attendre le bus suivant. Il ne pouvait pas y avoir une femme enceinte dans chaque bus. La probabilité était très faible.

Trente-huitième chapitre

Le compte à rebours a déjà commencé... depuis si longtemps ! Mais pourquoi un compte à rebours, pourquoi pas un compte à détours, ou bien à côtelettes, ou encore un compte à rien. Est-ce qu'il compte les tours de roue le cycliste quand il pédale ? Nul n'en est besoin, pour ça y a les compteurs. Ils comptent même quand on ne le leur demande rien. Ça compte parce que ça sait rien faire d'autre. Puis quand il est arrivé au bout du bout, le compteur, il recommence à zéro. Et au milieu de ce fatras d'incohérences qui gouvernent le monde, il y a le cycliste, le lieu où il travaille, des personnages qu'il croise quotidiennement. Mais est-ce cela qui le convainc de poursuivre sa route au moins jusqu'au prochain carrefour ? Pas le moins du monde ! Ce sont les cycloïdes, les tours de pédaliers, les crans qui s'enchaînent au dérailleur, les petites billes qui tournent dans l'axe de la roue, les rayons, droits comme des « i » plantés dans la jante en alu. Tout ce petit monde concourt à rendre un peu de cohérence à la routine journalière. Mais revenons au compte à rebours. Il nous dit que le temps passe, et qu'il est l'heure, l'heure d'aller voir ce qu'il en est dans les commissariats de l'ancienne Seine-et-Oise.

Toujours 16h50, car le temps est ainsi fait qu'il ne se déplie pas, mais se collapse, il peut ainsi être au commissariat de Saint-Denis tout en étant ailleurs. Il y a là un homme face à l'humaine condition. Il regarde ce monde qui défile, il observe, juge, note, évalue, mais il oublie une chose, lui. Il s'oublie dans ce monde, ce qui l'empêche de comprendre effectivement comment les faits se trament et s'orientent. Il croit que sa présence n'a pas d'incidence sur les enchaînements des causes et des conséquences, il se pense neutralité, il se trompe, mais à un point dont il n'a pas conscience. Il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'à l'os,

il se goure, se ramasse, se vautre dans la fatalité. Aveugle comme la justice, il avance à reculons au milieu d'un terrain miné.

- « Prenez place messieurs-dames, je suis à vous dans deux minutes. »

C'était la phrase d'introduction du André, modèle standard, le nouveau commissaire le plus ridicule de sa circonscription. Comme il n'y a pas de concours national, il est difficile d'étendre la comparaison. En réalité, il n'avait rien à faire. Faisant semblant de ranger quelques dossiers, il les déplaçait de la commode au bureau ou bien inversement selon le précédent rendez-vous. Puis il survolait quelques paperasses posées là depuis la nuit des temps. Ensuite, il les observait attentivement comme s'il s'agissait du dernier papyrus venant d'être déterré au-dessous de Khéops. Il ne lui manquait plus que la loupe.

Sa façon de procéder était une méthode très personnelle pour faire mariner le poisson et prendre le temps de se concentrer sur son entrée en matière. Le seul problème était qu'il appliquait cette méthode quel que soit le poisson en question. Y compris quand il avait devant lui deux retraités sans histoires, mais qui avait de sérieux ennuis avec leur progéniture. Grâce à son stratagème, il pensait aussi pouvoir se concentrer sur les éléments qu'il avait en mémoire. La visite inopinée de son ancien collègue, suivie de celle de sa femme et maintenant les parents d'une certaine Elodie Dumez objet de l'inquiétude de son ancien patron. Tout cela formait un assemblage hétéroclite assez abscons. Comme il avait plutôt une bonne mémoire, il se rappela aussi que ladite Elodie avait porté plainte contre ses parents pour attouchements. Quel lien il pouvait bien y avoir entre tous ces éléments ? Peut-être aurait-il pu le savoir si sa mémoire avait été parfaite, c'est-à-dire si elle lui permettait non seulement de se rappeler, mais aussi d'associer. Il aurait eu, alors, tout de suite la réponse à son questionnement. Il aurait associé la remarque de Jules au sujet de la disparition de madame Renaud Marguerite à l'interrogation qui encombrerait son esprit.

Il revint vers son bureau, resta debout pour commencer son entretien. C'était l'autre partie de la méthode intimidation. La suivante, consistait à s'asseoir sur le coin du bureau. L'idée générale était la domination du sujet qui lui faisait face. Madame Dumez commençait à s'impatienter et monsieur Dumez se demandait s'ils avaient bien fait de venir voir cette espèce d'olibrus.

Tous les deux, avaient été reçus par le psychiatre le matin même. Ce fut monsieur qui parla, sa femme en étant totalement incapable, submergée par l'émotion devant l'homme de science. Le psychiatre n'avait pas paru plus surpris que ça. Une fille qui braque une arme sur sa mère, même factice - c'est la conclusion erronée à laquelle les parents étaient arrivés, surtout monsieur Dumez, pour madame, c'était beaucoup moins sûr, mais elle préféra ne rien dire – n'avait pas fait bondir le psychiatre. Aucune réaction, un peu comme s'il attendait cette information depuis leur dernier rendez-vous. Il n'avait même pas montré une quelconque satisfaction d'avoir eu raison. Un dépit plutôt, une sorte de pressentiment qu'on voudrait n'être qu'une illusion, une mauvaise déduction. Tout conduisait à la réussite du médecin, mais trop tard. En face de lui, les parents, assis les bras ballants, usés par le temps, mangés par la vieillesse qui venait s'abattre sur eux, avaient ce regard de déférence envers celui qui a vu juste. Car il y avait une chose avec laquelle les parents, maintenant étaient d'accord, ce psychiatre, installé dans son fauteuil, un stylo à la main, gribouillant sur un bout de papier, était un bon médecin en qui on pouvait avoir une totale confiance.

Le commissaire André, avec son tact habituel, ramena les parents dans le réel d'un présent en déconfiture.

« Bon, voyons un peu ce qui vous amène ? » Question idiote puisqu'on venait de l'en informer et que monsieur et madame Dumez s'en doutaient quelque peu.

- Notre fille nous a menacés d'une arme, nous avons vu le psychiatre, monsieur Simon et il nous a conseillé de porter plainte.

- Quel type d'arme ?

- Si vous croyez que j'ai eu le temps de l'observer !
- Moi, oui, mais je ne saurais dire son nom.
- Est-ce qu'elle avait un barillet, un chargeur qui tourne...
- Je sais ce que c'est qu'un barillet, mais celle-ci n'en avait pas.
- Alors nous avons à faire à un pistolet, regardez ce classeur, et dites-moi si vous le reconnaisez.
- Vous êtes certain que c'est important ?
- Oui. »

Madame Dumez parcourut longuement le classeur et au moment où elle commençait à s'impatienter, elle trouva l'arme en question.

- « C'est celle-ci.
- Vous êtes sûre ?
- Un peu que je suis sûre, j'ai cru ma mort venue avec la certitude qu'elle allait sortir de cette machine infernale, alors je peux vous certifier que c'est bien celle-ci !
- Donc un Walther, c'est une arme ancienne qui date de la Seconde Guerre mondiale. Elles ont la particularité de... »

Monsieur Dumez, tout à coup, eut une grande frayeur, que ce commissaire de mes deux lui fasse un cours de balistique. Mais en voyant le regard inquiet de son interlocuteur, le commissaire s'abstint de préciser d'avantage.

- « Pensez-vous que c'était une arme factice ?
- J'aurais dit non si je n'étais plus là pour vous parler, mais entre quatre planches. Du fait que je suis encore là, c'est bien possible.
- Ça a juste fait un claquement, compléta monsieur Dumez.
- A priori, nous dirons une arme factice...
- Ou bien non chargée, précisa madame Dumez qui ne croyait pas fort à l'idée d'une arme factice.
- C'est arrivé quand ?
- Ce mardi avant midi, comme l'autre fois...
- Pardon !
- Oui, mais l'autre fois, c'était juste avec les doigts.

Et monsieur Dumez accompagna le geste à la parole.

- Vous pouvez préciser un peu...
- Notre fille avait l'habitude, depuis qu'elle est partie vivre avec sa copine... En découvrant le regard ahuri du commissaire, monsieur Dumez s'empressa de préciser : elles sont en colocation.
- Ah, crut bon d'ajouter André en guise d'assentiment. Poursuivez.
- Et bien depuis, elle vient nous rendre visite le mardi, mais en cachette.
- Comme on le sait, on laisse le portail ouvert et on l'attend.
- On fait semblant de rien, mais on sait qu'elle est là. L'autre fois, elle s'est placée devant sa mère pour lui faire peur, hein Mimi, dit au commissaire comment qu'elle a fait.
- Elle s'est plantée devant moi, puis avec ses doigts elle a fait comme si elle me tirait dessus. Je ne comprends pas, finit-elle dans un sanglot.

André ouvrit le tiroir de son bureau en se penchant en arrière, il attrapa la boîte de Kleenex qu'il tendit à madame Dumez.

- Et c'est seulement maintenant que vous venez nous voir ! »
- Monsieur et madame Dumez restèrent silencieux. Puis madame Dumez se mit à sangloter à nouveau et elle continua tout en hoquetant.

« On savait qu'elle était malade, elle avait la psychose, on pensait que ça finirait par passer !

- Et donc, ce n'est pas passé ! Bon, vous savez où on peut la trouver ?
- Elle habite avec sa copine au 8 rue des Ecoles.

- 8 rue des Ecoles, 8 rue des Ecoles... »

Ça sonnait comme quelque chose qui aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, mais aujourd'hui était jour de malchance. Il prit son téléphone.

« Je vais envoyer quelqu'un pour aller la chercher... Oui, allô ! C'est André. Est-ce que vous avez du monde du côté de la rue des Ecoles ? Oui, j'attends... Ah ! Bon, tu peux les envoyer chercher une jeune fille, Elodie Dumez, au 8 de la rue. Attention, elle est potentiellement armée et dangereuse. »

D'entendre parler de leur fille de cette façon, provoqua chez les Dumez une immense tristesse. Ils ne reconnaissaient pas dans ces paroles leur petite. Car dans leur tête, elle avait toujours huit ans, jupe et chemisiers à fleurs, souliers vernis, comme sur la photo du salon. Le commissaire les invita à patienter en leur expliquant que normalement, il n'y en avait pas pour longtemps. Il les installa confortablement dans le couloir sur des bancs en bois, puis il fila se servir un café. Il n'eut pas le temps de faire deux pas que le téléphone se mit à sonner. Il fit demi-tour et rentra dans son bureau. Il referma la porte et décrocha le téléphone, sans faire le tour du bureau dernier cri en métal gris.

« Alors, personne. Tu es certain ? Tu vas dire à tes gars de faire un saut au... attends deux secondes... »

Il ressortit, entrouvrit la porte et interpella les parents.

- « C'est quoi votre adresse ?

- Rue Bokanowsky, au 24. »

Il fit signe aux parents d'entrer, puis il reprit le combiné pour répéter l'adresse. Ensuite, il raccrocha et s'approcha d'eux, debout au milieu du bureau.

- « J'ai demandé aux collègues d'aller chez vous au cas où, car votre fille n'est pas à l'adresse que vous m'avez indiquée. Ils vont surveiller les alentours, si jamais vous aviez de ses nouvelles, vous appelez à ce numéro. »

Il leur tendit une carte de visite.

- « Mon collègue va prendre votre déposition. Fabrice, tu m'appelles un gars pour une déposition. Fabrice va vous accompagner. »

André s'était avancé vers les parents pour les diriger vers le Fabrice en question. Il était pressé de se débarrasser de cette histoire et la sensation de malaise qui allait avec, mais madame Dumez s'arrêta, puis attrapa André par le bras.

« Ne lui faites pas de mal à notre petite, dans le fond, elle n'est pas méchante.

- Elle n'est pas méchante, mais elle est armée, ça fait une nuance » précisa le commissaire avec toute la finesse qui le caractérisait. Il pensait que les parents n'étaient pas très clairs et que son enquête allait s'orienter vers eux. Dans son idée, ceux qu'il fallait surveiller, c'était monsieur et madame Dumez. Il avait toujours dans un coin de sa cabote l'histoire des attouchements et il allait enfin pouvoir faire tomber ces deux suspects providentiels pour redorer un peu son blason. Il avait dans l'idée de déployer tout son dispositif autour de la maison des Dumez, ainsi, il finirait bien par les coincer. Avec un peu de chance la fille allait se pointer au domicile et il pourrait avoir sa déposition. Le coup de la colocation, il n'y croyait pas une seconde.

Lorsqu'il se retrouva seul, il resta comme interdit. Le 8 de la rue des Écoles, pourquoi ça lui disait quelque chose ? Il passa quelques secondes à essayer de se rappeler, par exemple que l'ancien commissaire qu'il haïssait tant habitait au numéro 10 de la même rue. Mais l'appel du café, fut le plus fort.

Le compte à rebours continue. Il continue son œuvre, mais cette fois, chez l'ancien fonctionnaire de la police. Mais en a-t-il seulement conscience ? Le cafetier de la rue Nungesser et Coli, oui, à cause de son genou qui le fait atrocement souffrir. Pour Yvette aussi, du fait de son arthrose, légère, mais qui commence à prendre possession des articulations.

Même Fontaine, André, pourtant bien plus jeune. Quand il monte quatre à quatre les escaliers, il s'essouffle plus vite. Pour les exercices, deux fois dans l'année, obligatoires, il voit bien qu'il n'est plus aussi réactif. Mais Jules, lui, n'en avait pas conscience. Tout simplement parce qu'il avait le ciboulot qui tournait à toute berzingue. Le temps pour lui n'est plus qu'aboutissement, recherche incessante de la vérité ! Pour imaginer un compte à rebours, encore faut-il avoir conscience des autres. Jules ne considérait son prochain que du point de vue de la culpabilité. Donc, point de compte à rebours pour l'homme pressé, pressé d'en découdre.

17 heures au 10 rue des Écoles

L'ancien commissaire était installé dans la cuisine devant sa tasse vide. La cafetière avait chauffé tout l'après-midi et la cuisine empestait le café cramé. Il se leva, marcha en direction de la porte d'entrée, puis revint sur ses pas. Il recommença ce manège encore et encore sous les yeux de sa femme qui, un livre à la main, essayait de lire tant bien que mal. Mais trop préoccupée par son mari qui tournait comme lion en cage, elle n'était pas à ce qu'elle faisait. Haut de la page 153, Yvonne en était à sa quatrième tentative, elle reprit le même passage des Hauts de Hurlevent cette fois en calant le livre bien en face d'elle. C'était le moment où Edgard Linton tournait en rond dans la grande bibliothèque. Sauf qu'il y avait un évier. Que venait faire cet objet insolite au milieu d'un manoir du XIX^e siècle ? Avec une lavette, c'était surtout cette lavette qui préoccupait l'esprit de la lectrice. Car il s'agissait de celle que Jules avait jetée négligemment sans même la rincer, comme à son habitude. Yvonne rajusta le livre, étira sa robe qui plissait, puis reprit sa lecture. Les lignes et les mots formaient une petite danse au cours de laquelle Catherine Earnshaw avait laissé glisser de sa manche son joli mouchoir en dentelle. Mais il était tombé juste à côté de la cafetière, dans la cuisine. Irruption d'incohérences, mélange des ustensiles, déplacement des lieux, effacement des personnages, tout cela pour quoi ? Une cafetière électrique que son casse-pieds de mari et ancien commissaire obstiné avait encore oublié d'éteindre. Page 153, vers le milieu, sous le regard attendri de la jeune Catherine Earnshaw, Edgard montrait un empressement maladroit. Apparition inopinée de Jules dans le coin à droite, puis le long de la chaise, et demi-tour. Jules continuait son manège. Arrivé à une extrémité de la pièce, il repartait en sens inverse. De dépit, Yvonne jeta les Hauts de Hurlevent sur la table et, après une courte hésitation, elle finit par se lever. Ce n'était pas la peine de questionner son mari. Lorsqu'il était dans cet état-là, il se butait, se fermait comme une huître jusqu'au lendemain matin après le café. Elle prit le parti de changer d'air. Elle s'engagea dans les escaliers afin de gagner l'étage. Ça tombait parfaitement, elle devait démonter les rideaux pour les mettre en machine.

« Tu es allée voir André ? » questionna Jules

Elle fut tellement surprise par l'intervention de son mari qu'elle fit volte face. Rebroussant chemin, elle descendit les quelques marches qu'elle avait montées.

« Comment tu le sais ? » demanda-t-elle, quelque peu déconcertée.

Une fois en bas, elle fit face à Jules qui faisait défiler le courrier dans ses mains. Il le jeta sur la commode, n'y trouvant rien d'intéressant.

« Le journal n'a pas été délivré. Encore une fois.

Yvonne prit son mal en patience, puis voyant que son mari n'avait pas dans l'idée de développer, elle finit par taper du pied en disant : Jules !

- Le receveur de la poste...

- Quoi ? s'impatienta-t-elle.

- Tu m'as dit que tu avais rendez-vous avec lui.

- Et ?

- Et il est en vacances aux Seychelles, ça fait loin pour un rendez-vous. »

Elle qui pensait qu'il n'écoutait jamais rien de ce qu'elle racontait. En réalité, son cerveau enregistrait des informations qui restaient stockées au cas où. Il fonctionnait de cette façon depuis toujours, même quand il était enfant. Quand on s'adressait à lui, il semblait ne pas être là, ou bien en train de penser à autre chose. Mais d'une manière étonnante et d'une certaine façon à son insu, il emmagasinait les informations et il suffisait d'un évènement pour les ramener à sa conscience. Son intuition était intimement liée au fonctionnement de sa mémoire.

« Et alors, tu as eu ce que tu voulais ?

- André a cru à un rendez-vous galant, dit-elle sur un ton dépité.

- Quel con !

- Je te remercie. Mais il a dit qu'il allait voir.

- Voir quoi ?

- Bah pour la fille d'à côté, celle qui t'inquiète tant.

- Il ne comprend jamais rien, ce n'est pas maintenant que ça va commencer.

- Qu'est-ce qui te préoccupe tant ? »

Elle regretta instantanément les derniers mots qu'elle venait de prononcer. Il ne fallait pas questionner Jules. Depuis près de quarante ans de vie commune, Yvonne le savait trop bien. Mais c'était parti malgré elle, car elle était trop inquiète. Elle voyait bien que ça ne tournait pas rond dans le ciboulot de son mari.

Et contre toute attente, il répondit.

- « Je vais devoir faire quelque chose qui ne m'enchante guère. Et je ne vois vraiment pas comment il pourrait en être autrement. »

C'était bien la première fois de sa carrière d'épouse de flic qu'elle entendait son mari lui faire part de ses soucis. Elle en fut si déconcertée qu'elle ouvrit le placard du salon, en sortit du Cherry et s'en servit une larme. Elle observa le verre, se ravisa et le remplit à ras sous le regard étonné de Jules.

« La dernière fois que je t'ai vu boire un verre de cherry ça remonte à ...

- Notre anniversaire de mariage, quand tu as été blessé lors d'une descente dans le café de la Paix qui porte très mal son nom. Et tu n'étais pas là pour le voir. »

Jules regarda sa femme comme s'il la voyait pour la première fois. Il l'embrassa sur le front, puis se servit un grand verre d'eau.

« J'ai recommencé à picoler...

- Je sais

- C'est à cause de cette histoire justement.

- Tu prends ça trop à cœur. Je peux te donner un conseil, depuis le temps qu'on se connaît, maintenant, je peux, non ?

- Tu veux que j'appelle André.

- Oui, dit-elle en lui tendant le combiné. »

Jules composa le numéro personnel de son ancien adjoint. Au bout de cinq sonneries, celui-ci décrocha. Jules pensa que son ex-collègue était toujours aussi prévisible. Cinq sonneries, c'était la règle idiote que ce crétin d'André continuait à appliquer. Ils parlèrent un long moment. Jules lui fit part de ses inquiétudes quant à la disparition de Marguerite Renaud. Il précisa qu'à son avis, elle était retenue dans la cave par Elodie avec la complicité de la copine. André lui répondit d'une manière circonspecte mais néanmoins très ferme. Il expliqua d'un ton qui se voulait pédagogique et qui n'était que prétentieux qu'il voyait les choses autrement, mais qu'il allait tenir compte de ce que venait de lui dire son ancien chef. À l'instant même où Jules prononçait ces mots, ce n'est pas à Marguerite qu'il pensait. C'est sa mère qu'Elodie projetait d'assassiner ! André trop fier de mener son enquête, se garda bien de préciser certains éléments. Éléments qui, de toute façon, auraient eu très peu de chance de faire changer l'opinion de Jules.

« Il est vraiment con ! Après tout qu'il se démerde, je m'en lave les mains. » dit-il en raccrochant le combiné avec brusquerie.

Yvonne fut soulagée, elle embrassa son mari et fila dans la cuisine pour préparer le souper. Un potage de légumes. Si elle avait été un peu plus patiente, elle aurait remarqué que Jules continuait à ressasser les questions qui le turlupinaient.

« Bah, si ça se trouve il a raison ce crétin... mais il faut que j'en aie le cœur net !

- Qu'est-ce que tu dis minou ?

- Rien je me demandais quelle sera la dramatique jouée à la radio ce soir. »

On était vendredi et tous les vendredis, ils les passaient en tête-à-tête près du poste de radio, lui en buvant son café et elle en dégustant sa tisane avec une madeleine. Rituel qu'elle maintenait de manière indéfectible depuis qu'elle avait lu Proust.

À 18 heures précises, le psychiatre d'Elodie avait fini de ranger son bureau et d'écrire ses dernières notes. La secrétaire du CMPP était venue le prévenir qu'elle s'en allait et lui souhaiter une bonne soirée. Il avait répondu quelque chose dont il ne se souvenait même plus. Depuis il était toujours assis sur sa chaise, derrière son bureau. Lui aussi, tout comme le commissaire, il ressassait. Il passait en revue les évènements qui avaient conduit à la situation des parents de sa patiente. Évidemment, il avait fait tout ce qu'il fallait : garder la distance nécessaire pour se positionner en tant que psychiatre, ne pas se laisser envahir par les affects, conseiller les parents en pesant le pour et le contre. Mais il n'était pas satisfait, pas satisfait du tout. Pour lui, c'était un échec cuisant et il cherchait à quel moment il avait échoué. Peut-être trois ans auparavant, quand il n'avait pas su gérer la situation et qu'Elodie lui avait demandé de lui parler de la dissection qu'il avait pratiquée. On doit rester à distance, ne pas impliquer les éléments personnels dans la relation avec le patient. Mais à cet instant, il avait échoué. Il s'était caché derrière des règles en forme de porte de prison qu'on ferme pour avoir la paix avec les indésirables. Cette fois, c'était sa propre culpabilité qu'il avait voulu tenir à l'écart. La culpabilité de n'avoir pas été à la hauteur quand il avait fallu découper le crâne du macchabée pour sortir le cerveau. Ça empestait la mort, la pourriture et la déchéance. De voir ainsi ce corps nu, celui d'un vieux grand-père qui aurait peu être le sien, il avait dégueulé toutes ses tripes. Et encore maintenant en y repensant un haut-le-cœur lui remontait de l'estomac. Ce qu'Elodie voulait savoir, c'était comment on s'en sort quand on a la nausée, une nausée de tous les jours quand on regarde le corps flasque et usé de sa propre mère et qu'on ne la reconnaît plus, qu'on ne se reconnaît plus. Elodie avait perdu bien plus que sa mère, elle s'était perdue elle-même. Elle pensait qu'en brisant ce miroir de l'horreur, de l'autre côté, elle y trouverait une petite cendrillon qu'elle pourrait prendre par la main et lui parler comme à une sœur. Comme à soi-même.

10 ; 9

... Et se dissipe le monde, pleurent les ombres. Prie la misère mon âme, prie et prie encore, car la vie s'enfuit déjà de son corps en déliquescence.

L'écoulement des heures, l'effilochement des minutes, la détresse des secondes, tout cet amoncellement de durées,

En une mesure, emportent mon âme, avalent mes larmes, ma rancœur et le reste quand ton parfum, soudain, m'enlace.

Tu es ce qui fait de moi un homme, tu es ce que je suis de plus beau. En la délicatesse de ton cou, là naît l'espoir.

L'espoir en un avenir de rires, de joie. En toi, je vois ce que le monde peut de beauté, en ton regard, cette immensité.

Ces steppes qui se déversent sans fin en une danse de collines, de prairies, de rivières, quand la nuit entoile l'immensité.

Tu es cet enfantement de ma force. Te perdre et je ne suis plus rien, une ombre qui rejoint les ombres, un rien, une poussière.

Un repli dans le ventre besogneux du mensonge, une embrassade se vautrant dans les immondices que les passants délaissent.

Par pitié, il ne faut pas, ne pas même imaginer, ne rien croire, ne pas dire, rien de rien, de peur que tu t'envoles, petit oisillon.

Qui a fait de mon cœur, un abri, son refuge.

Anonyme

Stains, un abri bus. La vitre était percée d'un impact provoqué par un jet de pierre. La publicité dans son encadrement métallique aux rebords défoncés laissait deviner une femme grandeur nature. Son visage avait été recouvert de graffitis obscènes. Le vent arrivait à s'engouffrer par-dessous les panneaux, il tourbillonnait, déposant au passage l'humidité qu'il transportait. Les manteaux étaient boutonnés jusqu'au col, chacun se rassemblait sur lui-même pour rechercher un peu de la tiédeur de son corps. D'aucun tentait d'insuffler un peu de chaleur à l'intérieur des habits. Les mains, enfoncées dans les poches se cachaient comme elles pouvaient du froid cinglant. Il était dix-neuf heures, tous n'avaient qu'une idée en tête, retrouver leur chez eux, la chaleur des radiateurs, la quiétude d'un lieu où l'on s'affaire pour le repas. Pourtant, le psychiatre ne s'intéressa pas le moins du monde au bus qui arrivait, ni au numéro de celui-ci, ni aux portes lorsqu'elles se refermèrent et que le bus quitta la station sans lui. Le regard perdu dans le lointain, traversant les immeubles dressés comme des remparts, il était trop préoccupé. Il avait peur. Il ne savait pas encore trop de quoi, mais il n'aimait pas cette sensation. Un pressentiment, une sorte d'inquiétude sournoise qui le mangeait de l'intérieur. Tout son être, son esprit, la moindre de ses pensées étaient tournés vers Elodie. Il la savait atteinte de troubles graves de la personnalité et il pressentait que quelque chose était sur le point de se produire.

À ce moment précis, il repensait, le corps pourtant engourdi par le froid, le front enserré à cause l'air glacial, à cette première tentative qui avait avorté. Le pistolet solidement enfermé dans la main, ajuster, tirer, juste pour faire une blague. Ça ne collait pas. Ou même l'idée de faire peur, d'effrayer, de provoquer un sentiment de terreur. Rien de tout cela n'allait avec l'état d'esprit de sa patiente. Le médecin était persuadé d'une chose, il s'agissait d'une volonté affirmée de tuer pour détruire. Un autre bus se présenta, il hésita, puis grimpa. Une fois à l'intérieur, il hésita. Il avait encore le temps de rebrousser chemin pour retourner au CMPP et prendre le numéro de téléphone des parents d'Elodie. Il se leva d'un bond, trop tard, les portes se refermèrent à son nez et le bus démarra en trombe. Il fut projeté contre une grosse bonne femme qui tempêta contre l'importun. Il s'excusa, attrapa la barre en acier inoxydable et s'y tint solidement. Le machiniste de la RATP qui confondait formule 1 et transports collectifs, lançait son engin dans la cité stanoise, négociant les virages et les arrêts avec une dextérité dont lui seul pouvait apprécier la finesse. Les passagers, entassés les uns sur les autres, de leur côté, goûtaient nettement moins les joies de la vitesse dans les enfilades de rues en piteux état.

Un quart d'heure plus tard, le commissaire André Fontaine finissait de ranger une partie de la paperasse qui encombrait son bureau. À force de jouer avec les dossiers et les feuillets de n'importe quoi pour se donner une contenance, il était obligé, le soir venu, de faire le ménage. Le téléphone sonna. Il hésita avant de répondre. S'il n'y avait pas eu tout ce fourbi à remettre en ordre, il ne serait plus dans les locaux.

« Fontaine à l'appareil. »

C'était l'équipe qui patrouillait dans Pierrefitte. Elle venait au rapport.

« Elodie Dumez, la jeune fille qui menace d'exécuter ses parents, ne s'est pas pointée rue Bokanowsky. Pour nous, on a terminé. On rentre au bercail.

- Bon, il faudrait quand même maintenir une surveillance.

- L'équipe suivante a été prévenue, elle prend le relais.

- Parfait, tenez-moi au courant à la moindre nouvelle. »

André, tout en parlant, avait attrapé le poste dans l'autre main pour s'approcher du tableau de service. Il se débattit avec le fil électrique pour le faire passer par-dessus le bureau de son adjoint. Il fit glisser son doigt le long d'une des colonnes jusqu'à ce qu'il finisse par trouver celui qu'il cherchait. « Le capitaine Julian a mon numéro perso, passez par lui si nécessaire. » Le commissaire raccrocha.

André enfila son manteau, enfonça sa casquette jusqu'aux oreilles, noua solidement son écharpe. Il commuta l'interrupteur après avoir jeté un dernier coup d'œil dans son bureau. Il s'engagea dans le long couloir qui menait à la cage d'escalier. Un couloir mal éclairé, un néon manquait et un autre, plus loin, s'allumait puis s'éteignait de manière aléatoire. En s'engageant sur le palier, tout en attrapant la rampe, il marqua un temps d'arrêt. Il repensa au coup de téléphone de son ancien patron. Il était persuadé que celui-ci faisait fausse route surtout qu'il n'avait pas en sa possession les infos que lui détenait. Et aussi, un sentiment d'orgueil le poussait à faire cavalier seul pour damer le pion à Jules. Lui montrer que lui aussi, il savait mener une enquête. Puis un doute commença à s'immiscer dans son esprit. Et si ce casse pompe de première avait raison. Il était vrai qu'il était réputé dans le milieu pour ses intuitions.

« Alors commissaire, on prend racine ? Les locaux sont tellement bien chauffés qu'on hésite à regagner la maison ! »

André esquissa un petit sourire en direction de son collègue du service répression des fraudes qui dégringolait l'escalier, n'attendant pas de réelle réponse. Le bruit de la double porte résonnait encore quand André, à son tour se décida à descendre. Lentement, incertain, lui aussi poussa la double porte qui faillit lui revenir dans le dos. André voulait envoyer l'équipe qui patrouillait dans Pierrefitte faire un saut chez cette Marguerite Renaud. Il esquissa d'un pas en direction du bureau d'accueil, mais en voyant Gaëtan Vogel, le planton de service derrière son comptoir, il n'eut pas le courage d'affronter son sourire goguenard. Il remit ça au lendemain. Le visage idiot de ce type venait de l'emporter sur les doutes du commissaire. Puis une avalanche de justifications persuada André qu'il venait de prendre la bonne décision. Il se dit que, de toute façon, il n'y avait pas le feu. Que peut-être Jules vieillissait et qu'il travaillait du chapeau. Que si ça se trouvait, tout cela n'était qu'une affaire de gamine qui voulait emmerder ses parents. Qu'il avait fait sa journée et qu'il méritait bien d'aller se reposer, même s'il n'était pas fatigué, que préoccupé comme il était, le sommeil ne viendrait qu'au petit matin. Tous ces mauvais prétextes le conduisirent à la mauvaise décision. Rentrer chez lui.

Vingt heures venaient de sonner, c'était l'heure de la dramatique. Jules installé devant son café fit tout son possible pour se concentrer sur l'histoire que dévidait le poste de radio. Yvonne dégustait son thé en trempant des madeleines. En réalité ni l'un ni l'autre n'écoutait les acteurs qui se démenaient sur France Inter pour faire vivre une belle aventure aux

auditeurs sachant auditer. Chacun jouait sa partition avec perfection. Yvonne, mine de rien, s'assurait que son mari n'était pas en train de mijoter quelque chose et Jules, lui de son côté faisait tout pour qu'elle ne s'aperçoive pas qu'il mijotait effectivement quelque chose. Chacun jouait tellement bien sa partie, qu'aucun ne se rendit compte de quoi que ce soit.

L'émission terminée, comme d'habitude Yvonne alla se coucher tandis que Jules restait en bas à lire son journal tout en fumant une dernière pipe. Avant cela, il accompagnait sa femme à l'étage, l'embrassait sur le front, se mettait en pyjama et redescendait.

- « Te couche pas trop tard, conseilla Yvonne, sachant que de toute façon, il répondait oui quelle que soit l'heure à laquelle il remontait.

- Oui, répondit Jules en redescendant l'escalier. »

Il savait que sa femme allait prendre son livre « les Hauts de Hurlevent », lire deux pages, son bouquin allait basculer en avant pour finir sur ses jambes. Dans un sursaut, elle le relèverait, relirait pour la deuxième fois le même passage, pour qu'à nouveau se produise le même scénario avec quelques variantes. Mais cette fois, allez savoir pour quelle raison, le temps d'assouvissement dura peu. Le livre lui tombait déjà des mains. Après un sursaut, elle prit conscience que lire s'en était fini pour la soirée. Elle éteignit la petite lampe de chevet. Et dans un dernier effort, elle se redressa, hésita à ôter le coussin qui lui relevait la tête, mais préféra n'en rien faire.

Jules stationnait dans la pénombre, silencieux. Attendre, il avait fait ça durant toute sa carrière de flic, il avait l'habitude et il savait être très patient. Le plus étonnant, c'était qu'il ne pensait à rien d'autre qu'à ce qu'il espérait, comme si ça avait une chance d'influencer le résultat. Quelques secondes plus tard, ce qu'il espérait se produisit.

- « Minou pense à éteindre la lumière du salon ! »

C'était le signal attendu par l'ancien commissaire Michelet. Immanquablement, quelle que soit la saison, elle lui rappelait d'éteindre. Tout ça parce qu'une fois, cette satanée lumière était restée allumée. Une fois, juste une fois, il y avait au moins une dizaine d'années. La conscience tranquille, madame Michelet, après avoir ôté sa robe de chambre molletonnée, allait se tourner sur le côté gauche, remonter la couverture, se relever légèrement pour enlever l'oreiller qui décidément lui tordait la nuque, s'allonger sur le traversin, avoir un petit soupir de satisfaction et s'endormir. Une minute ou deux après, elle allait ronfler comme un loir en compagnie de ses héros du moment. Edgard Linton et Heathcliff. Elle serait habillée d'une jolie robe bleue et se prénommerait Catherine. Elle serait peut-être dans les dépendances de Hurlevent, ou bien dans le grand salon où crépite un feu magnifique qui illumine l'âtre. En tous les cas, elle serait ravie, un sourire agréable se dessinera sur ses lèvres et elle aurait oublié son commissaire de mari.

Jules claqua la porte du bureau, mais n'y entra pas. Il savait maintenant ce qu'il devait faire, aussi, prit-il la direction de l'escalier qui grimpait à l'étage, pour déboucher sur un petit palier. Une fois en haut, il entra dans la chambre, s'avança jusqu'au lit conjugal. Il ôta délicatement le livre des mains d'Yvonne qui ouvrit un œil puis se rendormit instantanément. C'était sa faiblesse : le sommeil. Elle aurait voulu lutter, tenir le coup, mais rien n'y faisait, quand c'était l'heure, elle tombait comme une masse. Jules éteignit la lumière de son côté, celle qu'Yvonne avait pris soin d'allumer pour lui. Puis, sur la pointe des pieds, pour ne pas faire craquer le parquet, il quitta la pièce, repoussant délicatement la porte afin que les bruits n'entraient pas le sommeil d'Yvonne. Car elle avait cette capacité à s'endormir, cette impossibilité à lutter, mais, elle pouvait se réveiller en sursaut au moindre bruit incongru. La vie nocturne de l'ancien commissaire, les planques, les descentes au petit matin, tout cela avait forgé les nuits de la tendre épouse, craignant toujours qu'il soit arrivé quelque chose à son amour de Jules. Satisfait de sa manœuvre, l'ancien commissaire, au comble de l'excitation, redescendit. Il ne s'arrêta ni dans son bureau et encore moins dans le salon. Il allait poursuivre sa descente, guidé par une seule idée, Elodie.

Quand Kamal embrassa tendrement Syrine pour la première fois, il était 20h35. Tous les deux étaient installés dans le café de la Paix, sous le regard soupçonneux de Hassan. Le patron du bar se dit qu'il allait en parler à Ahmad, puis à la mère de Syrine. La jeune fille en voyant le mauvais regard que lui jetait Hassan, devina immédiatement les idées qui lui traversaient l'esprit. Elle lisait en lui comme dans un livre. Elle se leva et se dirigea vers Hassan. Ce dernier se mit à essuyer les verres avec son torchon dégueu, histoire de se donner une contenance.

« Toi, si tu la ramènes, je dis à mon frangin que tu as des vues sur ma mère, et à ma mère je lui dis que tu tripotes la serveuse derrière le comptoir. » Elle s'exprima en haussant suffisamment la voix pour se faire entendre de tous les traine-savates qui encombraient le bistrot de leur présence. Le patron se redressa d'un coup, se mit à hurler bien trop fort pour que cela paraisse sans importance. Il parlait comme si devant lui, la clientèle s'était transformée en jurés et son bar en tribunal de grande instance.

« Tu racontes n'importe quoi, je n'ai jamais rien fait à Lydia, hein Lydia ? Dis quelque chose quoi ! »

Lydia s'en contre-fichait totalement et comme elle s'amusait beaucoup de la situation, elle se garda bien de dire quoi que ce soit. Puis elle dégourita à l'autre bout du bar.

« Je le sais bien crétin, mais ma mère, qui pensest-tu qu'elle va croire ? » souffla Syrine dans un murmure, tout en tirant Hassan par la chemise, afin de maintenir sa figure tout près de la sienne. Elle se tourna vers Kamal qui approchait. Il se colla tout contre Syrine.

« Il y a un problème ? questionna-t-il.

- Oui, arrête de poser tes mains n'importe où, on n'est pas encore mariés. »

Syrine avait cette faculté de souffler le chaud et le froid. Kamal rougit jusqu'aux oreilles, Syrine lui claqua le haut du bras, pour la forme. Plus tard, une fois seuls, à l'abri du regard des curieux, de l'œil inquisiteur du patron, elle laissa faire Kamal, l'incita même à aller plus loin. Pas trop, mais il s'en fallut de peu. Peut-être la peur inconsciente d'une mère faisant irruption. La honte possible d'être découverte par le regard étonné d'une maman face à sa fille, une toute petite fille qui ne l'est plus, sauf à cet instant précis.

Lorsque Mickaël vint pour livrer son colis, soit dix-huit cartouches de dix-neuf millimètres parabellum, il était déjà 21 heures. Il était légèrement en retard, car il avait dû récupérer une petite caméra discrète pour filmer Elodie lors de sa future prestation. Il avait dans l'idée d'agrémenter son site par quelques nouveautés particulièrement appréciées dans son club d'obsédés de la zigounette. Il avait arrangé son sac pour faire sortir discrètement l'objectif. Tout guilleret, il se pointait le bec enfariné au 8 de la rue des Écoles en chantonnant son air favori 'Tiens, voilà du boudin'. Il en était à « Pour les Belges y en a plus, ce sont des tireurs au cul... » bissé, quand la porte s'ouvrit.

« Tu peux pas gueuler moins fort ! » dit Elodie en guise de bienvenue.

8 ; 7...

Les nombres ne sont que l'ordre du monde, ils nous disent ce qu'il en est de notre esprit et nous obligent en conjectures. Tous ceux qui lisent dans les nombres un avenir se perdent dans la besace du Diable. L'avenir appartient à Dieu, lui seul, s'il en a le désir, peut savoir ce vers quoi l'homme se destine.

Second Épître de Saint Augustin ; Introduction à la mathématique.

L'ancien commissaire Jules Michelet avait attendu jusqu'à 22 heures avant de se décider à sortir. Il était passé par le sous-sol, y avait pris les frusques qu'il avait planquées dans l'armoire en formica. Sur l'étagère du haut, la même que celle où se trouvait le sac en toile. Il s'habilla rapidement, ni trop léger pour ne pas avoir froid ni trop chaud pour ne pas être encombré dans ses mouvements. Il se vêtit donc de son Damar Thermolactyl sans lequel il n'avait jamais conduit de mission. « Le frottement au service de l'électrostatique » était l'allier du commissaire dans ses pérégrinations nocturnes. Les effets chauffant de la « triboélectricité » n'avaient pas plus d'influence sur son corps, que sa foi en la superstition. Puisqu'il n'était pas mort depuis qu'il portait ce vêtement fétiche, conseillé par Yvonne, c'était donc qu'il n'y avait aucune raison de changer une équipe qui gagne. Ensuite, il mit ses chaussures avec semelles de caoutchouc qui assuraient une bonne adhérence et un silence parfait. Les godasses de la police anglaise, les mêmes, à l'identique. Un plan de contrebande. De peur qu'il y ait rupture dans la production britannique, il en avait acheté une vingtaine de paires au cas où. Il entamait sa onzième paire, depuis son entrée dans la police. La chaussure Grafters Monkey boots britannique avait de la résistance à l'usure. Une fois équipé mieux que James Bond dans 'Vivre et laisser mourir', Jules s'empara de son sac en toile. Il extirpa son fusil à canon scié. Un Lupara italien de calibre 16 à forte dispersion de chevrotines, originellement destiné à la chasse aux loups. Cette arme lui avait été offerte par un indic en remerciement des services rendus. Le service en question avait consisté à se faire descendre à l'aide de cette même arme. Le pauvre avait été transformé en passoire. Il mit deux cartouches dans ses poches puis pivota le loquet et bascula les canons afin d'y introduire les deux autres cartouches. Par sécurité, il garda l'arme avec les canons en position basculée. Puis il remit le fusil dans son sac. Il sortit par la porte du garage, qu'il avait pris soin de laisser entrebâillée. Il avait même poussé les précautions jusqu'à huiler les gonds. Il se glissa dans la rue par le petit portail qui lui non plus n'était pas fermé. Il partit dans la direction opposée, fit une quinzaine de mètres et s'arrêta. Il écouta, aucun bruit. Il fit demi-tour et revint sur ses pas. Il passa devant la maison de Marguerite sans s'arrêter, juste le temps de constater qu'il y avait de la lumière dans le sous-sol. Il revint à nouveau sur ses pas et se maintint sur le côté afin d'attendre que la personne qui occupait les lieux finisse par déguerpir. Il était absolument certain qu'il s'agissait d'Elodie. Syrine rentrait de plus en plus tard, il avait au moins une heure devant lui avant son retour. Il alluma une cigarette pour patienter. Rien ne pouvait le déconcentrer, il avait une idée fixe : attendre l'étape suivante. Et l'étape suivante, c'était la lumière.

Jules venait d'écraser son mégot quand enfin le noir se fit dans le sous-sol. Il patienta jusqu'à ce que la lumière se fasse dans un autre endroit de la maison. Il attendit encore. Cela prenait plus de temps que prévu. Il sortit son paquet de clopes. Il hésita. La pipe, c'était ce qu'il préférait. Il choisit la cigarette quand même, fit jaillir la flamme de son briquet tempête, mais la laissa à distance. Enfin ce qu'il attendait se produisit, au premier, la fenêtre de droite. Il rangea son briquet et jeta la cigarette qu'il n'avait même pas allumée. Avec sa main gauche, il voulut sortir de sa poche de pantalon les clefs de la maison de Marguerite. Poche arrière droite bien entendu, la plus inaccessible. Comment se faisait-il qu'à chaque fois qu'il avait besoin de quelque chose, il se trouvait du mauvais côté ? Tout en maugréant contre le portail fermé, pour une fois, Jules se contorsionna, vrillant son vieux corps usé pour extirper l'imposant trousseau de clefs. Sur son gros anneau en acier, on trouvait toutes sortes de clefs, des grosses, des petites, des minuscules, des rouillées, et même une cassée. Léon avait poussé le vice jusqu'à y adjoindre un porte clef en forme de médaillon. Comme si on pouvait égarer un tel fatras de clefs. Malheureusement, sa poche était trop serrée, le trousseau lui échappa, il le rattrapa en deux fois, frappant d'un grand coup de poing dans le portail. Un bruit sourd de ferraille résonna, suivi d'un cri étouffé. Il secoua sa main, avec le trousseau ça fit à nouveau un bruit de cliquetis. Il se calma, écouta, rien. Il fit jouer la grosse clef dans la serrure. Le

mécanisme rouillé risquait de produire un bruit infernal au moins équivalent à celui des charnières. Ce qui ne manqua pas de se produire. Si seulement, il avait écouté Yvonne, quand elle lui serinait d'aller entretenir un peu la maison de Marguerite, il n'aurait pas eu à subir ce désagrément. Ne voulant pas provoquer à nouveau l'effroyable bruit qui risquait de le trahir, il tenta de glisser sa grosse bedaine dans l'ouverture. Ça couina un peu, le sac s'agrippa dans la porte, mais il réussit à passer tant bien que mal. En deux pas rapides, il se plaça dans la pénombre de la petite avancée, il attendit à nouveau sous la porte-fenêtre du salon. Au bout de quelques minutes, il se décida à entrer. Avant il regarda sa montre. Déjà onze heures, le temps filait trop vite. Mais cela ne l'empêcha nullement de pénétrer dans le garage. Une fois à l'intérieur, il sortit une sorte de stylo lumineux, sa dernière acquisition. Sur le tard, Jules s'était mis à aimer les gadgets. Il avait pris, en vieillissant, un petit côté James Bond. Donc, sans aucun remords, il avait abandonné sa vieille lampe de poche dont les contacts étaient usés. Trouver l'accès qui menait à la cave ne devait pas lui prendre longtemps. La lourde porte du garage qui s'était ouverte sans difficultés, elle, offrit une résistance étonnante au moment de la rabaisser. Elle partit d'un coup, il s'en fallut de peu qu'elle ne claque violemment. Les reins de l'ancien commissaire lui rappelèrent qu'ils commençaient à en avoir assez, lui lançant une vive douleur dans le bas de son dos. La porte était quand même suffisamment baissée pour qu'on la pense refermée, mais pas complètement de telle façon qu'elle ne se verrouille pas. Jules s'immobilisa. Nouvelle douleur. Avant d'allumer sa lampe stylo, il tendit l'oreille. Pas un bruit sinon celui d'une voiture qui passait dans la rue. Presque trop silencieux. Il se demanda ce que pouvait bien faire Elodie à l'étage. En réalité, elle ne faisait rien, assise devant son bureau, les yeux perdus dans le vague, elle s'échappait, attirée par un reflet du carreau. Jules alluma sa lampe, balaya le garage qu'il connaissait par cœur. Très vite, il trouva l'emplacement de la petite porte qui permettait d'accéder à la cave. Elle était restée entrebâillée, il la poussa, elle grinça, il stoppa, éteignit sa lampe. Aucun mouvement. Il poussa à nouveau sur la porte en grosses planches épaisse. Ça grinça terriblement. Jules se décida à pousser d'un coup sec, quitte à faire du raffut autant le faire le moins longtemps possible. Il attendit à nouveau. Sur le côté droit devait se trouver un interrupteur, dans la descente, c'était certain. Il n'eut même pas besoin de rallumer sa torche pour le trouver. Il tourna l'interrupteur. La lumière l'aveugla et il eut beaucoup de mal à s'habituer à la clarté soudaine de l'ampoule électrique qui pendait au bout du fil au bas de l'escalier. Elle était accrochée au centre du plafond. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il s'y cogna, s'abaissta d'un coup tout en grommelant.

Ce fut à cet instant qu'il distingua dans le fond, vers la soupente de l'escalier une masse inerte. Aucun doute pour lui, il s'agissait bien là, d'un corps. Et pas celui d'un chat. Il s'avança dans la direction de ce qu'il venait de découvrir. Il stoppa net sa progression. Il en était certain. Ce qu'il avait tout d'abord pris pour un tas immobile ne l'était pas. De même qu'il n'était pas non plus silencieux. Un râle lugubre en sortit. Un râle de douleur. Un râle de demi-conscience suivi d'un léger mouvement, à peine perceptible. Jules touchait au but. Non, il n'était pas sénile, ni fada. Ses neurones fonctionnaient correctement. La vieille, la dame au camélia était là, en mauvaise posture, mais vivante. Il fit un pas en avant. La lumière s'éteignit d'un coup. Déséquilibré par le mauvais escalier, il se rattrapa à la rampe comme il put et laissa échapper sa lampe stylo. Heureusement, le sac avec le fusil à canon scié, avait juste quitté son épaule pour tomber au creux du bras. La douleur au bas du dos, fulgurante, compléta celle de son bras, parti en arrière sous le poids du sac. Mais le plus sensible vint juste après, l'épaule. Il ne s'était jamais vraiment remis de la déchirure qui l'avait surpris en plein effort au Club. Tout ça pour faire le malin lors d'une initiation au squash. Pourtant, l'ancien commissaire laissa échapper un soupir de satisfaction. Avoir sauvé sa situation en rattrapant ce satané sac. Sinon, il s'en serait suivi un vacarme assourdissant qui l'aurait trahi. À cet instant, il regrettait de ne pas avoir assez observé l'interrupteur. Était-ce bien une minuterie comme il l'avait cru ?

La nécessité de remonter pour s'en assurer céda devant le désir de vérifier le contenu du sac. Jules était impatient, une chose qui ne se serait jamais produite du temps où il officiait encore. Pour son plus grand malheur, il ne s'en rendit pas compte. Dans le noir, il s'approcha de la masse qu'il avait repérée. Il voulait s'assurer de l'état de santé de la vieille dame. Ça, c'était l'explication officielle, la vérité, c'était qu'il voulait savoir s'il avait raison. Sur cet aspect de sa personnalité, il n'avait pas changé le moins du monde. Il était tout près de connaître enfin la vérité. Il voulut d'abord déposer son sac, mais il n'en eut pas vraiment le temps.

6 ; 5 ...

Le décompte sonnait, rassurant, égrenant les nombres. Dans ce bercement hypnotique, il y avait la rencontre avec le fini. L'arrivée inéluctable au terme de cette litanie qui égrène l'évidemment avait quelque chose de morbide. L'homme face à ce déclin n'eut d'autre solution que d'inventer la virgule, une sorte de faucille, une faux, un petit bidule qui allait faire entrer un peu de réalité dans cette pauvreté, tellement linéaire et tellement peu... comment dire... humaine. Du réel dans le balancement de la temporalité. Un plongeon infini dans l'invasion gigantesque d'un déferlement de folie. Des chiffres à n'en plus savoir que faire déboulaient après cette virgule, bien sagement rangés à sa droite. Ce n'était pas une simple virgule, une petite trace légèrement inclinée, elle s'était transformée en un signe de croix. Dorénavant, il y avait à la droite et à la gauche du seigneur. Apparition d'une nouvelle fêlure dans l'ordre du temps, un abîme dans l'achèvement, renvoyant ce dernier aux calendes grecques.

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. La vie se coulait paisiblement dans une infinitude désirante insatiable et jubilatoire.

Mais que croyez-vous qu'il advint dans cette félicité ?

L'imagination, monsieur. Ajoutez un peu de réel dans l'ordre logistique de l'inexorable, déposez un soupçon de peut-être dans la ritualité, et voilà nos humains déportés en un lieu de leur cerveau qu'aucun homme n'aurait osé visiter sans cela. Imaginez monsieur, rêvez et voici que la déferlante des nombres se transforme en une danse macabre où l'inachèvement et la langueur deviennent l'infini d'un coma sans fin. i^2 était né. $i^2 = -1$. Pleurez pauvres visionnaires, l'imaginaire est devenu roi en ces terres vierges que la raison à rendu déraisonnable pour le bien fait du décompte et sa fin, en soi.

Extraits du pamphlet mathématique de Sir Brighton

Soudain, le monstre était là. Devant elle, les bretelles de son pantalon tombées des épaules, en marcel, du savon à barbe plein la figure. Devant la glace, il passait doucement son propre cou au fil d'un long rasoir à barbe. Il le tenait par le long manche d'ivoire. Il portait des brodequins Gebirgsjäger et son pantalon de treillis. Il était installé au bord du lavoir. Il avait posé son miroir sur la fontaine. Il aurait pu s'appeler Frantz ou Otto ou encore Helmut voir Herman. Tout simplement, il était celui qui représentait la monstrueuse chose qui était responsable de la mort du cheval. Éventré par un éclat d'obus le jour même de leur arrivée tout près de la Châtre. Et là, ils avaient stoppé leur avance. Le temps de voir passer un Messerschmitt. Un autre de plus. L'habitude. Se mettre à couvert, courir au loin de la route principale, et prier ou bien pester ou alors tout simplement rester silencieux. Attendre d'une attente longue. Subir patiemment le déluge. Ou pas. Quelquefois, ils ne faisaient que survoler. D'autres fois, ils survolaient d'abord. Et ce fut le cas. Un premier passage, ils avaient disparu derrière la forêt de Châteauroux. En rase-mottes, très vite on les perdait de vue. Tous restèrent

immobiles. Puis les premiers s'étaient relevés. Quand ils traversèrent les champs pour rejoindre la route, les Messerschmitt réapparurent soudainement. Colette avait eu envie de faire pipi, ce fut ce qui les sauva tous. Elle ne voulait pas faire devant tout le monde. Il avait fallu qu'ils s'éloignent et cachent leurs yeux. Les premiers obus lui coupèrent l'envie. Quand elle se releva, déjà elle avait un mauvais pressentiment. Lorsqu'ils furent à mi-chemin, elle vit que le chariot était bancal. Elle se mit à courir échappant des mains de sa mère. Jacques s'élança à sa poursuite. Caramel était courbé, tombé sur les pattes avant qui avaient plié en premier. Le flanc droit ouvert, laissait échapper un long écoulement rouge qui se prolongeait sur la route. Colette tomba d'un coup. Jacques crut tout d'abord qu'elle avait été fauchée par une balle. Il arriva à sa hauteur, Jeanne le devança. Elle la souleva inerte. Colette avait perdu connaissance. Il lui fallut un long moment pour recouvrer ses esprits. Elle revint à elle pour découvrir les visages inquiets qui la regardaient attendant ses premiers mots. Mais ce fut de terribles hurlements, pas des pleurs, des cris de terreur. Des heures, il fallut des heures pour arriver à la calmer. Plus tard, elle voulut assister au dételage de Caramel. On ne put l'empêcher de se jeter au cou de l'animal pour se coucher sur lui. Il agonisait lentement ses grands yeux globuleux ouverts sur ce monde de folie. Colette en fut certaine, il l'avait vue et il avait pleuré. Et puis il mourut.

Voilà pourquoi elle regardait à cet instant le plus calmement du monde ce Ludwig ou bien cet Albrecht ou encore ce Karl. Pour elle, il n'avait qu'un nom : le monstre responsable de la mort de son cheval.

Le soldat ne vit pas Colette qui l'observait debout le long de la clôture. Il était absorbé par le mouvement lent du rasoir qui remontait le long de sa gorge. Ne pas se blesser avec le fil de la lame parfaitement aiguisée. Une lame tranchante comme celle qu'il avait utilisée quelques semaines plutôt pour égorer la sentinelle. Le conquérant était fourbu. La longue pénétration en France depuis la frontière de l'Est l'avait éreinté. Les marches forcées pour enfoncer le front avaient fait de lui un automate dont on aurait ôté l'esprit. Le bruit des bombes, le siffllement des balles traçantes la nuit. Le mauvais sommeil. Tout ça, lui avait enlevé toute humanité. Depuis quelques jours, enfin, il avait trouvé le temps de vivre autrement qu'en se demandant comment il allait finir : éventré par l'éclat d'un obus, tiré comme un lapin ou bien égorgé comme celui qu'il avait tenu serré tout contre lui pour qu'il ne fasse pas de bruit en crevant la gorge tranchée.

Depuis peu, il pouvait ne penser à rien sinon à faire attention quand il arrivait à hauteur de la pomme d'Adam. Point délicat sur lequel le passage de la lame demandait beaucoup d'attention. La pomme d'Adam voilà ce qui fut sa première erreur et sa dernière. Lorsqu'il se rendit compte d'une présence, il pivota la tête pour découvrir une enfant dans sa robe de cotonnade fleurie. Elle avait les mains dans le dos et se tenait toute droite, prêt de la chaise. Son sourire angélique lui rappela les enfants qui jouaient dans le parc de l'Alter Friedhof à Karlsruhe quand il se rendait à l'école Polytechnikum fondée par le grand-duc Louis Ier. Il lui rendit son sourire, s'adressa à elle maladroitement dans une langue qu'il ne maîtrisait pas très bien. Pourtant, ses fréquentes allées et venues en Alsace et la proximité de la frontière française lui donnaient une connaissance assez bonne de la langue française. Non ce qui le rendait maladroit, c'était cette situation incongrue : le militaire, le guerrier face à une enfant. De la voir seule, si fragile, il eut envie de la prendre dans ses bras et de la serrer fort. Pour sentir son odeur, pour un instant oublier la viande morte, l'odeur des corps brûlés, l'indifférence des massacres continuels de populations. Se rappeler qu'il était fiancé à une jolie demoiselle et que si la guerre ne l'avait pas enlevé de son pays, il aurait certainement une petite fille fort semblable à celle qu'il avait en face de lui. A nouveau il s'adressa à elle, mais il ne finit pas sa phrase. Les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Tour d'abord, il posa délicatement le rasoir sur le rebord en ciment du lavoir. Ensuite, il s'essuya avec la serviette. Après, tout doucement, il s'avança vers Colette tout en la rassurant. Il avait les mains en

avant, une façon de lui de dire, ne t'inquiète pas tout va bien. Il réfléchit à la dernière fois qu'il s'en était servi, la culasse, vide ou pas vide. Voilà une question qui obnubilait son esprit. Pas vide fut la réponse, mais il eut à peine le temps d'en prendre connaissance. Mourir aussi bêtement, après avoir traversé une bonne partie de la France, éviter tous les pièges, avoir eu aussi beaucoup de chance. Jamais il n'aurait pensé se faire descendre en marcel, une serviette à la main, la gueule encore pleine de savon à barbe. C'était idiot, mais sa dernière pensée fut pour son grand-père. Qu'aurait-il pensé de lui en le voyant ainsi, les bras jetés en l'air, le souffle coupé par l'impact qui l'avait chopé à bout portant en pleine poitrine. Il avait d'abord plié les genoux pour tomber accroupi. Il regardait son arme qui avait volé dans l'herbe. On devinait juste la crosse. Il aurait voulu, avant de tomber en avant, voir une dernière fois le ciel. Mais ce qu'il vit ne fut qu'une vision d'horreur. L'air manquait à ses poumons, il suffoquait, mais il était encore suffisamment conscient pour voir Colette ramasser l'arme qui lui avait échappé des mains. Lentement, elle braqua l'arme en direction du soldat étendu de tout son long. Il essaya de relever la tête, il avait peur. La nouvelle détonation lui fit exploser la cervelle. Cette fois, Colette tenait fermement l'arme avec ses deux mains. Assourdie totalement par les déflagrations, elle n'entendait plus rien et elle n'entendit pas les cris qui venaient de derrière elle.

4 ; 3 ...

Le quatre et le trois, ils sont tout entiers inclus dans ce qui va suivre, de même qu'ils contiennent en eux tout ce qui les précède. Alors pourquoi eux, pourquoi simplement ces chiffres qui se mêlent aux nombres pour ne pas se faire remarquer. Il y a dans cet algorithme fondamental du moins un la question de soustraire, d'ôter à la vie une petite portion d'elle-même, suffisamment petite pour qu'elle passe inaperçue. Si minuscule qu'en ce court échappement y est incluse l'entiereté de la déchéance, de la décrépitude, du pourrissement et l'achèvement. Ce moment soudain où l'œuvre est rendue au public, ce passage où le créateur, l'artiste, le peintre, le sculpteur ou bien qui vous voulez déploie ses bras et laisse son enfant lui échapper. Dans le mouvement effroyable des doigts qui se déplient, de la paume qui se suspend, du corps qui signe sa détresse d'un sourire, il y a ce trois et ce quatre. Et l'appauvrissement du créateur. Heureusement, il reste l'absinthe, la morphine et, ce qui d'une certaine façon est la même chose, la rêverie. Point le rêve, car il faut pour cela s'abandonner au monde de la nuit. Se faire noctambule. Non, la rêverie, est une allégorie divine qui raconte d'une manière interminable, qu'avant le décompte, il y avait la naissance et l'enfantement.

Essai inachevé sur la mathématique du monde. Publication posthume. Sir Brighton.

La première détonation alerta Jacques. Elle venait de l'autre côté de la clôture qui faisait séparation au milieu du bâtiment principal. L'officier allemand qui occupait le logement fut tout de suite sa préoccupation principale. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'il réalisa que Colette était tout le temps fourrée là-bas, cachée dans le petit bosquet qui prolongeait la clôture. Elle restait là, des heures entières. Depuis la mort du cheval, Colette avait changé. Elle était beaucoup plus taciturne. Elle ne souriait plus que d'un sourire forcé, pour ne pas faire de peine. Il en était certain. Et depuis leur arrivée à la Châtre dans une nouvelle ferme où ils avaient besoin de bras, elle passait le plus clair de son temps de l'autre côté. Cachée dans la trouée sombre que faisaient les branches basses dégarnies. Qu'il fasse beau temps ou bien un temps exécrable, on la trouvait là. Et quand on s'adressait à elle, tout d'un coup, elle surgissait et rappliquait en courant.

A la deuxième détonation, il détalait comme un lapin. Il traversa la cour pavée, mais lorsqu'il déboucha par l'ouverture de la clôture, il stoppa net en découvrant une scène inattendue. L'officier allemand gisait dans une position ridicule et devant lui se trouvait Colette avec dans les mains ce qu'il prit pour un bâton. Ça ne ressemblait pas du tout à un bâton, mais son esprit ne voulut rien voir d'autre. De la même façon que l'officier allemand n'avait voulu voir que le regard de la petite fille. Perdu dans le reflet de ses yeux, le premier coup de feu qui lui défonça la cage thoracique, fut une surprise.

Colette se tenait toujours près de la chaise sur laquelle se trouvait encore le ceinturon où elle avait pris l'arme discrètement. Jacques, tout en continuant à fixer le corps de l'officier allemand, prit Colette par la main. Ce fut à cet instant qu'il découvrit le pistolet. Il fixa la petite fille, et en un éclair, il récréa l'enchaînement des événements. Il désarma délicatement la gamine, puis il emmaillota l'arme dans le grand mouchoir à carreaux qu'il enfournait toujours dans l'une de ses poches. En faisant volte-face pour quitter les lieux, ils tombèrent nez à nez avec Jeanne. Jacques embrassa Colette et la laissa avec sa mère, puis il fila en direction du chariot. Au-dessous se trouvait une sorte de tiroir où l'on entassait des chiffons. Très vite, il les souleva pour y placer le pistolet. Ensuite, il tassa de toutes forces les chiffons crasseux. Jeanne le regarda faire, puis elle l'embrassa avant de déguerpir. Colette était souriante. Maintenant, elle avait éliminé le monstre. Le chef monstre, car il avait un costume spécial, avec de jolies bandes colorées.

Ils passèrent le restant de la journée dans les champs à s'occuper des fourrages qui avaient été abandonnés. Jeanne et Jacques n'étaient pas à ce qu'ils faisaient. La femme qui possédait la ferme dut se fâcher à plusieurs reprises, mais tous les deux ne pouvaient se libérer du poids qui pesait sur eux. Quant à elle, Colette toute guillerette, courait dans les prés, donnait un coup de main là où on avait besoin d'elle.

Les premiers alertés, furent ceux du groupe des collégiens de la Châtre. Jean Patona essayait de comprendre ce qui s'était passé et surtout qui était à l'origine de l'exécution d'un officier de la Wehrmacht. Il ne se faisait pas à l'idée que l'un des leurs ait pris cette initiative sans lui en référer. Il marchait très vite pour se rendre chez Yolande Bergaud, il la croisa en chemin. Elle avait eu la même idée.

« C'est toi ? » questionna Yolande.

Jean fit non de la tête, il ajouta un mouvement en avant du menton qui renvoyait la question.

- « Tu penses bien que je t'en aurais informé d'abord. Tu sais où se trouve François ? continua Yolande.

- Il s'est fait choper chez lui. Il n'a pas eu le temps de faire quoi que ce soit.

- Donc, ce n'est pas lui qui a pu mener cette action. Il n'aurait pas été con au point de retourner chez lui... C'est qui ? Ceux du MUR ou bien ceux du Double-cinq ? Yolande était très inquiète et elle essayait de ne pas le montrer.

- Je ne crois pas, ils se contentent de poser des tracts. Je n'ai jamais entendu qu'ils avaient dans l'idée de mener des actions terroristes. En tous les cas, celui ou celle qui a fait ça, ne manque pas de sang-froid. Il paraît que l'officier a été exécuté chez lui, en présence des soldats de faction à l'entrée. Il s'est fait avoir dans l'arrière-cour. C'est gonflé.

- Il faut tout de suite prévenir les autres avant qu'ils se fassent cueillir, surtout s'ils ne sont pas au courant. Toi aussi, c'est Lucien qui t'a prévenu ?

- Oui, il envoyé le petit avec une lettre. Bon tu files prévenir les membres du MUR et je m'occupe du Double-cinq. »

Ils n'eurent pas besoin de prendre cette peine, les véhicules de la Wehrmacht étaient sur la route pour s'en occuper. Ils n'eurent que le temps de se planquer dans le fossé. Trempés, couverts de boue, mais vivants.

Pendant ce temps, Colette, insouciante, cueillait un joli bouquet pour sa maman et faisait une couronne avec des feuilles de platane, pour Jacques. Les événements qui venaient de se

dérouler quelques heures auparavant, étaient oubliés. Pour elle, ce qui devait être fait l'avait été, il n'y avait plus de raisons de s'en occuper. Elle avait rangé la violence des images dans un coin de sa cervelle, bien profondément. Le corps couvert de sang ; la boîte crânienne défoncée avec le globe oculaire béant ; l'officier tout tordu, vrillé sur lui-même, le visage tourné vers elle ; tout cela n'était même plus un souvenir. Elle sortit du petit bois en courant comme une folle, son bouquet dans une main et la couronne dans l'autre. Le chariot était au bout du chemin bordé de hêtres et de noisetiers. La fraicheur du sous-bois faisait du bien. En arrivant, elle vit au loin, tout au bout du champ, sa mère debout regardant dans la lointain. Elle avait les bras le long du corps. Un peu plus en avant, sur la droite, madame Daumésil était dans la même position. Seule Marie semblait tenir son visage dans ses mains. Le chariot était bien là, les chevaux encore attachés aux troncs d'arbre. Jacques avait préféré les dételer pour qu'ils se reposent. L'herbe était belle, parsemée de bleuets et de coquelicots. Un petit vent glissait sur la plaine, il apportait un peu de douceur. Le soleil était encore haut sur l'horizon. Colette cherchait du regard Petit Pierre. Il était toujours difficile de le trouver, car il préférait s'accroupir pour regrouper le fourrage. Un écureuil passa entre ses jambes puis grimpa dans un châtaignier. Elle suivit le petit animal jusqu'à ce qu'il disparaisse. Elle aurait aimé embrasser tout le paysage, les animaux, les arbres. Elle regorgeait d'amour envers tout ce qui était vivant. Elle cassa une branche pour se faire un fouet avec lequel elle brisait les taillis à grands coups de baguette. Comme ça, sans raison, pour le plaisir de déchiqueter, de détruire ces feuillages inutiles qui encombraient le bord du chemin. Une gigantesque toile d'araignée brillait dans la lumière. L'araignée et sa prise furent exterminées et la toile arrachée. Puis Colette s'éloigna en sautillant et en chantant « Gentil coquelicot mesdames, gentil coquelicot nouveau... »

2 ; 1 ...

Je sens en moi venir la fin du monde. Elle est inéluctable tout comme ma fin l'est. Mon cerveau cherche à comprendre, à entendre cette tonalité qui nous inonde. Je n'en sais pas qu'une harmonie monocorde, triste et grise qui me dit, qui nous dit qu'il est temps d'ouvrir les yeux, de ne point pleurer. Les larmes sont inutiles, les pleurs ne sont que des regrets qui se perdent en conjectures. Et puis il y a tous ces enfants qui marchent, ces jeunes gens qui me dépassent,

et moi qui avance à reculons.

Ces balles qui roulent sur le sol, rebondissent et passent par-dessus la rambarde et ce bel éphèbe qui se jette dans le vide. Les éclaboussures, les rires, la peur du rocher qui déchire son corps, le sang, la mort. Oui, tout cela, car entre l'un et la dualité il y a l'espace d'une vie. Une vie qui s'échappe, qui m'échappe

et moi qui avance à reculons.

Je perds contact avec le monde, un gouffre m'en sépare, car je suis resté sur l'autre rive. Vos « en revoir », vos signes de la main, les baisers soufflés dans le creux de la paume, tous vos myosotis, tous les chrysanthèmes, vos regards et vos sourires me font du bien. Ils me vont droit au cœur

*comme cette balle rebondissante,
comme ce gouffre qui m'obsède.*

Texte anonyme trouvé sur la tombe de Micéa. Archives municipales de la ville de Nice

Peut-être 22 heures 45, mais pas plus, en gros un peu avant 23 heures, pensait l'ancien commissaire Michelet. Dans le noir le plus total, il cherchait comment s'orienter. Maintenant, il en était certain, c'était bien cette saloperie de minuterie qui s'était éteinte toute seule. Dans le cas contraire, il aurait perçu un mouvement, le plus discret soit-il, le moindre déplacement l'aurait alerté. Il avait tout d'abord pensé qu'il avait été découvert. Puis qu'il s'agissait d'un concours de circonstances. Le retour de Syrine, par exemple, passant par le sous-sol et voyant la lumière. Pourtant, il n'était pas très loin de la vérité.

Le corps emballé dans le sac était derrière lui. Les mouvements de cette masse se faisaient plus nets, accompagnés de grognements sourds. Au moins, il était rassuré sur l'état de Marguerite. Mais si elle n'était pas morte, elle devait être mal en point. Il fallait agir vite, elle pouvait avoir besoin de soins. L'ancien commissaire regrettait de n'avoir pas assisté au nombreux cours de formation aux premiers secours. Il avait réussi le tour de force de valider sa formation sans y avoir mis les pieds, histoire d'avoir la paix. Deux options s'offraient à lui : aller porter secours à la vieille ou bien remonter et tenter une sortie pour prévenir ses anciens collègues. Cette dernière hypothèse était la plus sensée. Mais si l'être humain avait été sensible à la logique ainsi qu'à la raison cela se serait su et depuis le temps qu'il agit de manière inconséquente, aujourd'hui, on en est quasiment certain, l'homme est con comme une banane.

22h55, Elodie avait enfin émergé de sa léthargie. Une décision s'était imposée à elle, aussi avait-elle récupéré son sac à main jeté négligemment au pied du lit, et fouillé à l'intérieur pour en extraire l'objet convoité. Elle redescendait donc, la petite mallette du Glock 17 à la main, pour la ranger dans un des nombreux tiroirs de la vieille commode du sous-sol. Au sortir de cette sorte d'ensommeillement, en un instant, les actions avaient trouvé leur logique. Un emboîtement parfait des causes et des conséquences avaient pris possession de son esprit. Tout d'abord, un dernier adieu à maman chérie. Un adieu en forme de plomb en pleine tête. C'était devenu une idée fixe, elle y pensait le soir en se couchant et le matin au lever. La nuit, elle en rêvait. Puis récupérer Syrine. En déboulant des escaliers qui menaient au sous-sol, elle avait aussi en main le Walther P38 qui encombrerait son sac. C'était l'objet de sa deuxième décision. Il s'était imposé à elle dans la descente. Un cadeau. Elle allait rendre à Syrine ce pistolet désormais inutilisable. Elle arriva devant le meuble, choisit le tiroir du milieu. Elle posa le P38 sur le meuble afin de pouvoir ouvrir. Elle fourra le coffret qui contenait le Glock tout au fond du tiroir. Voilà, tout était prêt pour le lendemain. En repartant, elle faillit oublier le P38, fit demi-tour et le récupéra. C'est là qu'elle vit le rai de lumière. Celui qui passait sous la porte. Elle pensa tout simplement avoir oublié d'éteindre. Une fois devant l'accès qui menait à la cave, elle passa la main dans l'entrebâillement de la porte. Ce qui était tout à fait normal puisqu'elle ne fermait plus très bien. Elle tâtonna à peine, commuta l'interrupteur, puis elle se dirigea vers les escaliers pour rejoindre le salon et attendre Syrine avec le Walther P38. Elodie était mécontente, car plus ça allait et plus Syrine prenait de liberté. Ça l'énervait particulièrement, cette insolence, la manière dont elle ignorait le pacte qu'elles avaient passé. Elle voyait bien que sa copine n'était plus aussi impliquée dans ses études. Elodie avait cherché un moyen de la ramener dans le droit chemin. Au départ, elle avait pensé la terroriser, lui faire peur, ou encore la malmener ou bien la séquestrer. Mais aucune de ces options ne la satisfaisait. Elle voyait bien que cela ne pouvait contraindre Syrine à se replonger dans ses cours. En pénétrant dans le salon, en tout début de soirée, elle était arrivée à la conclusion qu'il n'y avait qu'une seule possibilité pour se débêtrer de cet imbroglio : l'amitié. Comment faisait-on pour redevenir amie ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Être ami, la procédure pour le devenir ne faisait pas partie de ses compétences. Observer, disséquer, comprendre des fonctionnements, oui, mais devenir amie, lui demandait une réflexion particulière. Elodie raisonna logiquement, la première étape passait par rendre le Walther à Syrine en signe de

soumission, puis de lui parler gentiment. Ça, elle savait faire. La clef, il fallait que ça ait l'air d'un cadeau. Elle se demanda où elle avait bien pu ficher la boîte à biscuits dans laquelle était rangée l'arme quand tout à coup, elle réalisa qu'il était impossible qu'elle ait laissé la lumière allumée. Elle rebroussa chemin. Dans le noir, elle descendit au sous-sol, puis elle s'immobilisa, le P38 toujours à la main. En réalité, elle avait même oublié la présence de cette arme, elle était préoccupée par ce qui se passait dans la cave. Au bout d'une longue attente, elle perçut du bruit. Elle ne comprenait pas comment on pouvait récupérer si vite après un tel traitement. Les coups sur le crâne avaient été violents, s'en était suivi les coups de pied au niveau du ventre et pour finir un dernier coup sur la tête. Elle avait agi calmement, froidement, avec la satisfaction du devoir bien fait. Techniquement, elle aurait eu une bonne note. Foutre le corps dans le sac en toile avait été plus compliqué. Son chemisier avait un accroc et son jean tout neuf était noirci au niveau des genoux. Elle n'aimait pas. Après réflexion, elle conclut que le corps avait des ressources insoupçonnées et qu'il fallait qu'elle intègre cette nouvelle donnée.

Quand la lumière se ralluma, Jules était tout près du corps, son Lupara avec le canon basculé à la main. Il allait savoir dans quel état de santé était la dame au camélia. La vieille, comme il l'appelait. Surtout, il allait avoir enfin la confirmation qu'il ne s'était pas trompé. Ébloui, il ne vit pas vraiment ce qui arrivait, il dut d'abord s'accoutumer à la forte incandescence de l'ampoule. De plus, en se retournant, il avait touché la lampe qui maintenant se balançait, éclairant par à-coups différents endroits. Dans un premier balancement, il crut voir la porte s'ouvrir, puis plus rien. Dans un second balancement, il discerna une silhouette, et dans un troisième, Elodie qui pointait une arme à feu dans sa direction. De ça, il en fut certain, de ce qui se passa par la suite, il en eut une vague conscience. Elodie qui regardait l'arme qu'elle avait dans la main, oui. Le fait que la détonation l'ait rendu sourde, aussi, car elle porta ses mains à hauteur des oreilles. De son côté, tous les sons lui parvenaient feutrés avec cette sensation d'être enfermé dans un caisson. Et ses tympans sifflaient. Le tir du Lupara, l'avait-il vraiment voulu, il n'aurait su le dire. Une sorte de réflexe inconscient. La deuxième détonation fut encore plus puissante, mais il ne l'entendit pas, ni la dispersion des chevrotines qui arrosaient la cage d'escalier. Était-ce après ou bien pendant la découverte du sang ? Ce sang qui inondait son pull épais en mailles serrées. Celui qu'il avait acheté dans une coopérative maritime, à Quimper, avec Yvonne. L'année dernière. Tout neuf et déjà un trou. La première pensée qui lui vint à l'esprit, ce fut la déception de sa femme en découvrant le pull perforé. Il n'avait rien senti sur le coup, peut-être une vague brûlure, et encore. La balle l'avait transpercé de part en part, silencieusement, gentiment, pour aller se loger dans le mur et faire voler le plâtre en éclats. Il tomba sur son cul, assis, le fusil à canon scié bien posé sur ses cuisses. Il ne percevait plus grand chose, mais il pouvait voir ce qui se passait. Il remarqua que la lampe ne se balançait presque plus et qu'elle avait échappé miraculeusement au tir du Lupara. Il se demandait comment c'était possible. Ce fut à cet instant qu'il comprit que le tir avait été beaucoup plus bas et non en direction du plafond comme il l'avait tout d'abord pensé.

Elodie avait été, elle aussi, assourdie par la détonation, mais comme elle était encore sur le pas de la porte, elle fut moins atteinte par le bruit. Elle essayait, tout comme Jules, de comprendre ce qui avait bien pu se passer. Tout d'abord, elle ne s'attendait pas à trouver le voisin dans la cave, qui plus est armé d'un fusil. Puis cette détonation soudaine, elle en était encore à tenter de comprendre, en regardant le Walter P38 qu'elle tenait dans sa main. La douleur fut atroce tout de suite. La principale venait de son globe oculaire, mais très vite, la douleur fut multiple. Elle ne discernait plus rien, d'une part son œil droit ne fonctionnait plus, mais de plus, le sang qui coulait sur son visage défiguré par le tir de chevrotine couvrait son œil gauche. Sa main se crispa sur l'arme au moment où elle bascula sur le côté et glissa sur les

fesses le long des escaliers. Une fois stable, elle essuya son visage avec le revers de l'autre main et là, elle constata que ses entrailles étaient déchiquetées, la chair se mêlant étrangement au tissu de son sweat-shirt. Elle se redressa un peu, se tourna comme elle pouvait pour faire face à la porte. La douleur devenait de plus un plus forte. Tant bien que mal, elle réussit à se caler contre le mur. Une idée idiote lui passa dans la tête, son gilet allait être sali par le salpêtre qui recouvrira la paroi. Elle chassa cette pensée, puis elle souleva le Walther P38. Avec difficulté, elle l'amena à la bonne hauteur. Elle le regarda, étonnée, puis elle le braqua devant elle. Une question est une question et elle tournait sans cesse dans sa cervelle malgré la douleur. Elle glissa le doigt dans la gâchette. Elle manquait de force et son visage la faisait terriblement souffrir et à nouveau, sa vue se troubla.

Jules toujours sur son cul, son fusil bien calé sur les cuisses commençait à peine à récupérer un peu d'audition quand la troisième détonation retentit.

Zéro !

... Je me souviens, il y a d'abord eu la mer étal, une suspension de l'immense masse d'eau, une fin d'inspiration. Je sais aussi ce pendule traversant le transept de l'église pour finir sa course en une lenteur infinie. Puis la même suspension. Je crois, mais j'en suis moins sûr, qu'il y a eu dans le même temps ce moment où la carriole a dérapé, a commencé de glisser emportant avec elle le cheval bai, hennissant, l'œil exorbité, écumant de bave. À cause de la peur, puis de la pédale de frein, il y eut cette incertitude. Le cargo qui est venu s'encastre dans le sable avant d'être submergé par la vague, c'était un autre temps. Tout comme ces bubbles en arrêt sur image. Attendant un souffle, un bruissement à peine audible. Une saveur peut-être. Et le vol des étourneaux, brusquement s'est dérouté. Et puis il y eut ce pas qui nous interdisait un possible retour, l'ultime brassée au milieu de l'étendue qui aurait dû être une hésitation et ne fut que folie. Tout cela et tous ces moments suspendus, ainsi que le monde et la pesanteur quand le soleil est au zénith. Que les saisons se renversent en une sève puissante qui s'épand dans les tubulures végétales. Oui, mille fois oui, tout cela et bien d'autres choses encore se précipitent dans mon souvenir. Et aussi, ce bruit mat et sourd quand la balle pénétrera les chairs, provocant un dernier soubresaut, dernier élan de vie, bouffée d'air qui brûlera les poumons. Qui brûle déjà mes poumons.

Écrit d'un condamné au peloton d'exécution. Il fut gracié au dernier instant. Il a pleuré et d'un même mouvement renié sa foi.

23h15

« Je vois la lune dans tes yeux,

J'en vois une, j'en vois trois.

Je vois la lune dans tes yeux,

J'en vois une, j'en vois deux.

Je vois la lune dans tes yeux,

J'en vois une, j'en vois plus. »

Voilà ce que se récitait Syrine à elle-même, la main sur la poignée. Elle tremblait de tout son corps. Pour se rassurer, pour conjurer le sort, dans toutes les situations périlleuses, elle récitait cette comptine qu'elle connaissait depuis la petite école. Elle la récitait pour faire partir son père, quand il filait des taloches à tour de bras sur la tête de sa mère. Mais aussi quand elle devait revenir seule, le soir, au moment de passer devant le gros chien. Et cela, jusqu'à ce que son frère crève ce satané clébard, car il en avait eu marre d'aller chercher sa petite sœur. Après, ça lui était passé d'un coup, la peur des chiens. La peur tout court d'ailleurs. Les beignes du père, déjà ne lui faisaient plus rien. Seule l'inquiétude pour sa mère avait perduré un temps, puis le père avait fini par déguerpir. La peur, elle l'avait congédiée, et à la place, il y avait la comptine.

« Je vois la lune dans tes yeux,

J'en vois une, j'en vois plus. »

Puis, un flash blanc aveuglant, et plus rien.

Elle ne le sentait pas ce coup-là. Une appréhension, un sentiment qui vous informe, la petite voix qui vous souffle tout doucement à l'oreille « Putain, laisse tomber, ça sent le roussi ! ». Malgré elle, sans rien y pouvoir, elle avait d'abord répété la fin de la comptine, les derniers vers, histoire de se donner du courage. Puis elle avait ouvert la porte. Est-ce ça qui lui avait porté malchance ? La dernière image avant sa mort brutale, d'une balle de Walther P38 juste au-dessous du sternum, une balle qui avait aussi fait exploser la colonne vertébrale, ce fut Elodie. Défigurée, mais vivante. Dégoulinante de sang, tombée au bas de la cage d'escalier, appuyée sur le coude, elle tenait l'arme devant elle. Cette arme qui ne valait pas un clou, puisque le percuteur était limé. Et pourtant, c'était bien avec cette arme, que le projectile avait été tiré. Celui qui venait de la pénétrer au-dessus du ventre, pour ressortir par le milieu du dos et se loger dans le plafond du sous-sol. Et le regard. Ce regard interrogatif qu'elle connaissait bien et qui disait : il me faut la réponse. La totalité du monde s'absorbait dans cette putain de question, et devait s'y soumettre. Plus rien d'autre n'avait d'importance. Syrine comprit que ce qu'Elodie visait, ce n'était pas elle, mais une réponse à la dernière question qui l'obsédait avant de rendre l'âme. Malgré les souffrances, elle continuait de vouloir comprendre. Une idée obsessionnelle plus forte que la douleur. Pour clore sa vie, elle avait visé pour savoir si c'était bien l'arme avec laquelle elle avait voulu buter sa mère qui avait tiré.

Quand ça ne tourne pas rond, ça ne tourne pas rond. Pourtant, la soirée n'avait pas trop mal commencé. Syrine revenait du bar, celui de Hassan. Un troquet qui était devenu pour elle, un second foyer où elle retrouvait Kamal. Il l'avait raccompagnée jusqu'au coin de la rue, puis il l'avait embrassée tendrement avant de filer. Avant d'être vu par Elodie. Il avait bien essayé de la convaincre une dernière fois.

« Laisse-moi lui dire un mot, à ta copine. Les nanas, je sais comment les aborder. »

Syrine avait souri, ce que Kamal avait pris pour une moquerie.

« Je te jure, je peux lever une petite en dix minutes. T'es la seule qui m'a posé autant de difficultés. »

Elle le dévisagea, déposa un baiser sur ses lèvres. Il était lumineux. Beau comme les statues du musée d'Orsay. Celles de la sortie organisée par la prof de Français et le prof d'arts plastiques. Mais elle n'avait pas cédé.

« Je préfère m'en occuper moi-même. Elodie, c'est mon affaire. »

Il était patient Kamal, c'était ce qui faisait sa force. Il aurait attendu jusqu'à sa mort que Syrine le rejoigne. Parce qu'il en était fou amoureux. Ce n'était pas comme avec les autres nanas. De suite, il avait flashé sur elle. Il l'avait dans la peau. Vraiment dans la peau. Sa

bouche, son regard, la douceur de son corps. Et plus que tout, la saveur de son cou. Kamal prenait son temps, pour ne pas la blesser, ne pas la forcer. C'était idiot, mais il voulait avoir des enfants avec elle, avoir une famille, travailler et s'occuper d'elle. À 19 ans, son projet, comme des millions d'êtres humains avant lui, c'était de fonder un foyer. D'avoir une maison et une Syrine à embrasser tous les jours que Dieu fait. Dieu dans son infinie bonté, en avait décidé autrement.

Lorsqu'elle fut arrivée à hauteur du pavillon, elle resta un moment assise contre le mur de la maison au n°10, celle d'avant la leur. Celle d'un voisin dont elle ne savait rien. Juste qu'il vivait là avec sa femme et que ce bonhomme trimbalait avec lui un taré qui gueulait oua oua à tout bout de champ. Elle pensait que peut-être, il s'agissait de son petit-fils. Elle avait allumé une clope. Depuis peu, elle fumait. Simplement pour se calmer, pour penser à autre chose, mais aussi pour ne pas flipper en arrivant au pavillon. Pour déstresser, c'était sa formule. Pour oublier que derrière la porte et la petite lucarne en fer forgé, il y avait Elodie. Elle aimait particulièrement le goût acidulé des mentholées. Une fois ou deux, elle avait essayé le joint, mais ça ne lui faisait rien, sinon mal au crâne et trouver la vie encore plus conne. Le nez dans les étoiles, elle avait essayé de ne pas penser, ne pas rabâcher l'éternelle question : comment se sortir du guêpier dans lequel elle s'était fichue ? Ne pas y penser ! Impossible, elle ne faisait que ça toute la sainte journée. Tout ça pour arriver à la conclusion qu'il n'y avait pas de solution à l'équation. Il lui manquait quelqu'un qui aurait pu l'aider, il lui manquait Marguerite. Ça lui faisait comme un nœud à l'estomac, un trou, un vide. Elle savait maintenant ce qu'elle avait perdu, une amie, une confidente qui aurait su comment la libérer de la prison dans laquelle elle s'était enfermée toute seule. Sur la fin, elle avait trouvé auprès de la vieille dame au camélia, une oreille attentive à qui elle avait commencé à raconter son histoire, parlé de ce père violent, et surtout de son petit ami.

La cigarette était toute proche de la fin, il ne restait qu'un petit ruban de papier blanc au niveau du filtre. Elle tira une dernière bouffée, qu'elle regretta. Trop près du filtre, ça ne faisait pas pareil, la fumée chaude prenait une saveur sans épaisseur, une façon de faire de l'air brûlant, ça avait le goût de foin. Enfin l'idée qu'on pouvait se faire de fumer du foin. Chose que Syrine n'avait jamais expérimentée. Ce fut lorsqu'elle jeta le mégot au sol qu'eut lieu la première détonation. L'écho résonnait encore dans ses oreilles, mais elle resta figée. Une fois le calme revenu, elle se décida à prendre la direction du pavillon. Devant la grille, elle avait hésité : par le haut ou par le garage ? « Je vois la lune dans tes yeux... », la deuxième détonation coupa court à la ritournelle. Sans réfléchir - mais, peut-être aurait-elle dû prendre le temps de finir la chanson - elle descendit les trois marches en ciment. La porte du garage n'était pas fermée. Là, elle aurait pu se douter, mais non, quand ça part de travers, il n'y a aucune raison que ça s'arrête.

À nouveau, le silence. Sa première idée, c'était que ça venait de l'intérieur de la maison et non du sous-sol. Sur le chemin de l'escalier, elle entendit du bruit. Elle stoppa pour mieux en localiser l'origine. Elle fit demi-tour, se dirigea vers la source du bruit et elle découvrit le rai de lumière qui passait sous une porte à laquelle, jamais elle n'avait prêté attention. Placée du côté de la soupente, elle était invisible. Faites de mauvaises planches mal assemblées, pourtant la lumière ne passait pas. C'était grâce à une plaque d'aggloméré fixée derrière, elle ne pouvait pas savoir. La poignée était une grosse clef logée dans une serrure rouillée qui ne fonctionnait plus depuis des lustres. Depuis la mort de Léon, le seul qui pensait à la graisser de temps à autre. Elle ne pouvait pas savoir non plus. Tant de choses nous échappent dont nous n'avons pas conscience. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elles nous échappent. Syrine posa la main sur cette poignée de fortune.

« Je vois la lune dans tes yeux... »

Pendant ce temps-là, au n°10, Yvonne dormait profondément. À la première détonation, son cerveau essaya de l'avertir comme il pouvait. « Un long couloir qu'il fallait traverser, pour accéder à une trappe, mais ses jambes pesaient des tonnes, un peu comme si ses chaussures étaient collées dans la glu. » Ce fut la deuxième détonation qui la fit sursauter et se dresser d'un coup. Elle tourna la tête, mais elle connaissait déjà la réponse, car son cerveau n'avait cessé de l'alerter. Même si les messages n'avaient pas été très très limpides : « une fenêtre ouverte et la pluie qui rentre ; un cygne qui avait la tête d'un chien ; un œuf et une poêle, du café qui chauffe. » Le cerveau faisait ce qu'il pouvait, et il avait bien travaillé, car elle fut de suite, qu'à ses côtés, il manquait quelque chose de précieux. En chemise de nuit, elle sortit de la chambre, sur le palier, ce fut la troisième détonation. Là, elle se mit à appeler Jules tout en descendant, arrivée dans le couloir du bas, elle cria plus fort. Une fois dans le bureau, elle devina qu'il était arrivé quelque chose de grave. En pantoufles, elle courut vers la patère de l'entrée, attrapa son manteau. Le plus épais des deux, puis elle sortit. Yvonne fut quelque peu déconcertée de se trouver dans la rue paisible. Seules quelques lumières s'allumaient de-ci de-là. Ce fut cette tranquillité qui la décida à changer de stratégie. Qu'elle avait mieux à faire que de se diriger vers le 8 rue des Écoles, vers la maison de sa voisine, l'habitation de la dame au camélia, de cette brave femme qui avait disparu depuis plusieurs semaines. Les paroles de Jules résonnaient encore dans sa tête : « Ne fais pas comme tous ces crétins qui sortent faire le héros. Tu appelles d'abord la police. Non, mieux, tu m'appelles moi. » Comme elle ne pouvait pas appeler son mari, elle pensa à André. Elle retourna à l'intérieur, attrapa l'agenda. Elle tremblait comme une feuille, l'agenda lui échappa des mains pour tomber sous le buffet. « Saloperie de merde... » Surprise par les mots qu'elle venait de prononcer elle mit sa main devant sa bouche. Elle secoua la tête, se traita d'idiote et plongea sous le meuble pour récupérer le carnet. « André, André... merde, » s'exclama-t-elle pour la deuxième fois. « Fontaine », s'écria-t-elle. Elle parcourut l'agenda nerveusement. « Je l'ai ! » Elle jubilait en secouant l'agenda dans tous les sens. Puis elle se souvint d'un coup qu'elle devait composer le numéro. Elle décrocha le combiné. Au bout de trois sonneries, elle raccrocha et composa le 17.

« Vous avez demandé la police, ne quittez pas... Vous avez demandé la police, ne quittez pas... »

Le combiné pendait au bout du fil, Yvonne était déjà dehors, elle courait vers le pavillon. Une petite pluie fine se mit à tomber, étonnement, il faisait doux pour la saison. Les arbres perdaient leurs dernières feuilles. La clarté d'une demi-lune perçait à peine derrière les nuages. Les fenêtres continuaient de s'allumer une à une, comme des guirlandes de Noël. Le calme était pourtant revenu, à peine troublé par les voitures qui défilaient dans un flot discontinu sur la N1. Dans le lointain, aux confins de la banlieue endormie, à peine audible, le bruit d'une sirène. À l'intérieur, se trouvait André, finissant de s'habiller, la ceinture de son pantalon dans la poche et les lacets défaits. Trois sonneries, finalement, c'était peut-être suffisant pour décrocher, surtout quand c'est le numéro d'un ancien commissaire, le numéro personnel qui plus est.

« Spoliatis arma supersunt... À qui est dépouillé, il reste les armes. » Deux voitures de flic, le camion rouge des pompiers, le petit, pour les secours puis le SAMU. Et André, debout, les bras ballants, incapable de quoi que ce fût, dévisageant son adjoint. Le roi de la citation latine qui n'avait pas pu s'empêcher de sévir une nouvelle fois. Plus loin, Yvonne effondrée dans les bras d'un secouriste et la lumière bleue inondant le quartier. Plus en retrait, en arrière-plan, il y avait les voisins tenus à distance par trois flics. Il fallut bien qu'André prenne sur lui, qu'il se remue un peu, car tous attendaient ses ordres. Deux gamines décédées, un ancien commissaire à l'article de la mort et un gus salement amoché, ça faisait un sacré foutoir.

« Chef, on appelle la balistique ?

- Oui, oui, c'est une bonne idée... »

Peut-être était-ce cette intervention, mais le résultat fut instantané. André reprit ses esprits. Il avait été atterré par ce qu'il venait de voir : son ancien chef à terre. Il ne comprenait pas, ça n'avait pas de sens. Que faisait-il dans une cave en compagnie d'un type à demi-conscient ? Alors la balistique, oui, mais pour lui, ça ne servirait qu'à confirmer des évidences. Trois coups de feu, tous les témoignages concordaient. Et trois impacts, deux avec la même arme et un autre en forme d'étoile. Par contre, ce qui ne concordait pas vraiment, c'était ce qui avait conduit à ce résultat. Un flic sérieux, compétent, et reconnu par ses pairs, qui avait tiré sur une gamine. Cette même gamine, qui avait abattu un tireur chevronné et une de ses copines, qui plus est désarmée. Rien ne tenait debout.

« Vous avez bien marqué les places des corps ?

- Oui, chef.

André dévisagea son adjoint, interloqué par sa façon de l'appeler chef. Il tiqua, mais n'en dit rien. Son esprit se concentra sur les procédures à mettre en œuvre.

- Vous me placez deux types en faction jusqu'à demain matin. Vous me collez la déco habituelle et puis vous me virez tout ce monde gentiment, la fête est finie.

- Chef, comment ça se fait ?

- J'en sais rien comment ça se fait, mais je peux te dire que demain, on va tout faire pour éclaircir ça. Où est-ce qu'ils embarquent le gars qu'on a ramassé dans la cave, à Delafontaine ?

- Oui chef !

André fatigué par tout ça ne put contenir son exaspération plus longtemps.

- Et puis arrête de m'appeler chef, c'est compris !

- Oui ch... Oui.

André sourit, son adjoint hésita un temps, puis sourit à son tour.

- Bon, tu colles au train du SAMU et tu ne quittes pas d'une semelle ce gars-là. À partir de maintenant t'es comme son ombre, s'il va chier, tu lui essuies le cul, et s'il dit un mot, c'est à toi ! C'est bien clair ?

- « Oui heu...

- Ça va, dis comme tu veux. Allez bouge !

- Bien commissaire.

- Tu vois quand tu veux. »

Pour la première fois de sa jeune carrière de commissaire, il fut respecté. L'espace d'un instant, son équipe avait douté. Il venait enfin d'entrer dans son costume. Pour cela, il avait fallu qu'il perde un père, qu'il cesse de se sentir dépendant de son ancien chef. Qu'il pense enfin par lui-même. Il s'approcha d'Yvonne, qui était là, au milieu du trottoir, toute seule. Il prit une inspiration profonde, marqua un temps d'arrêt. Une suspension. Une façon de dire je compatis à ta douleur.

« Je lui ai pourtant dit que j'étais sur l'affaire, que je m'occupais de tout, je ne comprends pas ce qu'il est venu faire là. Je suis vraiment désolé. Je te jure que si j'ai merdé quelque part, tu seras la première au courant. Cette gamine avait dans l'idée d'exécuter sa mère, j'en suis certain. Pourquoi ça a tourné au carnage, je vais le savoir, tu peux en être certaine. »

Yvonne le regarda, silencieuse. Elle ne lui en voulait pas, elle en avait après son imbécile de mari qui n'en faisait qu'à sa tête. Cette fois, il allait falloir pas mal de cherry pour faire passer la pilule.

« Si tu veux, tu peux venir à la maison, il y a ma sœur, elle prendra soin de toi.

- Non, c'est gentil, mais est-ce que je peux te demander un service ?

- Oui, bien sûr...

- Tu m'emmènes à l'hôpital ?

- Évidemment que je t'y emmène. Je reste avec toi là-bas. Ici, il n'y a plus rien à faire et je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Autant que je serve à quelque chose, pour une fois.

- Ne dis pas ça, tu as fait ce que tu as pu, mais tu le connais, il ne peut pas s'empêcher de faire... »

Elle ne finit pas sa phrase, les mots furent noyés dans les sanglots. André la serra dans ses bras. Ça la calma et surtout ça lui fit du bien.

« Tu crois qu'il va s'en sortir ?

- Il est salement amoché, mais il est costaud, tu sais. »

André la rassura en mentant, pas trop, mais un peu. Il avait vu son état, une balle dans le bas-ventre et la quantité de sang. De ça, il avait l'habitude, et les chances de s'en tirer, étaient quasiment nulles. En arrivant à l'hôpital, ce fut d'ailleurs immédiatement confirmé. Jules n'avait même pas supporté le trajet.

Le lendemain matin, André était au bureau. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, mais il n'avait pas envie de dormir, non, il était seulement désolé de n'avoir rien pu faire pour éviter les larmes d'Yvonne. Elle était chez lui, elle dormait, bourrée de tranquillisants. Le réveil allait être terrible, mais sa sœur savait y faire. En elle, il avait une confiance absolue. Sur les coups de 10 heures, on l'appela pour dire que le type avait repris connaissance et que le médecin avait donné son accord pour dix minutes. André avait répondu à son collègue de ne surtout rien faire, de rester auprès du gars et de l'attendre.

Il fut sur les lieux en quelques minutes. Par contre, il eut un mal fou à trouver la chambre dans laquelle on avait placé le gars. Pendant tout le trajet, il avait une question qui le taraudait : qui pouvait bien être ce type ? Lorsqu'enfin, il trouva cette satanée chambre, le type en question s'était endormi. Une longue tractation avec le médecin avait été nécessaire pour qu'il accepte qu'on le réveille, mais à la condition d'être présent et pouvoir interrompre l'interrogatoire à tout instant. André n'avait pas le choix.

- « Monsieur, monsieur, la police veut vous parler... » avait expliqué le médecin, en parlant tout doucement. Cela eut le don d'exaspérer le commissaire.

Le type ouvrit les yeux, puis les referma.

- « Je fais encore une tentative, si ce n'est pas concluant, on repousse l'interrogatoire... Monsieur, monsieur... »

Il fallut se résoudre à attendre la fin de l'après-midi pour enfin recueillir la déposition de Mickaël Pullman, d'origine tchèque, né à Prague, installé en France depuis quatre ans. Un casier long comme le bras rempli d'affaires non élucidées. Mais surtout, la mention « indic » dans le fichier de la police. André n'y voyait pas plus clair pour autant.

De retour au commissariat, il avait fait un petit somme dans son bureau. Curieusement, il n'y avait que là qu'il pouvait dormir. Puis il était passé prendre des nouvelles d'Yvonne. Elle regardait la télé en compagnie de sa sœur. Elle était groggy, complètement dans le gaz, c'était à peine si elle comprenait la situation. Tant mieux. De toute façon, lui ne la comprenait pas plus. C'était pour cette raison, qu'il était impatient d'en découdre un peu avec le Mickaël. On l'avait à nouveau appelé pour lui dire que le fameux gus était enfin réveillé et pour de bon. André avait sauté dans un taxi pour se rendre encore une fois à l'hôpital. Il lui fallut nettement moins de temps pour trouver la chambre. En entrant, tout de suite, il sentit que le gars était en état de répondre clairement. Il n'eut pas besoin de dire quoi que ce soit, le type se redressa d'un coup et se mit à parler.

« Elle est folle cette fille, je vous jure qu'elle est marteau. J'ai jamais vu un truc pareil, j'ai bien cru que c'était la fin. Je vous jure, elle est complètement à la masse.

- C'est bien possible, mais tu peux m'expliquer ce que tu foutais dans la cave avec cette fille ?

- Rien, je vous jure...

- Arrête un peu de jurer.

- Sur la tête de ma mère, qu'elle repose en paix...

- Tu vas la boucler, parce que là, tu es plutôt en mauvaise posture, fit André en lui montrant la petite caméra numérique retrouvée sur les lieux. Tu sais ce qu'il y a dedans comme genre de film, c'est pas du Godard, je t'assure, alors t'accouches, parce que j'ai un collègue à la morgue et deux cadavres de jeunes filles sur les bras. Pour le moment, tout porte à croire que t'étais là par hasard, tu vois, je joue cartes sur table, mais si tu fais le malin, je vais jouer une autre partition. »

Mickaël prit le temps de la réflexion, puis il opta pour cracher le morceau. Il n'avait rien à perdre et son passé d'indic le couvrait pour partie.

« Bon, je vais tout vous raconter. J'avais un tuyau à refiler pour votre collègue, le commissaire Michelet...

- L'ancien commissaire Michelet, insista André.

- C'est bien possible...

- Y a pas de doute.

- En tous les cas, vous pouvez lui en toucher un mot, il confirmera... »

André se garda bien de lui redire ce qu'il n'avait pas bien saisi au sujet de Jules.

-.... je lui ai expliqué que je savais où se trouvait l'arme du braquage de la bijouterie...

- Quelle bijouterie, c'est quoi cette histoire à dormir debout ?

- C'est la vraie vérité ! La bijouterie de la rue Gabriel Péri, deux coups de pétards, un mort et un handicapé à vie, un de chez vous d'ailleurs... Vous remettez ?

- Bon, continue.

- Hé bien, cette arme, c'était une certaine Elodie Dumez qui l'avait. J'étais en cheville avec elle pour des affaires, et cette salope m'a donné rendez-vous dans sa cave pour conclure. Vous avez les images, c'est facile à vérifier, d'ailleurs, elles sont merdiques, je peux rien en faire. Et là, elle s'est acharnée sur moi à coup de batte de baseball, une enragée, j'ai rien pu faire.

- C'est toi qui lui as refilé l'arme... me prends pas pour un con ! Tu l'as doublée pour arranger tes potes, je suis pas tombé de la dernière pluie ! Alors je t'écoute, parce qu'avec cette arme, ta copine...

- C'est pas ma copine !

- Ta copine ! Et ferme-la, parce que l'arme que tu lui as refilée contre avantage en nature, elle a servi à tuer mon collègue. Alors arrête de me mener en bateau, l'affaire de la bijouterie, c'est pas avec une vieille pétoire que ça s'est passé !

- Pardon, l'arme que je lui ai refilée c'est LE Gluck17 quatrième génération avec un chargeur et dix-sept cartouches. Pour faire son coup, elle voulait une arme récente ! »

- Tu plaisantes mon lapin ?

- Pas le moins du monde, vous avez pas bien regardé... »

- Chef un appel pour vous ?

- Je suis occupé avec un amateur de blagues, je prendrai plus tard...

- Chef, j'insiste, vous feriez mieux de le prendre, c'est le planton devant le pavillon de la rue des Ecoles, il dit qu'une certaine Marguerite Renaud vient de se pointer et que ce serait chez elle.

- D'où qu'elle sort celle-là ? »

« Tempus rerum imperator, le temps, maître de toute chose. » Nouvelle citation de l'adjoint qui se prend pour le roi du latin. Hadrien. Ça doit venir de là. André venait d'arriver. Il n'avait pas dormi depuis près de vingt-quatre heures si l'on excepte la petite sieste dans le couloir de

l'hôpital Delafontaine et celle au commissariat. Sa journée avait été épuisante. Alors la citation latine, ce n'était pas le bon moment. Tout d'abord, il avait dû annoncer aux parents d'Elodie le décès de leur fille. Madame Dumez avait fait une crise de nerfs et le père Dumez avait accusé la police d'incompétence notoire, que ça allait barder, qu'il connaissait du monde. Il faisait référence à Lucien, un métallo à la retraite, ancien adjoint au Maire de Stains. Il était tout simplement désespéré de n'avoir pas su protéger sa fille de la maladie qui la rongeait depuis la préadolescence. Mais le pouvait-il seulement ? Puis ce fut le tour de la maman de Syrine. Là, ce fut à la fois plus simple et plus terrible. Elle ne dit rien du tout. Elle resta silencieuse. Il y avait Malika, Azadeh et Farah pour lui tenir la main afin de la soutenir. Elle quitta les locaux de la police en disant merci. André se serait volontiers tiré une balle dans le buffet tellement il avait honte. Honte de n'avoir pas compris, de n'avoir pas pris au sérieux son ancien chef, maintenant bien au chaud dans un frigo. Pour finir, il avait dû passer chez lui, à la demande de sa sœur, pour voir Yvonne tourner carafe. Elle racontait n'importe quoi, qu'elle devait rentrer préparer le souper pour son Jules, que sinon il n'allait pas être content. Elle parlait de lui comme s'il faisait encore partie du commissariat de Saint-Denis et qu'il allait rentrer tard à cause de son enquête. André n'eut pas d'autre alternative que de la faire admettre en maison de repos. Après le coup de téléphone au CMPR de Châtillon pour Yvonne, où il avait un copain toubib, il s'était pris un cognac. Dans un grand verre. De la fine Napoléon, offerte par Jules pour fêter la première enquête totalement foirée de son ancien adjoint dit « ce crétin d'André ». Alors quand il franchit la porte de son bureau, il était lessivé, la tête vidée et il n'aspirait qu'à une chose, se cacher dans son fauteuil, les pieds sur le bureau, le siège calé contre le mur et piquer un petit roupillon pour faire passer ce foutu mal de tête. Décidément, le cognac, même très bon, ne lui réussissait pas. La découverte de son adjoint, le bec enfariné, ne lui disait rien de bon. Il sentait bien qu'il aurait dû dire quelque chose.

« Commissaire, je la fais entrer ou pas ? »

Il réalisa qu'il avait complètement oublié la fameuse Marguerite. Comment cela avait-il pu arriver ? La fatigue ou bien la connerie, il n'aurait pas su dire. Il se sentait si incompétent, si inutile. Il ne l'avait pas encore remarqué, mais tous ses collègues ne le regardaient plus de la même façon. Sans en avoir conscience, il avait changé. D'un coup, il était plus sûr de lui, plus efficace et tous l'avaient ressenti. Il était bien le seul à ne pas s'en être rendu compte. Ce fut en voyant son adjoint, sérieux, qui n'avait plus ce regard pétillant, mais qui attendait les ordres presque au garde-à-vous, qu'il prit sur lui.

« Excuse, je l'avais complètement oubliée. Fais-la entrer tout de suite. Ça fait longtemps qu'elle est là ?

- Elle est arrivée sur les lieux aux alentours de midi, on l'a conduite ici tout de suite, car on ne pouvait pas la laisser entrer...

- Merde ! Elle doit être furax ?

- Pas tant que ça, elle papote avec Myriam. Elle a eu un sandwich et une boisson. Elle a dévoré, je te raconte pas ! On aurait dit qu'elle avait rien avalé depuis des lustres.

- Arrêtes de dire des lus... Bon, va la chercher... »

André attendit, debout devant son bureau. Son adjoint nota que pour la première fois, il s'était excusé et n'avait pas fait le cinéma habituel du type infaillible. Il eut un petit sourire de satisfaction, le boulot semblait prendre une direction nouvelle.

Quand Marguerite arriva, André la fit asseoir, s'excusa du retard à cause d'affaires très urgentes. Puis il demanda si elle voulait quelque chose. Il pria son adjoint d'aller chercher un verre d'eau, puis il s'installa derrière son bureau. Était-ce la fatigue, ou bien avait-il vraiment changé, ou prit un coup de vieux, nul ne saurait le dire, mais il ne fit pas le coup des dossiers à classer. Tout simplement, il prit le temps de s'installer confortablement, attendit que la vieille dame ait son verre d'eau et qu'elle en boive une ou deux gorgées.

- « Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

- Je voudrais rentrer chez moi, je commence à être un peu fatiguée.
- Est-ce que vous avez un autre endroit où aller ? De la famille qui pourrait vous recevoir... en attendant ?
- Non, ils sont loin et ça serait un peu compliqué.
- Je crois que vous allez devoir prendre une chambre d'hôtel, car on en a pour un moment.
- Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe et pourquoi je ne peux pas rentrer dans ma maison ?
- On recherche une arme à feu, qui, selon un témoin, serait chez vous.
- Pourquoi vous ne l'avez pas dit plus tôt. Je sais où elle se trouve. Elle est dans le sous-sol. Il y a un meuble en formica jaune, un truc immonde. C'est Léon qui voulait le garder. Il est mort le pauvre, paix à son âme. Je n'ai jamais réussi à me faire à l'idée de me débarrasser de ce foutu pistolet. Vous savez ce que c'est. Les souvenirs... »

André était interloqué, il avait été pris un peu au dépourvu et il lui fallut un peu de temps pour réagir. Son adjoint, installé derrière son bureau, laissa tomber ce qu'il avait dans les mains et, lui aussi, resta pantois. Il fallut un peu de temps à André pour réagir.

- Excusez-moi, mais vous pouvez être un peu plus précise sur l'endroit, ça nous aiderait bien. Attendez une minute, j'appelle les collègues... Franck, ils sont encore là tes gars ?

- Oui, vous voulez que je les appelle ?

- Non, je vais le faire. »

Il composa le numéro, donna quelques instructions, attendit que les gars soient dans le sous-sol, qu'ils trouvent le meuble en question, puis il se tourna vers Marguerite.

- Vous disiez donc que l'arme se trouve où ?

- Dans le tiroir de gauche, au-dessous de la double porte. Faites attention, il ne tient pas bien. »

On distingua nettement un brouhaha dans le combiné, suivi d'un « merde ».

- Je vous avais prévenu. »

Puis on entendit « Non y a rien, je fais les autres tiroirs vite fait... On l'a commissaire, elle est dans celui du milieu. »

« Tiens, c'est étrange, parce que c'est pas sa place. Là, c'est la place des chiffons. Les chiffons pour la poussière. »

Le gars du téléphone continua à préciser. « Il y a bien une arme, avec les balles et le chargeur ». Le commissaire regarda la vieille dame un moment, essayant de se faire une idée. Il n'arrivait pas à faire coller l'image de cette dame bien proprette, gentiment posée devant lui, avec celle de mamie la dézingue qui exécute à tour de bras, en utilisant un flingue caché dans le tiroir d'un meuble qui datait au moins des années 60.

« Je peux vous poser une question ? demanda la vieille dame.

- Oui, je vous en prie, ou point où on en est.

- Pour quelle raison vous cherchez cette arme, est-ce que ce ne serait pas à cause d'un crime ?

- Oui, c'est exactement ça, un officier à été abattu...

- Je savais que ça finirait par se savoir, coupa la vieille dame. Alors autant tout vous dire à vous aussi...

- Je vous écoute...

- C'est moi qui l'ai tué.

- L'officier ? questionna André de plus en plus sidéré.

- Oui, j'ai tiré deux coups de feu, c'est le deuxième qui l'a achevé.

- Vous pouvez développer un peu... S'il vous plaît, se ravisa André en changeant de ton.

À cet instant, on entendit une voix dans le combiné qui s'impatientait.

- Excusez-moi une minute... »

Le commissaire avait complètement oublié les gars qui attendaient la suite pour la marche à suivre. Il leur demanda de rappliquer vite fait avec l'arme en question et de laisser tomber la fouille complète du pavillon pour le moment.

« Je vous écoute... »

- Une première balle dans le bas-ventre, je crois... Et l'autre dans la tête, j'en suis certaine de ça. La caboche a explosé. Vous savez, il ne faut pas leur en vouloir aux petites, elles n'y sont pour rien, il fallait que je les élimine de ma vie pour que je puisse enfin faire ce que je devais. »

La tranquillité avec laquelle la vieille dame racontait de telles horreurs laissait sans voix les deux hommes. Le commissaire n'y comprenait plus rien. Il essayait de mettre de l'ordre dans ses idées, de faire coller les informations qu'il venait d'entendre avec la réalité des faits. Il dévisagea Marguerite un long moment.

- Oui, je sais que c'est un peu triste, mais vous comprenez, il le fallait. Alors j'ai pris le Walther P38 et j'ai fait ce que j'avais à faire. Vous savez, je ne regrette pas d'avoir exécuté cet officier allemand.

- Mais il n'est pas allemand, Jules ! s'exclama l'adjoint d'André qui n'en perdait pas une miette.

- Je ne connais pas son prénom à cet officier, mais je peux vous certifier qu'il était allemand. Un nazi monsieur ! Un homme qui a fait les pires choses pendant la guerre. Il avait exécuté des innocents. »

Le commissaire Fontaine n'en croyait pas ses oreilles. Jules Michelet, un ancien nazi exécuté par une vieille bonne femme qui tenait à peine sur ses deux jambes et qui tremblait comme une feuille en buvant son verre d'eau. La plupart de ses collègues étaient, ou bien pendus à la porte, ou alors derrière la vitre, tout aussi sidérés que le commissaire. André et son adjoint avaient tout simplement abandonné toute idée de faire quoi que ce soit. Ce n'est qu'au bout d'un long silence que le commissaire se dit qu'il y avait quelque chose qui clochait.

« Il y a une chose qui m'intrigue, vous avez dit avoir tiré deux fois, mais pas sur le commissaire ?

- Quel commissaire ? »

André ouvrit des grands yeux. Il fit le tour de tous les visages à la mine déconfite. Ses gars, tout comme lui, nageaient en plein brouillard.

« On va prendre tout notre temps. Vous allez me raconter tout ça, tranquillement depuis le début. Mais avant, si vous le permettez, je vais prendre un café. Vous voulez quelque chose ?

- Je voudrais bien un petit remontant, mais je doute que vous ayez ici du cherry. C'est ce qu'on prend, avec Yvonne, quand on parle de son imbécile de mari. C'est aussi un peu grâce à elle tout ça. Une tisane fera l'affaire. Vous avez de la camomille ?

- On va vous trouver ça. Mireille, tu vois ce que tu peux faire, s'il te plaît. Et puis, tant qu'on y est, apporte-moi deux jus, je crois qu'on va en avoir pour un moment.

- Oui ! fit Marguerite en hochant la tête. Vous savez, c'est une histoire qui commence le 4 mai 40.

- 1940, je suppose, précisa André, tout en s'essuyant le front.

- Je suis vieille, mais je ne suis pas née en 1840 ! Quand même, ajouta madame Renaud, légèrement offusquée.

« Scripsi de temporibus meis, Cicéron , ça veut dire : j'ai écrit sur mes infortunes. »

- Et ta sœur, avait rétorqué André à son adjoint qui commençait à lui taper sur le système, elle écrit sur ses infortunes ? »

Dans les locaux du commissariat de Saint-Denis, le travail de routine avait repris son ronron quotidien. Les affaires de mœurs, les petits trafics en tous genres, les emmerdeurs et le défilé

des enquiquineurs. Et tout ce petit monde tombait très bien pour meubler la vie du commissaire Fontaine. Plus efficace, plus sûr de lui, mais plus triste. Il avait une autre activité, tout aussi divertissante, de temps en temps, il rendait visite à Yvonne. Mais les voyages au CMPR de Châtillon s'espacraient, la pauvre tournait vraiment carafon. Elle attendait le retour de Jules. La psychologue avait dit qu'il fallait l'accompagner au cimetière pour qu'elle fasse son deuil. Elle y avait fait le deuil de sa raison. Mais la vie d'André ne se résumait pas aux visites en maison de santé. Il avait une nouvelle habitude, en plus de celle de picoler tout seul dans sa cuisine. Marguerite Renaud. Une fois par mois, il se goinfrait de madeleines et buvait du thé. Ça le faisait pisser toute la soirée. La première rencontre s'était faite un peu par obligation.

« Il faudrait que vous repassiez au commissariat, c'est pour la déposition... Je dis qu'il faudrait revenir nous voir... Pour la déposition... C'est à Saint-Denis au... Le bus ? Je ne sais pas moi. Lucas, c'est quoi le bus pour venir ici ?

- Le 154.

- Madame Renaud, c'est le 154... Qui c'est Lucas ? Mais non, c'est pas Lucas qui va venir en bus... Laissez, je vais me déplacer, ce sera plus simple... »

André avait attrapé son manteau, hésité, puis opté pour l'imper. Il ne faisait pas si froid. Une des voitures de fonction était dispo. La circulation était fluide, il ne lui fallut pas longtemps pour arriver à l'hôtel des Trois Commerces. Le gars derrière son bureau salua le commissaire.

- « Chambre 44, au deuxième, tout au fond. », rappela le gérant avant de retourner à sa paperasse.

André le remercia d'un signe de tête, grimpia l'escalier de ce petit hôtel récent qui avait l'avantage de proposer des meublés. Au bout du couloir se trouvait la porte 44. Après une première tentative infructueuse, André cogna de nouveau, un peu plus fortement. Aucun mouvement à l'intérieur du petit appartement. André n'aimait pas ça. Tout d'abord, une inquiétude diffuse s'empara de lui, il avait peur que soit arrivé un nouveau drame. Au commissariat, il avait insisté auprès de la vieille dame. Un peu comme s'il s'était agi de sa propre mère. Mère dont il ne s'était pas occupé. La culpabilité. Mais elle n'avait rien voulu savoir. « Non, non, ça ira. J'aurais préféré rentrer dans ma maison, mais l'hôtel me va bien. Vouiiii, ne vous inquiétez pas, j'en ai vu d'autres. Par contre, je veux bien que l'on me raccompagne jusqu'à l'hôtel, puis je me débrouille. » André avait cédé un peu facilement. Après ces terribles nouvelles, il aurait voulu qu'elle ne soit pas seule, mais comment faire, il ne pouvait tout de même pas la placer en établissement. Comme Yvonne. Le directeur allait finir par trouver ça louche, ce commissaire qui pourvoit les maisons de repos en vieilles mémés. D'un coup, la panique prit le dessus. André se mit à tambouriner, puis il s'acharna sur la porte tout en criant « Madame Renaud, vous êtes là ? Madame Renaud ! »

- Ça sert à rien crier, elle est partie ce matin de bonne heure.

- Où ça ?

- Madame n'a pas dit... »

Le téléphone portable d'André se mit à vibrer dans sa poche. Il lui fallut un peu de temps pour réagir. C'était une nouveauté pour lui. Le petit appareil lui échappa des mains quand il voulut ouvrir le clapet. Ce fut la femme de ménage qui l'attrapa au vol et le lui tendit.

- « Commissaire Fontaine à l'appareil... De quoi ?... C'est la meilleure celle-là ! »

André referma le clapet, fouilla dans ses poches pour trouver les clefs de la voiture de fonction, salua la femme de ménage comme s'il s'agissait du président de la République, et fit à peine un signe au gérant en quittant l'hôtel.

De retour au commissariat, il trouva Marguerite assise dans son bureau, une tasse à la main avec un croissant.

« Finalement je me suis dis que ça allait vous déranger, alors j'ai préféré venir par mes propres moyens. Avec le tram, vous savez c'est pas très compliqué, je suis descendue à l'arrêt Gabriel Péri. Vous savez, le commissariat est juste derrière. »

Oui, il savait. André n'avait même pas dit quoi que ce soit. À quoi bon. Après avoir ôté son imper, il avait salué cette vieille dame, la dame au camélia. Puis il s'était assis à son bureau.

« Alors racontez-moi un peu... » avait-il dit tout simplement, en se relevant pour aller fermer la porte. Avant, il avait fait signe discrètement à son adjoint de sortir. André voulait être tranquille. Un tête-à-tête avec l'histoire. Une rencontre du côté du souvenir. Une façon de conclure une enquête qui n'en avait nullement besoin. Un point final. La pause avant de reprendre le cours de sa propre vie. Alors il s'était confortablement installé, ni vu ni connu, il avait desserré sa ceinture, puis allongé ses jambes sous le bureau. Et il avait écouté, silencieusement. Comme à l'école, comme on écoute la maîtresse, sans l'interrompre.

Marguerite Renaud venait de retrouver un frère. La moitié d'un frère et elle perdait au même moment deux filles. Toute sa vie avait été dirigée par la violence d'une arme à feu et ce n'était pas encore terminé. Jusque dans sa tombe, elle serait marquée du sceau de la déflagration. Devant sa pierre tombale, quand on viendrait se recueillir, chacun ne pourrait éviter de penser au double drame signé par un Walther P38.

Elle n'avait rien dit au commissaire, il avait l'air si triste, mais l'hôtel était désespérant. Comme le sont tous les hôtels quand on s'y trouve contre son gré. C'était juste pour deux ou trois jours, ou bien pour toujours. Comment allait-elle rentrer chez elle ? Côtoyer le vide des jours qui se succèdent inlassablement. Trouver le courage de vivre sans les deux gamines. C'était surtout Elodie, qui lui manquait le plus. Elle avait été sa révélation, bien plus que Syrine. Elodie avait compris très vite que, cette vioque comme elle l'appelait, avait surtout besoin d'être secouée. Plus précisément d'être réveillée, car elle s'était endormie à l'âge de 7 ans en faisant face à un homme et en le tuant de sang-froid. Le choc avait été tel, que sa mémoire avait tout simplement occulté l'évènement. Depuis tout ce temps, elle n'avait été entourée que par le silence, un silence qui pesait lourd comme un couvercle de marmite en fonte. Il avait juste suffi qu'Elodie soulève ce couvercle pour illuminer Marguerite d'une lumière nouvelle. Lui donner un but, enfin. Aller dire la vérité à ce demi-frère qu'elle avait à peine connu, avant qu'il ne soit abandonné par sa mère. Lui dire que s'il n'avait pas eu de père, c'était tout simplement sa faute. Tout ça pour un cheval, pour venger la mort d'un cheval de trait, juste bon pour les moissons et tirer une mauvaise carriole. Face à la colère d'Elodie, ça avait été une révélation, un voile écarté sur ce passé oublié. Les images avaient affluées, en vrac, jetant les sensations pêle-mêle au milieu de l'horreur. Les otages arrachés à leurs vies de paysan pour payer l'acte de terroristes qui ne savaient pas eux-mêmes de quoi il était question. Le dernier regard de Jacques, un regard doux qui disait ne t'inquiète pas petite fille ça va aller et qui mentait si bien. Juste avant, il y avait eu Petit Pierre, le pauvre Petit Pierre avec son air ahuri. Afin qu'elle n'assistât pas à la scène, sa mère avait caché son visage dans les pans de la robe. Mais le bruit de la détonation avait été encore plus effrayant. Petit Pierre ne comprenait pas, de toute façon, il ne comprenait jamais rien. Il savait, uniquement quand on lui montrait le travail, en le désignant du doigt. Alors un officier allemand qui lui hurlait dessus, comment pouvait-il seulement se douter. Il ne savait faire qu'une seule chose, sourire bêtement. Quand l'officier lui plaça le pistolet sur la nuque, il souriait encore. Jacques avait voulu se précipiter pour expliquer, pour dire, mais le coup de crosse dans les reins, l'avait plié en deux. Sur la place du village, les habitants ainsi que ceux des fermes alentour avaient été rassemblés, obligés d'assister à l'exécution, pour l'exemple. Tirés comme des lapins à la mitrailleuse. Les otages avaient été alignés contre le mur et massacrés. D'un seul coup d'un seul, à peine quelques secondes, puis achevés au revolver. Détonations sporadiques qui ponctuaient les soupirs. La petite Marguerite Renaud, encore une fois avait eu le visage

maintenu à nouveau dans les robes de sa mère. Encore une fois, elle n'avait eu droit qu'au son effroyable des armes à feu.

De tout cela, elle se sentait responsable. De la mort des otages ; du placement du petit Jacques, dont on avait exécuté le père ; du retour de son propre père, qui n'était plus le bienvenu ; de sa mère enceinte. Et par-dessus tout, de ce que sa mère ne lui avait jamais pardonné : l'avoir privé de son unique amour. La maman de Marguerite n'avait pas été une mauvaise mère, non, toujours Marguerite avait eu tout ce qu'il fallait. Toujours bien habillée, toujours bien nourrie. Mais cette voix monocorde, qui n'avait plus rien de maternelle lui avait fait plus de mal que des beignes. C'était cette même voix, qui l'avait privée du surnom de Colette. D'un seul coup, elle était redevenue Marguerite, Marguerite Renaud, la fille reniée. Sa seule compensation, ça avait été la naissance de petit Jacques, son demi-frère, un tout petit bonhomme qui n'aurait pas dû survivre. Il était né prématurément. Mais il s'était accroché à la vie, dans sa boîte à chaussures, placée tout près du four. Personne ne lui parlait. À quoi ça pouvait bien servir de parler à un mort en devenir. La seule qui lui adressait la parole, c'était sa sœur, une moitié de sœur. Et on le lui avait retiré. Un père inexistant, une mère monotone et l'école. Ce fut l'école qui la sauva, mais à quel prix. Celui de la culpabilité, cette culpabilité qui fait naître la méchanceté et la rancœur.

Puis Syrine et Elodie avaient fait leur apparition. Comme si elles venaient ponctuer une longue interruption de plusieurs dizaines d'années. Mais avant de leur parler, de leur expliquer tout ce qu'elle leur devait, Marguerite était partie, elle s'était sauvée. Sans trop savoir où elle allait, sans prévenir, sans dire quoi que ce soit, elle avait filé à la gare d'Austerlitz et là, elle avait pris un aller simple pour Châteauroux. Arrivée vers 6 heures, pour un départ à 6h42, direct, elle s'était assise sur un banc, pas trop loin du quai et elle avait attendu. Une fois à Châteauroux, elle avait trouvé un taxi pour l'emmener à la Châtre, au 14 rue de l'Abbaye. Elle était montée en haut du petit escalier qui menait à une porte beige en mauvais état. C'était une petite maison enserrée entre deux autres bâties, d'un étage et tout en hauteur. À cet endroit, se trouvait son demi-frère qui, adulte était venu s'installer dans cette ville, sans trop savoir pourquoi, une intuition, une idée. C'est drôle, les hasards, la plupart du temps, ce n'en sont pas ! Elle avait hésité avant d'appuyer sur la sonnette. Pas tant qu'elle doutait de sa démarche, non, elle craignait de ne trouver personne. Elle appuya, très peu de temps après un type d'une soixantaine d'années bien tassées avait ouvert. Un homme encore beau, bien charpenté. Elle s'était présentée, elle était entrée et elle avait parlé sans interruption. Elle avait raconté toute l'histoire d'un trait. Elle avait accepté un verre d'eau et elle était repartie. Il avait insisté pour qu'elle reste, elle avait dit qu'elle reviendrait. Elle ne pensait pas que cela se ferait si tôt. Et elle était rentrée par le train de midi. Arrivée en gare d'Austerlitz deux heures plus tard, elle était retournée à Pierrefitte en taxi. Puis ce fut la surprise de trouver une bande jaune fluo qui fermait l'accès de chez elle. Et deux flics qui lui interdisaient d'entrer dans sa propre maison. À aucun moment, elle ne s'était doutée de quoi que ce soit. Puis, elle avait attendu le restant de l'après-midi pour rencontrer le commissaire André Fontaine, pour lui raconter la même histoire, mais cette fois-ci avec quelques pauses. André l'avait écoutée, puis ce fut l'horreur absolue quand ce dernier lui avait expliqué qu'il ne s'agissait pas de la mort d'un officier allemand, mais de celle d'un officier de police, l'ancien commissaire Jules Michelet et de deux jeunes filles, Syrine Mofaz et Elodie Dumez.

Une fois que Marguerite Renaud eut recouvré ses esprits, tard dans la soirée, le commissaire Fontaine l'avait fait accompagner jusqu'à son hôtel. Puis, il était retourné à son bureau, il n'avait plus du tout sommeil. Alors, il s'était décidé à aller passer la soirée en compagnie des collègues dans la salle commune. Il avait écouté ce qui se disait, répondu vaguement, mais il n'y était pas.

Depuis le temps avait passé et André avait pris l'habitude de venir rendre visite à Marguerite. Une fois, pour avoir des nouvelles. Une autre fois pour vérifier que les nouvelles n'avaient pas pris une tournure inattendue. Et puis comme ça, sans autre raison. Aussi pour le thé, avec les madeleines. Pourtant, ça le faisait toujours autant pisser, mais il avait fini par apprécier les infusions. La petite chambre du premier, c'était plus récent. Le moral dans les chaussettes, après une journée harassante de travail. Encore une histoire de braquage, trois jeunes cons s'étaient mis dans l'idée de se faire la caisse d'une épicerie. Avec une arme en plastique, mais pas celle du gérant. Un mort, deux blessés et un gus en cavale. Alors, André avait piqué du nez. Dans le fauteuil du salon. En attendant les madeleines qui allaient sortir du four.

« Allez vous allonger, au premier il y a une chambre d'amis qui n'attend que vous.

- Non, non, se défendit pour le principe le commissaire.

- Ne vous faites pas prier. Les draps sont propres, même si le ménage n'a pas été fait depuis...

Marguerite ne finit pas sa phrase. À la place, des larmes firent leur apparition dans le coin de l'œil.

- ... De toutes façons, les madeleines sortent à peine du four. Allez ! Du balai. »

Madeleine avait surtout besoin de se retrouver seule, à l'abri des regards. Avec le coin de son tablier, elle s'essuya les yeux tout en disparaissant dans la cuisine. Le commissaire, tout seul, debout au milieu du salon, de guerre lasse, était monté au premier. Il avait hésité un peu, puis poussé la porte. L'odeur, agréable, l'odeur d'une chambre de filles. Immédiatement, il s'y trouva bien. Avant de s'allonger, il s'installa devant le bureau. Un meuble moderne, tout blanc, qui dénotait avec le mobilier, mais pratique. Il ouvrit les tiroirs, machinalement. Finalement, il se releva, s'allongea sur le lit et s'endormit jusqu'au petit matin.

« Eh bien, vous parlez d'un roupillon ! En tous les cas, les madeleines ont eu largement le temps de refroidir. Je vous ai fait un café. Votre téléphone a sonné, j'ai dit à votre adjoint que vous dormiez, il a dit qu'il n'y avait pas le feu, que ça pouvait attendre. »

Depuis il avait une secrétaire, un refuge et un café.

Comme d'habitude, il avait bu son thé, s'était gavé de madeleines et de financiers. Nouvelle recette, avec plus de beurre et de la poudre d'amandes. Un cran de ceinture en plus.

« Je monte deux minutes.

Madeleine avait opiné du chef.

- Faites comme chez vous, je ne vous montre pas le chemin... »

Mais au lieu de s'allonger, il avait sorti deux dossiers, un rouge et un jaune. Ceux que ces collègues avaient dénichés dans le bureau de Jules. Ceux qui appartenaient au CMPP, ceux qui concernaient Elodie. André avait souri en pensant à son filou de collègue et ses stratégies pour obtenir ce dont il avait besoin. Il n'avait même pas essayé d'imaginer comment il avait bien pu se procurer, dans un lieu de soin, de tels documents confidentiels. L'aurait-il essayé qu'il n'aurait pas trouvé.

Devant lui s'étaient de petits textes courts. Le premier n'était attribué à personne. L'écriture était celle d'un adulte, en tous les cas pas la même que dans ceux attribués à Saint-Augustin. Là l'écriture était moins mature, plus jolie, une écriture de fille, celle d'Elodie, André en était certain. Il avait comparé avec d'autres documents, il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Pour la partie technique, il avait cherché sur Internet et aussi, interrogé un curé défroqué qui finissait souvent ses nuits au commissariat de Saint-Denis pour tapage nocturne. Une fois dessoulé, il avait été formel, jamais, à sa connaissance, Saint-Augustin n'avait écrit des trucs pareils. Le personnage était douteux, mais pas ses connaissances en textes religieux. André reprit le premier texte. "Parabellum" le mit sur la voie, peut-être, ou alors l'écriture, sa forme allongée et le délié des lettres. Il sortit son portefeuille pour en avoir le cœur net.

« Bon Dieu, mais où peut bien être cette satanée carte... Eurêka ! Aucun doute, c'est l'écriture de Jules. »

André n'en revenait pas, jamais il aurait cru son ancien collègue capable d'écrire des trucs pareils.

- « C'est un jeu, s'écria-t-il ! » Il fouilla dans la pochette, retrouva les notes du psychiatre. Il parcourut l'ensemble des documents fébrilement. *“jeu d'écritures”* voilà l'information qu'il cherchait.

“Nous avons commencé une sorte de jeu d'écriture initié par Elodie. Elle est obnubilée par la question du divin. Question qu'elle tourne en boucle sans fin. Pour la sortir de ce discours délirant, j'ai voulu lancer l'idée du squiggle. L'idée de faire des petits dessins l'a plongée dans un état proche de la démence. La semaine d'après elle est arrivée en séance, calme avec une idée en tête, écrire des textes.”

André regroupa l'ensemble des récits attribués à Saint-Augustin et les examina à nouveau. Pas de doutes possibles, il s'agissait bien de l'écriture d'Elodie. Après une pause café, il reprit son exploration. En main, il avait le texte sur les univers dépliés, cette fois, il s'agissait d'une autre écriture. Il l'attribua au psychiatre. André avait d'abord eu une hésitation, car l'auteur s'était appliqué à rendre ses écrits lisibles et la forme des lettres était différente de celle des notes manuscrites. Non, finalement c'était bien le psychiatre, avait fini par conclure André, cette fois, sûr de lui. Les textes se répondaient, entre ceux d'Elodie et ceux du psychiatre, on sentait une grande connivence. Un plaisir d'écriture partagé. En rangeant les notes dans le dossier, il tomba presque par hasard sur un autre texte rangé dans une pochette à part, il s'agissait d'un poème d'amour. André le parcourut, le lut à nouveau, leva la tête, revisita certains passages. Une conclusion s'imposait, c'était à nouveau l'écriture du psychiatre, une autre s'imposait, il était pour le moins fasciné par le personnage avec lequel il travaillait.

André quitta son bureau, et fila dans le salon. En bas, il trouva Madeleine endormie dans son fauteuil. Du moins le crût-il. Il ouvrit la porte du bar, il avait besoin d'un petit alcool. Ça lui était venu comme une envie de pisser. Quelle déception ! Une bouteille de Cherry, pratiquement vide !

« Sous l'évier il y a du rhum vieux, je m'en sers uniquement pour la pâtisserie. Vous pouvez y aller sans crainte, c'est madame Viscenti qui me l'a donné. Son beau-frère est martiniquais, il lui en apporte à chaque fois qu'il part là-bas. Elle ne sait plus quoi en faire de ces bouteilles de rhum. Alors elle les distribue dans tout le quartier. »

André fila dans la cuisine, ouvrit une des deux portes.

« Non pas celle-là, c'est la poubelle ! »

En effet, lorsqu'il manoeuvra la porte, une poubelle apparut avec le couvercle relié par une ficelle. Elle s'ouvrit et se referma lorsqu'il claqua la porte. De l'autre côté, entre la bouteille d'eau de javel, celle de détartrant, et le bidon de poudre à récurer, tout derrière, se trouvait un rhum Clément 15 ans d'âge. Le cognac de l'ancien commissaire Michelet, il ne s'y était pas fait, par contre, il s'était trouvé une passion pour le rhum vieux.

« Je m'en sers un petit verre et je remonte là-haut un moment... »

- Faites, faites... »

En passant devant la patère, il attrapa un gilet en laine épaisse, un truc affligeant, pas vraiment beige, mi-crème, mi-crado. Les manches distendues bâaient aux entournures, mais il aimait ce vêtement. Là-haut, le chauffage avait du mal à monter à cause de la chaudière devenue poussive. Comme si la mort des deux gamines avait donné le coup de grâce. Il reprit sa place, rangea les feuillets parcourus à leur place, sirota son rhum. Une petite goulée. La première lui brûlait toujours atrocement la gorge. Il tria les autres textes, ceux qui avaient pour thème les nombres. Il s'installa confortablement, commença la lecture des écrits tout en buvant son breuvage par petites lampées. Il était tellement absorbé par sa lecture, qu'il porta plusieurs fois le verre vide à sa bouche. Le changement de thème l'intrigua, pourquoi les

nombres tout à coup. Au dos du dernier texte, visiblement noté par le psychiatre - ainsi que celui qui fait référence à la tombe de Micéa d'ailleurs – un commentaire était écrit à la main :

“Elodie a abandonné son délire sur le divin. Ce que je prenais pour une étape vers une sortie de la psychose s'avère avant tout un temps préalable à la décompensation. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'elle signait ses textes d'un paraphe qui n'était pas le sien... Quel crétin je fais. Quand on ne veut pas voir, on ne voit pas. Ce que je prenais pour un gribouillis illisible était la signature de sa folie...”

André retourna les documents attribués à Sir Brighton.

« Syrine, elle signe Syrine ! »

“... Son état mental est confusionnel. Voilà la raison pour laquelle, elle ne répond plus à l'appel de son prénom. Je n'ai rien vu venir. La folie est manifeste.”

« Pauvre psychiatre, il est mal, j'espère qu'il a un collègue psy pour s'occuper de lui !

- Vous parlez tout seul...

André sursauta et faillit ficher son verre par terre.

- Je disais, vous parlez tout seul.

- Ah... »

Marguerite poussa la porte délicatement et s'éclipsa. André rassembla les différents feuillets, les rangea dans le dossier, glissa le tout dans le tiroir frontal. Il resta un moment le nez en l'air, dubitatif. Il restait une énigme qu'il ne parvenait pas à résoudre. Comment un Walther P38 avec le percuteur limé avait-il pu tirer deux balles de neuf millimètres ? Car, enfin, si l'on en croyait Marguerite, qui était formelle sur ce point, c'était son Léon, un pacifiste invétéré qui avait limé le percuteur sur son étau. Il avait fait la démonstration à sa femme en mettant une balle dans la chambre et pressé la détente, un claquement et rien. L'autre arme n'avait pas servi, la balistique était formelle, elle aussi. Soit Marguerite perdait la boule, soit le percuteur avait retrouvé son fonctionnement par l'opération du Saint-Esprit. Il finit par abandonner, il ne voyait pas où ça clochait et puis surtout, il arriva à la conclusion qu'il s'en fichait. Pour résoudre cette énigme, il aurait fallu l'aide de quelqu'un, quelqu'un qui avait disparu de la circulation. Un Mickaël pouvant lui expliquer qu'en cadeau, à son Elodie qu'il aimait d'un amour vache, il avait fait remplacer le percuteur défectueux. Pour faire une surprise. C'est le problème avec les amoureux transis, ils ne savent jamais quoi faire comme cadeau pour épater leur dulcinée.

Avant de redescendre, il prit une feuille blanche et commença à écrire :

“*La jeune fille disparue :...*”

Il souligna de deux traits.

“Les parents sont venus il y a deux jours. Toujours pas de nouvelles. L'enquête au collège Gustave Courbet n'a rien donné. Il faut reprendre cette piste...”

Dans le gobelet posé sur le bureau, il y avait un Stabilo jaune. Il surligna.

“... c'est à partir de là qu'on a perdu sa trace. Dernier cours : le cours de maths. Voir le prof.”

C'était nouveau pour lui, ce besoin d'écrire. Il se leva de la chaise, les madeleines de Marguerite devaient attendre, posées sur l'assiette en porcelaine d'Annaburg. La bouilloire avait sifflé, c'était l'heure. Peut-être n'aurait-il pas dû boire de rhum...

FIN